

Les espionnes racontent

Chloé Aeberhardt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHLOÉ ABERNARDY

LES ESPIONNES RACONTENT

Robert Laffont

Ouvrage édité avec la collaboration de Virginie François

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2017
Couverture par Ceyla Bendjenad

ISBN 978-2-221-19060-9

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur

www.laffont.fr



*À Benoît,
malgré tout,
surtout*

« There is a very sharp line between working secretly as a spy for a government and working (sometimes secretly) as a writer.
Yet there are still disconcerting affinities between the two pursuits. »

Timothy Garton Ash, *The File*

« Sans les femmes, il n'y aurait pas de renseignement. Je suis un féministe convaincu.
Non par idéologie, mais par expérience. »

Danny, ancien commandant du Mossad
(conversation avec l'auteur)

Leçon inaugurale

« Je ne voudrais pas vous décourager, mais vous risquez de rencontrer un certain nombre de difficultés. » L'homme assis en face de moi a beau être français, il manie l'euphémisme comme l'art de nouer le foulard Ascot : à l'anglaise, délicieusement. Sur le fauteuil voisin du sien, une casquette plate en laine repose sur un imperméable beige à la doublure tartan. Edmond Béranger¹ porte des couvre-chefs été comme hiver. Il y a pour ses yeux bleu lagon quelque chose d'humiliant à se faire prendre en traître par le soleil, sans parler des gouttes de pluie qui, n'était ce camouflage, dévaleraient tout schuss la piste de son crâne pelé. Edmond Béranger n'aime pas être à découvert. Il m'attend au fond du bar tamisé d'un hôtel cinq étoiles, près de la gare Saint-Lazare, à Paris. Le thé coûte ici huit euros. Il s'en excuse : « On prend goût à un certain confort, quand on passe sa vie en ambassade. » Il a fixé le rendez-vous à « 17 heures, moins deux, plus trois ». Je m'étonne de cette précision horlogère. « Elle nous vient des Russes, m'éclaire-t-il. Si le contact n'apparaissait pas sur zone entre deux minutes avant et trois minutes après l'heure convenue, l'entrevue était reportée. » Il sourit. « Cela m'a toujours beaucoup amusé d'employer cette formule hors contexte, comme ici. »

Ce n'est pas la première fois que j'échange avec cet ancien militaire du service de renseignement extérieur de la France, la DGSE². Je l'avais interviewé quelques mois plus tôt dans le cadre d'un article sur les femmes dans l'espionnage que j'écrivais pour un magazine féminin. À l'époque, dix agents russes basés aux États-Unis venaient de se faire arrêter par le FBI. Parmi eux, Anna Chapman, une jeune femme rousse suffisamment photogénique pour que je convainque ma rédactrice en chef, qui mesurait l'intérêt d'un événement d'actualité à la plastique de ses protagonistes, que

nous tenions là un excellent sujet. En quête d'interlocuteurs, je m'étais adressée au chargé de communication de la DGSE, Nicolas Wuest-Famose³, qui, pour la première et – je l'ignorais alors – la dernière fois en cinq ans d'une relation aussi courtoise qu'infructueuse, avait répondu favorablement à ma demande. La « maison » était disposée à s'exprimer sur le sujet, il me transmettait donc les coordonnées d'un de ses retraités les plus amènes, M. Béranger. Edmond et moi avions tout de suite sympathisé, la conversation prenant le large jusqu'à déborder les digues de l'interview. Nostalgique, il était heureux d'avoir trouvé une oreille nouvelle au creux de laquelle épancher ses souvenirs. « C'est un plaisir de vous voir, cela me change », me disait-il. De mon côté, j'étais fascinée. Rien ne m'enthousiasmait davantage que d'écouter ce vieux monsieur adorable dérouler le fil romanesque de sa vie d'espion. D'espion ! En 2011, je n'en connaissais pas d'autre.

Edmond Béranger a le profil type du professionnel du renseignement de la guerre froide. Polyglotte, raffiné et discret, il a passé la majeure partie de sa carrière en ambassade, où il occupait un emploi plus ou moins fictif de conseiller, vice-consul ou premier secrétaire, servant de couverture à son activité principale : son travail d'officier traitant (OT). Il devait « traiter », c'est-à-dire encadrer, briefer et former aux techniques de sécurité les sources, ou « agents⁴ », de son réseau. Des hauts fonctionnaires, des secrétaires, des ingénieurs, des journalistes, toute personne, en fait, susceptible d'avoir accès à des informations confidentielles sur les intentions des pays du bloc de l'Est en matière de politique internationale, sur l'état d'avancement de leur industrie d'armement, ou les méthodes employées par leurs services secrets. Sauf exception, ce n'est pas lui, mais un confrère, qui se chargeait de « recruter » les agents. « La manipulation se détecte moins si elle est pratiquée en équipe, explique-t-il. Un recrutement est considéré comme exemplaire lorsque l'individu ne se doute pas que l'opération a commencé des semaines, voire des mois auparavant, quand un collègue l'a bousculé, ou a renversé son verre sur son pantalon, dans le seul but d'engager une conversation nous permettant d'en savoir plus sur lui – ce qu'il aime dans la vie, s'il est heureux en amour, au travail, ce qu'il pense du pouvoir en place. » Quatre mobiles, répertoriés par les Américains sous la forme de l'acronyme Mice, poussent un individu à trahir son pays en devenant l'agent d'une puissance étrangère : *Money* (l'argent), *Ideology* (toute cause politique ou religieuse), *Compromission* (la sexualité et la peur du scandale), *Ego* (l'hypertrophie du moi).

À l'étranger, le quotidien d'Edmond Béranger est « épuisant ». Il faut

rencontrer ses agents, qu'il voit en secret, dans des appartements «conspiratifs» dédiés, ou tard le soir, à l'extérieur de la ville. Recueillir les documents qu'ils déposent à son intention dans des «boîtes aux lettres mortes», ces caches plus ou moins naturelles et connues d'eux seuls (cavité d'un tronc d'arbre, fissure dans un mur, canette de soda). Rendre compte au service central de tout, progrès, obstacles, événements nouveaux. Bref, faire le job, sans oublier, comme si cela ne suffisait pas, d'endosser le costume mondain que lui impose sa couverture de fonctionnaire d'ambassade. «Rien de tel, pour dissimuler quelque chose, que de le mettre en évidence, théorise-t-il. Alors je me montrais, aux cocktails, au club diplomatique, aux centres sportifs, aux réunions de parents d'élèves. Je jouais tellement bien mon rôle, avec mon complet-veston et ma conversation de salon, que j'avais parfois l'impression de devenir schizophrène. Cette hypersocialisation était nécessaire pour me protéger et repérer des cibles éventuelles.» Lors d'un goûter d'anniversaire auquel il vient de conduire son fils, Edmond questionne un petit garçon sur la profession de son père. «Premier secrétaire à l'ambassade de Pologne», lui répond le gamin, fier comme un pape. Trois heures plus tard, l'officier traitant se dévoue pour aller chercher son fils à la place de son épouse, qui avait pourtant prévu de le faire. «L'occasion était trop belle de mettre un visage sur l'un de mes homologues polonais.»

Des professionnelles du renseignement, il en croise peu. D'après lui, dans les années 1970 et 1980, seuls les Russes et les Anglo-Saxons donnaient leur chance aux femmes. «Les services secrets sont le reflet de notre culture, analyse-t-il. De tradition protestante, les Britanniques et les Américains leur ont toujours réservé une place particulière. Égalitaristes, les communistes russes formaient des femmes tireurs d'élite dès la Seconde Guerre mondiale. Catholiques, les Français sont plus conservateurs.» En 2015, 26 % des fonctionnaires de la DGSE étaient des femmes, le plus souvent cantonnées à des postes administratifs de catégorie B ou C⁵. L'équipe de cadres dirigeants ne comptait qu'une seule directrice, pour dix-sept directeurs. Les chefs d'antennes régionales, qui représentent l'agence à l'étranger, étaient tous des hommes⁶. «Certaines personnes en fin de carrière font plus spontanément confiance à un homme qu'à une femme, concédait en 2011 l'ex-responsable des ressources humaines de la DGSE, Frédéric Négrerie. Sans doute y a-t-il encore dans la maison une petite dose de machisme.» Alors en 1970...

Edmond Béranger se rappelle s'être fait aborder par «Léna», une jeune femme originaire d'un pays de l'Est, à un cocktail organisé dans une

ambassade étrangère. « Elle a surtout discuté avec ma femme. Un classique, amadouer l'épouse pour approcher l'époux. » Quelques semaines plus tard, Léna se rend à l'ambassade de France déposer une demande de visa, et en profite pour inviter le vice-consul Béranger à prendre un café. « Elle avait rapporté de son pays des cosmétiques pour ma femme. J'ai trouvé cela étrange. Je l'ai invitée à déjeuner pour la remercier. Elle m'a fait un rentre-dedans pas possible. Elle portait un soutien-gorge *push up* dont l'effet sur sa poitrine ne pouvait pas ne pas se remarquer. Je ne suis pas un petit saint, mais là, j'étais gêné. » De l'orange, les voyants passent au rouge lorsque Léna lui propose de le revoir. « Elle m'a dit qu'elle avait "quelqu'un" à me présenter. J'ai immédiatement soupçonné une tentative de recrutement. Léna pouvait très bien être une rabatteuse chargée de me mettre en contact avec un officier des services adverses. » De retour au bureau, Edmond Béranger rend compte à la centrale. Pas de réponse. Qu'à cela ne tienne, il décide lui-même de la marche à suivre : accepter, sans l'honorer, un prochain rendez-vous, qu'il fixe dans la rue, devant l'ambassade. « Je voulais observer sa réaction au moment où elle comprendrait que je lui avais posé un lapin, précise-t-il. Eh bien, elle était très agitée ! Elle a tourné en rond un bout de temps, avant de demander aux gardes de l'ambassade s'ils m'avaient aperçu. Plus tard, elle m'a appelé une quinzaine de fois pour savoir où j'étais. Je n'ai pas répondu. L'affaire a duré des mois. Au final, je n'ai jamais su si c'était une agent des services ennemis, ou juste une nénette qui voulait séduire un vieux propre sur lui. Sa nationalité, sa mise provocante, le fait qu'elle soit passée par ma femme, et la mention de ce "quelqu'un" à me présenter laissent à penser qu'elle était pilotée par l'Est. D'un autre côté, elle n'était vraiment pas subtile. D'ordinaire, dans le renseignement comme dans la vie, les femmes ont plus d'intuition que les hommes. »

Je me permets de réagir. Cette conception de la femme suprasensible n'est-elle pas un énorme cliché ? Pour Edmond Béranger, et la quasi-totalité des hommes interrogés dans le cadre de cette enquête, non. « Les femmes ont une acuité d'esprit que nous n'avons pas, renchérit-il. Une femme détectera plus facilement le mensonge qu'un homme. » Même cirage d'escarpins de la part d'Éric Denécé, directeur du Centre français de recherche sur le renseignement (CF2R), pour qui les femmes seraient « prédisposées » au métier : « Tous les hommes ne sont pas stupides, ni toutes les femmes douées d'un sixième sens. Il n'empêche que, de façon générale, les qualités d'intuition, d'observation et d'analyse psychologique des femmes sont supérieures à celles des hommes. Elles comprennent le non-dit et maîtrisent les techniques d'élicitation, cet art

qui consiste à faire dire à quelqu'un quelque chose qu'il n'avait pas l'intention de révéler». Même Nicolas Wuest-Famose, de la DGSE, leur reconnaît un avantage de genre : elles passent inaperçues. « Dans le couloir d'un hôtel, une femme est forcément une cliente, surtout si elle est habillée comme une millionnaire monégasque. » Aux États-Unis, Michael Scheuer, analyste de la CIA à la tête de la cellule chargée de capturer Oussama ben Laden, célèbre leur « don exceptionnel du détail⁷ ». En Israël, l'ancien directeur du Mossad, Tamir Pardo, leur aptitude à « jouer un rôle » et « mettre leur ego de côté pour atteindre un objectif⁸ »...

Ce concert de louanges me surprend autant qu'il me dérange. Pourquoi ne pas les employer davantage, si les femmes font tellement la différence ? Comment expliquer que l'imaginaire collectif associe inévitablement les espionnes à des *James Bond girls* juste bonnes à coucher, s'il existe des professionnelles surpassant leurs collègues masculins ? En préparant ce livre, j'ai compris qu'en l'absence de communication de la part des services, le malentendu était mondial. Rien n'y fait, ni l'ouvrage, remarquable, de l'historien Raymond Ruffin⁹, ni les autobiographies de professionnelles reconnues comme les anciennes du FBI et de la CIA Rosemary Dew et Melissa Boyle Mahle¹⁰, ni les films d'espionnage mettant les femmes à l'honneur (*Zero Dark Thirty*, *Fair Game* et *L'Affaire Rachel Singer* pour le cinéma, *Homeland*, *Hatufim* et *The Americans* pour la télévision). Peu importe les efforts de réhabilitation, le mythe de l'espionne aguicheuse perdure. Voire, il est entretenu.

Début 2014, l'ancien diplomate russe devenu écrivain Vladimir Fédorovski publiait *Le Roman des espionnes*¹¹. « L'amour a toujours été au cœur de leur vie, prétend-il. Leur relation aux hommes était essentielle : toutes étaient d'irrésistibles passionnées, de redoutables séductrices. » Et de raconter le parcours d'une quinzaine de femmes, au premier rang desquelles l'incontournable Mata Hari, figure de référence. Ne dit-on pas « une Mata Hari » ou « la Mata Hari du XXI^e siècle » dès lors qu'il s'agit de mentionner une femme du renseignement faisant l'actualité ? Pourtant, loin de briller par son professionnalisme, Margaretha Geertruida Zelle était avant tout une effeuilleuse de luxe, dont les faits d'armes se limitent à quelques vaines confidences recueillies sur l'oreiller pendant la Première Guerre mondiale. « Une nouille », résume Éric Denécé... Plus loin, Fédorovski évoque les Russes Moura Boudberg, soupçonnée d'avoir participé, en 1918, à un projet d'attentat contre Lénine, et Olga Tchekhova, l'actrice favorite de Hitler,

qu'elle aurait espionné pour le compte du Kremlin. À l'exception d'Elizabeth Zaroubina, officier traitant soviétique à l'origine du vol des plans de la bombe A américaine, ces espionnes auraient embrassé la carrière moins « en conscience » que « dans une logique de survie », tirant parti d'une « prédisposition compulsive à la mystification », selon l'auteur. Intéressante formule que ce rappel, à toutes fins utiles, de la nature irrésistiblement fourbe de la femme. Très XIX^e.

J'ignore dans quelle mesure Edmond Béranger me voit venir. Cette conversation, que nous avons ensemble, n'a pour lui aucune conséquence. Elle relève de la distraction, du service rendu. Pour moi, c'est un *crash test*. Le projet que j'ai en tête, et que je m'apprête à éprouver sur lui, est si ambitieux, son degré d'avancement si embryonnaire, et ma certitude de le mener à bien si fluctuante, que j'ai peur qu'un rire, ou une simple remarque de sa part, ne me déstabilise au point de m'y faire renoncer avant même d'y avoir cru.

Nous y sommes. Mon postulat de départ est simple : les espionnes font rêver beaucoup de monde, les petites filles, les fans d'Ian Fleming, les lecteurs des S.A.S., les romanciers, les scénaristes, les hommes en général. Pourtant, personne ne sait exactement qui elles sont, quelles ambitions les ont portées, quelle a été leur vie. Existe-t-il une communauté de destin entre une officier traitant de la CIA, une colonel du KGB et une analyste de la DGSE ? Le fait d'être une femme a-t-il constitué un avantage ou un inconvénient dans leur carrière ? Sont-elles parvenues à concilier vie personnelle et travail sur le terrain ?

Je suis née en 1984. Je n'ai vécu aucun conflit armé et, jusqu'à récemment, je ne connaissais de la guerre froide que le souvenir vaporeux de mes cours de lycée. Je vote, j'étais « Charlie » le 11 janvier 2015 et je le suis encore aujourd'hui, cependant j'y réfléchirais à deux fois avant de risquer ma vie pour la sécurité de mon pays. La profession que j'exerce est liée aux métiers de la communication, j'aime discuter, partager, je suis inscrite sur Facebook et Twitter, et je clique toujours « J'autorise » quand une application smartphone me signifie son intention de me géolocaliser. Je suis, je crois, assez représentative de mon époque. À ce titre, je m'interroge : à quoi peut bien ressembler une femme dont les lignes de force, le patriotisme, l'abnégation, la solitude, le secret, me semblent si différentes des nôtres, des miennes ? Allons-nous seulement nous comprendre ?

« Intéressant », me gratifie Edmond Béranger, avant de me demander la permission d'emprunter mon bloc-notes. Je le regarde griffonner deux mots avec un stylo noir et or sorti de la poche intérieure de son imperméable. « C'est le nom d'un ancien homologue russe. J'y pense, parce que figurez-vous que lui aussi est sur Facebook. J'ai retrouvé sa trace grâce à mon fils, qui est très connecté comme vous. Vous devriez essayer de le contacter. Sans lui parler de moi, bien entendu. Pour ce qui est de la DGSE, je vais réfléchir. Je ne vous promets rien. » Il prend appui sur les accoudoirs du fauteuil, amorçant un départ. Dehors, les piétons, privés de visage par la nuit, recouvrent une identité dans les phares des voitures. La réfection du trottoir en contraint une partie à marcher sur la chaussée. Un taxi klaxonne. Edmond se lève, sa femme l'attend pour dîner. Il me fait la bise, s'éloigne, rebrousse chemin. Il lui reste quelque chose à dire. Une messe basse qui, à en juger par l'éclat dont ses yeux s'animent, l'amuse déjà. « Quoi qu'il en soit, souffle-t-il, son visage à quelques centimètres du mien, vous devrez identifier ces femmes, trouver le levier qui vous permettra de les faire parler et comprendre leurs motivations, sans quoi vous ne pourrez pas juger de la valeur de leurs propos. Il faudra faire preuve d'empathie, vous calquer sur elles. Pour certaines, vous devrez prendre sur vous. Pour d'autres, ce sera plus naturel. » Il pose sa main gantée sur mon épaule, en signe d'encouragement. « Au fond, votre démarche n'est pas si différente de la nôtre. »

-
1. Les nom et prénom d'Edmond Béranger ont été modifiés.
 2. Edmond Béranger a fait partie de la DGSE (Direction générale de la sécurité extérieure) à l'époque où elle s'appelait encore le SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage). Créé en 1945, le SDECE est remplacé par la DGSE en 1982.
 3. Nicolas Wuest-Famose a été remplacé en janvier 2016 par Philippe Ullmann.
 4. Remarque lexicale importante : le terme « agent » n'est pas employé de la même façon en France et dans les pays anglo-saxons. Pour les Britanniques et les Américains, un « agent » est un fonctionnaire des services de police ou de renseignement. Côté français, il désigne un informateur recruté par un officier de renseignement.
 5. Pour intégrer la fonction publique, trois catégories de concours existent. La première (dite A) s'adresse aux titulaires d'un bac + 3 et + 4 ou équivalent, la deuxième (B) aux bac + 2 et + 3 ou équivalent, la dernière (C) à ceux ayant un diplôme sanctionnant un niveau 3^e (BEP, CAP, BEPC, etc.).
 6. Source interne à la DGSE.
 7. Cité par Peter L. Bergen dans son livre *Chasse à l'homme*, Robert Laffont, 2012.
 8. Interview publiée en septembre 2012 dans le *Lady Globes* israélien.
 9. Raymond Ruffin, *Les Espionnes du xx^e siècle*, France Empire, 2000.

10. Rosemary Dew, *No Backup. A Female Agent's Life in the FBI*, Carroll & Graf, 2003 ;
Melissa Boyle Mahle, *Denial and Deception. An Insider's View of the CIA*, Nation Books,
2005.

11. Vladimir Fédorovski, *Le Roman des espionnes*, Le Rocher, 2014.

« On n'en parle pas »

Bonjour,

Nous avons transmis votre message en interne à notre département politique. Mme Goldstein devrait prochainement vous recontacter, suite à votre requête.

Cordialement.

Le premier mail de l'attachée de presse de l'ambassade d'Allemagne me paraît encourageant. Non seulement elle m'a répondu, mais elle m'a fourni un nom, Goldstein, qu'après une recherche rapide sur Internet j'associe à une diplomate chargée des Affaires européennes et du Moyen-Orient disposée, j'en suis sûre, à m'orienter vers les bonnes personnes. « Mes espionnes », comme j'ai officieusement rebaptisé mon sujet, m'opposeront peut-être moins de résistance qu'attendu. Nicolas Wuest-Famose a accusé réception du synopsis que je lui ai envoyé, dans lequel je présente les grandes lignes de mon projet, et sollicite le concours de la DGSE dans ma recherche d'interlocutrices. Le ton de sa réponse autorise l'optimisme :

Bonjour Chloé,

Nous avons une réunion de travail portant notamment sur votre projet lundi. Je vous tiens au courant.

Cordialement,

Nicolas

« Nicolas » ! Confiante dans ma chance, j'adresse une lettre à Stella Rimington *via* sa maison d'édition. À la tête du contre-espionnage britannique, le MI5, de 1992 à 1996, elle a exaspéré ses anciens collègues en publiant son autobiographie en 2002¹. « Le service secret le plus efficace est

celui qui reste secret. Elle devrait se la fermer», avait commenté Bernard Ingham, l'ex-conseiller de Margaret Thatcher. Reconvertie dans l'écriture de romans d'espionnage, Stella Rimington, quatre-vingts ans et des poussières, donne des conférences et s'exprime de temps à autre dans la presse. «*Would she be so kind as to consider taking part in this project?*»

Le deuxième mail de l'ambassade d'Allemagne m'intrigue.

Bonjour,

Nous avons finalement fait parvenir votre demande à M. Glänzel, d'un autre département, qui devrait prochainement reprendre contact avec vous concernant votre requête.

Cordialement.

Je me prends à rêver sur la nature de cet « autre département ». L'attachée de presse a-t-elle omis d'en préciser le domaine de compétences ? À moins que ce M. Glänzel, introuvable sur Google, n'appartienne à un service tellement sensible qu'il ne porte pas de nom ? Mon imagination tourne vite court sur ce point, puisque dès le lendemain :

Madame,

Nous venons d'apprendre que notre collègue M. Glänzel ne sera pas en mesure de vous aider puisqu'il n'y est pas autorisé.

Merci d'avance de votre compréhension.

Cordialement.

Confirmant la règle selon laquelle un revers n'arrive jamais seul, mes espoirs se font en l'espace de cinq jours doucher les uns après les autres. Il y a les rebuffades directes, qui ne s'embarrassent d'aucune explication. « Madame, je ne crois pas pouvoir vous être utile pour le sujet qui vous intéresse », m'éconduit l'historienne et soviétologue Françoise Thom. « *Sorry Chloe – I'm afraid I cannot help* », s'excuse l'ex-diplomate et journaliste américain Hal Vaughan, disparu depuis. Et puis il y a les circonvolutions de non-recevoir, ces résistances officielles à l'affectation toute diplomatique. Irritée par mes relances, la maison d'édition de Stella Rimington me rappelle que « la décision de répondre [à mon mail] est laissée à sa discrétion », et que « malheureusement, une absence de réponse signifie qu'elle est dans l'impossibilité » de participer au projet. Quant à Nicolas Wuest-Famose, il juge mon sujet « beau » et « intéressant », « malheureusement la DGSE ne peut s'affranchir des règles strictes proscrivant à ses personnels, en activité ou à la

retraite, de s'exprimer sur leurs actions actuelles ou passées à la DGSE. La révélation du secret de la défense nationale étant sévèrement sanctionnable et contraire aux valeurs qui fondent notre service ». La froideur de ce courrier copié-collé me heurte, comme l'emploi, abusif, des grands mots. Le chargé de communication sait très bien, nous en avons parlé à plusieurs reprises, qu'il ne s'agit pas ici de « révéler le secret de la défense nationale », mais d'écrire le portrait d'une personnalité de son organisation. Évidemment, ses états de service m'intéressent, mais je n'en relaterai que ce qu'elle voudra bien m'en dire. J'espérais que la DGSE, libre de choisir sa représentante, verrait dans mon livre l'occasion de soigner son image, voire de susciter des vocations. J'étais bien naïve, alors.

Le coup de grâce prend la forme d'un e-mail de Patrick Ferrant, figure centrale de l'affaire « Farewell », l'opération la plus glorieuse de l'histoire du contre-espionnage français. Attaché militaire adjoint de l'ambassade de France à Moscou au début des années 1980, il était aussi et surtout l'officier traitant de Vladimir Vetrov, la taupe du KGB qui livra à l'Ouest plus de trois mille documents sur l'espionnage industriel soviétique. De son côté, son épouse Madeleine jouait le rôle de courrier, échangeant, au marché, son panier de courses contre celui de « Farewell »... Inutile de préciser que j'avais placé le couple en haut de ma liste des cibles à approcher. Par chance, un ami de mes parents connaissait assez bien un ancien confrère de Patrick Ferrant pour obtenir de lui une introduction, ainsi que ses coordonnées électroniques. Soucieuse de ne pas froisser son ego de militaire maintes fois décoré, j'avais choisi de réserver pour plus tard l'intérêt que je portais à son épouse, et avais sollicité son expertise sur le sujet des femmes dans le renseignement en général.

Que dire de votre courriel ? J'admire votre ténacité à travailler sur ce qui reste pour moi un peu un non-sujet, avait-il commencé, avant de me faire un procès d'intention sur le thème « les professionnelles du renseignement ne sont pas des wonderwomen ». Je dois avouer que je ne comprends pas bien ce qui est le fantasme de beaucoup de monde : vous parlez du quotidien de ces femmes au destin « hors du commun » ? À chacun son boulot : une femme mère de famille, médecin, chercheuse, agricultrice, pilote, bénédictine ou sœur de charité, actrice, écrivain (ça c'est pour vous), ce sont toutes des femmes au destin hors du commun. Si chacune fait son boulot avec

*conscience. Les métiers du renseignement, comme les métiers de bouche ou de plomberie, sont affaire de technique, pour les deux sexes (et même les trois ou quatre pour vivre avec son temps) avec tous les présupposés machistes et autres imaginables. [...] Mais y a-t-il matière à un livre même si la parité pousse à faire de la femme un être à part. Excusez, je ne suis pas dans le vent de l'Histoire. Tout ça pour dire qu'il y a des hommes et des femmes qui travaillent dans le renseignement ; il y a tous les types de caractères, de capacités ; mais faut-il traiter à part ? Bienveillant malgré tout, il m'avait ensuite fourni une bibliographie indicative s'achevant par le titre *Adieu Farewell*³, qu'il avait présenté de la façon suivante : *On y parle un peu de femmes ; un peu de mon épouse ; mais tout ce qu'on peut dire est dans le livre. Et on n'en parle pas.**

Arrivé en bout de chaîne, ce mail agit sur moi comme la preuve scientifique sur le croyant – il me fait perdre la foi. Jusqu'à ce jour, j'avais appliqué pour ce projet le même précepte volontariste qui me porte depuis l'enfance : « On a les limites que l'on se donne. » Rien n'est impossible, ai-je toujours pensé, à qui prend la peine de s'investir à fond. Aujourd'hui que les réponses négatives s'amoncellent et que, pour reprendre l'euphémisme d'Edmond, je rencontre « un certain nombre de difficultés », il semble bien que le principe de réalité ait gagné la partie. Comme je regrette d'avoir parlé de ce livre à mon entourage. Quelle présomption, aussi, d'avoir cru que j'y arriverais, moi, vingt-sept ans, un article sur le sujet et trois contacts dans le milieu. Je n'ai même pas été fichue de retrouver sur Facebook le Russe dont me parlait Edmond, c'est dire si je suis douée. J'ai rentré toutes les orthographes possibles et imaginables de son nom, j'ai remplacé les *i* par des *y*, les *k* par des *c*, j'ai rajouté un *e* final. Rien.

Faute de mieux, dans mon lit, dans la salle d'attente, dans le train, chaque fois, en fait, que j'ai l'esprit voyageur, je m'amuse à deviner ces femmes qui se refusent à moi, et que je ne verrai peut-être jamais. Ce sont des vieilles filles aux cheveux courts brossés à la va-vite, et au dos bien droit de danseuse classique. Pas de conjoint, pas d'enfants, beaucoup de connaissances, peu d'amis, un chien de chasse, type griffon, qu'elles promènent trois fois par jour, à heures fixes, et dont elles ramassent scrupuleusement les déjections. Elles portent des vêtements de marque, qu'elles choisissent pour leur confort plus que pour leur style, de sorte qu'avec les années, elles ont adopté un look décontracté qui leur donne l'air plus jeune que leur âge. Occupées par leurs

multiples engagements associatifs, elles passent peu de temps chez elles. Lorsqu'elles y sont, elles s'installent toujours dans le même fauteuil inclinable, où elles lisent le dernier Jean d'Ormesson devant la télévision, qu'elles regardent sans le son. Plutôt de droite, elles ne ratent jamais la retransmission des défilés militaires et s'inquiètent des coupes répétées dans le budget de la défense. Parmi leurs motifs d'exaspération récurrents, ces jeunes mères qui choisissent de mettre leur carrière de côté pour s'occuper de leurs enfants. Cela valait bien la peine de se battre ! Le long du mur perpendiculaire à la télévision court une vitrine remplie, au premier étage, de porcelaines, au second, de médailles décernées par les services. Leur contemplation leur procure du réconfort. Chaque automne, c'est avec nostalgie qu'elles retrouvent leur « famille » lors du dîner annuel des anciens. On se raconte toujours les mêmes histoires, mais ça ne fait rien. C'est tellement bon de parler à des gens qui vous comprennent.

À supposer que ce portrait imaginaire ne le soit pas complètement, pour quelles raisons ces retraitées accepteraient-elles d'enfreindre la loi du silence pour partager leurs souvenirs avec une inconnue ? Peut-être y verraient-elles l'occasion de mettre enfin en valeur le travail des femmes et, au premier chef, le leur. Elles ont accompli tant de choses que, sans leur témoignage, personne ne connaîtra jamais. Au demeurant, n'est-il pas de leur responsabilité de soutenir le projet d'une jeune ambitieuse qui, comme elles à leurs débuts, peine à trouver ses marques dans les cercles masculins de la défense nationale ? Et puis elles auraient de la visite. Le temps des entretiens, la solitude serait moins vive... Cela étant dit, il faudrait que cette journaliste soit recommandée par quelqu'un de confiance. Quelqu'un de la « maison », de préférence. Un patron, ou un collègue.

De ces réflexions vagabondes, dont, au départ, je n'attendais rien, je retire deux nouveaux objectifs de travail : sympathiser avec des anciens des services susceptibles de connaître des professionnelles à la retraite, et encourager une hypothétique solidarité féminine en me montrant aussi déterminée qu'elles ont dû l'être pour s'imposer dans le monde du renseignement. Plus qu'un autre, leur témoignage se mérite. Je ne l'obtiendrai pas en me contentant, comme je le fais depuis six mois, d'envoyer des e-mails à l'abri derrière mon ordinateur. Il est temps que je sorte de chez moi. Que je me constitue un réseau d'agents, d'accès et d'influence. Que j'aille au-devant de ces femmes, chaque fois que cela sera possible. En un mot, que je prenne des risques.

-
1. Stella Rimington, *Open Secret*, Arrow, 2002.
 2. « Aurait-elle l'amabilité d'envisager de participer à ce projet ? »
 3. Sergueï Kostine et Éric Raynaud, *Adieu Farewell*, Robert Laffont, 2011.

Spy dating

Les pièces vides m'ont toujours intimidée. C'est un piège, un attentat à la pudeur – il suffit qu'une autre personne y pénètre, et elle ne voit que vous. Mieux vaut être préparé à l'examen du regard, savoir quoi répondre au cas où l'on vous poserait des questions. D'où ce réflexe absurde, à la vue du hall désert du Auden Theater : je rebrousse chemin, préférant la bruine à la compagnie des organisateurs qui ne devraient plus tarder. Dans une heure, l'ancienne patronne du MI5 Stella Rimington accordera sur la scène du théâtre une interview publique à un journaliste du *Sunday Times*, à l'issue de laquelle il me faudra l'aborder et la convaincre de participer à mon livre. Sans quoi j'aurai traversé la Manche, Londres, les comtés de l'Essex, de Suffolk et de Norfolk, pour rien. Après avoir parcouru des yeux l'argumentaire, écrit en anglais, que j'ai prévu de lui présenter et qui, à trop l'avoir lu, me donne l'impression de ne plus vouloir rien dire, je glisse l'antisèche dans ma poche et entreprends d'explorer les environs.

Le Auden Theater fait partie des nombreuses installations mises à disposition des élèves du pensionnat privé de Gresham's, situé à Holt, dans le Norfolk, région côtière et rurale de l'est de l'Angleterre. Structure moderne de brique et de verre, le théâtre en lui-même parle assez peu à l'imagination. Son cadre, en revanche, rappelle à qui l'aurait oublié que les Britanniques n'en ont pas fini avec la tradition aristocratique. Prenant soin de ne pas empiéter sur le gazon tondu en bandes, je fais le tour du campus qui, en l'absence d'adolescents en uniforme, rentrés chez eux pour le week-end, tient plus de la maison de retraite endormie que du Eton miniature et effervescent vendu sur le site internet de l'école. Je m'amuse à repérer les neuf bâtiments emblématiques : la chapelle de pierre grise, à la charpente de bois en forme de

coque de bateau renversée ; la *Big School*, superbe édifice de brique rouge en U, dont les fenêtres de style gothique reposent sur des pans entiers de lierre. Les sept *houses* dans lesquelles sont répartis les internes – Howson's, Woodlands, Farfield et Tallis pour les garçons ; Oakeley, Edinburgh et Britten pour les filles. Fondée au XVI^e siècle, l'école se targue d'avoir formé des personnalités de talent comme le poète W. H. Auden, le compositeur Benjamin Britten, le réalisateur Stephen Frears et – heureuse coïncidence – l'espion communiste Donald Maclean, connu pour avoir fait partie des légendaires « cinq de Cambridge ».

Au début des années 1930, les services secrets russes ont profité de la popularité de l'idéal socialiste auprès d'une frange de la société britannique, inquiète de la montée des fascismes italien et allemand, et exaspérée par le maintien en Angleterre d'un conservatisme obtus, pour recruter cinq étudiants prometteurs de l'université de Cambridge, dans l'espoir qu'une fois en poste au sein de l'élite dirigeante, ils leur transmettraient les informations sensibles auxquelles ils auraient accès. L'opération des « cinq de Cambridge » a réussi au-delà des espérances de Moscou, au point qu'elle est considérée, aujourd'hui encore, comme l'une des plus belles – sinon la plus belle – opérations d'espionnage jamais menées. Peu après le début de la Seconde Guerre mondiale, quatre des cinq agents (Kim Philby, Guy Burgess, Anthony Blunt et John Cairncross) intègrent les services de renseignement anglais. L'ancien élève de Gresham's, Donald Maclean, fait quant à lui carrière dans la diplomatie – nommé en 1941 secrétaire général des Affaires étrangères, il devient après la guerre premier secrétaire de l'ambassade du Royaume-Uni à Washington. Grâce à lui, les intentions des puissances occidentales ont peu de mystère pour Staline, qui est averti très tôt de la volonté des Américains de fabriquer une bombe atomique. Démasqué en 1951 par les casseurs de code du projet Venona, développé par les Anglo-Saxons pour décrypter les messages soviétiques, Maclean est exfiltré à Moscou avec Burgess. Philby les y rejoint douze ans plus tard. Restés en Angleterre, Blunt et Cairncross ne sont pas poursuivis. Hautement symbolique et romanesque, l'histoire des « cinq » a inspiré une vingtaine d'œuvres cinématographiques (*Another Country*, de Marek Kaniévski, *La Taupe*, de Terence Young) et littéraires (*Un pur espion*, de John Le Carré, *The Trinity Six*, de Charles Cumming). L'affaire figure également dans les Mémoires de Stella Rimington, *Open Secret* : deux ans après son entrée au MI5, en 1971, la jeune femme, alors officier auxiliaire au service du contre-espionnage, avait interviewé John Cairncross dans le cadre d'une enquête visant à percer à jour l'identité et les méthodes des

recruteurs, et s'assurer que les « cinq » n'étaient pas davantage.

Trempée par la pluie, qui depuis quelques minutes paraît tomber à l'horizontale, je baisse ma capuche et pousse la porte du Auden Theatre. La population est plutôt âgée. Un groupe de sexagénaires sirote du vin rouge au bar ce qui, vu l'heure (postprandiale) et la quantité servie (généreuse) me fait craindre un concert de ronflements dans l'auditorium. Une dame en gros pull et baskets feuillète un exemplaire de *The Geneva Trap*¹, le dernier roman de Stella Rimington, avant de le reposer au sommet d'une pile de livres dressée sur la table à droite de l'entrée. On se salue, on échange des nouvelles des enfants. L'événement est assez rare, pourtant le public n'a pas l'air d'avoir fait beaucoup de route – des gens du coin venus écouter la vedette féminine locale (à en croire le chauffeur de taxi qui m'a conduit de la gare ferroviaire de Sheringham à Holt, Stella Rimington ne vivrait pas très loin d'ici, à quelques kilomètres du domicile de l'ancien Premier ministre conservateur John Major, avec qui elle aurait gardé d'excellents rapports).

Sur scène, deux fauteuils, une table et les inévitables petites bouteilles d'eau. Présentée avec les honneurs par le journaliste du *Sunday Times*, qui lui donne du « Dame », comme c'est l'usage à l'adresse des femmes anoblies, Stella Rimington fait son entrée. Ce qui m'interpelle, plus que la raideur de son expression et la modernité de sa coupe de cheveux, à peine plus longs que ceux de Judi Dench « M », dans *James Bond*, ce sont ces étonnantes chaussettes à motifs rose pâle qui, lorsqu'elle s'assoit et que son pantalon, légèrement trop court, dévoile ses chevilles, aimantent le regard comme s'il s'agissait d'un décolleté ou d'un gros diamant. Discrètement pailleté, son gilet tire sur la même teinte de rose que ses chaussettes, pourtant quelque chose me dit que ce rappel doit tout au hasard, Stella Rimington n'étant pas du genre à céder à l'accessoire.

En venant ici, j'espérais recueillir des bribes d'opérations, des anecdotes, des confessions. C'était oublier que le Royaume-Uni n'est pas les États-Unis. Qu'ici, lorsqu'un ancien espion parle (et, en général, il ne parle pas), ce n'est pas pour faire la promotion d'un livre ou divertir un public. Stella Rimington donne des conférences car elle estime que, dans une démocratie, les citoyens sont en droit de connaître le mode de fonctionnement des services qui assurent leur sécurité. Rien de plus. La dame se montrant clairement rétive à tout sujet d'ordre privé, l'essentiel de la conversation échangée sur scène tourne autour de considérations générales sur l'évolution des menaces pesant sur le pays, et

les dispositifs mis en œuvre pour les contrer. Il est beaucoup question du Government Communications Headquarters (GCHQ), l'agence de renseignement électronique nationale, et de la politique menée par son ministère de tutelle, le Foreign Office. À l'époque où a lieu cette interview publique, en octobre 2012, Edward Snowden n'a pas encore révélé l'ampleur des programmes de surveillance britanniques et américains ; en France, Charb, Tignous et leurs amis ne sont pas encore morts, ni le projet de loi sur le renseignement consécutif à leurs assassinats, rédigé ; bref, d'un côté de la Manche comme de l'autre, la défiance n'a pas encore gagné la société civile. Loin de s'inquiéter, donc, d'une éventuelle hypertrophie du GCHQ, les Anglais veulent savoir, intervient le journaliste, si les services de renseignement sont assez pourvus, en hommes et en moyens. La réponse de Stella Rimington me semble comme toujours raisonnable. « Depuis mon départ à la retraite en 1996, le personnel du MI5 a doublé, passant de 2 000 à environ 4 000, commence-t-elle. Le service aura toujours besoin de davantage de monde, mais dans une démocratie, il est important de ne pas laisser enfler les agences de renseignement. Nos gouvernements sont en constante recherche d'équilibre entre le droit des citoyens à vivre en toute liberté, avec le minimum d'intrusion des agences de sécurité dans leur intimité, et la responsabilité qui est la leur de les protéger du danger. À moins d'être en présence d'une menace clairement établie, les gouvernements britanniques, quelle que soit leur couleur politique, pencheront du côté de la défense des libertés civiles. Se comporter autrement reviendrait à laisser le terrorisme gagner sa guerre contre la démocratie avant même que le premier coup de feu n'ait été tiré. » Une autre de ses réflexions retient mon attention. Elle définit ce qu'elle appelle le « dilemme éthique » inhérent au travail de renseignement : dans quelle mesure est-il légitime de persuader quelqu'un de risquer sa vie pour vous fournir des informations ? Cette question, j'aurais pu la lui poser. Si la proposition m'était faite de devenir officier traitant, et de recruter moi-même des agents, je crois que je la déclinerais, tant l'idée de mettre un individu en danger me serait intolérable. Sans surprise, l'ancienne patronne du MI5 porte sur ce sujet un regard plus clinique. « La réponse à ce dilemme tient en deux mots : proportionnalité et professionnalisme. Le degré de danger que vous cherchez à éviter doit être proportionnel au risque que vous faites courir à votre source. De plus, vous ne devez pas laisser les gens mettre leur vie entre vos mains, si vous n'êtes pas sûr de votre propre professionnalisme, ni de votre capacité à les protéger si les choses tournaient mal. » L'entretien s'achève avec l'évocation par Stella Rimington de sa plus grande fierté : avoir

réussi, avec ses collègues du service de contre-terrorisme, dont elle a pris la tête à la fin des années 1980, à infiltrer l'IRA provisoire, l'organisation paramilitaire en guerre contre la présence britannique en Irlande du Nord. « À la fin, nous savions exactement qui ils étaient, où ils étaient, et ce qu'ils avaient prévu de faire », se souvient-elle.

Dans le hall, une longue file d'attente piétine devant la table où la romancière dédicace son dernier livre. Comme les six précédents, *The Geneva Trap* met en scène le personnage féminin de Liz Carlyle, jeune officier de renseignement du MI5 chargée, dans cet opus, de déjouer un complot visant un programme de drones américano-britanniques. Pour me détendre et faire passer le temps, j'engage la conversation avec un membre de l'équipe du théâtre. Stella Rimington est-elle aussi célèbre dans le reste du Royaume-Uni qu'ici ? Quasiment, oui. En 1992, sa nomination au poste de directeur général a été rendue publique. Une première dans l'histoire des services de Sa Majesté. L'annonce a fait d'autant plus sensation que pour des raisons de sécurité qui se sont avérées totalement contre-productives, aucune photo d'elle n'a été communiquée à la presse. Frustrés, les tabloïds anglais ont lancé une campagne de harcèlement brutale comme eux seuls savent les faire. Après Lady Diana, les paparazzis tenaient une nouvelle cible féminine de choix ; les rédacteurs en chef, leur *story* de l'année.

Je frémis. Stella Rimington vient de récupérer son manteau. À côté d'elle, le libraire de Holt, à l'initiative de l'événement, lui indique ma présence comme convenu la veille au téléphone. Je me lève, lui tends la main, l'invite à s'asseoir à une table du bar. Une fillette blonde lui emboîte le pas, se hisse sur une chaise voisine. Sac à main à l'épaule, manteau sur les genoux et petite-fille dans les jambes, il ne fait aucun doute qu'elle ne compte pas rester là à m'écouter longtemps. J'avais préparé deux versions de mon argumentaire – une étoffée en cas de discussion agréable autour d'une tasse de thé ; une brève dans l'éventualité d'un échange minuté façon *speed dating*. J'opte pour le plus court : je suis journaliste indépendante, j'écris un livre sur les femmes dans le renseignement, j'aimerais beaucoup qu'elle en fasse partie. Plus je parle, plus je guette une réaction (un froncement de sourcils, une question, un sourire), et moins elle se produit. De longues secondes s'écoulent entre le moment où je finis ma présentation, et celui que Dame Stella choisit pour formuler les trois seules phrases dont elle me gratifie ce jour-là. « Voici les coordonnées de mon agent littéraire, Georgina Capel. Envoyez-lui un mail en précisant quelles autres interlocutrices vous avez rencontrées, qui est votre éditeur, et de

combien de temps d'interview vous avez besoin. Alors je réfléchirai à votre requête. » Est-ce un « non » déguisé, ou un « peut-être » sincère ? Quoi qu'il en soit, Stella Rimington n'a pas été impressionnée par les kilomètres que j'ai parcourus pour arriver jusqu'à elle. En me demandant de réintégrer le circuit officiel (un journaliste est censé passer par un attaché de presse ou un agent pour entrer en contact avec une personnalité), j'ai même le sentiment qu'elle m'en fait le reproche. Quant au mail qu'elle me demande de lui écrire, je ne sais pas comment le tourner. Pour l'instant, je n'ai pas d'éditeur et je n'ai interviewé aucune autre professionnelle du renseignement. Après quelques semaines d'hésitation – ai-je intérêt à écrire un message mensonger, ou à attendre et ne rien écrire du tout ? – je lui réponds de la façon la moins malhonnête possible, en mentionnant l'éditeur que je pense approcher et les interlocutrices que j'ai en tête, et dont je prétends que certaines m'ont donné leur accord. La réponse de Georgina Capel est flottante :

Chère Chloé

Je crains que Dame Stella ne soit très occupée en ce moment.

Nous vous tiendrons au courant si la situation venait à changer.

Cordialement

Je fais suivre le mail à une amie journaliste basée à Londres, qui me confirme qu'en dépit des apparences, cela est un refus assez net. « Les Anglais ne savent pas dire non, m'explique-t-elle. Pour ne pas paraître impolis, ils préfèrent noyer le poisson, ce qui à la longue est franchement épuisant. » Qu'à cela ne tienne. À mes yeux de Française, peu au fait des subtilités du savoir-vivre anglais, Stella Rimington ne m'a pas dit oui, mais elle ne m'a pas dit non. Sa porte n'est donc pas fermée. J'y retoquerai le moment opportun. Quand j'aurai convaincu un éditeur de me publier et une ou deux femmes de me parler, par exemple.

1. *The Geneva Trap*, Bloomsbury, 2012.

Moscou *via* Bangui

La première fois que j'ai rencontré Éric Denécé, c'était à la terrasse d'une brasserie du XVII^e arrondissement de Paris. Comme souvent, j'enchaînais les rendez-vous, j'étais en retard, et lorsque je suis arrivée, dans un tourbillon d'excuses, j'ai commencé par jeter ma veste et mon sac à main sur la chaise de la table d'à côté. J'en étais à le remercier d'être venu, ou à dire une banalité sur la météo, je ne sais plus, en tout cas cela ne faisait pas trois minutes que j'étais assise quand il m'a interrompue, les yeux rivés sur ma besace : « Appelez cela comme vous voudrez, de la maniaquerie ou une déformation professionnelle, mais cela vous dérangerait de rapprocher vos affaires ? »

Éric Denécé connaît bien le monde de l'espionnage. C'est d'ailleurs l'un des interlocuteurs préférés des médias français sur le sujet – il s'exprime de façon concise et claire, il est sympathique, et il passe bien à la télévision. Ce n'est pas moi, mais l'un de ses éditeurs¹ qui le dit : il a des faux airs de Daniel Craig. Les yeux bleus, les épaules carrées et le port quotidien du costume, sans doute. Avant de fonder en 2000 le CF2R, un *think tank* composé d'une quinzaine de chercheurs, et sa propre société de conseil en gestion des risques, il a été officier-analyste au Secrétariat général de la défense nationale (SGDN)² puis il a rejoint le secteur du renseignement privé. Il a notamment opéré au Cambodge, aux côtés de la résistance anticomuniste, et en Birmanie, pour la protection des intérêts d'un groupe pétrolier français contre la guérilla locale. Bien qu'il n'ait jamais été opérationnel au sein des services, il a de par ses activités un carnet d'adresses long comme le bras, en France et à l'étranger.

Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons discuté que par mail ou par téléphone. Il m'avait envoyé une bibliographie, et avait évoqué une certaine Geneviève,

ancienne inspecteur de police de la DST³, à qui, m'avait-il promis, il soumettrait mon projet. Il était tellement charmant et disposé à m'aider qu'au départ, je m'étais interrogée sur ses motivations. Puis j'avais consulté le site du CF2R, dont les objectifs sont écrits noir sur blanc : « Démythifier le renseignement et expliquer son rôle auprès du grand public ». Soit à peu près ce que je voulais faire, l'angle féminin en plus. D'une certaine façon, j'avais intégré l'équipe du centre, et Éric Denécé n'était ni plus ni moins que mon directeur de recherche. Vu sous cet angle, j'aurais été folle de ne pas en profiter.

Il sort son téléphone portable, fait défiler la liste de ses contacts jusqu'à tomber sur le numéro d'André Le Meignen. « André et moi ne partageons pas les mêmes opinions politiques, il n'en est pas moins un homme très gentil, précise-t-il. Il connaît une Russe qui a fait toute sa carrière au KGB. Tatiana⁴ serait d'accord pour s'entretenir avec vous, mais il faut faire vite, d'après ce que j'ai compris, elle est malade, et n'en a peut-être plus pour longtemps. » J'appelle André Le Meignen le jour même. Il est à Paris, il n'a rien de prévu cet après-midi-là. Nous convenons de nous retrouver à deux pas, place Saint-Augustin, devant l'entrée du Cercle national des armées. Si je savais dessiner, je croquerais le personnage au crayon, tant son physique colle à l'image que je me fais du méchant dans les BD historiques sur la France des années 1940 ou de l'Algérie française. Un homme assez vieux, soixante-quinze ans peut-être, à la peau claire et aux yeux délavés par l'ennui, le dos droit et élancé qui, ajouté à des mains souples et un manteau trois-quarts, lui donnent l'allure d'un aristocrate. Par coquetterie et goût de l'ordre, les cheveux sont plaqués sur le côté. Il a la bouche fine et horizontale du brochet. La voix semble remonter des grandes profondeurs. Par moments, on dirait qu'elle aboie. « Vous êtes déjà venue ici ? » Il me tient la porte, impatient et fier de me montrer les lieux. « Le Cercle est réservé aux officiers en activité, à la retraite ou honoraires, indique-t-il. On y croise aussi des fonctionnaires du ministère de la Défense et des titulaires de la Légion d'honneur. » Et cela sert à quoi ? « C'est un lieu de rencontre et d'échange. » Un club de gradés et d'amis de présidents, donc, qui jouissent, pour garantir le confort des « échanges », d'un hôtel de quatre-vingt-neuf chambres, de trois restaurants, d'une salle de fitness, d'une bibliothèque, de salons de réception et d'un espace de conférences. De l'intérieur de l'édifice néoclassique, je ne vois que le hall, traversé d'un tapis rouge liséré d'or, et le bar, ses rideaux lourds ouverts sur l'église Saint-Augustin.

André Le Meignen a été patron de PME toute sa vie alors que jeune

homme, « à l'époque des guerres d'Indochine et d'Algérie », il rêvait de faire Saint-Cyr. « J'étais un fana mili », confie-t-il. Faute de mieux, il effectue son service militaire, durant lequel il accède au statut d'officier, le sésame pour entrer au Cercle. Je pressens que, contrairement à Edmond, il ne verra pas d'inconvénient à ce que je cite son nom. « Allez-y, confirme-t-il, je n'ai rien à cacher, ça me flattera un peu l'ego. Vous savez ce qui me ferait plaisir ? Que vous me présentiez comme l'ami intime de Bokassa. Éric Denécé ne vous l'a pas dit ? Vous avez en face de vous un homme qui a dormi avec un empereur. » Jean-Bedel Bokassa, l'empereur autoproclamé, excentrique et dictatorial de Centrafrique, destitué par l'armée française en 1979 ; nous voilà loin de mon sujet, pourtant je n'ai pas le cœur de recadrer mon interlocuteur. De toute façon, agité comme il est, à faire des bonds sur le bord de son fauteuil, je ne le vois pas s'arrêter en si bon chemin. Et puis l'histoire est drôle. « C'était dans les années 1980. Le père Bok avait quitté Bangui, il vivait au château d'Hardricourt, dans les Yvelines. Après le dîner, il me propose de dormir chez lui. Il était tard, j'avais un peu bu, j'ai dit d'accord. Le problème, c'est qu'avec ses quarante et quelques enfants, toutes les chambres étaient occupées. Il me dit : "Tu as fait ton service militaire ? Alors tu ne verras pas d'inconvénient à ce qu'on dorme ensemble." Là, il me conduit dans sa chambre, il se met tout nu et il s'allonge sur son lit. » À ce moment du récit, j'ai dû changer d'expression, sourire ou tendre ostensiblement l'oreille, car il a marqué une pause : « Ne prenez pas cet air égrillard », avant d'ajouter, hilare : « Moi j'ai gardé mon slip ! »

Les deux hommes s'étaient rencontrés à l'occasion de la vente par André d'appareils nautiques à la Centrafrique. « Ça a été un coup de foudre réciproque, s'enorgueillit-il. On ne s'est plus quittés jusqu'à la mort. » Il sort de son portefeuille un passeport diplomatique centrafricain. Je l'ouvre et le scrute, jouant à l'inspecteur, après quoi je lui demande si cela signifie qu'il bénéficie d'une forme d'immunité. « Oui, mais vous savez, en cas de délit, une immunité, ça se lève... Aujourd'hui je ne conduis plus, mais à l'époque, je m'en servais pour faire sauter les excès de vitesse et les P-V. » Et un passeport russe, en a-t-il un ? Il aimerait bien. S'enthousiasme : « L'avenir, c'est la Russie. Moscou, c'est extraordinaire, les gens y sont attachants, sympathiques, structurés. Là-bas je me sens chez moi. Si j'avais trente ans de moins, je m'y installerais. » Je m'étonne que les assassinats politiques, la censure des médias et, plus généralement, les violations des droits de l'homme ne viennent pas ternir son tableau. André Le Meignen s'étrangle. « Les droits de l'homme ? Ne faites pas de l'angélisme ! Les droits de

l'homme, qu'est-ce que c'est ? » Je préfère le laisser dire et oriente la conversation vers Tatiana.

D'après ses informations, elle a travaillé plus de trente ans au KGB, et a participé à de nombreuses opérations clandestines. Proche du président Vladimir Poutine, qu'elle a côtoyé du temps où, simple officier des services, il était en poste en Allemagne, elle fait aujourd'hui partie des « experts » qu'il consulte pour définir sa politique internationale. André Le Meignan s'avance sur le bord du fauteuil et lève l'index droit, comme pour me prévenir d'un danger : « C'est une femme d'autorité et de pouvoir, capable de se braquer de façon imprévisible si quelque chose ne lui plaît pas. Lorsque vous la verrez la semaine prochaine... » La semaine prochaine ? « Oui, elle va à Genève pour affaires. J'ai pensé que nous pourrions lui rendre visite. Nous nous entendons très bien, vous savez. Elle est colonel, je suis un ancien officier, nous sommes sur la même longueur d'onde sur les sujets géopolitiques... Lorsque vous la verrez, donc, commencez par la flatter. Dites-lui que le peuple russe est un grand peuple, que Poutine est un type super bien, ce qui est vrai, au demeurant. Vous verrez, elle a le cœur sur la main, il faut juste savoir la prendre. » Je lui fais remarquer que je ne parle pas le russe. Il éclate de rire : « Mais moi non plus ! Son homme de confiance, Dominik, sera là. C'est lui qui fera l'interprète. Il est roumain, il ne maîtrise pas à fond le français. Ni le russe, d'ailleurs. Ses traductions risquent d'être approximatives, il faudra utiliser des mots simples. Enfin, et j'insiste sur ce point, il est important que vous vous adressiez à Tatiana comme si elle comprenait le français. Quand vous lui posez une question, vous la regardez elle, pas Dominik. Et ne faites pas d'apartés. »

J'avais prévu, au moment de sortir du bâtiment, de regarder plus attentivement la façade, dont quatre statues aux noms évocateurs, « le Turco », « le Poilu », « le Marin » et « le Cuirassier », surmontent les colonnes. Une fois dehors, je ne regarde rien du tout. Je m'assois sur le premier banc venu, bousculée par ce que je viens d'apprendre, et dont je ne sais que penser. Je vais donc rencontrer une ancienne du KGB. Hier, je n'étais même pas sûre d'en trouver une, et là, sans que je fasse rien, j'ai un rendez-vous calé pour la semaine prochaine. Une femme qui a fait du terrain, qui est d'accord pour parler. C'est presque trop beau pour être vrai. Pourquoi accepte-t-elle de se confier ? Est-ce son état de santé qui la pousse à dresser le bilan, laisser une trace ? Et comment vais-je savoir si ce qu'elle me dit est vrai ? Samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, il me reste cinq jours pour préparer l'entretien. Étant donné tout ce que j'ai d'autre à faire, c'est court, très court.

Je rallume mon téléphone portable. Deux appels en absence de mon conjoint. Je suis tentée de tout lui raconter, mais ne va-t-il pas s'inquiéter, voire essayer de me retenir, si je lui dis que je compte passer deux jours seule, à l'étranger, en compagnie d'un vieux nostalgique de la Françafrique, d'une intime de Poutine et de son homme de main, un interprète roumain qui n'est ni interprète ni, peut-être même, roumain ?

1. Éric Denécé a écrit de nombreux ouvrages sur le renseignement, l'intelligence économique, le terrorisme et les opérations spéciales.

2. Le Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale (SGDSN), anciennement appelé Secrétariat général de la défense nationale (SGDN), est un organe gouvernemental au service du Premier ministre, chargé de la coordination interministérielle en matière de défense et de sécurité nationale. Avant la création du Conseil national du renseignement, rattaché à l'Élysée, c'est le SGDN qui assurait la coordination du renseignement.

3. La Direction de la surveillance du territoire (DST) était le service de renseignement intérieur chargé de garantir la sécurité des citoyens sur le territoire français. C'est ce service qui, pendant la guerre froide, a traqué les espions étrangers présents en France, comme le faisait le MI5 au Royaume-Uni, ou le FBI aux États-Unis. En 2008, la DST a fusionné avec les renseignements généraux (RG) pour former la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI), rebaptisée Direction générale de la sécurité intérieure (DGSI) en 2014.

4. Le prénom de Tatiana a été modifié.

5. Le prénom et la nationalité de Dominik ont été modifiés.

Tatiana

« Brodez, écrivez ce que vous voulez. »

Dominik ne me dit pas bonjour ni ne sourit. Il attend que je rabatte sur mes jambes le pan de manteau resté à l'extérieur. Il referme la portière. Fait le tour de la voiture. S'installe derrière le volant. Je ne sais pas si c'est mon imagination, ou sa carrure, autrefois solide, aujourd'hui fatiguée, sa grosse bouche gondolée, ou son bouc noir, qui remonte en collier jusqu'aux oreilles, mais il me fait penser à Sylvester Stallone dans *Expendables : Unité spéciale*. Ce qui m'amuserait plutôt, si je n'étais pas aussi tendue. Après tout, je viens d'embarquer dans une voiture conduite par je ne sais qui, en partance pour je ne sais où. Assis sur la banquette arrière, d'où il s'agite et babille comme un gamin, André Le Meignen offre un contrepoint presque rassurant. J'ignore quelle est la nature exacte de sa relation avec Tatiana. Une chose est sûre, il est fier de faire partie de sa cour, qu'il associe à celle de Vladimir Poutine, comme il est fier de son amitié passée avec Bokassa. À en juger par la conversation qui s'engage, les deux hommes se sont connus grâce à elle, avec qui ils auraient fondé un organisme de bienfaisance basé à Lausanne. J'ai très envie de les interroger sur le choix de la Suisse comme siège social. Pour une association d'aide aux enfants russes, ce n'est pas forcément très logique. Préférant épargner mon capital sympathie, je m'enquiers plutôt de notre destination. Il me semblait que le rendez-vous avait été fixé à Genève, or cela fait vingt minutes que nous avons quitté l'aéroport, et nous nous apprêtons à passer la douane française. « Nous allons à l'hôtel de Tatiana, à Annemasse, me répond Dominik, voix forte et accent appuyé. Elle préfère parler là. C'est moins exposé. » À qui, à quoi ? André Le Meignen veut savoir où j'ai prévu

de « coucher ». Il m'invite à loger avec eux à l'hôtel, sans que je saisisse qui, de lui ou de Tatiana, réglerait la note. Je lui réponds que ma sœur habitant tout près, je vais plutôt dormir chez elle. « Dominik vous y déposera. Hein, Dominik ? » Le Roumain hoche la tête. Il porte un costume gris brillant d'un goût impossible et des souliers orange. Je cherche sur son visage fermé un peu d'humanité. Elle se réduit à ses sourcils, qui frisent avec insolence, deux plates-bandes isolées sur une dalle en béton.

Il faut croire que l'élégant Edmond Béranger m'a donné de mauvaises habitudes, car je m'avoue un peu déçue de découvrir que l'« hôtel de Tatiana » est un établissement de la chaîne Mercure situé, qui plus est, à deux pas de l'autoroute. J'envoie un sms avec le nom de l'hôtel à mon conjoint, que j'ai promis de tenir régulièrement informé. Ce voyage, il s'y oppose depuis le début. « Les services russes n'ont pas de limites, m'a-t-il encore dit la veille de mon départ. Je ne voudrais pas qu'ils te prennent pour un agent de l'Ouest qui cherche à collecter des informations sur l'entourage de Poutine, qu'ils se mettent à te surveiller, t'intimider ou te faire des menaces. » Il a conclu par : « Envoie-moi l'adresse du lieu de rendez-vous, que je sache au moins où tu es. »

« Aaaaaah Tatianaaaaa ! » s'exclame André Le Meignen à la vue de la sexagénaire corpulente qui foule soudain la moquette rayée du vestibule. Je m'attendais à une femme au physique slave de type poutinien, peau claire, regard clair, cheveux clairs. Tatiana a le teint mat, les yeux bruns et les cheveux noirs, qu'elle colore en roux et coiffe vers l'arrière, d'une façon que je qualifierais d'assez rock, si le reste de sa mise, tailleur marine bordé de blanc, chaussures plates et vernis à ongles beige, faisait moins hôtesse de l'air. Tatiana et André se tombent dans les bras l'un de l'autre pendant que Dominik, qui ne sait plus où se mettre, pivote vers la droite, la gauche, tiraillé entre la nécessité de traduire leurs amabilités et le risque de perturber leurs embrassades. À mon tour de saluer notre hôte. « Je suis absolument ravie de faire votre connaissance », lui dis-je en soignant ma poignée de main, que j'espère volontaire, sans être trop ferme. André a été clair : pour gagner la confiance de la Russe, j'allais devoir jouer profil bas, camper l'ingénue, l'élève du premier rang, l'esprit faible qui ne demande qu'à être influencé.

Les premières quatre-vingt-dix minutes d'entretien relèvent du lavage de cerveau, comme si, pour être digne de recevoir sa parole, je devais oublier qui

je suis, d'où je viens, et reprogrammer mon logiciel dans le respect de la figure de Vladimir Poutine et de la culture soviétique qui est la sienne. L'opération s'avère particulièrement pénible. Tatiana ne tolère aucune interruption. À un moment, elle manque même quitter la table, alors que je souhaitais juste qu'elle clarifie un point. En outre, elle méprise tellement le « mode de vie occidental » qu'elle n'hésite pas à pratiquer l'insulte, invoquant la vieille antienne anticapitaliste selon laquelle nous, Européens de l'Ouest et Américains, n'aurions « pas d'âme », obsédés que nous sommes par l'argent et ses avatars. Cela fait à peine une heure que Dominik traduit les logorrhées de sa patronne qu'il est déjà en surchauffe, réduisant à deux mots des déclarations de trois phrases. Notre conversation aurait-elle mieux commencé, si le contexte international avait été moins lourd ? Nous sommes fin mars 2013. Cela fait deux ans que la Syrie se déchire et, avec elle, la communauté internationale. Le président Bachar el-Assad a beau être soupçonné d'utiliser l'arme chimique contre son peuple, Moscou et Pékin continuent de le soutenir, appliquant leur veto à toute résolution interventionniste du Conseil de sécurité de l'Onu. Tatiana regrette que, cette fois encore, la France se soit laissé « manipuler » par les États-Unis qui, d'après elle, imposent leur politique aux membres de l'Otan. Je découvre, abasourdie, la prédilection de mon interlocutrice pour les théories du complot, agrémentées de menus arrangements avec l'Histoire. Par exemple : « Les Américains ont placé M. Sarkozy à l'Élysée car ils savaient qu'il ferait tout pour eux. Quand Kadhafi a refusé qu'ils construisent un oléoduc en Libye, ils ont convaincu les Français de lui faire la guerre. » Mieux : de la même façon que les Américains auraient « fait » Sarkozy, Staline aurait « créé la France. Après la Seconde Guerre mondiale, Staline a imposé la présence de la France dans le concert des nations. Le retrait de De Gaulle du commandement de l'Otan ne s'explique pas autrement : la France avait une dette envers l'URSS ». (Je ne suis pas historienne, mais, d'après mes souvenirs de lycée, c'est le Premier ministre britannique, Winston Churchill, qui a obtenu que la France siège comme membre permanent au sein du Conseil de sécurité de l'Onu.) Adoptant une voix la plus calme et inoffensive possible, je fais remarquer à Tatiana qu'à l'entendre, on dirait que le temps s'est arrêté en pleine guerre froide. Or, aux dernières nouvelles, celle-ci s'est achevée avec la chute de l'URSS, en 1991. Hérésie ! La Russe lève les yeux au ciel en hochant la tête, gauche, droite, gauche, droite, désespérée. « Vous êtes bien naïve, si vous croyez que la guerre froide est finie », grince-t-elle.

Elle commande un autre Coca. Ce doit être son troisième. Je trouve d'une ironie folle qu'une stalinienne aime à ce point cette boisson symbole de l'hégémonie américaine. À moins qu'elle ne lui attribue des vertus thérapeutiques, que les bulles ne la soulagent ? Toutes les heures environ, elle prend congé et se retire longuement dans sa chambre. Quand elle revient, elle ne laisse rien paraître, pas un soupir ni une plainte, pourtant je sais, Dominik me l'a confirmé, que le cancer dont elle souffre est agressif. Je profite du prochain temps mort pour réfléchir à la meilleure façon de couper court à sa propagande prosoviétique et recentrer la conversation sur elle. Quel est le seul sujet susceptible d'attendrir une retraitée du renseignement fanatisée, malade, vindicative et revêche ? Tatiana réapparaît. Sans attendre, je me lance, priant le bon Dieu et tous les saints qu'elle voudra, Poutine, Staline, Ivan le Terrible, pour que la réponse soit positive : a-t-elle des petits-enfants ? Son visage s'éclaire. Le mien aussi. Tatiana a un petit-fils de douze ans. La dernière fois qu'elle l'a vu, il s'est inquiété de sa santé : « Babouletchka, il m'a dit, tu as de la température ? Il a posé la main sur mon front, et il m'a caressé la joue. » Elle évoque sa collègue arménienne, rentrée au pays après vingt-huit ans de service à Tokyo. « Elle et son mari n'ont pas de famille, pas d'amis, juste un petit jardin dans lequel rien ne pousse. » Puis elle ajoute, à mon grand étonnement : « Il y a beaucoup de suicides parmi les anciens du renseignement extérieur. Les gens rentrent, et ils sont seuls. » Elle s'estime chanceuse d'avoir une fille, un petit-fils, des proches. « Mon petit-fils m'embrasse tout le temps. Ça me fait drôle, parce que dans ma famille, on ne s'embrasse pas. » Elle porte la main à son cou, effleure son pendentif en forme de Coran. « Je suis musulmane. Dans ma culture, on ne se fait pas de bisous. Ma grand-mère n'a jamais embrassé ses enfants, elle disait que c'était péché. Je n'ai jamais embrassé ma fille. » Tatiana est originaire du Daghestan, une république autonome du Caucase du Nord, voisine de la Tchétchénie. Mal connue, cette région montagneuse a fait les gros titres en 2010 lorsque, en pleine guérilla opposant les forces de police locales aux rebelles islamistes, deux jeunes femmes du coin se sont fait exploser dans le métro de Moscou, causant la mort de trente-neuf personnes. « J'aimerais beaucoup écrire un livre sur l'histoire de ma famille », reprend Tatiana. Sa mère vient de l'aristocratie turque. Sous l'ère soviétique, son père était le premier secrétaire régional du Parti communiste du Kazakhstan, l'équivalent d'un poste de gouverneur. « D'une certaine façon, mes origines sont incompatibles. En Turquie, on nous considère comme des princes. En Russie, comme des officiels du Parti. C'est pour cela qu'Andropov m'a recrutée. Je suis russe, mais j'ai l'air arabe. »

Vladimir Poutine tient Iouri Andropov pour un héros. Il a pourtant tout du sale type. Ambassadeur de l'URSS en Hongrie pendant la révolution de 1956, il est personnellement responsable de l'arrestation par le KGB du Premier ministre réformiste Imre Nagy, qu'il avait pourtant assuré de son soutien. En 1968, il ne ménage pas ses moyens de nouveau directeur du KGB (fabrication de preuves, rapports alarmistes) pour convaincre Moscou que le printemps de Prague est une conspiration orchestrée par la CIA. Redoutant d'autres soulèvements, il crée la cinquième direction principale du KGB, consacrée à la répression politique. Sous sa gouvernance, de 1967 à 1982, les «dissidents», intellectuels, nationalistes, juifs, étudiants, sont internés en hôpital psychiatrique, où ils se font «rééduquer» à coups de prescriptions médicamenteuses. Voilà l'homme, au demeurant brillant, que Vladimir Poutine s'est choisi pour modèle, lorsqu'il est arrivé au pouvoir en 1999.

Les jours qui ont précédé mon voyage à Genève, je me suis documentée autant que possible sur le KGB et sa principale déclinaison contemporaine, le service de renseignement intérieur de la Fédération de Russie (FSB). Un livre a particulièrement retenu mon attention. Salué par *Le Monde*, le *Guardian*, le *Financial Times* et le *Wall Street Journal*, *Les Héritiers du KGB*¹ traite du rôle joué par les anciens hauts gradés des services au sein de la classe politique actuellement au pouvoir. André Le Meignan en ayant fait des tonnes sur la relation d'amitié liant Tatiana au président Poutine – leurs années communes en Allemagne, les conseils qu'elle lui prodiguerait en matière de politique internationale, etc., cette lecture s'imposait. Le huitième chapitre analyse «la renaissance du culte d'Andropov». Il y est notamment question d'une plaque commémorative scellée à l'angle du siège du FSB, qui avait été décrochée par mesure de précaution après l'échec du putsch de 1991. «Au cours de l'été 1999, quand Vladimir Poutine dirigeait encore le FSB, ordre fut donné de reposer la plaque à son emplacement originel [...]. Ce geste symbolique marquait le lancement de la campagne officielle visant à créer un mythe autour du personnage d'Andropov : il fallait convaincre la société russe que les services secrets étaient capables de sortir la Russie de l'impasse [...]. D'où la description hagiographique d'un Andropov présenté comme l'incarnation de la discipline et l'ennemi absolu de toute compromission. Cette image correspondait aux besoins du FSB, désireux de rétablir sa puissance passée, sous couvert de restauration de l'ordre après une décennie de “chaos”².» Le démantèlement de l'URSS, en 1991, a été vécu par les

cadres du KGB comme une «catastrophe personnelle». Jusqu'ici, l'élite, c'étaient eux. Les généraux vivaient dans des datchas et roulaient en Volga avec chauffeur; leurs collaborateurs avaient des salaires élevés, une retraite confortable et un logement gratuit immédiatement disponible. Avec l'avènement du capitalisme dans les années 1990, la vieille garde s'est fait détrôner par les oligarques, plus jeunes et plus actifs, qui ont su profiter des privatisations des entreprises d'État pour s'enrichir. Pour ne rien arranger, le président Boris Eltsine, soucieux de garder le contrôle sur les services, a divisé le KGB en plusieurs branches distinctes, parmi lesquelles la sécurité intérieure (le FSB) et le renseignement extérieur (le SVR). Lorsque, en 1999, il désigne le directeur du FSB, Vladimir Poutine, comme son successeur, les huiles du KGB tiennent leur revanche. Non seulement Poutine nomme d'anciens officiers des services à des postes clés dans le monde des affaires et les structures gouvernementales, mais il leur fait cadeau de propriétés foncières sur les bords de la Roubliovka, le quartier le plus huppé de Moscou. En l'espace de quelques mois, les services de sécurité prennent le pouvoir en Russie. Les médias sont contrôlés. Les rares journalistes à avoir gardé leur indépendance subissent des pressions policières, quand ils ne se font pas assassiner, comme la journaliste grand reporter du journal d'opposition *Novaïa Gazeta* Anna Politkovskaïa, abattue par balles dans l'ascenseur de son immeuble le 7 octobre 2006³. Quant aux correspondants étrangers, ils sont perçus *a priori* comme des agents de l'Occident. Des agents de l'ennemi, donc, Vladimir Poutine n'ayant pas revu sa copie, façonnée par vingt ans de KGB. «La mentalité du FSB, profondément marquée par les traditions tsaristes et soviétiques, se caractérise par le clanisme, la suspicion et la paranoïa vis-à-vis du monde extérieur», écrivent Soldatov et Borogan.

Je reconnais Tatiana dans chacune de ces lignes. Elle aussi a vécu l'implosion de l'URSS comme une tragédie. «Mikhaïl Gorbatchev a détruit le pays pour lequel j'ai donné ma vie», soupire-t-elle. Dès 1985, le dernier leader soviétique avait lancé un vaste programme de réformes économiques et sociales, la «perestroïka», perçu par les tenants de la ligne dure comme une compromission. «Le pays a régressé jusqu'en 2000, quand le pouvoir a changé, et qu'on a rappelé les anciens cadres, estime-t-elle. Là, tous les criminels et les voleurs sont partis aux États-Unis et en Europe. La corruption a diminué de moitié⁴. Nous avons rétabli l'ordre.» Elle aussi pense que «l'argent, c'est le mal», ce qui est facile à dire, quand on touche une retraite de «164 000 roubles⁵ par mois» et qu'on vit dans un «380 mètres carrés situé au-dessus de l'appartement du ministre des Affaires étrangères». Elle aussi

alimente le culte d'Andropov, dont elle aime dire que c'est lui, et personne d'autre, qui l'a recrutée.

Tatiana s'est mariée à l'âge de seize ans avec un homme qu'elle connaissait à peine. Elle venait de terminer le lycée et rêvait de faire ses études à Moscou. La réponse maternelle ne s'est pas fait attendre : c'était *niet*, Tatiana ne quitterait pas le Daghestan tant qu'elle ne serait pas mariée. La plupart des adolescentes auraient capitulé. Tatiana s'est mise en quête d'un fiancé. Elle s'est rendue au bal où, après un repérage rapide, elle a proposé au premier jeune homme agréable venu de l'épouser, juste quelques semaines, le temps de convaincre sa mère de la laisser s'installer à Moscou. L'inconnu a dit oui. Tatiana s'est mariée et, contre toute attente, l'est restée pendant plus de trente ans, jusqu'à ce que son conjoint, officier de renseignement au sein du GRU, le pendant militaire du KGB, se fasse tuer lors d'une opération clandestine au Pakistan. Tatiana en parle comme d'un père plus que d'un mari : « C'était un homme très calme, d'une grande moralité. Il m'a beaucoup appris. Quand il est parti, ça a été très difficile. Je ne savais rien faire dans la maison. J'étais nulle en bricolage. Je n'aimais pas le shopping. Vous vous rendez compte, c'était lui qui m'achetait mes vêtements. Il connaissait ma taille. Il n'y a que pour les collants et les sous-vêtements qu'il se trompait souvent. Du coup, j'avais un carton rempli de soutiens-gorge de toutes les couleurs et de tous les gabarits ! » Tatiana rit. L'armure, peu à peu, se fend. L'aimait-elle ? Regard noir et aparté en russe avec Dominik. La brèche se referme : « Je n'ai pas connu l'amour. J'ai connu le respect. »

Peu après leurs noces, son mari est promu chef de l'antenne du GRU à Rostov-sur-le-Don, une ville du sud de la Russie adossée à la mer d'Azov, à une centaine de kilomètres de la frontière orientale de l'Ukraine. Bénéficiant sans doute de la position de son époux, Tatiana, qui n'a pas vingt ans, se retrouve à la tête d'une quinzaine de magasins d'État de la région. Le Politburo de l'URSS (PCUS) interdisant les commerces privés comme le recours aux importations (quelques palettes d'oranges arrivent de Cuba à la période de Noël), les classes populaires n'ont d'autre choix que de faire leurs courses dans les supermarchés (mal) gérés par l'État. Les rayons peinent à se remplir, les files d'attente s'allongent, le marché noir s'intensifie – des directeurs véreux n'hésitent pas à détourner les marchandises destinées aux rayons de leurs magasins pour les vendre aux plus offrants. Vers 1969, Tatiana est convoquée pour être entendue dans le cadre d'une affaire de corruption. L'invitation vient de Iouri Andropov lui-même, de passage dans la

région de Rostov. «Le détournement était passible de la peine de mort, précise Tatiana. Avant de signer la condamnation des accusés, Andropov voulait consulter quelqu'un de confiance. Comme je travaillais là depuis deux ans, et que j'étais mariée à un cadre du GRU, il a choisi de me convoquer moi.» Se faire interroger par le directeur du KGB l'effraie d'autant plus qu'il n'appréciera pas ce qu'elle a à dire : dans cette affaire, la faute ne revient pas aux dix ou quinze malheureux directeurs d'établissements, mais à l'État. «À l'époque, se souvient-elle, il y avait de gros travaux à Rostov. Cent cinquante mille ouvriers avaient été dépêchés de tout le pays pour travailler sur les chantiers. Le problème, c'est que l'achalandage des magasins n'avait pas été prévu en conséquence. Ces directeurs sont donc montés à Moscou pour réclamer des rallonges. Non seulement ils n'ont rien obtenu, mais ils ont été accusés de corruption.» Quarante ans après les faits, Tatiana s'étonne encore qu'Andropov, que les images officielles montrent toujours vêtu de costumes impeccablement coupés, l'ait reçue en survêtement de jogging. «Il était en vacances dans sa datcha d'été. Il m'a fait asseoir, m'a proposé du thé. Je tremblais tellement que je n'osais pas boire, de peur que mes dents ne claquent contre la tasse.» Elle mime la scène, un mug imaginaire au bout de sa main affolée. «J'étais jeune, et persuadée qu'il allait me faire fusiller. J'ai quand même suivi mon instinct, qui me dictait de protéger les miens. Je lui ai demandé : "Qu'attendez-vous de moi ? Que je vous dise la vérité, ou que je vous donne la confirmation de ce que vous avez lu dans le dossier d'accusation?" Il m'a regardée avec intérêt. Personne ne s'était jamais adressé à lui comme cela.» Tatiana tire une double satisfaction de cet épisode : en faisant changer d'avis Andropov, elle aurait sauvé la vie d'une dizaine d'innocents ; elle lui aurait tellement plu qu'il l'aurait fait revenir quelques jours plus tard pour l'inciter à rejoindre les services. «Je l'ai prévenu que je ne savais pas tirer au pistolet, et que je ne coucherais avec personne. Il m'a dit que ce n'était pas ce genre de choses qu'il attendait de moi. Il avait besoin d'arabophones.» Je demande à Tatiana quelles autres langues elle sait parler. Dominik refuse de traduire ma question, qu'il juge déplacée. «Dire quelles langues elle maîtrise reviendrait à vous dire dans quels pays elle a été en poste», argumente-t-il. Plus tôt dans la conversation, Tatiana avait mentionné un séjour en France. (De Paris, elle avait surtout retenu le niveau «très bas» des études universitaires, ce qui l'avait «choquée», les Français ayant la réputation d'être un peuple plus «cultivé» que les «Africains» ou les «Arabes». «On m'a expliqué que les Français ont imité le système universitaire américain», avait-elle conclu avec satisfaction,

cédant une fois encore aux facilités d'un manichéisme primaire qu'à la longue, je trouvais assez comique.) L'idée me traverse que Tatiana comprend peut-être le français, auquel cas tout ce cirque, les recommandations d'André, qui m'a encore dit à la pause de m'adresser à elle directement, les traductions approximatives de Dominik, et l'agacement visible de Tatiana chaque fois que je la fais répéter, ne seraient que postures et perte de temps.

J'ai toujours été très mauvaise pour deviner l'origine ou la religion d'un individu à partir de son physique. Je veux bien croire qu'en matière d'espionnage, cette compétence puisse constituer un atout. Au quotidien en revanche, je ne vois pas l'intérêt de savoir distinguer, au bar, dans le bus, à la pompe à essence, un Tunisien d'un Polonais, un catholique d'un juif ou d'un musulman. Telle ou telle interview mise à part, je ne scanne pas les gens de cette manière. Cette étourderie identitaire, je la revendique comme une forme de résistance, passive certes, mais une résistance quand même, à l'esprit de l'époque, qui voudrait que l'on sache immédiatement qui vient d'où, qui croit en quoi, qui me ressemble assez pour mériter que je lui parle. Tatiana a pris sa retraite en 2000. Elle ne s'est pas débarrassée de cette obsession-là. Dès qu'un client entre dans le restaurant de l'hôtel, elle l'évalue. Si son faciès ne déclenche aucune alarme interne, elle poursuit, en baissant toutefois d'un ton. Si, comme me l'indique Dominik, « l'individu a l'air slave », elle chuchote, le temps que l'indésirable, qu'il rebrousse chemin ou s'installe à une table jugée suffisamment distante de la nôtre, ne représente plus une menace. La paranoïa de Tatiana atteint des sommets lorsqu'elle se résout enfin à évoquer ses activités au sein du KGB.

Elle a fait l'essentiel de sa carrière à la branche « S » de la Première direction principale (renseignement extérieur). Cette direction était divisée en onze branches désignées chacune par une lettre : la branche « K » s'occupait du contre-espionnage, la « T » de l'espionnage scientifique et technologique, la « A » de la désinformation. La « S », à laquelle appartenait Tatiana, était le département des illégaux. Contrairement aux officiers de renseignement postés en ambassade, qui bénéficient d'une couverture diplomatique, les illégaux opèrent à l'étranger clandestinement. Démasqués par le contre-espionnage local, ils risquent l'emprisonnement, voire, dans certains pays, la peine de mort. Tatiana ne compte plus le nombre d'opérations secrètes auxquelles elle a participé. « J'occupais à Moscou un emploi de bureau, qui me servait de couverture entre deux missions, raconte-t-elle. Tant que je

n'avais pas reçu le signal téléphonique dont nous étions convenus avec le service, je menais une vie tout à fait normale. Cela pouvait durer un, deux, six mois. Jusqu'à ce que je reconnaisse le code sur mon téléphone. À partir de là, tout allait très vite. Je laissais tout en plan, et j'allais à la datcha située dans la forêt, à l'extérieur de la ville, où on nous formait, moi et mon groupe, à l'opération à venir. Imaginons que nous soyons amenés à marcher dans le désert sur plusieurs kilomètres. Un instructeur spécial nous apprenait à survivre sans eau. » Après ces deux ou trois jours de préparation, elle partait, sans informer son époux de sa destination, ni de la durée de son séjour. « Je lui disais juste dans quelle région du monde j'allais. Comme il avait beaucoup voyagé lui aussi, il me donnait des conseils à l'aveugle, du type "Si tu vas là, fais attention à ceci, si tu vas là-bas, fais attention à cela". » J'en déduis qu'elle et son mari ne se voyaient pas souvent. « En effet. Et alors ? » Alors, n'était-ce pas difficile de maintenir un lien ? N'a-t-elle jamais envisagé de le quitter pour, je ne sais pas, être fidèle à ses sentiments, ou refaire sa vie avec un autre, un homme qu'elle aurait aimé ? Tatiana me jette le regard réprobateur de la mère supérieure à la nonne dépravée : « Je n'ai jamais envisagé de tromper mon mari. Je n'ai jamais envisagé qu'il puisse me tromper. Au KGB, l'adultère et le divorce étaient interdits. Avoir une relation extraconjugale aurait fait de moi une femme légère. Les femmes légères, vous savez ce qu'ils en faisaient, au KGB ? Ils les envoyaient coucher avec les ambassadeurs étrangers. » Le procédé est bien connu. La deuxième direction principale du service, chargée du contre-espionnage, avait coutume d'envoyer des nuées d'« hirondelles » séduire l'attaché militaire anglais, le premier secrétaire de l'ambassade américain ou le vice-consul français. À l'image de ces oiseaux faisant leurs nids les uns à côté des autres, ces demoiselles utilisaient deux chambres adjacentes, l'une pour coucher avec leur cible, l'autre pour permettre aux techniciens d'immortaliser la scène... Les photographies de l'acte prises et développées, on faisait chanter la victime dans l'espoir qu'elle change d'allégeance, son épouse comme son gouvernement risquant de peu goûter le spectacle de ses culbutes avec l'ennemi. En France, l'affaire de ce type la plus célèbre concerne l'ambassadeur Maurice Dejean, en poste à Moscou de 1956 à 1964, qui s'était entiché d'une actrice téléguidée par le KGB. Rappelé à Paris après le passage à l'Ouest de l'instigateur de l'opération, Iouri Krotkov, l'ambassadeur a essuyé les sarcasmes du président de Gaulle, qui l'a accueilli d'un désormais mythique « Eh bien, Dejean, on couche⁶ ! ». D'après Edmond Béranger, les Russes perpétueraient encore ces pratiques, de même que les Israéliens et les

Chinois.

Et sa fille, la voyait-elle ? Pas d'émotion. Aucune décelable, en tout cas. « Pendant trente ans, on m'a appris à ne pas montrer mes faiblesses », se justifie Tatiana. Qui, sur ce sujet comme sur les autres, préfère s'en tenir aux faits. « On se voyait en moyenne une fois par an, l'été, quand on partait en vacances au sanatorium. » La petite fille a été confiée à sa grand-mère maternelle à l'âge de quarante jours. Elle a vécu chez elle, au Daghestan et en Turquie, jusqu'à son mariage avec un avocat. « Mon mari s'inquiétait plus pour elle que moi, se souvient Tatiana. Lorsqu'il la voyait, il fallait toujours qu'il la touche, qu'il l'embrasse. Il l'aimait beaucoup. Finalement, je ne connais ma fille que depuis peu. L'inverse est vrai : pendant des années, elle était persuadée que je travaillais dans un bureau, et qu'on m'envoyait à l'étranger pour affaires. Aujourd'hui, elle sait que je faisais partie des services. Elle sait aussi qu'elle n'a pas le droit de me poser de questions. J'ai coutume de dire : "Moins on en sait, mieux on dort." »

De façon à cloisonner l'information au maximum, le groupe avec lequel Tatiana partait en mission était toujours le même. Elle ne connaît pas leurs vrais noms, pourtant Mischa, Piotr et Nikita sont « ses hommes ». Des « barbouzes », traduit Dominik, que je soupçonne – il ne désigne pas sa patronne autrement – d'ignorer la connotation péjorative du mot. « Il y avait les nettoyeurs, chargés d'effacer les traces de notre passage ; le spécialiste des serrures ; l'opérateur radio, énumère Tatiana. Moi, je dirigeais le commando. Pour une opération sans grand danger, il arrivait que nous ne soyons que deux ou trois. Dans un pays à risques, l'effectif pouvait monter jusqu'à une quinzaine. » Elle se rappelle une mission particulièrement longue, dont l'objectif était de déterminer les sources de financement d'une organisation terroriste. Le KGB avait son idée sur l'identité du pourvoyeur de fonds. Tatiana et son groupe devaient vérifier la validité de l'information. « Comment prouver qu'un type finance des terroristes ? résume Tatiana. Il faut qu'il vienne de lui-même vers vous. » Pour ce faire, le commando emploie les grands moyens : ils kidnappent l'individu, mettent en scène son incarcération de façon qu'il croie que c'est son ennemi personnel, et non le KGB, qui le détient, puis ils le libèrent, gagnant sa confiance à jamais. Il ne reste plus alors qu'à cultiver son amitié, et ouvrir grandes les oreilles. Une autre fois, le groupe de Tatiana serait intervenu dans un pays d'Afrique pour aider Paris à récupérer des otages détenus par des rebelles. « Les Français avaient essayé la voie diplomatique sans succès, se souvient-elle. Quand les négociations ne

donnent rien, il faut combattre le feu par le feu. On a enlevé des membres de la famille des ravisseurs. On a fait savoir à leur représentant que chaque jour qui passerait, on allait couper la tête de dix de leurs proches. Comme le lendemain, ils n'avaient pas libéré les Français, on a tué dix personnes. Dans les deux heures qui ont suivi, les otages étaient dehors.» Tatiana aurait également participé à des opérations de déstabilisation économique et politique. «Tu te souviens quand la France inondait l'Afrique de faux billets ? » l'interrompt André Le Meignen, qui en tressaute de rire. Il se tourne vers moi, constate que je suis un peu dépassée, et précise : « On envoyait des avions remplis à ras bord de fausse monnaie. L'afflux d'argent provoquait une hyperinflation, et l'économie tombait. » Non seulement je ne trouve pas l'anecdote très drôle, mais je me perds dans l'afflux soudain d'informations. Si je devine qu'André fait référence aux barbouzeries de Jacques Foccart, le « M. Afrique » du gaullisme, qui avait effectivement, entre autres opérations secrètes, inondé la Guinée de faux billets dans le but de fragiliser le régime de Sékou Touré, je ne vois pas pourquoi le KGB aurait aidé les services français à libérer des otages. Moscou et Paris ne s'affrontaient-ils pas en Afrique par forces politiques interposées, les régimes issus de l'indépendance, souvent socialistes, d'un côté, les relais de l'ancienne puissance coloniale de l'autre ? Dans cette affaire précise, de quel pays s'agit-il ? Tatiana s'énerve. « Brodez, écrivez ce que vous voulez », m'enjoint-elle. Je lui rappelle que mon projet ne relève pas de la fiction et que, par conséquent, j'ai besoin d'éléments, le plus détaillés possibles. Elle s'obstine, m'invite à « combler » moi-même les « trous ». Dominik suggère que nous nous arrêtions pour aujourd'hui. Tatiana a un rendez-vous demain après-midi, mais elle me consacrera deux ou trois heures le matin.

Le Roumain me tient la portière côté passager. Je monte dans la voiture. En même temps que je le remercie pour tout, la traduction et maintenant le taxi, je rentre l'adresse de ma sœur dans l'application GPS de mon téléphone, histoire de vérifier qu'il ne m'emmène pas dans un hangar de la zone industrielle voisine. André et Tatiana sont restés à l'hôtel. Si Dominik avait reçu l'ordre de m'évaluer ou de m'intimider, ce serait le bon moment. Il pourrait aussi bien suivre ses propres injonctions, arrêter la voiture, m'agresser. Il fait nuit, je ne connais pas les environs. Ni cet homme. Je m'efforce pour me rassurer de lui accorder le bénéfice de doute. Qui me dit que sous des dehors réfrigérants, ce n'est pas un gentil garçon, un de ces types complexés qui jouent les gros durs pour sauver la face ? J'engage la

discussion. Tatiana a l'air en forme. On ne croirait jamais qu'elle est malade. C'est une femme courageuse. Dominik acquiesce, sa patronne n'est pas du genre à s'avouer vaincue. Il en veut pour preuve cette information dont, à cet instant, je me serais bien passée : « Son mari a été tué lors d'une opération au Pakistan. Aucune des personnes responsables de sa mort n'est en vie. » Message reçu. J'ai soudain très chaud, comme à l'atterrissage, quand une dizaine de minutes avant que l'avion ne touche le sol, je dois d'urgence me débarrasser de mon pull, et de cette moiteur dégoûtante qui fait que je ne reconnais plus mes mains. Puisque nous en sommes à confesser des crimes, je demande à Dominik si lui-même a fait partie des services, voire d'une cellule opérationnelle semblable à celle de Tatiana. Il hoche la tête. « Je suis un ancien du groupe Alpha. » Créée sur ordre d'Andropov, en réaction au massacre des Jeux olympiques de Munich, en 1972, cette unité d'intervention est composée de plusieurs centaines de combattants d'élite spécialisés dans la lutte antiterroriste. Leur devise : « Nous ne sommes pas là pour négocier. » En octobre 2002, c'est le Spetsgruppa Alpha qui a donné l'assaut pour libérer les spectateurs pris en otage par des rebelles tchéchènes dans le théâtre de la Doubrovka à Moscou. L'opération a duré en tout et pour tout dix minutes. Les trente terroristes ont été abattus en quatre-vingt-dix secondes. Également missionnée à l'étranger, la cellule est responsable de nombreux assassinats politiques en Afghanistan et en Tchétchénie. « Mon camarade Mischa peut tuer avec deux doigts », poursuit Dominik en formant un V avec l'index et le majeur, qu'il pointe d'un coup sec en direction de ses yeux. « Ça, ajoute-t-il en posant trois doigts sur mon avant-bras, ça bloque le cœur. » Je pèse une seconde mes options. Un, mourir d'un accident de voiture en raison d'une faute d'inattention du conducteur, occupé à m'apprendre ses techniques pour tuer. Deux, succomber d'un arrêt cardiaque des suites d'une légère pression de trois doigts étrangers sur mon avant-bras. Trois, survivre. Je choisis le dernier scénario, qui suppose que je me raisonne, et vite. Éric Denécé ne m'aurait jamais mise en contact avec André Le Meignan si cela m'exposait à un quelconque danger. Ou alors si, mais il m'en aurait fait part. S'il m'entendait penser. Je me sens ridicule – à tous les coups, je ne risque rien. « La meilleure façon de s'adresser aux types dangereux, c'est de leur parler normalement », m'a conseillé un jour un photographe suédois, qui en avait fréquenté quelques-uns. Alors j'imité Dominik, plantant trois doigts dans son avant-bras, et je dis : « Comme ça ? » Puis je me force à rire, l'humour demeurant, je crois, la manière la plus habile de clore une conversation. Lorsque, debout devant la maison de ma sœur, je regarde la voiture faire

semi-tour, j'esquisse un petit signe de la main. En guise de réponse, Dominik déplie l'index et le majeur au-dessus du volant.

Je me réveille le lendemain honteuse de ma crise de panique de la veille. Bien sûr que Dominik m'a ramenée en un seul morceau. Évidemment que Tatiana ne m'a pas empoisonnée. Les services russes ont d'autres journalistes à fouetter qu'une Française qui n'a jamais mis les pieds à Moscou, ni écrit une ligne sur la politique de Poutine. Je me suis laissé impressionner. Cela ne se reproduira pas.

Tatiana réclame son premier Coca de la matinée. Je lui dis que j'ai relu mes notes et que, idéalement, j'aurais besoin qu'elle revienne plus en détail sur une opération. Elle refuse, m'invite de nouveau à « romancer ». J'insiste. Les noms, les dates, les informations sensibles sur telle ou telle technique, elle peut les garder pour elle, ce que je veux, c'est une histoire. Celle qu'elle me raconte est digne d'un film d'aventures dont elle tiendrait le rôle-titre – et le beau rôle. D'après mes calculs, l'action se passe pendant la décennie 1970. Tatiana a entre vingt-cinq et trente ans. Cette mission est l'une des premières à lui être confiées. Les années précédentes, elle a travaillé comme courrier, préposée au transport de documents confidentiels, avant d'être envoyée au Moyen-Orient, où elle a servi sous les ordres du futur directeur du renseignement extérieur (SVR) Evgueni Primakov⁷, alors vrai-faux correspondant local pour la radio soviétique et le journal *Pravda*. Tatiana décrit Primakov comme un homme « très avisé », qui « connaît tout ». Intronisée par Andropov, formée par Primakov, c'est peu de dire que des fées puissantes se sont penchées sur le berceau de la petite Tatotchka.

L'ordre de mission est le suivant : récupérer des documents dans le coffre-fort du palais présidentiel d'une capitale asiatique avant que les rebelles, qui viennent de renverser le gouvernement, ne s'en emparent – ils détiendraient alors la preuve que l'URSS a armé le régime, et le scandale serait mondial. Je n'ai aucune idée du pays dont il s'agit. « C'était au bord de la mer, il y avait beaucoup de vent », indique Tatiana. Je pense au Vietnam, bien sûr, même si, vu l'ampleur du conflit, je ne doute pas qu'une armada d'officiers du KGB y ait été postée en permanence. Au Cambodge voisin, également, secoué entre 1970 et 1975 par une guerre civile opposant le pouvoir proaméricain de Phnom Penh aux partisans des Khmers rouges, soutenus par le Nord-Vietnam et la Chine. Tatiana ne me laisse pas réfléchir bien longtemps. « La situation était extrêmement urgente, reprend-elle, il fallait qu'on soit sur place dans les

vingt-quatre heures.» Cette fois-ci, pas de stage de préparation ni de faux papiers. La jeune femme et «ses hommes» gagnent en hâte un appartement des services sur la côte orientale de l'URSS, où ils récupèrent leur équipement, ainsi que les plans de la ville et du palais. «Le coffre-fort était situé à l'arrière du bâtiment. Plutôt que d'entrer par la porte principale, ce qui nous aurait contraints de traverser une dizaine de pièces, on a prévu de s'introduire par la véranda, que seule une chambre séparait du coffre.» Ensuite, précise Tatiana, le groupe a embarqué à bord d'un sous-marin, direction la mer du Japon. Un sous-marin ? «Je vous ai dit, s'impatiente-t-elle, la situation était d'une extrême urgence.» Le commando débarque sur la plage en pleine nuit. Dans le centre-ville, «c'était la guerre civile, tout le monde tirait», la jeune femme entend «beaucoup de cris» dans une langue qu'elle ne comprend pas. Par chance, le portail de la propriété présidentielle est ouvert et non gardé – les dirigeants ont été tués, ou sont sur la route de l'exil. La formation fait le tour du palais, pénètre dans la véranda, trouve le coffre. «On n'a croisé personne. Le bâtiment était vide, mais on entendait les rebelles approcher.» Faute de temps pour trafiquer la serrure, ils décident d'ouvrir le coffre à l'explosif. «Au moment de l'explosion, on a perçu un éclat de voix, suivi d'une injure proférée en russe. J'ai cru que c'était l'un des nôtres. Je nous ai comptés, on était au complet. Je me suis approchée, et j'ai vu ce général en uniforme, étendu par terre. Le GRU l'avait envoyé dans ce pays d'Asie pour instruire l'armée locale au maniement des armes. Quand la révolution a éclaté, sa direction lui a confié la même mission qu'à nous. Comme le KGB et le GRU sont des services concurrents, il n'était pas au courant de notre présence, et il a eu le malheur d'entrer dans la pièce pile quand il ne fallait pas.» Les documents roulés dans la poche intérieure de sa veste, Tatiana soulève le militaire, pourtant deux fois plus lourd qu'elle, et le porte sur son dos. «Dehors, les échanges de feux se multipliaient. Aucun de mes hommes n'a été touché. Des rebelles, en revanche, ils en ont tué quelques-uns.» Arrivée à la plage, elle cache le blessé, inconscient, sous un amas de filets de pêche et guette le ronflement du bateau à moteur qui d'un instant à l'autre doit venir les chercher. Ce n'est qu'à bord du sous-marin qu'elle réalise qu'elle-même pisse le sang. Des débris métalliques provenant du coffre se sont greffés dans la chair de son dos. «Le général se plaignait qu'il était blessé. Je l'étais aussi, ce qui ne m'a pas empêchée de nous sortir de là», se targue-t-elle, en en déduisant que «les femmes ont plus de volonté que les hommes». «En mission, le système nerveux est sous pression, je ne ressens aucune douleur, aucune faiblesse, alors que chez moi, quand le stress

retombe, je ressens tout. De retour à Moscou, j'ai dû rester allongée sur le ventre pendant deux semaines.» L'issue de l'opération la contrarie d'autant plus que le GRU a mis la main sur les documents. «Le général me les a réclamés dès son réveil. Il était beaucoup plus gradé que moi», se défend Tatiana. Qui n'a toujours pas digéré l'injustice : «Il a reçu une médaille. Moi, je lui ai sauvé la vie, et je me suis fait réprimander par mon supérieur.»

Trois décennies plus tard, elle reçoit la visite d'un vieux monsieur qui, dès qu'il la voit, se met à pleurer. «“Ma petite fille...” il m'a dit. Puis il m'a tendu un livre. C'était son autobiographie, dans laquelle il raconte, entre autres souvenirs, comment une jeune femme du KGB l'a sorti d'affaire alors qu'il gisait dans un palais pris d'assaut par des rebelles. Cela faisait des années qu'il me cherchait pour me remercier.» Sautant sur l'occasion de croiser son témoignage avec celui de quelqu'un d'autre, je l'interroge sur les références du livre en question. Elle ne se rappelle plus le nom de l'auteur, mais elle connaît le titre, *Le Feu sous l'océan*, que Dominik écrit, en français et en russe, sur un bout de papier que je range soigneusement dans mes affaires. Tatiana profite de ces deux secondes d'inattention pour se mettre en mouvement. «Je peux être fière de mes trente ans au KGB, dit-elle en tâtant les poches de sa veste à la recherche de la clé de sa chambre. Beaucoup de gens dépendaient de moi, et je n'ai jamais trahi personne, c'est pour cela qu'aujourd'hui j'ai de nombreux amis.» Je lui demande si elle aimait son métier. Dans quelques minutes, Tatiana me prendra dans ses bras pour me dire au revoir, dans un élan d'amitié qui me déstabilisera – ne suis-je donc plus l'ennemie ? La dame russe qui n'embrassait pas sa fille m'a serrée contre son cœur. Mais le vrai cadeau, celui que je savoure comme une victoire, repose moins dans ce geste énorme que dans cette confession-là : «Je ne me suis jamais demandé si j'aimais mon métier. Je devais le faire, c'est tout. Le socialisme était et reste la meilleure façon de vivre. Des représentants du peuple du monde entier appelaient l'URSS à l'aide, nous étions leur grand frère, nous étions obligés de les soutenir. Et puis quand le patriote Andropov lui-même vous sollicite, c'est prestigieux, vous êtes flattée, vous ne pouvez pas dire non. Pourtant, je suis convaincue que la place d'une femme est à la maison. Restez femme, soyez une mère, une épouse, n'entrez jamais dans les services. J'ai le droit de dire ça, car je suis une femme, et j'en ai fait partie.» Elle s'arrête. Pose la main sur sa poitrine. «Aujourd'hui, à l'intérieur, j'ai comme une pierre. Plusieurs de mes collègues sont morts dans mes bras. On a dû les enterrer en terre étrangère. Après ça, vous ne pouvez plus pleurer. Vous enterrez votre mari, et vous ne pouvez plus pleurer. Pouvoir pleurer, c'est ça

1. Andreï Soldatov et Irina Borogan, *Les Héritiers du KGB. Enquête sur les nouveaux boyards*, François Bourin Éditeur, 2011.

2. *Ibid.*, p. 132.

3. En 2014, cinq personnes, dont un ancien policier, ont été jugées coupables de l'organisation et/ou du meurtre d'Anna Politkovskaïa. L'enquête n'a pas déterminé l'identité du ou des commanditaires de l'exécution.

4. Selon l'indice de perception de la corruption établi par Transparency International pour 2015, la Russie obtient la note de 29 sur une échelle allant de 10 (perçu comme fortement corrompu) à 100 (perçu comme très peu corrompu). Le pays est classé 119^e sur 168. Le Danemark occupe la première place. La Corée du Nord et la Somalie la dernière.

5. Environ 2 300 euros.

6. L'opération est racontée dans son intégralité dans *Le KGB en France*, Thierry Wolton, Grasset, 1985.

7. Après avoir dirigé le SVR, Evgueni Primakov a occupé les postes de ministre des Affaires étrangères (1996-1998) puis de président du gouvernement (1998-1999). Il est décédé en juin 2015, deux ans après la rencontre de l'auteur avec Tatiana.

Igor ne répond plus

Le livre *KGB : the Inside Story*¹ fait 832 pages et pèse 1,2 kilo. Je le sais car, dans le but coupable d'en différer la lecture, je l'ai soumis au diagnostic de la balance plate de la cuisine. L'objet est tellement volumineux – une bible – que, pour éviter qu'il ne cache le cadran, j'ai dû le placer au sommet d'une tour improvisée d'un saladier et de la boîte à sel. De retour derrière mon ordinateur, je lance une recherche sur les auteurs. Le professeur Christopher Andrew est un historien anglais spécialiste du KGB et du MI5 ; Oleg Gordievsky, un ancien colonel du KGB dont le destin appartient autant à la légende qu'à l'Histoire. Profondément affecté par l'écrasement du printemps de Prague sous les chars soviétiques en 1968, Gordievsky se tourne vers le MI6, l'agence de renseignement extérieur britannique. Pendant onze ans, passés à l'ambassade soviétique de Copenhague, puis de Londres, il abreuve les Anglais d'informations vitales, jusqu'à ce que, en 1985, le centre le rappelle à Moscou. Soupçonné de trahison, il y subit de violents interrogatoires. Il parvient malgré tout à alerter ses contacts du MI6, qui déclenchent son plan d'exfiltration. Le 19 juillet, il prend un train pour la frontière finlandaise et quitte le pays, caché dans le coffre d'une voiture diplomatique. Je commande son autobiographie sur Internet². Puis, à court d'échappatoires, je me résous à saisir le pavé de 1,2 kilo. Qui sait, Tatiana y est peut-être évoquée ? Le KGB a beau avoir atteint des dimensions monstrueuses (quatre cent mille officiers sur le seul territoire national en 1985), des femmes colonels à cinq étoiles, il n'a pas dû y en avoir cent. À supposer que Tatiana soit vraiment colonel... Plus je relis mes notes, moins j'arrive à déterminer où s'arrête la vérité des faits et où commence l'autopromotion. Espérons qu'avec l'aide d'Andrew et de Gordievsky,

j'arriverai à passer ses allégations au crible de la raison historique.

Bonne nouvelle, le livre est doté d'un index référençant les expressions suivantes : « *Women* », « *Female agents* », mais aussi « *Sexual attitudes of agents* » et « *Sexual seduction* ». Je me reporte aux pages indiquées. J'apprends qu'Ivan Serov, directeur du KGB de 1954 à 1958, « nourrissait de profonds préjugés sur l'utilisation des femmes aux postes d'officiers de bureau ». Il était également « implacablement opposé à leur emploi sur le terrain autrement que comme appâts sexuels et – occasionnellement – pour recruter d'autres femmes ». Dans les années 1930 et 1940 pourtant, des professionnelles comme Zoya Rybkina et Elizabeth Zaroubina s'étaient illustrées dans les rangs du NKVD, l'ancêtre du KGB. La première, en relançant l'activité du service en Finlande après les grandes purges de 1937. La seconde, en volant les plans de la bombe atomique américaine. Les dirigeants du KGB ont la mémoire courte, et l'ingratitude décomplexée. Ainsi l'interdiction d'embaucher des femmes pour des missions de terrain est-elle maintenue pendant des décennies, « jusqu'à l'ère Gorbatchev ». En résumé, le KGB les a bannies de ses rangs, de l'avènement de Serov à la direction du service, en 1954, à l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, en 1985. Tatiana ferait donc figure d'exception. Elle n'est pas la seule. « Parmi le personnel de Yassenevo³, environ 10 % étaient des femmes, presque toutes secrétaires, dactylographes, programmatrices en informatique, agents de restauration ou d'entretien [...]. L'une des rares femmes officiers occupait un poste dans la section française du service A⁴. Elle était victime de blagues sexistes incessantes. » C'est donc qu'il y en avait d'autres... D'après l'historien Nicolas Werth⁵, la Seconde Guerre mondiale avait tellement décimé la population masculine que la société n'avait d'autre choix que de promouvoir le sexe dit faible. À l'époque, l'URSS comptait beaucoup plus de femmes à des postes de responsabilité (médecins, professeurs de faculté...) que ses voisins d'Europe occidentale. Pourquoi, dans ce cas, le KGB n'aurait-il pas entrebâillé la porte ? J'essaie de joindre les auteurs du livre. Christopher Andrew a pris sa retraite de l'université d'Oxford et ne consulte plus sa boîte mail professionnelle. Malheureusement, son éditeur n'a pas d'autre contact à me donner. Quant à Oleg Gordievsky, c'est une longue histoire, marquée par le mail le plus méprisant que j'aie jamais reçu.

Luke Harding est journaliste au *Guardian*. En 2014, ce quotidien anglais a remporté, avec le *Washington Post*, le prix Pulitzer pour son traitement de l'affaire Snowden. Luke Harding a écrit des dizaines d'articles sur les

révélations du lanceur d'alerte de la NSA. Il en a tiré un livre, *Le Dossier Snowden*⁶, qu'Oliver Stone a adapté au cinéma⁷. Cet ouvrage, comme ses enquêtes sur WikiLeaks, l'Ukraine et la Russie de Vladimir Poutine, lui a valu de gagner, la même année, le prix du journalisme James Cameron. Harding parle le russe, et connaît bien Moscou, dont il a dirigé le bureau du *Guardian* de 2007 à 2011, lorsque le Kremlin, qui n'appréciait pas son indépendance, l'a purement et simplement expulsé du pays. En mars 2013, il publie une longue interview de Gordievsky dans laquelle le transfuge révèle que « d'après ses contacts » (du MI6 ou du MI5, vraisemblablement), les services russes posséderaient autant d'espions à Londres que pendant la guerre froide – 51, pour être exact. Gordievsky, écrit Harding, marche « avec une canne » et se tient « voûté » depuis l'attaque cérébrale dont il a été victime en 2008, et qu'il attribue à une tentative d'empoisonnement. « Je suis le seul transfuge du KGB des années 1980 à avoir survécu, soutient-il. J'étais censé mourir. » La peine de mort à laquelle la justice soviétique l'a condamné après sa fuite n'a jamais été levée.

Je ne m'attendais pas à ce que Luke Harding m'ouvre son carnet d'adresses aussi généreusement. « Chère Chloé, vous devez contacter l'un de mes amis, Mikhail Pardo⁸. Oleg n'est pas en grande forme ces jours-ci, et Mikhail pourra vous dire mieux que moi si un entretien est envisageable. » Pardo se révèle tout aussi bienveillant. Gordievsky consent à me rencontrer. Exceptionnellement, et à ma demande, il est même prêt à faire une croix sur les 300 euros qu'il a coutume de réclamer pour ce genre d'interview. Je remercie chaleureusement l'entremetteur, à qui j'expose le thème de mon livre, mentionnant, sans la nommer, la figure insondable de Tatiana. De cette façon, « Oleg » saura à quoi s'attendre, il pourra réfléchir au sujet en amont, nous gagnerons du temps. Pardo fait suivre mon mail à Gordievsky qui, pour la première fois depuis le début de nos échanges, me répond directement. Son billet me fait l'effet d'une gifle. En voici la traduction.

Chère Chloé Aeberhardt,

Point 1 : Premièrement je ne serai pas en mesure de vous aider car il n'y a pas de femmes au KGB, c'est pourquoi cela ne servirait à rien de nous rencontrer.

Point 2 : Vos remarques sur la femme russe n'ont absolument aucun sens, dans la mesure où il n'y avait pas de femmes de ce genre au KGB. Vous avez été trompée.

Trompée, abusée, comme tant de journalistes occidentaux de l'époque, ces « idiots utiles » que les as soviétiques de la désinformation abreuvaient de données erronées sur la guerre du Vietnam ou le sida. En octobre 1986, le journal anglais *Sunday Express* faisait sa une sur la « fabrication » du virus par des médecins militaires américains... Manipulée, comme la niaise qu'il croit sans doute que je suis. Le mail se termine aussi mal qu'il a commencé :

Luke Harding est un homme très sympathique, mais il est affilié au journal d'extrême gauche The Guardian. Je n'aime pas les organisations de gauche, parce qu'elles sont spirituellement liées au mouvement communiste. Le Parti communiste français a coopéré avec les nazis de 1939 à 1941. En Russie, la gauche a physiquement détruit 40 % de l'élite russe.

Vous voyez, nous n'avons rien en commun.

*Cordialement,
Oleg Gordievsky*

Je constate que Gordievsky non plus n'a pas changé de grille de lecture depuis la guerre froide. Cette déconvenue m'aura au moins enseigné une leçon : l'honnêteté ne paie pas avec les anciens espions. Avancez à découvert, et ils trouveront toujours quelque chose, une suspicion d'amateurisme liée à l'âge, ou au fait que vous n'appartenez pas à la « communauté du renseignement », une adhésion supposée aux idées de gauche, de dangereuses sympathies féministes, quand ils ne sont pas rebutés d'emblée par votre sexe, votre profession, votre nationalité ou les sonorités germaniques de votre nom. Tatiana regrette que je sois hostile au socialisme. Gordievsky, que j'y sois favorable. Je n'ai pourtant jamais exprimé publiquement mes opinions sur le sujet. Je réalise que, dès la première prise de contact, je dois passer entre les gouttes d'une pluie de préjugés. Pour rester au sec, il faut les anticiper. Pour les anticiper, déterminer le profil de mon interlocuteur. « Faire son environnement », comme on dit dans le milieu. Quel âge a-t-il ? Quelle est sa famille politique ? Est-il francophile ? Quels rapports entretient-il avec son ancien service ? Qui sont ses amis, ses ennemis ? De quoi est-il fier ? Plus il me ressemble, plus je peux m'autoriser la spontanéité. Plus il est loin de moi, plus j'ai intérêt à cacher mon jeu. N'être personne, ne pas trop en dire, vendre mon projet sans vraiment le présenter. Le questionnaire précis auquel je souhaite qu'ils répondent, ces interlocuteurs-là n'en prendront connaissance qu'au moment de l'interview. Alors seulement pourront-ils jouer les effarouchés, dire : vous ne m'aviez pas prévenu, je ne savais pas. Ce sera trop

tard. Ceux qui fermeront le ban m'auront malgré tout donné de la matière, leur voix, la description de leur domicile, deux ou trois informations. Les autres se prêteront à l'exercice de bonne grâce, les bavardages que nous aurons eus en début de rencontre, mes premières questions inoffensives, les compliments que j'aurai faits sur leur dernier livre, le tableau sur le mur du salon ou l'efficacité légendaire de leur service, suffisant à leur faire franchir les limites que, sans mes précautions de départ, ils n'auraient pas manqué de fixer.

Par courtoisie, et parce que je suis curieuse d'avoir son avis, je téléphone à Luke Harding. La réaction de Gordievsky ne le surprend pas du tout : c'est un vieux grincheux alcoolique. Comme la plupart des expatriés russes de Londres, il soutient le parti anti-immigration et europhobe UKIP. En un mot, « Gordievsky n'est pas le Saint-Graal ». Harding confie d'ailleurs que son entretien avec lui ne s'était pas très bien passé, le Russe lui ayant reproché de « ne pas en savoir assez sur l'URSS ». À titre de comparaison, je lui fais part des difficultés que j'ai rencontrées avec Tatiana. Il s'en amuse : « Les proches de Poutine sont forts pour raconter des histoires. Ils évoluent dans une réalité parallèle, où tout est conspiration. » Il évoque la paranoïa du FSB, qui voit la main de la CIA partout ; cette rhétorique de la guerre froide, États-Unis et Europe occidentale *versus* Russie et pays émergents, dont le Kremlin use et abuse depuis le début du conflit ukrainien. Ce qu'il décrit cadre tellement avec l'état d'esprit de Tatiana que j'achète le dernier de ses ouvrages consacrés à la Russie contemporaine¹⁰. J'y lis qu'à en croire les câbles diplomatiques américains fuités en 2010 par WikiLeaks, « Poutine a secrètement amassé une immense fortune » *via* des « profits illicites présumés » dissimulés à l'étranger. L'auteur va plus loin : « [Les câbles] suggèrent que la Russie s'est métastasée en une kleptocratie brutale et autocratique, centrée autour du leadership prééminent de Poutine, et dans laquelle les officiels, les oligarques et les patrons du crime organisé œuvrent ensemble à la création d'un "État mafieux virtuel". Trafic d'armes, blanchiment d'argent, enrichissement personnel, protection de malfaiteurs, extorsion et dessous-de-table, valises pleines de billets et comptes bancaires secrets offshore, à Chypre et en Suisse : les câbles détricotent un système politique dysfonctionnel dans lequel [...] il est souvent difficile de distinguer les activités du gouvernement de celles du crime organisé. » Je pense à Tatiana. À ses voyages réguliers en Suisse, « pour affaires ». À cette structure humanitaire basée à Lausanne. À Dominik l'interprète, le chauffeur, le facilitateur. Le porteur de valises ? Je n'ai pas

cherché à en savoir plus. Ce n'est pas mon sujet. Je ne serais pas journaliste si je ne soulevais pas au moins la question.

Je harcèle Dominik de sms et de coups de téléphone à propos de tout autre chose. Lors de son récit de l'opération en Asie, Tatiana avait mentionné les Mémoires du général à qui elle a sauvé la vie. J'avais manifesté mon intérêt pour ce livre, dont Dominik m'avait écrit le titre sur un morceau de papier. N'étant pas russophone, j'ai demandé à un étudiant de l'Inalco¹¹ de se procurer l'ouvrage, de le lire et de m'en faire le compte rendu. Je pourrais alors croiser les témoignages, valider ou invalider cette histoire rocambolesque de coffre-fort et de sous-marin. L'étudiant me renvoie un mail dans la journée : il n'a trouvé aucune référence du livre sur l'Internet russe. Dominik finit par m'apporter une explication. L'autobiographie du général contenant des données confidentielles, elle n'a jamais été commercialisée et sa diffusion a été limitée aux seuls membres de la maison. Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Qui ne tente rien n'a rien : Tatiana étant en possession de l'ouvrage, aurait-elle la gentillesse de photocopier l'épisode asiatique, d'en biffer les passages sensibles, et de m'envoyer le document ? Évidemment, Dominik ne m'a jamais répondu.

Une autre information liée à l'opération en Asie gagnerait à être vérifiée. De retour à Moscou, Tatiana aurait subi un « nettoyage du cerveau ». « Vous alliez chez le médecin, m'avait-elle expliqué, et il vous faisait oublier la mission. Pendant dix, quinze ans, on ne se souvient plus de rien. Un jour, ça revient. » Elle m'avait également parlé d'une formation qu'elle aurait suivie en parapsychologie. « Les Anglais du MI6 étaient très bons en télépathie. On nous apprenait à fermer notre esprit pour que personne ne puisse y accéder. » Tatiana maîtriserait également des techniques pour « détecter les mensonges dans la voix » de ses interlocuteurs. Je rentre différents mots-clés dans Google, « KGB », « *parapsychology* », « *psychic warfare* ». Est-ce à cause du visuel de leur couverture – un cerveau phosphorescent, un œil photographié en gros plan, une comète ? Aucun des livres sur ce thème ne m'inspire confiance. J'appelle le soviétologue Nicolas Werth, qui me confirme que « les Soviétiques portaient un intérêt soutenu à la parapsychologie [...]. Ils avaient toutes sortes de laboratoires dans lesquels les techniques les plus fantastiques étaient utilisées ». Il n'en sait pas beaucoup plus. Sa spécialité est l'histoire de l'URSS, pas le KGB. En fait, admet-il, très peu d'universitaires se penchent sur la question du renseignement : « Étant donné que, dans ce domaine, les

sources sont invérifiables, et qu'il y a pléthore d'autres matières dignes d'intérêt, les historiens sérieux évitent de traiter ce sujet. » Je raccroche, déçue que personne ne puisse m'aider à mieux cerner Tatiana. Gordievsky est peut-être un vieil acariâtre, mais il connaît le système de l'intérieur. C'est de quelqu'un comme lui dont j'ai besoin : un *insider*. Je me souviens alors qu'au tout début de mon projet, bien avant que je ne rencontre André Le Meignen, le doyen du renseignement français Constantin Melnik¹² m'avait recommandé de contacter son ami Igor Prelin. Francophone, cet ancien colonel du KGB s'est exprimé à de nombreuses reprises dans la presse, et se rend de temps en temps à Paris. À l'époque, je n'avais pas activé ce contact, le KGB m'impressionnait trop, je préférais me faire les dents sur des services français, ou alliés. Je retrouve son adresse mail sur une feuille volante. Je lui écris que M. Melnik m'a suggéré de le rencontrer lors de sa prochaine visite à Paris. Sa réponse amicale, datée du 11 novembre 2013, efface les désillusions des dernières semaines¹³ :

Bonjour, ma chère Chloé !

Je suis d'accord de vous rencontrer en France, mais il y a un petit problème : comment vous serez au courant de mon future visite à Paris ? Voulez-vous que je vous prévienne d'avance ? Par téléphone ou par e-mail ? Peut-être vous pouvez arriver à Moscou ? Mes collègues du KGB ont écrit beaucoup de livres consacrés aux activités des femmes espionnes soviétiques pendant la guerre froide et j'aurais pu vous mettre au courant de certains sujets et répondre à vos questions.

Il est plus simple de le faire à Moscou qu'à Paris. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Reste à votre disposition.

Je sens bien, à la façon étrange, presque absurde, qu'il a de trouver un « petit problème » là où il n'y en a pas, qu'Igor Prelin préférerait que nous nous voyions à Moscou. Surtout, comme il me l'explique dans un second mail, il ne sait pas quand il reviendra en France, la mort, le 31 octobre, de son ami Gérard de Villiers, l'auteur des *S.A.S.*, l'ayant conduit à annuler sa dernière visite. La date de son prochain séjour parisien est désormais très incertaine. En 2014, peut-être. « Si vous décidez de venir à Moscou vous n'avez qu'à me dire et je serai à votre disposition », répète-t-il. Je mentionne l'éventualité d'un voyage à Éric Denécé qui, le monde du renseignement est petit, s'avère être un ami d'« Igor », dont il ne me dit que du bien. Je me résous à partir à Moscou. Si Tatiana est aussi décorée qu'elle le prétend, le Russe en aura sûrement entendu parler. Dans le cas contraire, il acceptera

peut-être de me présenter d'autres retraitées ? J'envoie un mail enthousiaste à Moscou. Pas de réponse. Je le renvoie une fois, puis deux. Je rappelle Éric Denécé. Lui non plus n'a pas de nouvelles. Je vérifie sur Internet qu'Igor Prelin n'est pas mort lui aussi. J'essaie de l'appeler. Personne ne décroche. Le téléphone rouge est coupé. Igor ne répond plus.

1. Christopher Andrew et Oleg Gordievsky, *KGB : the Inside Story*, HarperCollins, 1990. L'ouvrage est non traduit en français à ce jour.

2. Oleg Gordievsky, *Next Stop Execution. The Autobiography of Oleg Gordievsky*, Macmillan, 1995.

3. Yassenevo est un district de la banlieue sud-ouest de Moscou où se situe le siège du service de renseignement extérieur soviétique, puis russe. Par métonymie, le nom désigne le service lui-même (comme Langley pour la CIA).

4. Le service A était chargé des « mesures actives », des techniques de déception et de désinformation qui consistent à manipuler les faits de façon à induire l'adversaire en erreur, dans l'espoir qu'il prenne des décisions contraires à ses intérêts.

5. Auteur de multiples ouvrages dont *Les Révolutions russes*, PUF, 2017.

6. Luke Harding, *Le Dossier Snowden. Les services secrets au cœur d'un scandale planétaire*, Belin, 2015.

7. *Snowden*, réalisé par Oliver Stone, avec Joseph Gordon-Levitt, Shailene Woodley, Melissa Leo et Nicolas Cage.

8. Les nom et prénom de Mikhail Pardo ont été modifiés.

9. L'expression serait de Lénine.

10. Luke Harding, *Russie, État mafia*, Original découverte, 2012. La maison d'édition étant en cessation d'activité, l'auteur propose ici une traduction personnelle. Luke Harding a également publié en mars 2016 *A Very Expensive Poison : The Definitive Story of the Murder of Litvinenko and Russia's War with the West*, aux éditions Guardian Faber Publishing.

11. Institut national des langues et civilisations orientales.

12. Coordinateur des services secrets sous de Gaulle, de 1959 à 1962, Constantin Melnik était l'un des plus fins connaisseurs français du monde du renseignement. Il a écrit de nombreux livres sur le sujet dont le plus récent, *Espionnage à la française. De la guerre froide à l'Algérie et au terrorisme*, est paru en 2012 chez Ellipses. Il est décédé en septembre 2014.

13. Tapé sur un clavier russe, le mail original ne contenait pas d'accents. Ceux-ci ont été ajoutés pour le confort de la lecture. Les maladroites d'expression ont été en revanche laissées.

Colis suspect

Je retrouve Edmond Béranger à l'«endroit accoutumé». Comme d'habitude, une pince en or lui barre la cravate. Comme d'habitude, il s'est installé dos au mur, de façon à garder les issues de secours dans son champ de vision. Comme d'habitude, nous nous amusons beaucoup. « Je me demande si le grand en costume gris, là-bas, celui avec la chevalière, n'est pas du Quai d'Orsay, chuchote-t-il en roulant furtivement des yeux en direction de la table du fond. Je l'observais en vous attendant, et je suis sûr de l'avoir déjà vu quelque part. » Et si l'individu avait été une vieille connaissance bulgare, ou un ancien contact ? Je suggère à Edmond que nous établissions un code, un geste ou une formule, à utiliser en cas de situation délicate. « Surtout pas ! » réagit-il vivement. Petites, ma sœur et moi étions convenues de dire « champignons gratuits » à la place de « fais gaffe, maman arrive ». Et on ne comprenait pas pourquoi on se faisait prendre chaque fois. L'aurions-nous connu, Edmond nous aurait expliqué que nous utilisions le code à contre-emploi. « Mettez-vous en situation. Vous êtes à Moscou dans les années 1980. Des unités de surveillance quadrillent la ville. Le KGB est partout. Un de vos collègues a rendez-vous avec une source dans un lieu public. On vous charge de vérifier qu'aucun mouchard ne rôde dans les parages. Vous identifiez un type suspect. » Edmond parle lentement, en joignant le pouce et l'index, comme quand on essaie de faire des lunettes avec ses mains. « Le type promène un chien, mais son visage vous dit quelque chose. Vous croyez vraiment que la meilleure chose à faire, à ce moment-là, est d'allumer une cigarette ou d'ajuster votre chapeau ? Non, la meilleure chose à faire, c'est de ne rien faire du tout. En l'absence de signal, votre collègue saura qu'il vaut mieux reporter le rendez-vous. » Et la cigarette, je la fume quand ? « Quand la

voie est libre, quand vous pouvez vous permettre de ne pas passer inaperçu. »

Puisque nous parlons de Moscou, je confie à Edmond que je ne sais plus quoi penser de Tatiana. Le mail de Gordievsky m'a déstabilisée. Que la Russe enjolie la réalité, soit. De là à écrire qu'elle est complètement mythomane... À ma place, Edmond n'accorderait pas tant d'importance à ce mail. Qui est le moins digne de confiance, d'une présumée intrigante ou d'un traître avéré ? Le traître, bien entendu, à ceci près que, contrairement à Tatiana, Gordievsky n'a aucun intérêt à mentir. Voire, sa légitimité médiatique d'« expert du KGB » est en jeu. Edmond n'en démord pas : « Il faut se méfier des transfuges. Saviez-vous que le KGB en envoyait de faux, qui donnaient des agents pour en protéger d'autres ? À la fin, la CIA ne savait plus qui était qui. » Je me rappelle effectivement que dans son livre *Les Espions. Réalités et fantasmes*¹, Constantin Melnik évoque l'utilisation par les services adverses de « faux » transfuges chargés de semer le doute, par des informations contradictoires, sur la valeur des renseignements transmis par les « vrais ». Il fallait bien, explique-t-il, que le KGB endigue l'hémorragie. Depuis la dénonciation des crimes de Staline et la répression des insurrections en Europe de l'Est, la foi communiste s'étirole dans les rangs soviétiques. Une nuée de transfuges venus du froid demandent l'asile politique à Londres et à Washington. Parmi eux, Anatoli Golitsine². Passé à l'Ouest en 1961, cet officier soviétique a nourri les Américains d'informations inestimables sur le fonctionnement du KGB et ses réseaux d'agents en Occident. Il a aussi et surtout paralysé la CIA qui, pendant des années, a perdu son temps à éplucher la biographie de ses collaborateurs à la recherche de « taupes », plutôt que de monter des opérations. Idem du côté des services français, prétendument infestés d'espions. Aucun traître important n'a été démasqué en France à la suite de ses allégations. En revanche, le doute s'est installé entre Washington et Paris, comme au sein de l'Otan, que de Gaulle finira par quitter en 1966 – une victoire pour l'URSS. Golitsine était-il un informateur sincère, poussé à l'affabulation par les attentes, toujours plus grandes, des Américains, ou un agent provocateur envoyé par Moscou ? La question n'a jamais été tranchée.

Je demande à Edmond ce qu'il pense de l'opération asiatique, le sous-marin, l'explosion du coffre-fort, les balles qui sifflent, le général caché sous le filet de pêche. « Cela fait un peu *James Bond*, reconnaît-il. Mais tout est possible. Parfois, la réalité dépasse tellement la fiction... » Il regarde sa montre, me prévient qu'il doit rejoindre sa femme au théâtre d'ici une heure, il ne faudra pas le mettre en retard. « Avant que je n'oublie, j'ai quelque chose

pour vous », dit-il en chaussant ses lunettes à fine monture orangée. Il ouvre son carnet de notes à la dernière page, fait glisser son index du haut vers le bas. « Voilà : le mail de Bob³. C'est un ancien collègue américain. Je ne sais pas s'il a travaillé avec des femmes, mais il est d'accord pour essayer de vous aider. »

Edmond et Bob ont été en poste à Bruxelles en même temps, juste avant la chute du mur de Berlin, en 1989. Ils faisaient partie d'un groupe interallié basé au quartier général de l'organisation atlantique. Bob est un haut gradé de l'agence de renseignement militaire américaine, la DIA. Edmond, l'officier traitant facétieux que l'on connaît. Les deux hommes travaillent ensemble régulièrement, et se respectent. « Nous n'avons eu qu'un seul différend. Il faut dire que j'avais fait quelque chose qui ne se faisait pas », confesse Edmond. Soit rédiger une lettre officielle au nom du groupe pour accéder aux archives des services ouest-allemands, que Bonn avait l'intention de détruire. « Nous, les Français, avions très envie de consulter ces documents. Les Américains y étaient opposés, ils considéraient que c'était une forme d'ingérence. » Quelques jours plus tard, Bob téléphone à Edmond et lui reproche d'avoir agi sans son accord. « Comme je n'avais rien à dire pour ma défense, j'ai répondu *"Don't worry, be happy"*. » Le mur de Berlin tombe, Edmond est rappelé en France. Un matin, le facteur livre à son domicile un colis en provenance des États-Unis. « J'ouvre le carton. Je me retrouve nez à nez avec un énorme poisson en caoutchouc fixé sur un socle en bois. J'insère les piles dans le compartiment et je pose le socle sur la table. Le poisson se met à chanter *"Don't worry, be happy"*. » Bob lui avait pardonné.

Je m'étonne qu'Edmond n'ait aucun contact à me donner à la DGSE. J'ai une piste, maintenant deux, aux États-Unis – Bob, donc, et Jonna Mendez, une ex-opérationnelle de la CIA dont le mari, Tony, a inspiré le personnage joué par Ben Affleck dans le film oscarisé *Argo*, une histoire d'exfiltration de diplomates américains piégés en Iran. Les Mendez ont écrit plusieurs livres sur l'espionnage. Leur adresse et leur numéro de téléphone sont disponibles sur Internet. Je progresse sur les fronts soviétique et américain, et je n'ai même pas une munition au renseignement extérieur français ! Ce n'est pas faute d'avoir contacté les tauliers de la maison. François Mermet, directeur de la DGSE de 1987 à 1989, ne connaît que des femmes en exercice, que leur contrat tient au secret. Alain Chouet, chef du service de renseignement de sécurité de 2000 à 2002, « n'a pas d'exemples de femmes, encore moins ayant fait du terrain ». « Les Britanniques les ont très largement utilisées sur l'opérationnel, ajoute-t-il. Ils n'avaient pas le côté latin et con des Français. »

À la tête du service action puis de la direction des opérations, le général Jean Heinrich a travaillé avec plusieurs femmes, dont une « assez extraordinaire ». Début 2014, il m'a reçue dans son bureau de la société de conseil en sécurité GEOS, dont il était alors président. Je n'avais jamais vu de mains si solides. Ses épaules charpentaient sa veste de costume comme les poutres, le toit d'une maison. Je lui ai serré la main. J'aurais aussi bien pu me mettre au garde-à-vous. Le général Heinrich m'écoute exposer mon projet, qu'il sanctionne par un ironique : « Si je comprends bien, vous êtes féministe ? » Il me parle d'une femme qu'il a utilisée « parce que c'était une femme ». La mission consistait à sortir un détenu de prison par la force, puis à le rapatrier en France au nez et à la barbe des autorités locales. Une fois l'évasion signalée par le centre pénitentiaire, l'aéroport avait été bouclé. La seule issue possible était terrestre. « Dans ce genre de situation, la présentation physique est extrêmement importante, précise le général. Tout le monde nous cherchait. Faire escorter le sujet par un militaire type serait très mal passé. Il fallait quelqu'un qui puisse avoir l'air d'un local, ou d'un touriste qui prend le bus pour aller faire un trek. Nous avons choisi une femme. Elle a traversé le pays avec le sujet, et l'a sorti d'une manière remarquable. » Le général sait apprécier le travail bien fait. Cela lui ferait plaisir, il trouverait cela juste que cette grande professionnelle figure dans un livre. « Je vais essayer de la joindre, s'engage-t-il. Vous verrez, c'est une vieille fille à chats dont la carrière au service action est insoupçonnable. » Il mentionne une autre militaire, qu'il a envoyée infiltrer « un réseau ». Un réseau de quoi ? « Dans certaines structures comme les ONG, une femme passe mieux, sa présence est moins suspecte. » Il ne dira jamais que les femmes du service action étaient plus ou moins performantes que les hommes. Les comparaisons, les généralisations sont pour lui un réflexe de machos. Pis, de féministes. S'il ne fait pas de « différence de niveau », il reconnaît cependant que « certaines ont des qualités particulières ». « On dit souvent que les femmes ont davantage d'intuition, avance-t-il. C'est vrai. On parle moins de leur détermination. Pourtant, quand une femme est déterminée, elle va plus loin qu'un homme. Et elle ne craquera pas forcément la première. » Il soupire. « Si j'étais resté plus longtemps, je me serais lancé dans le recrutement de femmes. » Son regret a l'air sincère. Si je comprends bien, il est féministe ? Le général explose de rire. « Vous êtes bien la première à me dire ça ! » Il a posé la question à la vieille fille aux chats. Elle n'a pas donné suite à mon invitation.

Edmond est désolé de ne pas pouvoir m'aider davantage. L'autre jour, à un

cocktail, il a croisé Nicolas Wuest-Famose qui encore récemment (je l'avais relancé au cas où) m'écrivait que la maison devait « à tout prix protéger [se]s personnels ». Edmond lui a-t-il parlé de mon livre ? Pas exactement : « Je lui ai dit que nous nous voyions. » Je peste intérieurement. Des années qu'il a pris sa retraite, et il continue de « rendre compte ». Comment a réagi Wuest-Famose ? « Il m'a dit de me méfier. » Nos rendez-vous représenteraient donc une menace à la sécurité de l'État. Je choisis d'en rire. Edmond, moins. Je le sens mal à l'aise, tiraillé entre le désir qu'il a de voir mon projet aboutir, et sa loyauté envers la DGSE. Il me rappelle, comme si je ne le savais pas déjà, que la paranoïa est une qualité indispensable à tout bon service de renseignement. Fatiguée, je lui demande si cela signifie que ses collègues de la sécurité intérieure, la DGSI, sont une brigade d'incompétents, car j'ai rendez-vous la semaine prochaine avec Geneviève, une ancienne inspectrice de la maison avec qui Éric Denécé m'a mise en relation. Edmond a l'air tellement heureux pour moi que je m'en veux immédiatement d'avoir haussé le ton. Il veut savoir qui elle est, ce qu'elle a fait. Je partage avec lui le peu d'informations dont je dispose : au début de sa carrière, dans les années 1970, Geneviève a fait partie de la division antisoviétique de la DST. Je crois qu'elle écrivait des profils des différents officiers du KGB présents sur le territoire français. Edmond regarde sa montre, saisit sa casquette. « Mon petit, ce fut un plaisir, mais je vais devoir vous laisser. » Il me souhaite bonne chance pour Bob et Geneviève, et me promet de garder l'œil ouvert côté DGSE. Il me tend la main. Je lui propose qu'à partir d'aujourd'hui, nous nous fassions plutôt la bise. Je ne sais pas s'il comprend que c'est ma façon de m'excuser. Je l'embrasse sur les deux joues. Puis je le regarde partir, amusée et émue, c'est idiot, qu'il m'ait appelée « mon petit ».

1. Constantin Melnik, *Les Espions. Réalités et fantasmes*, Ellipses, 2008.

2. L'affaire est racontée en détail dans *Le KGB en France*, *op. cit.*

3. Le prénom de Bob a été modifié.

Bande-annonce

La pochette contient cinq feuilles noircies au crayon à papier et numérotées avec soin. Droite, régulière et parfaitement liée, l'écriture est équitablement distribuée dans la page. La marge à gauche, respectée au millimètre. J'en déduis, par jeu, et sans prétention graphologique aucune, que le sujet en présence se caractérise par la rigueur, la retenue et une certaine sensibilité. Le choix du crayon plutôt que du stylo témoigne de la modestie et du perfectionnisme de celui qui s'attend à commettre des erreurs et à devoir les corriger. La prévalence du format papier sur le numérique confirme que l'auteur est âgé de plus de cinquante ans.

Geneviève est persuadée que je perdrais mon temps à discuter avec elle. Sa carrière à la Direction de la surveillance du territoire (DST) mérite-t-elle vraiment que je lui consacre un chapitre ? De quoi aura-t-elle l'air, elle, la petite Française au quotidien d'employée de bureau, à côté des officiers de terrain de la CIA et du KGB ? Pour que je sache à quoi m'attendre, et que je puisse décider, le cas échéant, d'annuler notre rencontre, elle a rédigé le résumé de ses années passées à la lutte antisoviétique. Le récit commence par son entrée dans le service, en 1971 : « Je suis arrivée à la DST en néophyte absolue. Rien ne me prédestinait à une carrière dans la police, bien au contraire... J'avais débuté dans l'enseignement puis avais même songé rester au foyer pour élever mes enfants. J'étais très impressionnée d'entrer dans cette grande maison et de côtoyer des hauts fonctionnaires que j'avais vus auparavant dans des émissions de télé. À l'époque, le contre-espionnage était un mythe... si loin de mes petites préoccupations de jeune provinciale naïve. » Le début des années 1970 correspond à un « tournant dans la mentalité de la maison ». Jusqu'ici, explique-t-elle, la DST comptait essentiellement des

inspecteurs recrutés après la Seconde Guerre mondiale. Des anciens résistants, récompensés pour services rendus, et de nombreux pieds-noirs, reclassés dans la fonction publique après leur rapatriement d'Afrique du Nord. « Tout cela formait une grande famille un peu curieuse, écrit Geneviève. Une majorité de fonctionnaires calmes et disciplinés, mais aussi une petite frange d'individualités singulières, de baroudeurs pour qui la légalité était un mot inconnu, stupide, réservé à des demi-portions. Presque tous étaient entrés ensemble dans la police, et en repartaient en même temps, juste dans les années où j'arrivais. » Le premier poste d'envergure qui lui est confié consiste à tenir le fichier des diplomates et hauts fonctionnaires soviétiques de la « mission commerciale ». Cette annexe de l'ambassade était composée d'une centaine de représentants commerciaux envoyés à Paris pour faciliter les échanges avec l'URSS. Certains de ses membres étaient d'authentiques professionnels des affaires. Les autres, des officiers de renseignement sous couverture, chargés de recruter des sources dans les entreprises stratégiques comme Matra, Dassault, Nord-Aviation ou la Sereb². « Le but était de détecter les agents du KGB ou du GRU dans ce vivier, précise Geneviève. C'était un travail de fourmi. Le public qui s'émerveille des films de James Bond serait fort déçu par la lenteur du contre-espionnage. Méthode, routine, recherches d'archives, attentes, suspicions, échecs, tenue de fichiers, rédaction de synthèses, de portraits... On est bien loin des confessions sur l'oreiller de telle ou telle espionne ! »

Quelque part, tant mieux. Quelle hypocrite ferais-je si, d'un côté, je prétendais vouloir démythifier la figure de l'espionne et de l'autre, je disqualifiais la première interlocutrice venue dont le profil ne correspond pas aux clichés de la guerrière ou de l'intrigante sexy ? De toute façon, je doute que ce type d'héroïne ait existé à la DST qui, comme son « T » l'indique, limitait son action au « territoire » français³. Les espions à la James Bond, qu'ils soient officiers traitants (Edmond Béranger) ou commandos (le général Heinrich), c'est à la DGSE qu'on les trouve. Et encore. Au sein des services de renseignement extérieurs, français ou autres, les professionnels de terrain sont minoritaires par rapport aux analystes. Surtout, aucun d'entre eux ne cumule les casquettes d'officier traitant, d'agent infiltré, de cible sexuelle des « hirondelles », de tireur d'élite et de pilote d'avion, qui s'empilent sur le crâne fabuleux de 007. Cela étant dit, la DGSE fabrique bien des espions⁴, quand la DST produit des contre-espions, chargés non pas de voler les secrets des puissances étrangères, mais de démanteler les réseaux d'agents que leurs services ont tissés sur le territoire. Enquêtes, filatures, écoutes téléphoniques,

les chasseurs d'espions empruntent leurs méthodes à la police nationale, dont ils font parties.

Dans les années 1970-1980, deux types de personnels de la DST étaient mobilisés dans la lutte antisoviétique : les fonctionnaires de la « recherche » enquêtaient sur le terrain, traitaient des sources, et surveillaient les ressortissants soviétiques présents sur le sol français ; leurs collègues de la « documentation » analysaient, évaluaient et mettaient en perspective les informations collectées. Geneviève, qui à l'époque quittait rarement son bureau, a l'air de penser que j'aurais tout à gagner à troquer son témoignage contre celui d'une consœur de la recherche. Je n'en suis pas certaine. À son poste, elle était le réceptacle de dizaines de comptes rendus de filatures et de surveillances. Elle en a entendu, des histoires louches. Elle en a vu passer, des photos volées d'espions soviétiques. Qui sait, peut-être a-t-elle fiché les protagonistes d'opérations décisives comme l'affaire « Farewell » ?

En 1980, le lieutenant-colonel du KGB Vladimir Vetrov, poussé à bout par une succession de revers professionnels et sentimentaux, décide de se venger des services soviétiques en sympathisant avec l'ennemi. En moins d'un an, la taupe « Farewell » transmet à la DST quelque 3 000 pages de documents ultrasecrets, les noms de 250 officiers de la « ligne X », chargée de l'espionnage technologique à l'Ouest, et ceux d'une cinquantaine d'agents. Grâce à ses révélations, 47 diplomates soviétiques sont expulsés de France. Plus de 200 des États-Unis. Les Occidentaux apprennent l'existence de nouveaux programmes militaires soviétiques, ainsi que d'un réseau d'organismes d'État entièrement dédiés au pillage de leurs technologies de pointe, électronique, informatique, armement, communication, aérospatiale, nucléaire. Une mine d'informations dont le président américain Ronald Reagan fait bon usage, dans l'offensive qu'il mène contre l'économie soviétique depuis son arrivée au pouvoir en 1981. Les relations franco-américaines, extrêmement tendues depuis la nomination de ministres communistes au gouvernement de François Mitterrand, se réchauffent sensiblement. Reagan dira même de « Farewell » qu'elle est « l'une des plus grandes affaires d'espionnage du XX^e siècle ».

1. Les prénoms de Geneviève et de son mari ont été modifiés.

2. Société d'études pour la réalisation d'engins balistiques.

3. Sa dénomination actuelle, « Direction générale de la sécurité intérieure » (DGSI), est en cela plus explicite.
4. En interne, on préfère parler d'« officiers de renseignement ». Le mot « espion », jugé péjoratif, est réservé à l'ennemi.
5. Sa déclinaison contemporaine, la DGSI, consacre l'essentiel de ses forces à l'antiterrorisme (et non plus au contre-espionnage).

Geneviève

« De l'espion ou du contre-espion, c'est le plus tenace qui l'emporte. »

Geneviève apparaît, minuscule, sous le porche de son imposante maison de la région parisienne. Avec sa jolie robe nid-d'abeilles grise, surmontée d'un col claudine en dentelle, elle fait penser à une première communiant sur le parvis d'une cathédrale, à une petite souris évadée d'un fortin. Il pleut à verse. Je me réfugie à l'intérieur. Avisant les tapis coquets qui recouvrent le sol de la salle à manger et du salon, j'enlève mes bottes trempées en m'excusant pour mes chaussettes jaunes à rayures vertes. Si j'avais su, j'aurais fait plus sobre, parce que là, les cheveux ruisselants et le *finish* de clown, je me sens un peu ridicule. Geneviève rit, me remercie pour mes compliments sur sa robe. Cela lui fait d'autant plus plaisir qu'elle l'a dessinée et cousue elle-même. « Mon rêve, confie-t-elle, c'était de devenir styliste. Pour mes parents, qui faisaient partie de la petite bourgeoisie de province, la mode était un monde pervers. Ils voulaient que je sois institutrice. » Aujourd'hui grand-mère, elle préfère confectionner des tenues à ses petites-filles plutôt que lire des essais sur le renseignement. La plus jeune a une otite, d'ailleurs Geneviève ira sûrement la garder dans la semaine, il faudra décaler notre prochain rendez-vous, ou s'arranger pour que je vienne à l'heure de la sieste. Son mari, Michel, passe une tête dans l'encadrement de la porte. Il part faire les courses. Sa femme veut-elle ajouter quelque chose à la liste ?

À ce stade de mes recherches, je n'avais pas envisagé que l'on puisse pratiquer l'espionnage ou le contre-espionnage par défaut, ou nécessité. À mes oreilles encore vertes, qu'électrisait la seule mention du MI5 ou du FBI,

« policier chasseur d'espions » ne pouvait être qu'une vocation. Pour Geneviève, c'était un job alimentaire que certes, elle a appris à aimer, mais qu'elle n'a pas choisi. « Je me suis retrouvée là un peu par hasard », reconnaît-elle. Elle n'a que vingt-deux ans lorsque naît le premier de ses deux fils. Peu avant, elle a échoué à l'oral des concours de l'enseignement, et n'a pas le courage de reprendre des études avec un enfant en bas âge. Elle reste un an à la maison, où elle s'« ennuit à mourir ». « J'ai dit à mon mari : "Il faut que je fasse quelque chose." » Rien de trop compliqué ni de trop ambitieux, juste un emploi stable avec des horaires corrects. À la DST depuis 1970, Michel pressent que l'heure est à l'entrebâillement de la maison aux personnels féminins. Jusque-là, une femme était tout juste bonne à faire le café, taper à la machine et assister les nouveaux arrivants dans leur recherche de logement. Le reste, la sécurité de la France, incombait à ces messieurs. Son mari intervient en sa faveur auprès de la direction, qui voit sa demande d'un bon œil. Dans le milieu du renseignement, être marié est considéré comme un gage de sérieux. Un collaborateur heureux en amour risquera moins de se faire « tamponner » qu'un célibataire volage. À la DST comme à la DGSE de l'époque, il n'est pas rare que les épouses rejoignent la « boîte ». Ce sont par définition des personnes de confiance, dont le recrutement requiert une enquête de sécurité légère. De plus, une fois intégrées, elles comprennent mieux les horaires tardifs et les absences de leur mari, ce qui contribue à la paix des ménages.

Après avoir été auditionnée devant un jury, Geneviève est embauchée en tant que contractuelle². Les tests d'évaluation ont révélé des qualités rédactionnelles et un esprit de synthèse tels que, à son grand désarroi, elle se retrouve affectée à la section soviétique. « Tout le monde à la DST voulait y entrer », se souvient-elle. Et pour cause : malgré la détente Est-Ouest, la croisade contre l'ennemi rouge demeure la priorité des priorités. « Moi j'étais un peu bécasse, on me propulsait là sans formation, poursuit-elle. La division antisoviétique, ça ne se refusait pas, mais qu'est-ce que ça me faisait suer ! On disait que les hommes de la division se prenaient pour des cadors, que ce n'était pas la franche camaraderie. » À choisir, elle aurait opté pour une section plus tranquille, comme celle consacrée à l'Europe occidentale ou à l'Amérique. C'est donc sur ses gardes, et un peu à reculons, qu'en 1971 elle débarque au 13, rue des Saussaies, près de la place Beauvau, petite femme de 1,52 mètre dont le look, branché et coloré, détonne avec le gris des costumes et des bureaux.

Quarante ans ont passé depuis ses premiers jours à la DST, pourtant Geneviève décrit ses collègues avec la même précision et le même effarement joyeux qu'à l'époque de ses vingt-trois ans. Elle me présente Bernard³, le Béarnais bedonnant employé à l'archivage des comptes rendus d'écoutes téléphoniques. Tous les midis, ce vieux commandant déplie une nappe cirée sur son bureau, sort sa gamelle, ses couverts, sa serviette, et lit *Le Monde* en dégustant son casse-croûte de pain, rillettes, sardines et camembert. Alain, figure de la recherche, dont toute la maison connaît le chien, un bâtard blanc beige qu'il promène dans les allées du bureau. Pierre, jeune diplômé en philosophie arrivé à la DST on ne sait trop comment, qui, au lieu d'accomplir le travail pour lequel il est payé (retranscrire les écoutes téléphoniques), arrondit ses fins de mois en préparant les fiches de Menie Grégoire, l'animatrice star de l'émission de confession radiophonique « Allô, Menie ». Luc, enfin. Dégarni malgré ses trente ans, ce professeur de français chargé de rédiger des notes de synthèse compense son handicap pileux en arborant, c'est la mode, une fine moustache taillée au millimètre. On le dit brillant. Geneviève a comme un doute. « Chic, une fille ! l'accueille-t-il le premier jour. Après les apéros, tu pourras laver les verres. » Il faut dire que la vaisselle ne manque pas. « On trouvait toujours des prétextes pour faire des pots », sourit Geneviève. De départ, le plus souvent, de nombreux commandants ayant rejoint la maison dans l'immédiat après-guerre. Geneviève mentionne également le nouvel an orthodoxe que, par une ironie délicate, la division antisoviétique a pris l'habitude de célébrer, arrosant faux caviar, cornichons au vinaigre et poissons fumés de litres de vodka bon marché.

Je reviens sur la remarque de Luc au sujet de la vaisselle. Ce type d'incident sexiste était-il isolé ? D'après deux autres retraitées de la DST avec qui je me suis brièvement entretenue, le service était un repaire de « gros machos » qui « parlaient gras » et « draguaient lourd ». L'une d'elles, passée par un poste de « doc » dans les années 1980, prétend que ses collègues de la recherche ne lui faisaient pas suivre l'ensemble des comptes rendus dont elle avait besoin pour rédiger ses notes. « Je n'ai jamais eu de problèmes avec mes confrères masculins », se désolidarise Geneviève. Je comprends mieux sa réaction lorsque, au moment d'évoquer Mai 1968, elle me confie ne pas croire en l'action féministe collective. « J'étais favorable au droit à l'avortement et à l'égalité pour tous, mais je n'ai pas défilé. Tout ce ramdam, Gisèle Halimi et les autres, ça m'énerve. Comme si les femmes avaient besoin qu'on les protège ! Je ne tolère pas qu'on nous prenne moins en considération que les hommes, mais pour moi, et j'ai conscience d'avoir sur ce point une position

assez dure, c'est à chacune de se débrouiller.» Elle cite l'exemple d'une collègue qui « cherchait les aventures et se plaignait ensuite d'être harcelée ». Au bureau, Geneviève aussi s'habille de façon féminine, elle porte des robes-chemises en mousseline, des shorts, parfois elle cache ses cheveux bruns sous une perruque blonde, pourtant avec elle il n'y a « pas de chichis, pas d'histoires » car, dit-elle, elle est toujours « restée à sa place ». « Celle d'une femme mariée, qui a un enfant. » Question de tempérament. Le sien est « sérieux » et « posé ». D'éducation, aussi. Elle parle de son enfance, marquée par la foi catholique, comme d'une période « presque austère ». Elle a beau débiter dans le métier, elle sait ce qui est juste, et ce qu'elle vaut, alors à ce Luc et aux autres coquelets qui voudraient se servir d'elle comme de faire-valoir, elle n'hésite pas à dire le fond de sa pensée.

Étonnamment, ce sont les secrétaires qui l'importunent le plus. Avant l'arrivée à la division antisoviétique de Geneviève et de ses collègues Christine et Jeannette, les dactylos étaient les seules femmes de l'étage. À l'époque non informatisée des crayons, des gommes, de la colle et des ciseaux, elles avaient la lourde tâche de rendre lisibles les milliers de notes et de synthèses qu'inspecteurs et patrons griffonnaient à la main. Marie, en particulier, se considérait comme la reine du service. Elle tapait à une vitesse bluffante, et était très appréciée de la hiérarchie. Quelquefois, les policiers de la recherche la sollicitaient pour une filature – un couple paraît toujours moins suspect qu'un homme seul. Quinquagénaire et divorcée, Marie envie Geneviève, ses trente ans de moins, sa garde-robe à la mode, son mari au début de carrière prometteur, son instruction et son salaire nettement supérieur au sien. Alors elle se plaint d'elle au patron, comme une écolière à la maîtresse, au motif que Geneviève écrit tellement mal que ses notes sont impossibles à déchiffrer.

Plus souple et peut-être moins jalousée, Christine entretient avec la dactylo des rapports cordiaux. Bonne vivante, un peu boulotte, elle forme avec Geneviève le binôme le plus efficace de la « doc russe ». Elle s'occupe de répertorier les Soviétiques de l'ambassade, boulevard Lannes, dans le XVI^e arrondissement. Geneviève a hérité de la mission commerciale, une annexe de l'ambassade basée non loin de là, rue de la Faisanderie. L'une et l'autre documentalistes doivent s'assurer que chacun de « leurs » Soviétiques fait l'objet d'une fiche à jour. En contact permanent avec leurs collègues, qui leur font suivre procès-verbaux, récits de filatures et retranscriptions d'écoutes téléphoniques, elles font le tri et les recoupements nécessaires à la mise en évidence d'informations précises et exploitables. En un mot, elles

transforment la matière brute en renseignement. Qui a dit que la documentation était un club de secrétaires ? Tout le temps que Geneviève y travaille, la « doc » est considérée comme l'unité la plus prestigieuse de la DST, et son poste, comme l'un des plus convoités.

Je lui demande à quoi ressemblaient les fiches qu'elle tenait sur les Russes de la mission commerciale. « C'étaient des feuilles bristol, explique-t-elle. Sur la première figuraient le nom du Soviétique, sa photo (si on l'avait), sa profession, son grade, sa situation de famille, son adresse. Les pages suivantes étaient divisées en colonnes. Dans celles de gauche, on notait la date et l'origine de l'information. Dans celle de droite, on résumait l'événement en deux ou trois lignes. Cela donnait quelque chose comme : "18/03/1972. Division de la surveillance. S'est rendu au siège de Renault en compagnie d'un homme grand d'une quarantaine d'années portant un chapeau." Chaque fiche était chronologique. Certaines étaient tellement épaisses qu'on les rangeait dans des enveloppes kraft. » Tous les ans, à la même saison, Geneviève et Christine éditent l'« ordre de bataille » (ODB) de la division, une espèce d'annuaire dactylographié répertoriant les quelque trois cents diplomates ou attachés commerciaux soviétiques présents sur le sol français. « C'était notre bible. On la diffusait en interne, on l'envoyait aussi aux services alliés. » Les individus y sont classés en trois catégories. Un sujet référencé « C3 » fait l'objet de simples soupçons. Un « C1 » est considéré comme un espion avéré (la mission commerciale en comptait une vingtaine, que la DST faisait suivre et/ou plaçait sur écoute). Les « C2 » correspondent à un groupe à part : les Français recrutés comme agents par les services soviétiques. Geneviève n'en a jamais recensé. Christine, en revanche, a reçu un jour le compte rendu de l'interpellation de Vladimir Nesterov, troisième secrétaire à l'ambassade, pris sur le fait lors d'une rencontre conspirative avec l'un de ses informateurs.

L'opération a lieu le 12 juillet 1972. De passage à Paris, Vincent Grégoire⁴, un jeune médecin coopérant au Sud-Vietnam, retrouve son contact russe, Vladimir Nesterov, à la même adresse que la dernière fois. D'ordinaire, m'avait expliqué Edmond Béranger, un officier traitant en route pour un rendez-vous clandestin respecte un « parcours de sécurité », variant les lieux de rencontre et multipliant les diversions pour semer les éventuels suiveurs. Quand il se déplace en voiture, plusieurs véhicules quittent les parkings avant lui, entraînant dans leur sillage les équipes de filature de la DST. Quand il prend le métro, il enchaîne les correspondances, sort de la rame pile au

moment où les portes se referment, hèle un taxi, marche quelques centaines de mètres, grimpe dans un bus, et ainsi de suite. Comme dans les films d'espionnage, dont on a tendance à oublier qu'ils s'inspirent de la réalité (et non l'inverse). À ce rythme, des heures de tours et de détours sont nécessaires pour parcourir une poignée de kilomètres. Dans le cas de Vincent Grégoire, les Soviétiques ne se sont bizarrement pas donné tant de mal. Lors de leur précédente entrevue avec le Français, à l'été 1971, ils ont directement relié le point A au point B, se faisant repérer comme des amateurs par les hommes du contre-espionnage postés devant l'ambassade et aux différents endroits stratégiques de la ville. Une fois le commerce de Nesterov et Grégoire mis au jour, il a suffi à la DST d'identifier l'agent français, de le placer sous surveillance, et de guetter le prochain rendez-vous pour cueillir l'espion et le traître en flagrant délit.

Aucune loi n'interdisant à un citoyen français de fréquenter un Soviétique, les policiers en mission ce 12 juillet 1972 attendent que Grégoire remette à son traitant l'enveloppe qu'il tient à la main pour intervenir. Les deux hommes sont arrêtés sans difficulté. À l'intérieur du pli, des documents importants sur la situation politique et militaire au Sud-Vietnam, alors soutenu par l'armée américaine dans sa guerre contre le Nord. Au cours de son interrogatoire, le Français avouera avoir espionné pour le compte de l'URSS par intérêt financier, les sommes versées lui permettant de louer un superbe appartement à Saïgon⁵.

Geneviève se rappelle avoir dévoré les minutes de l'intervention « comme un roman policier ». « Pour une fois, il se passait quelque chose », reconnaît-elle. La plupart des rapports qu'elle traite au quotidien sont plutôt ennuyeux. « Il ne faut pas croire que les attachés de la mission avaient des rendez-vous conspiratifs tous les jours. 80 % du temps, ils menaient une vie tout à fait normale. Les notes recensaient leurs allées et venues de la rue de la Faisanderie à telle ou telle entreprise. On lisait parfois qu'ils avaient bu un verre avec un commercial dans une brasserie du coin. Les collègues de la surveillance avaient pris des photos de l'entrevue, mais on savait bien que, si son interlocuteur avait été un agent, le Soviétique ne l'aurait pas rencontré là, au vu de tous. » Paradoxalement, les comptes rendus intéressants sont ceux faisant état d'individus échappant à la surveillance – plus un Soviétique déploie d'efforts pour se débarrasser de ses pisteurs, plus la DST a de raisons de penser qu'il s'agit d'un « C1 ». En fait, le moindre comportement extraordinaire sème le doute. Geneviève se souvient d'un Russe qui occupait

un logement de fonction situé juste au-dessus de la mission commerciale. Tous les dimanches, les hommes de la surveillance planqués dans l'appartement réquisitionné en face de la « Faisanderie » rapportaient que l'individu, classé « C3 », quittait son domicile équipé de cannes à pêche anormalement longues. Rien dans son attitude ne permettait de le mettre en cause, pourtant Geneviève aurait parié qu'un émetteur radio était niché au bout de ce qui ne pouvait être qu'une antenne télescopique. Comment explique-t-elle qu'à l'inverse de ce pêcheur imaginaire, Nesterov ait commis l'imprudence de rencontrer son agent sans parcours de sécurité ? « Je ne me l'explique pas. Nesterov, c'était un vieux copain. On le fichait depuis des mois, et on le pensait chevronné. » Elle conclut de sa mésaventure que « de l'espion ou du contre-espion, c'est le plus tenace qui l'emporte ». J'imagine le pot d'anthologie organisé pour célébrer l'arrestation des deux hommes. Geneviève soupire, l'air de dire « pas du tout ». Cette histoire ne s'est-elle pas terminée comme elle l'aurait voulu ? Protégé par l'immunité diplomatique, Nesterov est rappelé à Moscou et remplacé par un nouvel officier inconnu de la DST. La partie de cache-cache recommence de zéro. Quant à Grégoire, il n'a pas été poursuivi par la justice. « À la fin, on s'était habitués à ce que les traîtres ne soient pas inquiétés », balance-t-elle. D'après elle, la DST fait son boulot d'enquête et procède à des interpellations. C'est la justice qui, en aval, ne suit pas. Obsédé par le maintien de la détente Est-Ouest et l'affirmation de la souveraineté française héritée du gaullisme, le pouvoir en place préfère enterrer les dossiers sensibles plutôt que risquer d'affaiblir sa position à l'international ou de mécontenter Moscou. « La liaison d'Edgar Faure avec une Soviétique, par exemple, on l'a étouffée », s'agace-t-elle.

Élu président de l'Assemblée nationale en 1973, l'ancien ministre, coureur notoire, trompe sa femme avec une Russe. C'est en tout cas ce qu'affirme la DST, où les jeunes et jolies blondes venues du froid sont identifiées comme des « pièges à miel » à la solde du KGB. Le contre-espionnage n'a pas la preuve que l'homme politique a livré des informations à sa maîtresse, mais le risque de compromission est réel. Le directeur de la DST alerte son ministre de tutelle. Puis, rien. Le discrédit aurait-il été trop grand ? À son niveau, Geneviève constate que, malgré les avis défavorables émis par son collègue des visas, le Quai d'Orsay continue d'autoriser l'entrée sur le territoire français de « C3 » et de « C1 » présentés comme tels par les services alliés. « C'était quand même frustrant, déplore-t-elle. On avait l'impression qu'on s'acharnait sur le lampiste plus que sur le vrai danger. »

De retour du marché, Michel dépose les sacs de courses dans la cuisine et s'invite un instant dans la conversation. « Il faudrait lui présenter les grandes figures de la boîte », suggère-t-il à Geneviève. Je pense aux deux architectes de l'affaire « Farewell ». En mars 1981, le commissaire de police Raymond Nart a pris seul la décision de collaborer avec Vladimir Vetrov. C'est lui qui, depuis Paris, et dans le plus grand secret, a piloté la manipulation de la taupe. De son côté, le directeur de la DST Marcel Chalet a géré l'aspect politique de l'affaire, choisissant d'attendre le résultat de l'élection présidentielle de mai pour prévenir l'Élysée – pourquoi mettre Valéry Giscard d'Estaing au parfum, s'est-il dit, s'il se fait sortir dans deux mois ? Je pense à Nart et à Chalet, et je n'y suis pas du tout. Michel veut parler de la grosse Jocelyne. Embauchée après la guerre en récompense de son action dans la Résistance, cette vieille fille assurait la liaison entre le personnel et la Sécurité sociale. Invariablement vêtue d'une vilaine robe maculée de taches, elle arrivait le matin et gueulait : « Salut les couilles molles ! » à la ronde, chefs de secteur et directeurs compris. Michel raconte que, chaque début d'année, elle remplissait le formulaire d'identité avec beaucoup de poésie : « Nom : Tournier. Prénom : Jocelyne. Sexe : brun et frisé. » Nous explosons tous les trois de rire. « La DST, c'était un clan, une grande famille », conclut-il, avec une nostalgie que je n'ai pas décelée chez son épouse. Puis il se lève : « Je vous laisse entre vous » et, avant de s'éclipser, se tourne vers moi : « Geneviève vous a-t-elle dit qu'elle est l'une des premières femmes à avoir réussi le concours d'inspecteur de police⁶ ? » Je trouve sa fierté assez touchante. Il approuve totalement la décision de sa femme de participer à ce livre. Je le soupçonne même de ne pas y être étranger. « Je compare souvent Geneviève à un fox-terrier, plaisante-t-il. Elle ne lâche jamais prise. » Sans doute a-t-il conscience que, dans sa vie professionnelle, elle s'est toujours contentée du second rôle quand lui, le commissaire divisionnaire, était au moment de prendre sa retraite connu dans toute la maison. « J'ai sacrifié ma carrière pour ma vie de famille, admet Geneviève, dès son mari sorti. Michel voulait que je m'éclate dans mon travail, mais il aurait fait une drôle de tête si j'étais partie un an à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, dans la banlieue de Lyon, pour suivre la formation de commissaire. » Elle a choisi d'épauler son mari et de s'occuper de ses enfants. Elle ne regrette rien. « Le grade de commissaire était à ma portée, mais j'aurais dû renoncer à quelque chose qui m'était très cher. » La nouvelle recrue de la « doc » se borne donc à passer le concours d'inspecteur de police, ce qui ne change rien à ses attributions, mais lui garantit un emploi pérenne.

Le concours de 1972 est le premier dans l'histoire de la police à ouvrir la DST aux candidats des deux sexes⁷. La brèche est étroite : sur la totalité des postes à pourvoir (environ deux cents), seize sont réservés aux femmes. La plupart à la brigade des mineurs, les ressources humaines estimant que leur place reste, dans la police comme ailleurs, auprès des enfants. Les autres, à la DST (quatre), aux renseignements généraux (deux) et à l'École nationale supérieure de la police (un). Pendant des semaines, Geneviève met son réveil à 5 heures et étudie le droit pénal, civil et commercial jusqu'au lever de son fils. « Bien sûr », Michel la soutient dans sa préparation. Soudé, le couple déjeune ensemble tous les midis et se retrouve le soir. Les affaires en cours, les tensions avec la hiérarchie, les bruits de couloir, l'histoire de ce type de la recherche, marié et père de famille, qui, après avoir recruté comme agent une hôtesse de l'air d'Aeroflot, est tombé amoureux d'elle ; la malchance des collègues qui ont laissé échapper le chat au moment de sortir d'un appartement qu'ils venaient de placer sur écoute... Geneviève et Michel se racontent tout. Un luxe dans le milieu, où il est de coutume, pour ne pas dire de rigueur, de laisser ses dossiers à la porte du bureau. Lié par un serment de confidentialité, le couple s'interdit en revanche de divulguer des informations, secrètes ou non, à son entourage. À l'inévitable question : « Que faites-vous dans la vie ? », ils répondent la vérité, qu'ils formulent avec sobriété (« fonctionnaires de police au ministère de l'Intérieur ») plutôt que forfanterie (« chasseurs d'espions »). Dit comme ça, c'est gris, c'est ennuyeux, c'est parfait pour décourager les curieux.

Au moment de l'arrestation de Nesterov, la discussion tourne autour du déséquilibre des forces entre les services de renseignement soviétiques et la modeste DST. Les collègues ont coincé un espion, fort bien, mais combien de dizaines en reste-t-il dans Paris ? Les Russes ont trop d'expérience, et le contre-espionnage français, trop peu de moyens, pour que les succès de ce type soient légion. Le quotidien de la documentation est fait de doutes, que dissipe moins la surveillance que le partage d'informations avec les services amis, le FBI et le MI5 en tête, et les inestimables dénonciations des transfuges, ces officiers de renseignement prêts à troquer les secrets qu'ils détiennent contre un asile politique à l'Ouest. Geneviève confirme qu'à l'exception notable de « Farewell », les transfuges russes ne frappaient pas à la poterne de la France, mais aux portes fortifiées des bastions anglo-saxons – les Américains étaient réputés pour leur générosité, les Britanniques, pour la sécurité de leurs procédures d'exfiltration. « Washington et Londres nous envoyaient des listes entières de noms d'officiers du KGB donnés par l'un ou

l'autre de leurs anciens collègues, se souvient Geneviève. On les classait d'office dans la catégorie des "C1". »

Lorsqu'on lui a annoncé qu'elle était affectée à la documentation plutôt qu'à la recherche, elle n'a pas été déçue. « Pas douée avec la technique » et « pas physionomiste du tout », elle n'aurait pas été très performante. En outre, ajoute-t-elle, « c'est le service où il y a le plus de divorces ». Il faut voir l'existence déséquilibrée que mènent ses collègues de terrain, dont le quotidien se résume souvent à questionner des concierges sur les habitudes des locataires et à boire des verres avec des agents ou des cibles russes. Ils n'ont pas d'horaires, pas de vie de famille, ni plus vraiment de vie de couple. La seule et unique femme du service, Nathalie, n'a pas d'enfants. Connaît-elle au moins le frisson du chasseur d'espions ? Geneviève n'en jurerait pas. « La DST était une police de salon, souligne-t-elle. Y travailler n'a jamais été dangereux. » Dans le Paris du début des années 1970, le terrorisme international n'a pas encore sifflé la fin de partie du « Grand Jeu » qui reste, aussi sérieux soit-il, un « jeu » : « Les Soviétiques essayaient de nous piquer des informations ; on essayait de les en empêcher. » En cas de défaite, les premiers risquent l'expulsion ; les seconds, la divulgation de leurs secrets militaires et le pillage de leur arsenal technologique. Dans un cas comme dans l'autre, il y a manipulations, trahisons et humiliations, mais sauf transfuge rattrapé par Moscou, il n'y a pas mort d'homme.

Geneviève n'a jamais aimé l'action, c'est pourquoi elle n'en est pas revenue que Raymond Nart, le patron de la division antisoviétique, ait fait appel à elle et à son collègue Jean-Paul pour assurer une surveillance. Leur mission, s'ils l'acceptent : « Attendre qu'un client descendu à un hôtel, près de l'église de la Sainte-Trinité, ouvre ses volets. » Arrivé sur place après un court trajet en métro, le tandem s'installe côté rue, dans une brasserie située en face de l'établissement. Les yeux rivés à la fenêtre du dernier étage désignée par Nart, les deux jeunes gens se perdent en conjectures. Qui est dans la chambre ? Un homme qui trompe sa femme, et que la DST voudrait faire chanter ? Non, car le voir ouvrir les volets ne prouverait rien. Geneviève penche plutôt pour une source étant convenue avec Nart de ce signal pour lui transmettre une information. De quel ordre ? Aucune idée. Au contre-espionnage, le culte du secret est tel que les « filoches » connaissent rarement le but de la « filoché », et l'identité de la personne qu'ils filent. Deux indices amènent néanmoins Geneviève à penser qu'elle participe là à une opération

importante : « D'une, Nart lui-même est venu nous chercher ; de deux, il a fait assaut de prudence au point de préférer aux agents de surveillance habituels des employés de bureau qui ne risquaient pas de se faire détroncher⁸. » Au bout de deux bonnes heures, la jeune femme se raidit sur sa chaise. Une main invisible vient de remonter le volet roulant depuis l'intérieur de la chambre. Geneviève et Jean-Paul paient l'addition et rentrent fissa. À leur grande surprise, Raymond Nart, généralement peu disert, accueille leur compte rendu d'un lyrique : « Vous venez de collaborer à une opération exceptionnelle dont un jour, peut-être, l'Histoire rendra compte. »

Quatre décennies plus tard, la seule opération exceptionnelle dont l'Histoire crédite la DST est le traitement de la source Vladimir Vetrov « Farewell ». Geneviève se prend à rêver : a-t-elle joué un rôle dans la plus belle réalisation de l'histoire des services secrets français ? Spécialiste du renseignement scientifique et technique, le lieutenant-colonel du KGB Vladimir Vetrov a travaillé cinq ans à Paris en tant qu'attaché à la mission commerciale, cette annexe de l'ambassade dont Geneviève avait la charge. De plus, le commissaire qui a ordonné la surveillance de l'hôtel, Raymond Nart, était l'un des seuls à être au courant de l'affaire. Nous croisons les dates : cela ne colle pas. Au moment de la surveillance, qui d'après Geneviève remonte à 1974 ou 1975, non seulement Vetrov n'a pas encore changé de camp, mais il n'est plus en France. De quelle autre affaire d'envergure pouvait-il bien s'agir ? L'épisode Agafonov ? En 1975, un ingénieur en astronautique est approché par un Soviétique de la mission commerciale. Briefé par la DST, il feint d'accepter la collaboration, et approvisionne son traitant en informations « ouvertes⁹ » ou fausses. Les deux hommes se voient régulièrement, jusqu'à ce que le Russe, devenu insistant, soit arrêté en avril 1976 et discrètement rappelé à Moscou. « J'ai beau faire un effort de mémoire, j'ai beaucoup de difficultés à répondre à vos questions, s'excuse Geneviève. Ces événements remontent à tellement longtemps, et puis l'information était extrêmement compartimentée. Chaque affaire était comme un puzzle qu'on nous interdisait de reconstituer. On en blaguait souvent, avec Christine. On disait que si les Russes nous kidnappaient, ils nous tortureraient à mort, puisqu'on ne savait rien ! » Bien sûr, je ne peux pas reprocher à Geneviève d'avoir oublié des faits vieux de près d'un demi-siècle. Malgré tout, j'ai l'intuition qu'elle a, consciemment ou non, tourné la page sur ce début de carrière comme un traumatisé refoule un accident. Comme si maintenant que nous y sommes, et que je la presse de détails, elle n'était plus tout à fait sûre de vouloir revivre ces années-là. Mais peut-être que je me trompe. Que cette hypothèse,

échaufaudée sur un coin de bureau, relève de la psychologie de bas étage, que professent ceux qui ne savent pas reconnaître la vérité quand elle s'offre sans détour – Geneviève ne se passionnait pas pour ses dossiers que, le temps passant, elle a simplement oubliés.

Je me permets une suggestion. Puisque Raymond Nart lui-même a supervisé la surveillance de l'hôtel, et qu'il est aujourd'hui un personnage public¹⁰, pourquoi ne pas lui poser la question directement ? Geneviève me prie de ne pas le faire. J'en déduis qu'elle n'a pas souhaité, et c'est un euphémisme, garder contact avec son ancienne hiérarchie.

À l'annonce de sa seconde grossesse, à l'automne 1976, personne ne lui fait de reproche. À son retour de congé maternité, en revanche, Raymond Nart lui annonce sa décision de la placardiser. Geneviève s'en souvient comme si c'était hier. « Il m'a dit : "Comment voulez-vous avoir la même disponibilité pour votre travail avec deux enfants ? J'en ai moi-même, et ma femme est très occupée. C'est bien embêtant, mais je ne vois pas comment vous rendre la mission commerciale. On va vous trouver autre chose." » Sous le choc et humiliée, Geneviève rend les armes. Mutée à un poste qui, pour le coup, ne requiert aucune disponibilité intellectuelle, elle tient quelques semaines avant de se résoudre à partir. L'assistante maternelle leur coûte l'équivalent de son salaire. Pourquoi travailler, si elle n'en retire aucune satisfaction ? Elle pose un congé sans solde de trois ans, jusqu'à ce que son fils soit en âge d'aller à l'école. Elle intègre alors le service de la formation, où elle organise des stages et cherche des intervenants. Elle y reste une dizaine d'années, puis rejoint en 1987 la protection du patrimoine, une nouvelle sous-direction chargée de prévenir les entreprises françaises du risque d'espionnage économique et industriel. Elle prend sa retraite en 2001 au grade de commandant. La lutte antisoviétique ne lui a jamais tellement manqué. « J'aimais l'acharnement dont il fallait faire preuve pour trouver quelque chose. Malheureusement, le sentiment d'inutilité l'emportait souvent, le monde politique et la haute fonction publique se fichant pas mal du contre-espionnage. »

En chaussant mes bottes laissées sur le paillason du vestibule, je me représente le fox-terrier, ce petit chien vélocé capable de déloger les renards de leur tanière. Geneviève était un bon chasseur. Elle sourit. Hausse les épaules. À quoi sert un bon chien si, la proie en joue, son maître ne fait pas feu ? La porte d'entrée se referme sur un regret : « Les loups ne se mangent pas entre eux. »

Droite, régulière et parfaitement liée. L'écriture de Geneviève s'est si bien imprimée dans ma tête que je la reconnais tout de suite, à la page 307 de l'album *Dans les archives inédites des services secrets*¹¹, que je me suis procuré dans l'espoir d'y trouver ce genre de trésors. Pour illustrer l'affaire «Farewell», les auteurs ont choisi une nature morte de l'appareil photo miniature Minox utilisé par le Soviétique, ainsi que la reproduction de deux pages tirées de son dossier à la DST. Je détaille la première, qui établit son état civil.

« Nom : Vetrov. »

« Prénoms : Vladimir Ippolitovitch. »

« Né le : 12/10/32 à Moscou. »

« Nationalité : Soviétique. »

« Domicile : 49, rue de la Faisanderie, Paris XVI^e. »

« Date d'entrée en France : 20/08/65. »

« Profession : Employé de commerce extérieur nommé à la représentation commerciale de l'URSS en France. »

« Activité extra-professionnelle : A recherché des renseignements dans le domaine de l'électronique. »

En dessous, un autre extrait de sa fiche, dont les entrées manuscrites datent cette fois de 1973 et/ou de 1974. Je peine à déchiffrer la graphie inclinée et sèche du documentaliste qui a enrichi cette page le premier. « Le retour en URSS a été très pénible pour lui et sa femme », indique-t-il. Malgré le départ de Vetrov pour Moscou à l'été 1970, la DST continue donc de reporter la moindre donnée le concernant. Plus loin : « Se plaint de ne pouvoir revenir en France, les autorités françaises lui refusant systématiquement son visa. » À la ligne suivante, les pattes de mouche laissent place à l'écriture d'institutrice de Geneviève, que je déchiffre avec fierté et excitation :

« 26 mars 1974 : Doit prendre le poste de représentant commercial à Montréal. »

« 30 septembre 1974 : L'intéressé est actuellement le représentant de Licentrod au Canada. Il a approché un Russe blanc travaillant à IBM Canada pour obtenir des renseignements sur les nouveaux équipements IBM. »

Puis, souligné à la règle :

«Doit être considéré comme un spécialiste du renseignement sur l'électronique.»

Ainsi, Geneviève a fiché Vladimir Vetrov avant l'affaire «Farewell». Dans l'absolu, ce n'est pas grand-chose. L'action de Geneviève aurait été plus spectaculaire si elle avait été son officier traitant. Mais à son poste de fourmi bâtissant des dossiers à partir de miettes d'informations, ficher Vetrov est, qu'elle le reconnaisse ou non, ce qui ressemble le plus à une contribution à l'Histoire.

1. En argot de police, se faire recruter par un service de renseignement (en l'occurrence adverse).

2. Agent non fonctionnaire d'un service public auquel il est lié par contrat.

3. Les prénoms des collègues de Geneviève ont été modifiés.

4. L'auteure reprend ici le même pseudonyme que celui choisi par Thierry Wolton, qui relate l'épisode en détail dans son livre *Le KGB en France, op. cit.*

5. Rebaptisée en 1975 Hô Chi Minh-Ville.

6. Le grade d'inspecteur de police de l'époque équivaut à celui de lieutenant aujourd'hui.

7. Il faudra attendre 1974 pour que le concours de commissaire soit ouvert aux femmes.

8. En argot de police, «repérer».

9. Qualifie tout ce qui n'est pas secret. Une information «ouverte» peut être trouvée dans la presse, dans un livre ou, aujourd'hui, sur Internet.

10. Il a notamment écrit un livre sur l'affaire : *L'Affaire Farewell vue de l'intérieur*, Raymond Nart et Jacky Debain, Nouveau Monde Éditions, 2013.

11. Bruno Fuligni (dir.), *Dans les archives inédites des services secrets*, 2010, L'Iconoclaste.

Ferrer Ferrant

Dès nos premiers échanges Patrick Ferrant m’a demandé de ne pas citer son nom. Je ne l’écris pas de gaieté de cœur. Je sais qu’il va me maudire. Qu’il répétera, une fois de plus, qu’il faut se méfier des journalistes. Simplement je ne trouve aucune bonne raison de ne pas le faire. Le colonel Ferrant est l’ancien officier traitant de Vladimir Vetrov. Après la publication d’*Adieu Farewell*¹, en 2009, il avait reproché à ses auteurs, Sergueï Kostine et Éric Raynaud, d’avoir révélé son identité. Sauf qu’elle était déjà connue. Comme me le confirmera Éric Raynaud : « Le commissaire Raymond Nart cite son nom, tout le monde cite son nom. » Dès 2003, Patrick Ferrant lui-même postait un article intitulé « L’affaire Farewell » sur le site (public) de l’amicale des anciens des services spéciaux de la défense nationale (AASSDN). Le même site relayait dans un bulletin daté de 2012 que lors d’un colloque sur les conséquences géopolitiques de l’affaire, les Ferrant avaient été remerciés en leur qualité de « formidables artisans “à la source” de cette opération ». Et je ne parle pas de l’essai consacré au même thème que le militaire a publié sous son nom²... Pourquoi tient-il à ce que je lui attribue un pseudonyme, s’il n’en prend pas lui-même ? Patrick Ferrant, soixante-quatorze ans, n’a jamais caché qu’il ne me faisait pas confiance. « Les journalistes ont leur idée préconçue, et n’en démordent pas. Ils ne comprennent pas le renseignement. D’ailleurs je suis sûr que vous n’allez rien comprendre », me disait-il, toujours aimable, le jour de notre rencontre. J’imagine qu’il ne souhaitait pas voir son nom associé aux bêtises que je n’allais pas manquer d’écrire. N’étais-je pas une journaliste jeune, de sexe féminin, encore peu versée dans les questions d’espionnage ? Pour cet esprit conservateur, je cumulais les handicaps. Et puis il y a cette coquetterie assez répandue dans le milieu : un professionnel du renseignement

ne parle pas. Parler, c'est faillir. Même quand on est à la retraite depuis des années, et qu'on ne divulgue rien de sensible. Par conséquent, s'il écorne ses principes et accepte de me recevoir, par politesse, ou sympathie pour cet ami commun qui nous a mis en contact, c'est après avoir joué la comédie du refus.

À la suite de mon entretien avec Geneviève, j'avais renvoyé un mail à Patrick Ferrant. Des mois s'étaient écoulés depuis notre première conversation électronique. J'avais à peu près digéré la gifle qu'il m'avait assenée alors, qualifiant mon sujet de « non-sujet », ce qui, techniquement, faisait de moi une « non-journaliste ». Soufflant le chaud et le froid, il avait terminé son mail par une invitation paradoxale : « Si un jour vous passez à Montpellier vous pouvez bien sûr vous arrêter ; mais je pense inutile de faire le voyage exprès au risque d'être déçue. » Je n'avais pas l'intention d'insister. Seulement voilà. J'allais consacrer un chapitre à la Française qui a fiché Vetrov. Je ne pouvais pas faire l'impasse sur celle, Madeleine Ferrant, avec qui le Soviétique a collaboré.

En 1974, à l'époque où Geneviève l'a dans le viseur, l'officier du KGB est à la mission commerciale de Montréal. Il s'entend mal avec son supérieur, le chef de station, dont dépendent malheureusement ses chances de promotion. Fils d'un ouvrier et d'une fille de paysans illettrée, Vetrov doit sa position à ses seuls mérites, quand d'autres, bien nés, font carrière par piston. Sans protecteur, il n'a d'autre choix, pour garder sa place, que d'être performant et à l'écoute du moindre désir de sa hiérarchie. Problème : Vetrov est un homme fier, qui ne reconnaît à son supérieur aucune compétence, et ne se gêne pas pour manifester ses désaccords. Rappelé à Moscou, l'irrévérent végété dans un bureau de la Direction T (renseignement scientifique et technique) sans perspective d'évolution, ni de nouvelles affectations à l'étranger. Pour cet opérationnel de talent, ce mauvais traitement est intolérable. Sur quelle base le placardise-t-on, lui, Vladimir Ippolitovitch Vetrov, dix-huit ans d'expérience et plusieurs agents de valeur à son actif, quand d'autres officiers fainéants sont mutés sans coup férir à Paris, Genève ou New York ? Il tente de se refaire une place et, dans l'espoir d'accéder au grade de colonel, rédige un mémoire proposant une refonte de son service. Le rapport passe à la trappe. Écœuré, Vetrov cède au désir de vengeance. La « patrie des travailleurs » ne donne leur chance qu'aux fils de la *nomenklatura* ? Très bien. Il causera la perte du régime en livrant tout ce qu'il sait à l'ennemi. Et il en sait, des choses. Depuis sa voie de garage, il a accès à tous les dossiers de la Direction T, dont il connaît désormais le nom des officiers en poste à Moscou et à l'étranger, le

mode opératoire, ainsi que l'identité des agents occidentaux.

Un autre traître que lui aurait passé un *deal* avec l'ambassade américaine ou britannique – ses informations, contre une exfiltration et une nouvelle vie. Vetrov a beau vouloir nuire au système soviétique, il est trop attaché à sa terre natale pour envisager de partir définitivement à l'Ouest. Il sera, pour reprendre la formule de Raymond Nart, un « transfuge en place ». À cette originalité s'en ajoute une seconde : le Soviétique choisit de s'adresser aux modestes services français qui, contrairement aux anglo-saxons, n'ont plus de représentation à Moscou. La surveillance y est draconienne, Paris n'a pas les moyens d'y monter des opérations. Ce n'est pas tout. Au lieu de faire appel au service de renseignement extérieur, le SDECE, Vetrov traite avec les contre-espions de la DST qui, écrivent Raynaud et Kostine⁴, n'ont « ni l'expérience ni même l'habilitation légale pour pratiquer le recueil d'informations ». Comme les deux auteurs le précisent plus loin : « Vetrov était bien placé pour savoir à quel point les principaux services spéciaux occidentaux étaient pénétrés par le KGB. La CIA ne faisait pas exception, ni les autres grandes agences de renseignement, ni le SDECE [...]. Vetrov, qui avait accès à beaucoup de documents provenant de la résidence parisienne du KGB, pouvait avoir la certitude qu'au moment de sa trahison, la DST n'était pas infiltrée. Enfin, comme ce service policier n'opérait pas à l'extérieur, il serait le dernier à être soupçonné par le KGB de se livrer à une manipulation. »

Le commissaire Raymond Nart prend connaissance de la lettre de Vetrov en février 1981. Le Russe l'a fait envoyer par son beau-frère, chanteur, pendant sa tournée en Hongrie, république relativement libérale où les courriers vers l'Ouest ne sont pas contrôlés. Les termes choisis sont néanmoins extrêmement prudents : Vetrov formule une demande de rendez-vous à son ami Jacques Prévost, qu'il espère rencontrer prochainement à Moscou. Cadre supérieur à Thomson-CSF, Prévost supervise les contrats de la société avec l'URSS, et entretient avec les policiers de la DST des liens privilégiés. Il est ce que l'on appelle dans le milieu un « honorable correspondant » (« HC ») : un citoyen extérieur aux services, qui apporte son concours bénévolement, par patriotisme et, dans le cas de Prévost, intérêt professionnel (Thomson-CSF possède une branche « armement » sur laquelle les Soviétiques ont des vues). Vetrov n'est pas dupe des engagements de son ami. Il espère d'ailleurs que, surpris de recevoir de ses nouvelles, qui plus est par courrier, il aura la présence d'esprit de transmettre le message à son véritable destinataire. Prévost porte la lettre à la DST. La logique voudrait que ce soit lui qui aille à la rencontre de Vetrov, dit-il à Raymond Nart. Ce serait une erreur. Sa qualité

de « HC » fait de lui une cible du KGB. Mieux vaut envoyer en éclaireur un homme non compromis. Le délégué général de Thomson-CSF à Moscou, par exemple. Xavier Ameil accepte la mission et « traite » Vetrov pendant deux mois, de mars à mai 1981, jusqu'à ce que la DST, désormais convaincue de la sincérité du Soviétique et de la valeur inestimable des documents qu'il fournit, se résolve à le remplacer par un professionnel.

En poste à Moscou, où il s'est installé un an auparavant avec sa femme Madeleine et leurs cinq filles, Patrick Ferrant est attaché militaire adjoint à l'ambassade de France. C'est un saint-cyrien âgé de quarante ans, il parle anglais, a des notions de russe, il n'a aucune expérience d'officier traitant et ne passe guère inaperçu, avec son 1,98 mètre et sa coupe de caserne, mais il est discipliné, intelligent et discret. Il apprendra vite. De toute façon, résumant Kostine et Raynaud, c'est « le seul candidat disponible à Moscou ». La DST obtient du « Deuxième Bureau », comme on appelait communément le renseignement militaire, qu'il le leur « prête » le temps de l'opération. Convoqué à Paris en avril 1981, Ferrant est briefé par Raymond Nart et le chef d'état-major des armées, le général Jeannou Lacaze. Il va devoir prendre contact avec un Soviétique de Moscou qui a des informations capitales à donner. Pour le premier rendez-vous, l'agent « Farewell », c'est son nom de code, souhaite que son interlocuteur soit une interlocutrice – simple mesure de précaution, ses collègues du contre-espionnage ne sont pas assez nombreux pour filer les femmes. Pris au dépourvu, Ferrant n'a pas d'idées. « Mais écoutez, pourquoi pas votre épouse ? », lui aurait suggéré Lacaze. Ce à quoi Ferrant aurait répondu : « Ah oui, mon général, je n'y avais pas pensé⁵. »

Le 4 septembre 2014, j'envoie ces lignes à l'adresse mail que se partagent Patrick et Madeleine Ferrant.

Bonjour,

J'espère que vous et votre épouse allez bien.

Vous aviez conclu votre dernier message en m'invitant à vous rendre visite si je venais à passer par Montpellier. Il se trouve que j'y serai le w-e prochain. Si vous êtes disponibles, je pourrais peut-être m'arrêter chez vous ?

Merci d'avance pour votre réponse.

Étant donné notre historique chahuté, je me réjouis de cette entame de mail : « Vous êtes bien entendu la bienvenue et nous serons heureux de vous

inviter à déjeuner. » Avant d'accuser le coup. « Je précise que je suis prêt à parler de philosophie du renseignement, de l'histoire du renseignement pour le peu que j'en connaisse (je ne vois pas trop que dire sur votre sujet – c'est comme vouloir parler des petits, des grands, des gros dans le renseignement), mais que je ne répondrai pas sur mes activités passées si tant est que cela présente un intérêt. Je suis prêt à vous parler des suites d'une certaine affaire, mais *a priori* il n'y a pas de femmes ; et je souhaite que vous vous engagiez à promettre de ne pas nous citer dans votre livre. » En clair, non seulement le militaire débîne (de nouveau) mon sujet d'étude, mais il me propose ni plus ni moins de venir l'écouter parler pour ne rien dire. Prudente, je ne m'engage à rien. Je vais chercher une bouteille de vin à la cave, achète un paquet de confiseries régionales enrubanné d'une bandelette violine un peu kitsch qui plairait à ma grand-mère, et fais mon sac pour Montpellier. Il faut que je parle à Madeleine. Et, pour parler à Madeleine, il faut que je séduise Patrick.

1. *Adieu Farewell*, *op. cit.* Éric Raynaud étant la seule personne à s'être entretenue avec les Ferrant sur la longueur, *Adieu Farewell* est un document rare, dont s'est inspirée l'auteure pour rédiger ce chapitre et le suivant.

2. Patrick Ferrant (dir.), *Farewell. Conséquences géopolitiques d'une grande opération d'espionnage*, CNRS Éditions, 2015.

3. Implantation d'un service de renseignement en dehors du siège central. Les stations, aussi appelées « postes » ou « résidences », sont généralement situées dans les capitales étrangères, à l'intérieur d'une ambassade.

4. *Adieu Farewell*, *op. cit.*

5. Citations extraites de *Adieu Farewell*, *op. cit.*

Madeleine

« Tous les jours, je me disais : qu'est-ce que je vais faire, si Patrick ne rentre pas ? »

« Ho, ho ! » Guidée à la voix, je fais demi-tour et me retrouve devant le bâtiment B. À la fenêtre, du troisième ou quatrième étage, Patrick Ferrant fait un geste brusque de la main. Il m'avait prévenue que son immeuble, « dans le bout », était difficile à trouver. Pourtant le voilà qui s'impatiente. Il m'accueille dès la sortie de l'ascenseur et me montre la voie jusqu'au seuil de l'appartement. Il avance lentement, un peu gauche, comme lesté par le poids, éléphantique, de ses chaussures orthopédiques. Entre sa démarche empesée et sa taille de géant, il encombre l'espace, quand sa femme Madeleine, de retour du marché, tourbillonne du salon à la cuisine, et de la cuisine au salon. Recevoir à déjeuner, chez les Ferrant, est une affaire sérieuse. Patrick nous sert un verre de vin cuit, que nous sirotons en tête à tête pendant que son épouse déballe les courses et vide le lave-vaisselle. Je laisse la conversation s'installer doucement. Le colonel partage avec moi ses réflexions sur le crash du vol MH17 de la Malaysia Airlines, abattu deux mois plus tôt dans la région du Donbass, en proie à un conflit entre l'armée ukrainienne et les séparatistes prorusses. Je remarque qu'il porte son alliance à l'auriculaire – son annulaire a dû gonfler avec l'âge et, plutôt que de la remiser dans la boîte à bijoux de sa femme, il l'a enfilée à son petit doigt. Le détail compte. Il indique l'importance de l'institution du mariage et de la famille dans le système de valeurs prôné par le catholique et très patriote Ferrant. Lui est persuadé que les États-Unis sont responsables du crash du Boeing 777. On aurait tort de tout mettre sur le dos des Russes. « Et Vladimir Poutine n'est pas si terrible. » Madeleine Ferrant réapparaît. Enfin je peux la regarder. Elle a la peau mate

des brunes à la fin de l'été, de beaux yeux bleus, qu'elle ne maquille pas, ou très peu, et la même coupe à la garçonne que Geneviève, sauf qu'elle ne teint pas ses cheveux gris. Son mari poursuit : « Les Occidentaux n'ont pas compris l'attachement des Russes à leur mère patrie. » Lui connaît l'âme slave. Il a beaucoup sillonné le pays, du temps où le couple vivait à Moscou. Il a lu Gogol, Dostoïevski. Il pense, comme André Le Meignan, que « l'Europe aurait dû se faire avec la Russie ». Que « les Américains nous utilisent pour servir leurs intérêts ». Je consulte discrètement ma montre. Une heure que je l'écoute poliment refaire le monde. N'y tenant plus, je l'informe, sans transition, que j'ai fini de lire le livre *Adieu Farewell*, dont il m'avait recommandé la lecture. « Je regrette que Raynaud y présente le colonel Vetrov comme un ivrogne », peste Ferrant. Le « colonel Vetrov ». D'une certaine façon, tout est dit. L'officier traitant respecte tellement son ancien agent qui, au fil des rendez-vous clandestins, était devenu son ami, que, sans même s'en rendre compte, il lui attribue un grade, « colonel », que l'intéressé n'avait pas. Les disparus ont cet avantage, qu'ils se font surclasser à peu de frais. Vladimir Vetrov a tellement donné de son vivant que, depuis qu'il est mort, exécuté par le KGB en janvier 1985, Ferrant émaille sa mémoire de petits mensonges flatteurs. « Il nous a protégés, en retardant sa confession jusqu'à notre départ de Moscou, précise-t-il. C'est pour le réhabiliter que j'ai accepté de participer au livre de Raynaud. »

À l'époque où Éric Raynaud sollicite Patrick Ferrant, il travaille au scénario d'un long-métrage inspiré du premier livre de Sergueï Kostine consacré à l'affaire, *Bonjour Farewell*¹. En prévision de la sortie du film, en 2009, les éditions Robert Laffont proposent à Kostine de réimprimer l'ouvrage, paru douze ans plus tôt. Soucieux d'actualiser son enquête, le journaliste russe se rapproche du scénariste français qui, contrairement à lui, a eu accès aux protagonistes côté DST. La nouvelle version du livre, rebaptisé *Adieu Farewell*, reprend ainsi les interviews réalisées par Raynaud. Patrick Ferrant aurait-il parlé, s'il avait su que ses révélations viendraient enrichir un ouvrage journalistique ? Il y a fort à parier que non. C'est une chose d'aider un scénariste à construire un personnage de fiction ; c'en est une autre de répondre à un journaliste.

Le chapitre 15 de *Adieu Farewell* s'ouvre sur le récit de la rencontre entre Vetrov et Madeleine Ferrant. Je demande à Madeleine de me raconter la scène avec ses mots à elle. Que s'est-il passé exactement, et dans quel état d'esprit était-elle ? Son mari bondit : « Cela n'a aucun intérêt. » Au contraire, lui dis-

je, cela m'intéresse beaucoup. Me refusant à parler de Madeleine à la troisième personne – n'est-elle pas assise ici, à la même table que nous ? – je me tourne vers elle, et lui explique pourquoi son témoignage est unique. Contrairement aux autres femmes que j'interroge dans ce livre, elle ne connaissait rien, ou presque, au renseignement. Son travail à elle, c'étaient ses cinq filles, les courses, les réunions de parents d'élèves, la maison. Elle était l'exemple type de la mère de famille au quotidien routinier. Ses souvenirs lui appartiennent, bien sûr, mais étant donné qu'elle ressemble à tout le monde, ils nous concernent tous. Comment une personne ordinaire gère-t-elle l'irruption de l'extraordinaire ? Quelle serait ma réaction, la vôtre, si les services secrets sollicitaient mon, votre aide ? Pas une seconde Madeleine Ferrant n'avait imaginé qu'elle aurait un jour un nom de code, « Marguerite », sous lequel elle devrait collaborer avec un espion russe. À sa place, je crois que j'aurais été terrorisée. On l'oublie souvent, mais, au début des années 1980, le monde croyait sérieusement en l'imminence d'une guerre nucléaire. Le directeur du KGB, Iouri Andropov, avait lancé une opération de collecte d'informations, « RYAN », dans le but de préparer ses troupes à l'attaque des États-Unis. Au cours d'un test micro précédant son discours hebdomadaire à la nation, le président Reagan s'était quant à lui amusé à annoncer un faux bombardement de l'URSS. Plaisanterie qui n'avait fait rire personne. Dans ce contexte, il fallait qu'un amateur soit courageux, voire inconscient, pour jouer à l'espion dans la ville la plus surveillée du monde. « C'est vrai que j'avais peur », reconnaît Madeleine.

Le premier rendez-vous avec Vetrov avait été fixé un samedi, au marché de la Vavilova, dans le sud-ouest de la ville. Patrick Ferrant avait prévenu sa femme la veille. Il l'avait emmenée se promener sur les rives de la Moscova. Il lui avait dit, de but en blanc, qu'elle devrait aller au marché, où elle serait approchée par un Soviétique, un grand type brun avec des lèvres charnues, qui la ferait monter dans sa voiture et lui donnerait des documents. Elle n'aurait qu'à les récupérer et rentrer à la maison. Madeleine avait protesté, avant de se faire une raison. Elle ne pouvait décemment pas dire non à la DST. Et puis c'était trop tard, la rencontre était prévue dans quelques heures.

En temps normal, elle allait au marché en voiture. Vetrov ayant prévu de la ramener dans la sienne, elle emprunte ce matin-là le trolley, ce bus raccordé au réseau électrique par des caténaires. Les mains crispées autour des anses de son cabas, elle ne peut pas s'empêcher de penser que cette entreprise relève du suicide. Certes, son mari ne fait pas partie des top espions harcelés par le KGB. À son poste d'attaché du « Deuxième Bureau », il se contente

d'acheter ou de consulter de l'information « ouverte », des livres ou des études portant sur des sujets militaires. Il n'en est pas moins fiché, écouté et surveillé comme l'ensemble des officiels d'ambassade. Madeleine se remémore le stage de formation qu'elle et d'autres épouses ont suivi avant leur départ pour Moscou. On leur a expliqué qu'une fois sur place, ils n'auraient plus de vie privée. Des micros étaient cachés dans les appartements de la Maison de France. Dans les chambres à coucher, en particulier. Mieux valait avoir une vie sexuelle épanouie, ou feindre d'en avoir une, sans quoi le KGB mettrait des « hirondelles » dans les pattes de leurs maris. Madeleine était sortie de là « tétanisée ». Ce n'était rien, pourtant, en comparaison de l'angoisse qui l'étreint ce jour-là. Elle s' imagine suivie. Se persuade qu'une main gantée se posera sur son épaule à la seconde où elle adressera la parole à ce Russe. Comment prévendra-t-elle Patrick de son arrestation ? Qui ira chercher les filles à l'école ? Le trolley s'immobilise. Madeleine descend, vacillante, traverse la rue et pénètre dans la halle. Surtout, ne pas paniquer. Acheter des radis, des concombres, n'importe quoi, du moment que cela a l'air vrai, et qu'il y en a assez pour couvrir ce que Vetrov va lui remettre. À onze heures pile, elle sort du marché et voit un individu brun, plutôt bel homme, s'avancer vers elle. Elle se fige. Voilà, se dit-elle, tout est fini. Elle ne le sait pas, mais la voie est libre : Vetrov a repéré la Française dès son arrivée sur les lieux et, alors qu'elle faisait les courses, il a vérifié que personne ne la filait. « Farewell » se présente, à l'aise, souriant, et lui propose de la raccompagner en voiture. Il a garé sa Lada à côté, sur le parking de l'institut de recherche. Au moment d'ouvrir la portière, Madeleine hésite. « Je n'étais pas à l'aise à l'idée de monter dans la voiture d'un inconnu », souffle-t-elle. Après tout, ce type pourrait aussi bien être un détraqué. Vetrov insiste, elle cède. La Maison de France est à quoi, quinze minutes ? Un quart d'heure, et on n'en parle plus. Au lieu de quoi le Russe, respectant la procédure de sécurité d'usage, la balade pendant une heure, que la jeune femme passe à se retourner, à l'affût des voitures de police dans le pare-brise arrière. La Lada finit par s'arrêter près de l'hôtel Varsovie, à quelques centaines de mètres de l'ambassade de France. Madeleine descend de voiture le cabas rempli à ras bord, et le cœur battant à cent mille.

De retour chez elle, elle tombe sur Natacha, son aide ménagère russe, dont elle se doute qu'elle rend compte à la centrale du moindre événement suspect. « Le problème, ajoute Madeleine, c'est qu'on a beau le savoir, au bout d'un moment, on relâche la vigilance. » Pas ce jour-là. Dès que Natacha a le dos tourné, la jeune femme file dans le bureau de son mari et y cache le dossier

que lui a confié Vetrov. Lorsque Patrick rentre, un peu plus tard, c'est pour repartir à l'ambassade aussi sec, les documents à photocopier sous le bras. « Farewell » devait impérativement les rapporter au bureau en début de semaine ; il fallait donc les lui rendre dès que possible. « C'était ça, le plus stressant, commente Ferrant, soudain coopératif. Lui restituer les documents dans les temps. » Je déduis de cette intervention surprise qu'à choisir, Patrick Ferrant est moins indisposé à évoquer les détails techniques de l'affaire que sa dimension humaine. Détricoter les ficelles de l'opération, oui. Tirer la couverture à lui, non. À sa femme, deux fois non. Orgueil ou fausse modestie ? Je n'ai jamais tranché le cas Ferrant. Ni aujourd'hui ni à ce moment du déjeuner où, pour ne pas le froisser davantage, je choisis d'oublier Madeleine, pour parler tactiques de manipulation.

Après la première prise de contact au marché de la Vavilova, c'est lui, et lui seul, qui traite Vetrov. La DST avait imaginé un plan de liaison classique, basé sur l'utilisation de « boîtes aux lettres mortes », dans lesquelles déposer la correspondance destinée à son officier traitant. De ce plan, le Soviétique ne veut pas entendre parler. Comme il l'explique à Ferrant, les vieilles méthodes sont systématiquement détectées par les hommes du contre-espionnage, sans parler des innombrables *babouchkas* qui passent leur journée à la fenêtre, dans l'espoir de surprendre quelque chose à moucharder. Non, la seule stratégie qui vaille, c'est l'absence de stratégie. Le naturel, se retrouver dans la rue comme deux copains, boire des coups, se taper dans le dos. D'après Kostine et Raynaud, « si la manipulation de Farewell a réussi, c'est [...] parce qu'elle allait à l'encontre de toutes les règles de l'art. Parce qu'elle était gérée par des amateurs. Étant donné le régime de contre-espionnage draconien régnant en Union soviétique à l'époque, les vrais pros se seraient aussitôt retrouvés entre les griffes du KGB ».

De mai 1981 à janvier 1982, les deux hommes se voient environ deux fois par mois. Assis à l'avant de la Lada bleue de Vetrov, ils parlent des relations Est-Ouest, de la politique du Kremlin, des bruits de couloir à Yassenevo, se donnent des nouvelles de leurs familles respectives, Vetrov se confie sur ses déboires sexuels et sentimentaux. Pourquoi trompe-t-il sa femme, alors qu'il l'aime profondément ? Hormis quelques cadeaux, le Russe a toujours refusé d'être rémunéré. Son salaire, c'est cela, ces conversations libres, en français, comme du temps regretté où il vivait à Paris. Vetrov a tellement besoin de ces instants de vérité qu'il voit rouge le jour où Ferrant lui tend un appareil photo Minox. Dorénavant, lui explique son traitant, ils pourront diviser le nombre de leurs échanges par deux – contrairement aux documents papier, les pellicules

que lui transmettra Vetrov n'ont pas besoin d'être retournées. Le Soviétique s'en fiche. Il préfère s'en tenir au mode opératoire qu'il a choisi. Un premier rendez-vous pour la livraison des dossiers, un second pour leur restitution.

Le 25 août, Vetrov donne au Français un carton de documents à rapporter le lendemain à 9 heures. Malheureusement, l'après-midi est bien avancé, et l'ambassade a fermé ses portes. Utiliser la photocopieuse en dehors des heures de bureau attirerait l'attention du KGB. Décidé à ne pas perdre une ligne de cette « fourniture² » d'exception, Ferrant achète toutes les bobines qu'il trouve, et prévient sa femme qu'ils vont devoir photographier l'ensemble des documents avant le lever du jour. Une fois les filles couchées, Madeleine met de la musique pour couvrir le bruit de l'obturateur. Puis, dans le halo d'une lampe de chevet, plus discrète que les luminaires du salon, elle tourne les pages tandis que son mari appuie sur le déclencheur. « Il y a eu une autre fois où ça a été dur, se souvient Madeleine. L'une de nos filles était hospitalisée. Au lieu d'être auprès d'elle, je devais aider Patrick à faire des photocopies. La tension du quotidien était permanente, là-bas. » Protégés par l'immunité diplomatique, les Ferrant ne risquent guère plus que l'expulsion. À moins qu'ils ne soient victimes d'un regrettable accident de voiture ? Le mari redoutait cette éventualité. « Tous les jours, reprend Madeleine, je me disais : qu'est-ce que je vais faire, si Patrick ne rentre pas ? »

Je ne sais pas si c'est moi qui projette mes espoirs sur elle, mais j'ai l'impression que Madeleine est heureuse de cette discussion. Par moments, elle me sourit discrètement. Je suis tentée d'écrire : en cachette. Madeleine sourit-elle pour, bienveillante, contrebalancer les rudesses de son mari, ou, complice, m'encourager à la questionner davantage ? Depuis que je suis arrivée chez eux, pas une fois elle n'a objecté lorsqu'il a répondu à sa place. Il y avait de quoi s'énervier, pourtant. Combien de fois ai-je eu envie de lui dire : « Mais bon sang, laissez-la parler ! » Je suis sûre qu'en l'absence de son mari, Madeleine se serait confiée sans retenue. Quel mal y aurait-il eu à cela ? Espionne d'un jour, elle n'a pas de secrets ni de techniques à protéger. Juste un vécu exceptionnel à raconter. Patrick accepterait-il que je revienne les voir, à l'occasion, pour m'entretenir avec elle ? Ce déjeuner m'a donné envie d'en savoir plus. Il me manque du ressenti, des anecdotes. Le militaire grimace. Réfléchit. « Si nous pouvons relire, et que vous ne donnez pas notre nom », finit-il par lâcher. J'accepte – il sera toujours temps de revenir sur ces conditions plus tard. Ferrant me regarde remballer mes affaires et, me prenant totalement de court : « Vous êtes très forte. » Puis : « J'aurais dû vous

recruter. » Moi qui ne sais pas mentir, un agent ? J'enfile ma veste en riant. Madeleine se propose de me raccompagner jusqu'à ma voiture, ce que j'interprète comme un nouvel encouragement. Sinon, pourquoi provoquerait-elle cette occasion de parler seule à seule ?

Alors que nous marchons dans la cour de l'immeuble, je lui demande ce qu'elle a trouvé de plus difficile pendant les mois qu'a duré la manipulation de Vetrov. « Le plus dur, c'était quand on ne savait plus où il était », répond-elle sans hésiter. Début 1982, le Soviétique est arrêté par la police. Quelques heures plus tôt, il a grièvement blessé sa maîtresse de plusieurs coups de couteau et tué un passant qui tentait de s'interposer. Si les Ferrant l'avaient su, ils auraient été interloqués, comme tout le monde. Vetrov n'était pas un violent. L'enquête n'a pas déterminé ce qui a motivé ses actes. Faute de mieux, le KGB les a attribués à un état mental paranoïaque, provoqué par un stress extrême. La dernière fois que Ferrant l'avait vu, un mois plus tôt, il avait bu et semblait complètement désespéré. « C'est foutu, tout est foutu », ne cessait-il de répéter, sans donner plus d'explications. Les deux hommes avaient prévu de se revoir quelques semaines plus tard. Vetrov n'est jamais venu. Madeleine et Patrick se sont rendus à chacun des rendez-vous de repêchage, au marché pour l'une, dans le square où ils avaient l'habitude de se retrouver pour l'autre. En vain.

À Paris non plus, on ne sait rien. Sans représentant à Moscou, la DST n'a pas les moyens de surveiller le domicile des Vetrov, ni de faire suivre son épouse. Plutôt que de gesticuler, ce qui ne manquerait pas d'éveiller les soupçons, ordre a été donné aux Ferrant de ne rien changer à leurs habitudes. Ils n'apprennent l'incarcération du Russe que des mois plus tard. À l'époque, il n'est pas question de trahison. Vetrov a écopé de quinze ans de prison pour crime passionnel. Ses actes ne seront requalifiés qu'en 1983, après l'expulsion par François Mitterrand de 47 diplomates soviétiques « donnés » par la source « Farewell » – pour justifier la décision des autorités françaises, le secrétaire général du Quai d'Orsay a commis l'imprudence de montrer à un représentant soviétique les photocopies d'un document classifié auquel très peu d'officiers du KGB avaient eu accès. Vetrov en fait partie. Il est immédiatement soupçonné. Les Ferrant se retrouvent face à un dilemme impossible : rester à Moscou jusqu'à la fin du contrat de Patrick, trois mois plus tard, ou rentrer à Paris prématurément, au risque d'orienter les enquêteurs, encore dans le flou, vers la piste d'une manipulation française. Le couple choisit de rester. Partir serait un aveu. Vetrov ne les a pas donnés, ils ne le donneront pas. Ils vivent la fin de leur séjour dans l'angoisse. Qu'advient-il, si le KGB découvre

leur implication ? « Le voyage retour en France était très stressant, confie Madeleine. Nos filles s'en souviennent... » Sous l'ère soviétique, le pays neutre le plus proche était la Finlande. Douze heures de voiture séparaient Moscou du poste-frontière de Vaalimaa. La voiture des Ferrant quitte le territoire russe le 2 juillet 1983, à l'issue d'une traversée marquée par la peur, constante, qu'un milicien leur ordonne de s'arrêter. Vladimir Vetrov ne passera aux aveux qu'un mois plus tard. Il sera condamné à mort en décembre 1984.

Madeleine et moi sommes arrivées au niveau de ma voiture. « À bientôt, alors », lui dis-je. Il me tarde de revenir, de parler avec elle sans l'intermédiaire de Patrick. Elle sourit, elle est d'accord. Même si, au fond, elle n'y croit pas trop : « Mon mari va me censurer. »

1. Le film de Christian Carion, *L'Affaire Farewell*, est sorti en 2009. Emir Kusturica y joue le rôle de Vladimir Vetrov. Guillaume Canet, celui d'un personnage librement inspiré de Xavier Ameil et de Patrick Ferrant.

2. Désigne, dans le milieu, les informations fournies par un agent.

« Vous êtes bien naïve »

Je dois relancer Bob. Cela fait des mois que l'ami américain d'Edmond ne m'a pas donné de nouvelles. Dans son dernier mail, il m'avait informée qu'« aucune des femmes ayant participé à des opérations » ne souhaitait « soutenir [mon] effort ». « Nous sommes tous liés par des accords de confidentialité », avait-il précisé, s'engageant malgré tout à « continuer ses recherches ». Je lui écris pour être sûre qu'il ne m'a pas oubliée. Après lui avoir demandé s'il a passé un bel été (lui et sa femme ont séjourné en France, dans la maison de campagne des Béranger), je lui parle de Jonna Mendez, cette ancienne opérationnelle de la CIA dont j'ai trouvé le numéro de téléphone sur Internet. Accepterait-il de l'appeler pour moi ? Mon projet aura plus d'attrait, présenté par un ancien de la maison, que par une journaliste française sortie de nulle part. La réponse de Bob méritait bien des semaines d'attente :

Chère Chloé,

J'ai une volontaire potentielle. Elle est en copie de ce mail. Je vous laisse parler des détails entre vous.

Si vous voulez, je peux toujours contacter Mendez, pour voir ce qu'elle pense de votre projet. Étant donné qu'elle et son mari ont déjà écrit un livre... Je l'ai lu moi aussi... J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de susceptibilité de leur côté.

Cordialement.

Je lis et relis ce mail avec le ravissement d'une soupirante, une lettre d'amour. Avec un peu de chance, je rencontrerai bientôt deux représentantes des services américains : Martha Duncan, pour la DIA ; Jonna Mendez, côté CIA. Ce cadeau tombe d'autant mieux que l'imprévisible Ferrant a encore

frappé. Je l'avais appelé, comme prévu, pour convenir d'un deuxième rendez-vous. J'avais entamé la discussion sur un ton enjoué et amical. Je m'étais souciée de sa santé, nous avions parlé météo. Après quoi j'avais émis l'idée de passer chez eux la semaine suivante pour m'entretenir avec Madeleine. Et là, de nouveau, le gag : « Oui, venez, ma femme vous fera à déjeuner. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Par contre je vous préviens, nous ne parlerons pas de l'affaire. » Si Ferrant n'était pas un vieil homme éligible à tout un tas de troubles neurologiques et dégénérescents, je n'aurais aucun doute sur le fait qu'il se paie ma tête. N'a-t-il pas accepté, l'autre jour, de collaborer à mon livre à la condition que je lui fasse relire le texte, et que son nom n'apparaisse pas ? « C'est ce que vous avez compris ? » ose-t-il, comme s'il y avait matière à malentendu. Eh bien oui, puisque c'est mot pour mot ce qu'il a dit. Il a même ajouté que j'étais « très forte ». C'est bien que j'avais obtenu quelque chose de lui, non ? Il se met à rire. Puis il lâche cette insulte car, je regrette, c'en est une : « Vous êtes bien naïve. » Voilà qui est pratique. Le colonel a changé d'avis, à moins qu'il n'ait perdu la mémoire. Comme il n'a pas envie de se justifier, il rejette la faute sur moi. Pourquoi suis-je surprise ? Il m'avait donné sa position : « Je suis sûr que vous n'allez rien comprendre », avant même que nous ne nous installions au salon. En proie au délire propre aux journalistes, ces grands malades, j'avais fantasmé un échange qui n'avait jamais eu lieu et visiblement, c'était très drôle. Je m'étonne encore d'avoir su garder mon calme. Je lui ai répondu que j'étais très déçue de constater qu'il n'avait aucune parole, je lui ai souhaité plein de bonnes choses, à lui et à sa femme, et j'ai raccroché.

Avais-je été naïve ? De le croire, sans doute. À la réflexion, je me dis que Patrick Ferrant n'a pas dû trouver ma visite à Montpellier si désagréable. Que le temps d'un déjeuner, je l'ai quelque peu endormi. Mon tort a été de penser qu'il avait trop de sens moral pour se désengager. Avait-il conscience, au moment d'arrêter les termes de notre accord, qu'il reviendrait dessus dès mon départ ? Madeleine le savait. Elle m'avait prévenue : son mari la censurerait. La première fois que je les ai vus, j'ai comparé Patrick à un chêne, cloué au sol de ses principes, quand sa femme virevoltait avec la légèreté d'une feuille. Je suis tentée aujourd'hui d'inverser les rôles. Et si c'était lui, l'instable, le tempétueux ? Elle, l'animal à sang-froid, mesuré et lucide ? Dans l'espoir de conforter mes intuitions, je téléphone au scénariste Éric Raynaud. Lui aussi a dû ruser pour s'entretenir avec Madeleine. « J'ai réussi à la faire parler dans la cuisine », confie-t-il. Comme moi, il la trouve plus « calme » que Patrick, qui

serait davantage « stressé ». Telle qu'il l'imagine dans les années 1980, au moment de l'affaire, « elle n'était pas du genre à rajouter de la panique à son mari ». J'objecte qu'elle n'en menait pas large, le jour de sa rencontre avec Vetrov. Éric Raynaud ne l'a pas écrit dans son livre, mais il a une théorie assez intéressante sur le sujet. « Madeleine se décrit toujours comme une femme discrète, avance-t-il. Bien sûr, ce jour-là, elle est allée au marché comme un condamné va à l'échafaud. Mais, au fond, je suis convaincu qu'elle était ravie de le faire. » Madeleine Ferrant, une aventurière ? Je repense à son hyperactivité en cuisine, à ses sourires entendus et, ce n'est qu'une broutille, mais elle m'avait frappée, à cette remarque franche, qui ne collait pas à l'image contenue et puritaine que j'avais d'elle. « La vie quotidienne n'était pas simple, à Moscou, était-elle intervenue. On faisait les courses dans des magasins réservés aux diplomates, mais, même là, on ne trouvait pas de tout. Par exemple, il n'y avait pas de serviettes hygiéniques ! » De là à valider la thèse de Raynaud, il y a un océan que je n'aurais pas franchi, s'il n'avait renchéri avec cette anecdote, dont les faits remontent à 2009 : « J'ai retrouvé les Ferrant à l'avant-première du film *L'Affaire Farewell*. Madeleine avait visiblement de l'admiration pour Emir Kusturica, qui jouait le rôle de Vetrov, car elle lui a foncé dessus sans aucune hésitation. Elle lui a même présenté sa fille avec une certaine autorité. » Et de conclure : « Madeleine Ferrant mérite que l'on parle d'elle. Le jour J, elle était en première ligne. Ce n'est pas seulement une femme soumise qui obéit à son mari. » Parviendrais-je, si j'y retournais, à la convaincre de lui « désobéir » ? Je l'ai envisagé sérieusement. Je ne suis pas en mauvais termes avec Patrick Ferrant. À coup sûr, l'invitation à déjeuner tient toujours. Mais je n'y crois plus assez pour supporter ses sautes d'humeur. J'ai mieux à faire. Rencontrer Martha et Jonna qui ont accepté de me voir. Prendre mes billets pour Washington. Washington !

Martha

« Il y a une ligne subtile à ne pas franchir. À partir du moment où l'on sait en user avec discernement, pourquoi se priver des outils qu'offre la féminité ? »

Martha a peur que je ne me perde dans le métro. À ma sortie de l'aéroport déjà, elle était sûre que j'allais monter dans le mauvais bus. Invoquant ma condition de « grande fille » capable de me débrouiller toute seule, je l'avais dissuadée de venir me chercher à Washington Dulles International, comme j'avais décliné sa proposition d'hébergement pour les jours à venir. En contrepartie, je lui avais promis de l'informer par sms du bon déroulement de mon trajet. « Mon Dieu, tu t'en sors beaucoup mieux que prévu !!! » répondait-elle à mon message « Je suis dans le bus. » J'en déduisais, heureuse, quoique légèrement vexée, que le lieutenant colonel Martha Duncan, soixante et un ans, m'attendait comme l'enfant à naître, et qu'à ce titre, elle n'imaginait pas une seconde que je puisse être un tant soit peu dégourdie.

Rosslyn Metro Station, je traîne péniblement ma valise à roulettes jusqu'au pied de l'immeuble de son amie Charlie¹, ex-cadre dans la finance reconvertie en psychologue, dont l'appartement, situé sur une colline à deux pas du cimetière militaire d'Arlington, domine tout Washington. « Je voulais que ta première image de la ville soit celle-ci. Ce sera ton dîner de bienvenue, j'espère qu'il sera mémorable », m'avait écrit Martha. Elle me tombe dans les bras, saisit son iPad, insiste pour me prendre en photo sur la terrasse. Au huitième étage, la bise est glaciale, mais la vue, digne du générique de la série *House of Cards*, vaut bien un rhume : Lincoln Memorial, Kennedy Center, Washington Monument... Le cœur de la première puissance mondiale bat juste là, sous mes pieds.

Martha a préparé un risotto, une salade composée et des bananes plantains. Elle m'explique qu'au Panamá, où elle a grandi, on a coutume de cuisiner cette variété de bananes comme un légume, que l'on sert avec à peu près tout, des plats de viande en sauce aux poissons. Frite à la poêle, la chair a bruni et caramélisé. Je lance les paris – une bouteille de blanc qu'à la différence des petits Français, les *Panameños* ne rechignent pas à finir leurs légumes.

Après en avoir fait des tonnes sur l'«autorité naturelle» de son amie «Martha Hari», Charlie, irrésistible de fantaisie avec son vernis à ongles rouge, ses imprimés léopard et ses chaussons Piggy la Cochonne, amène la conversation sur le terrain des hommes, riant de leur inaptitude mutuelle et chronique à en trouver de satisfaisants. Elle avoue un faible pour son voisin, un ancien sénateur, évidemment «ultramarié». Martha regrette que ses amis ne lui présentent personne : «La dernière fois qu'on m'a parlé d'un type super, c'était un curé ! » Nous pouffons comme des gamines. Au dessert, elle m'offre un chemisier traditionnel du Panamá en coton blanc brodé d'arabesques de couleur. Confuse, je pense avec gratitude au policier de la douane qui nous a laissés passer, mon magnum de bordeaux et moi.

Par mail déjà, Martha avait manifesté un enthousiasme étonnant. Elle m'avait envoyé des photographies de son quotidien – son jardin enneigé, la piscine de sa sœur, sa dernière manucure avant l'opération, la cicatrice monstrueuse qui barrait sa jambe au lendemain de la pose de sa prothèse du genou. Quand d'autres se ferment à la simple évocation du téléphone (forcément sur écoute), elle me proposait régulièrement des coups de fil, soucieuse de m'aider à choisir celles qui, parmi les nombreuses missions auxquelles elle a participé, m'intéresseraient le plus. Cette femme était une bénédiction. Elle voulait parler.

Martha Duncan est l'une des premières femmes officiers traitants à avoir gravi les échelons de la Defense Intelligence Agency (DIA), l'agence de renseignement militaire américaine. Fondée en 1961, cette organisation est chargée d'informer les commandements militaires, le Pentagone et, au-delà, la Maison Blanche, sur les intentions et les capacités des armées étrangères, la prolifération des armes de destruction massive, le terrorisme et les réseaux de drogue internationaux. Moins connue du grand public que son pendant civil, la CIA, la DIA a fait l'objet d'une attention médiatique exceptionnelle au moment de la guerre en Irak de 2003. Célébrée (c'est grâce au travail de l'un de ses interrogateurs que Saddam Hussein a été localisé), elle a aussi été montrée du doigt (le président George W. Bush a justifié l'intervention

militaire par les rapports de l'agence attestant, à tort, de la présence dans le pays d'armes de destruction massive, et des liens du dictateur avec al-Qaida).

Au sous-sol de sa maison, sur les murs de la pièce sans fenêtre qui lui sert de bureau, Martha exhibe les insignes, récompenses et médailles décernés au fil de sa carrière. Une photo la montre, sourire et uniforme fringants, en compagnie de George J. Tenet, directeur de la CIA de 1997 à 2004. Une espèce de jedi encapuchonné trône au milieu d'un document honorant sa participation à une mystérieuse « division opérationnelle ». Au dos d'une toile signée par un artiste de Sarajevo, une main de femme a écrit au stylo : « Pour Mikaela ». Je regarde Martha, dubitative. « Mikaela et Maria faisaient partie de mes pseudonymes préférés. » Suis-je bête.

Elle vit seule dans une maison mitoyenne en brique bardée de bois blanc, à une vingtaine de minutes d'autoroute du centre de Washington. Son « bébé », Basia, un terrier irlandais à poil doux, l'a quittée en 2008. Depuis, entre les photos, les peluches et le portrait, au-dessus du lit, de la chienne et de sa maîtresse peintes en tenue de gala – poils impeccablement peignés pour l'une, robe de cocktail pour l'autre –, la chambre à coucher respire la solennité baroque des mausolées canins. « Basi » la suivait partout, ou presque. « Quand je devais partir à l'étranger, maman faisait le déplacement depuis la Floride pour la garder. Elle disait toujours qu'elle était tellement intelligente qu'il ne lui manquait que la parole. » « Mamacita » et Basia : ses deux amours. À l'époque, Silvia Duncan, quatre-vingt-quinze ans, appelle sa fille tous les soirs à 21 heures. « D'une certaine façon, j'ai pris ma retraite pour elle, reconnaît Martha, qui n'aurait pas été contre rempiler. Elle s'est inquiétée pour moi pendant des années. Il était temps que je la libère de cette anxiété. »

Elle se méfie des hommes, sexistes au bureau, infidèles à la maison. Bien sûr, elle maîtrise trop la nuance pour formuler son sentiment d'une façon aussi définitive, d'autant qu'elle en a fréquenté de sincères, parmi les Pete, John et Bob avec qui elle a flirté, envisagé de s'engager, cassé. Cependant, je constate qu'hormis un ou deux mentors à l'esprit progressiste, la moindre apparition d'un personnage masculin dans l'histoire qu'elle me raconte, fût-elle sentimentale, jette comme une ombre au tableau. Aussi me semble-t-il logique, à la réflexion, que son fait d'armes le plus éclatant implique la chute d'un homme, le général Noriega, à la tête du Panamá de 1983 à l'invasion du pays par l'armée américaine, en 1989. « C'était un individu méprisable, affirme-t-elle. Notre mission, à la cellule de fusion du renseignement, consistait à le traquer. J'étais très contente d'en faire partie. »

En 1989, le président Bush ne sait plus quoi faire de son ancien allié. Mouillé jusqu'au cou dans le meurtre crapuleux, la fraude électorale et le trafic de drogue, Manuel Noriega répète à qui veut encore l'entendre sa haine du voisin « impérialiste ». Non seulement le *New York Times* a eu le culot de publier le catalogue de ses activités illégales, mais deux grands jurys de Floride l'ont inculpé pour commerce de drogue – lui, le chef d'un État souverain et ami² ! Persuadé de son impunité, il fait annuler l'élection générale de mai, dont il était annoncé perdant, et intensifie la campagne de harcèlement menée par son armée nationale, les Forces d'autodéfense panaméennes (FDP), à l'encontre des militaires américains stationnés sur le territoire. Le 16 décembre, le marine Roberto Paz est abattu à un barrage de contrôle. Un lieutenant témoin de la scène est tabassé, sa femme menacée de viol³. Quatre jours plus tard, George Bush, qui n'attendait qu'un prétexte pour intervenir, lance la plus importante opération armée depuis la guerre du Vietnam. Nom de code : « Juste Cause ». Objectif numéro un : mettre Noriega hors d'état de nuire.

Au départ pourtant, les Américains avaient foi en leur créature. Recruté par la CIA à la fin des années 1950, alors qu'il étudie à l'école militaire, le jeune Manuel est initié aux méthodes de renseignement et de contre-espionnage dans les bases de l'US Army. Lorsque, en 1970, le nouveau président Torrijos le nomme à la tête des services secrets, Washington se frotte les mains. À première vue, il y a de quoi : moyennant dix mille dollars par an, Noriega autorise la National Security Agency (NSA) à installer des stations d'écoute dans le pays et facilite le transfert d'armes et d'argent aux *contras*⁴ engagés dans la lutte contre le gouvernement sandiniste du Nicaragua. En un mot, il permet aux États-Unis de faire du Panamá la base avant de leur politique anticommuniste en Amérique centrale. Washington juge son agent indispensable au point de fermer les yeux sur son caractère impossible – l'homme est brutal, superstitieux et porté sur la boisson – et son effarante duplicité. Passé maître dans l'art de la dissimulation, il aide Fidel Castro à contourner l'embargo américain, quand il ne lui transmet pas carrément la liste des informations interceptées par la NSA le concernant. En 1976, la CIA apprend que ses hommes ont fomenté trois attentats à la bombe contre des cibles américaines. Rien n'y fait. La Maison Blanche ne cille pas avant 1989⁵.

Cette année-là, Martha, trente-six ans, vient d'intégrer la DIA en tant qu'analyste spécialiste du Panamá et du Costa Rica : « Après quatre ans dans une unité opérationnelle de l'armée à traiter des sources et à collecter des

informations, j'avais envie de découvrir ce qui se passait en aval. » Le plus souvent cantonnés à leur bureau, les analystes font le tri dans la masse des données recueillies par leurs collègues des divisions de terrain, qu'ils hiérarchisent, recourent et enrichissent jusqu'à obtenir des renseignements exploitables par les états-majors. À l'automne 1989, elle est encore en formation d'analyste quand le colonel Burdick la réquisitionne pour représenter la DIA au sein de la « Joint Intelligence Fusion Cell », une cellule composée de six professionnels spécialement détachés pour « traquer Noriega ». « Nous devons suivre ses allées et venues de façon à pouvoir communiquer sa localisation exacte au moment du lancement de Juste Cause », précise-t-elle. Le 1^{er} décembre, elle embarque pour le Panamá. Son bureau de Clarendon attendra.

L'arrivée d'un officier de renseignement supplémentaire à la base militaire de Fort Clayton, au nord-ouest de Balboa, passe inaperçue, tant le secteur fourmille de soldats. Manœuvres, reconnaissances, survols en hélicoptère, des exercices sont menés nuit et jour dans le but de préparer l'opération à venir et d'augmenter la pression sur les FDP. « Les forces panaméennes se doutaient que quelque chose se tramait, se rappelle Martha. Paradoxalement, plus nous étions présents, plus les mouvements de troupes étaient nombreux, et moins elles pouvaient anticiper le moment où tout allait basculer. »

Rompue aux méthodes de contre-surveillance, Noriega change d'apparence plusieurs fois par jour, et de planque quatre à cinq fois par nuit. Lorsqu'il se déplace en voiture, c'est flanqué d'une doublure, installée dans une jeep aux vitres teintées identique à la sienne. Des hélicoptères vides décollent de ses villas, qu'il sait surveillées, dans l'espoir de leurrer ses poursuivants.

De son côté, Martha multiplie les initiatives, à commencer par la constitution d'un réseau d'informateurs, *via* la mise en place d'un numéro unique à l'usage des citoyens qui l'auraient vu. « C'est un défaut récurrent au sein des agences de renseignement américaines, regrette-t-elle. Les moyens sont investis en priorité dans la recherche d'ordre technologique, au détriment de la recherche humaine, qui est pourtant la seule susceptible de livrer les "clés du royaume". Si le renseignement humain n'avait pas été négligé au Panamá, nous n'aurions pas eu besoin de créer un groupe spécial pour pister Noriega – nos informateurs nous auraient déjà dit où il se cachait. » Le matin, elle court sur la jetée, près de la base militaire américaine d'Amador. L'endroit est doublement stratégique. Disciple de la Santeria, une religion afro-caribéenne proche du vaudou, Noriega rend fréquemment visite à une prêtresse brésilienne officiant dans un bâtiment voisin. D'après l'armée

américaine, il s'y adonne à des rituels de magie noire dirigés contre ses ennemis politiques, au premier rang desquels les présidents Reagan et Bush. À la recherche du moindre indice signalant sa présence, Martha balaie systématiquement du regard la *witch house* (« maison de la sorcière ») avant de s'engager sur la jetée. Long de deux kilomètres, ce bras de terre à la conquête de l'Atlantique donne au joggeur l'impression de courir sur l'eau. À son extrémité, quatre îles aux noms qui chantent, Flamenco, Naos, Culebra et Perico, sur lesquelles vivent et s'entraînent les unités d'élite de Noriega. « C'était le spot idéal pour reprendre mon souffle, s'amuse Martha. Là, devant les grilles, j'échangeais des banalités avec le garde : "Comment ça va aujourd'hui ?", "Alors comme ça, on prend le soleil ?", mais aussi "Le général est sorti ce matin ?". Il me répondait toujours, ravi de se faire aborder par une femme en débardeur et en minishort. »

Un samedi, elle pousse la porte de l'institut de beauté où Vicki Amado, la maîtresse officielle de Noriega, a ses habitudes. « À l'époque, Vicki et moi avions à peu près le même âge, remarque Martha. Elle était mince, très apprêtée. C'était une femme séduisante, malgré une mauvaise peau, et des cheveux méchés de blond qui n'étaient pas du meilleur goût. Je la soupçonne d'avoir fait de la chirurgie esthétique. Tout le monde savait que c'était la favorite du général. » À ce titre, elle plus qu'un autre devait savoir où il se terrait... « Je me suis dit que je n'avais rien à perdre à aller à la pêche aux ragots. Ce n'était pas très compliqué. Dans les salons de beauté d'Amérique latine, les femmes ne font que ça, bavasser. » L'institut n'est pas très grand, quatre tables de manucure, trois fauteuils de coiffeur équipés de casques sèche-cheveux. Martha demande la totale, mise en plis, manucure, pédicure, de façon à avoir le temps de discuter, et d'en savoir plus sur la personnalité de Vicki. « Je leur ai raconté que j'étais de passage, à l'occasion d'une réunion de famille. On a parlé de la pluie et du beau temps, puis j'ai orienté la discussion sur l'actualité : c'était incroyable, ce qu'il se passait, ces gringos partout, Noriega dans la nature... et sa petite amie, personne ne s'en souciait, pourtant ça ne devait pas être simple pour elle ? La coiffeuse, qui visiblement ne l'appréciait pas beaucoup, m'a répondu qu'elle venait moins souvent en ce moment, et que vu l'importance que revêtaient à ses yeux l'argent et la position sociale, elle ne devait pas être au top de sa forme. »

Pour Martha, c'est une évidence, « dans ce business, être une femme représente un atout ». Qui, d'un homme ou d'une femme, inspirera davantage confiance à une source féminine ? Qui manipulera plus facilement un objectif

masculin qu'une femme séduisante ? « Il y a évidemment une ligne subtile à ne pas franchir, nuance-t-elle. À partir du moment où l'on sait en user avec discernement, pourquoi se priver des outils qu'offre la féminité ? » Sans surprise, ses supérieurs hiérarchiques de l'époque ne partagent pas le même point de vue. « J'ai appris plus tard que ma nomination au sein de la cellule avait fait débat. Le colonel Burdick m'avait recommandée parce que j'ai grandi dans la zone du canal, que je parle couramment l'espagnol et que j'avais déjà participé à des opérations de contre-espionnage. Or, cette cellule, c'était la crème de la crème. Y affecter une femme, nouvelle venue de surcroît, leur posait un problème. Burdick a dû dire au directeur qu'il en irait de sa responsabilité si j'échouais. C'était un bon manager, que la discrimination au sein de l'armée exaspérait. »

Lorsque, dans la nuit du 19 au 20 décembre⁶, les 25 000 soldats de Juste Cause se mettent en ordre de marche, Noriega se délasse avec une prostituée dans un centre de loisirs de l'armée, près de l'aéroport de Tocumen. Vers 1 heure du matin, 700 rangers sautent en parachute dans le ciel au-dessus de lui. Quand retentissent les premières explosions, le général, qui ne croyait pas au scénario de l'intervention militaire, prend la fuite en catastrophe (et, dit la légende, en sous-vêtements). L'aéroport est bombardé, le canal de Panamá fermé aux navires. Des raids simultanés neutralisent les différents postes de l'armée nationale. La Comandancia, quartier général des FDP, est réduite en cendres. Privé de soutien à l'intérieur, privé d'accès vers l'extérieur, Noriega sait sa course sans issue. Il n'en demeure pas moins introuvable. L'administration Bush promet une récompense d'un million de dollars à quiconque fournira des renseignements permettant sa capture. « Ça, je recevais beaucoup d'appels ! » se souvient Martha. Un homme prétend que Noriega se promène vêtu en femme dans les montagnes, un autre qu'il joue les malades à l'arrière d'une ambulance. On l'a aperçu à Cuba, au Nicaragua, en République dominicaine. « On n'avait pas le temps d'évaluer le degré de sérieux des témoignages. On envoyait des hélicoptères jusque dans le Chiriqui, à 500 kilomètres de la capitale, pour qu'un agriculteur nous montre où il pensait l'avoir vu. On en a dépensé, du kérosène. » Les villas du dictateur, les bâtiments militaires des FDP, les ambassades et les résidences cubaines, nicaraguayennes, libyennes, les soldats américains retournent tout le pays. Parfois, ils captent une empreinte, un courant d'air – une tasse de café encore fumante ici, des mégots tout juste écrasés là. D'homme, il n'y a pas. « La communauté du renseignement pensait qu'il se cachait dans la jungle, précise Martha. J'étais convaincue du contraire. Noriega est une poule

mouillée. Je savais qu'il préférerait un refuge confortable.» C'est alors que naît dans son esprit cette idée qui, le 3 janvier, allait s'avérer décisive : Vicki.

À aucun moment Martha n'a mis en doute la légitimité de Juste Cause. Je lui rappelle que, comme l'ont martelé les médias internationaux de l'époque, il s'agissait quand même de l'invasion d'un État souverain par un autre, réalisée, qui plus est, sans l'aval de l'Onu⁷. «Il y avait beaucoup de mécontentement dans le pays, justifie-t-elle. Noriega ne s'intéressait qu'à son armée, il se moquait des besoins du peuple. Les gens faisaient la queue pour acheter leur pain, les hôpitaux manquaient de médicaments, les routes étaient dans un état lamentable, personne n'avait l'air conditionné. Lui, pendant ce temps-là, se remplissait les poches ! Nous avons aidé le peuple. Nous l'avons libéré d'un dictateur.» J'insiste. Étant née, ayant grandi au Panamá, dont elle a loué devant moi la beauté des plages, des fonds marins et la qualité de l'artisanat, n'a-t-elle pas souffert de voir les bombes pleuvoir, les soldats entrer par effraction chez les gens, les pilliers profiter du chaos, n'a-t-elle, en somme, jamais été tiraillée entre ses deux pays ? «N'oublie pas que je suis une Zonienne », me répond-elle.

Étaient appelés «Zoniens» les Panaméens résidant dans la zone du canal, une enclave américaine de 1 400 kilomètres carrés s'étalant de part et d'autre du célèbre bras de mer. Créé en 1914, le canal est resté sous administration américaine jusqu'à l'application des traités de Torrijos-Carter de 1977 qui en établissaient la neutralité. Une victoire pour les nationalistes ; une expropriation pour la minorité zonienne, en grande partie anglophone. «Dans les années 1950 et 1960, la zone était comme un État américain dans l'État panaméen, développe Martha. C'était un territoire principalement militaire. Dix-huit bases y étaient installées. Nous avions notre propre police, notre caserne de pompiers, nos écoles, notre université... L'espagnol est ma langue maternelle, j'ai la double nationalité, mais je ne me suis jamais considérée comme panaméenne.»

À vingt-deux ans, son père, Américain d'origine allemande, fuit les aciéries de Chicago, en crise depuis la Grande Dépression, pour tenter sa chance dans la zone du canal. Un ami lui en avait fait la promotion, et à entendre son argumentaire (jobs bien payés, conditions de travail correctes et jolies filles), on n'était pas loin de l'Eldorado. Le jeune homme n'est pas déçu. Il intègre le corps d'ingénieurs de l'armée américaine et rencontre Silvia, une étudiante en école d'infirmières panaméenne aussi brune et délicate qu'il est blond et rugueux. «Je m'étonne encore que mes parents aient pu se plaire, confesse

Martha. Mon père était du genre à vous faire mal quand il vous prenait dans ses bras. Il n'était pas à l'aise avec l'expression des sentiments. » Le couple a un garçon et deux filles. Avant d'être en âge d'aller à l'école, les enfants habitent chez leur tante. « Maman travaillait à l'extérieur de la zone et voyageait beaucoup. Mon père n'aurait pas pu s'occuper de nous tout seul. » À la fin de sa carrière, Silvia Duncan dirige une école d'infirmières et, soutient Martha, « se serait fait embaucher par l'Organisation mondiale de la santé » si son père, à la retraite, ne l'avait pas « freinée » en insistant pour qu'ils rentrent aux États-Unis. Je lance, à tout hasard, une recherche internet à son nom, et tombe sur le rapport final d'une conférence régionale sur l'éducation à la santé organisée par l'OMS à Mexico. « Mamacita » y apparaît à plusieurs reprises, sous le titre prestigieux de « directrice des soins infirmiers au ministère de la Santé » du Panamá. J'envoie le document à Martha, qui m'avait dit vouloir réaliser un jour, peut-être, un projet vidéo sur la vie de sa mère. « Mamacita était à la fois une épouse, une mère et une grande professionnelle, m'avait-elle expliqué. C'était une femme comme il n'en existait pas dans les années 1940, *a fortiori* au Panamá. Bien que catholique, elle défendait un point de vue très moderne sur les questions de santé, au sujet de la contraception, notamment. D'elle, j'ai hérité mon sens de l'engagement. »

Sa détermination se manifeste très tôt dans le sport. Martha court, joue au basket, au softball, pratique le vélo et le canoë. Elle fait partie de la première équipe féminine à traverser le canal à la rame. Elle traverse aussi le pays, d'est en ouest, à l'occasion d'une course à pied en relais. Elle plonge dans l'Atlantique, le Pacifique et « un lac » en une seule et même journée. « Il fallait toujours que je gagne, s'autoanalyse-t-elle. C'est sans doute pour cela qu'aujourd'hui, j'ai les os fichus. » Malgré les exercices de rééducation qu'elle effectue chaque matin, devant la télé, son genou récemment opéré n'a pas encore retrouvé sa souplesse. Elle boite, soupire. Ces limites, que lui imposent ses articulations de sexagénaire, elle ne s'y habituera jamais. Les limites sont là pour être méprisées. C'est de là, de cette victoire sans cesse renouvelée sur elle-même, qu'elle tire son estime de soi. Elle regarde par la fenêtre. Sa maison a beau jouxter l'autoroute, une colline creusée d'un ruisseau et hérissée de grands arbres fait écran. Pour un peu, on se croirait au Québec. « Avec la neige qu'il y a dehors, on aurait pu prendre les skis et se balader autour de la maison. Tu vois, je n'ai qu'un seul regret, ne pas avoir suffisamment pris soin de mon corps. »

Elle entre dans l'armée par le sport, dans le renseignement par l'armée.

Directrice des sports d'une brigade d'infanterie basée au Panamá, elle est repérée en 1978 par un commandant évoluant dans le renseignement militaire, « excellent joueur de tennis », qui lui suggère une réorientation de carrière. « J'imagine qu'il a vu en moi les caractéristiques d'un bon professionnel du renseignement : détentrice d'un master, j'étais extrêmement organisée dans mon travail, je parlais deux langues, j'étais à l'aise avec les gens, et les gens étaient à l'aise avec moi. » Les traités Torrijos-Carter viennent à l'époque d'être signés. Martha se doute que, d'ici quelques années, le gros des troupes américaines rentrera au pays. « Je savais que mon job ne serait pas là pour toujours. J'ai dit au commandant que oui, pourquoi pas, une reconversion était envisageable. »

Martha ne sait plus exactement à quelle date elle a pris l'initiative d'appeler Vicki Amado. Deux, trois jours après l'invasion du pays par les États-Unis ? « Une chose est sûre, c'était avant que Noriega ne se réfugie à l'ambassade du Vatican. » La scène se passe donc entre le 21 et le 24 décembre, dans l'atmosphère cendrée et flottante des lendemains de batailles inachevées. Certes, les forces panaméennes, en nette infériorité numérique, sont tombées en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Mais, en échappant aux Américains, Noriega les a privés de leur triomphe final. Pour le président Bush, sa capture relève désormais de la nécessité politique.

Fatiguée de s'abîmer les yeux sur la carte, percée de punaises, retraçant les allées et venues du fugitif, Martha compose le numéro de la jeune femme, trouvé sans difficulté dans l'annuaire. « Je me suis dit qu'en appelant à l'improviste, j'aurais plus de chances d'obtenir une réaction sincère », précise-t-elle. C'est la mère de Vicki qui décroche. « Bonjour, je m'appelle Maria et j'ai un message pour Vicki de la part de mon général », commence Martha. « Mon Dieu, Vicki ! Vicki ! Quelqu'un a un message pour toi de la part de Manuel », s'écrie Norma Amado. « J'ai su immédiatement, au son paniqué de sa voix, qu'elle ignorait totalement où il se trouvait », sourit Martha. Sa fille s'empare du combiné, demande où il est, s'il va bien. « Maria » lui répond que oui, mais qu'il s'inquiète pour elle, et qu'il l'a chargée de garantir sa sécurité. Puis elle lui donne un numéro à appeler en cas d'urgence et raccroche.

« Vicki ne m'a même pas demandé mon nom, remarque-t-elle. La peur ôte à l'esprit toute logique, et Dieu sait qu'elle avait peur. » En réalité, la jeune femme ne risque pas grand-chose. Son seul tort est de s'être fait entretenir par l'homme le plus détesté du pays. Tant qu'il sera dans la nature, militaires américains et citoyens en quête de justice n'auront que faire de cette demi-

mondaine. Il n'empêche. En appliquant une technique de manipulation vieille comme le monde (délivrer le remède en même temps que le mal), Martha a exacerbé l'inquiétude de Vicki, qu'elle seule pourra désormais soulager.

Le téléphone sonne quelques heures plus tard. Vicki s'ouvre à Maria : il y a des gringos à tous les coins de rue, elle craint pour sa vie et celle de sa famille, elle ne sait plus vers qui se tourner. « Je peux vous conduire dans un lieu sûr, la rassure Martha. Attendez-moi devant l'hôtel El Panamá, à l'angle de la via Espana et de la calle Aquilino de la Guardia. » Pour éviter que Vicki ne se braque à la vue d'un véhicule de l'armée, Martha emprunte la vieille Chevrolet Caprice que son beau-frère utilise pour emmener son chien en forêt. Cheveux clairs et sac de plage à l'épaule, la jeune femme est facile à distinguer parmi les passants à la peau brune qui battent le pavé. Martha baisse la vitre, lui fait un signe de la main, Vicki s'engouffre dans la voiture. « Où est Manuel ? » s'enquiert-elle immédiatement. « Je ne l'ai pas vu, mais son chef de la sécurité, Asunción Gaitán, m'a contactée pour que je vous conduise dans un endroit sûr », répète Martha. Vicki ne dit rien de tout le trajet. Au bout d'une vingtaine de minutes, la Chevy s'arrête devant le portail de la base américaine de Fort Clayton. Vicki tourne la tête vers Martha et l'interroge du regard, perplexe.

La réapparition du dictateur, le 24 décembre, à l'ambassade du Vatican, prend Washington par surprise⁸. Certaine que seuls Cuba, le Nicaragua et la Libye lui accorderaient l'asile, l'armée n'a posté aucun garde autour de la Nunciatura. Oubli grossier, néanmoins facile à comprendre. En 1971, alors qu'il était chef des services secrets, Noriega n'a-t-il pas fait « disparaître » un prêtre opposé au régime ? N'a-t-il pas mené depuis des actions clandestines contre l'Église, accusant d'homosexualité ses représentants les plus critiques ? Lui-même bisexuel, pécheur patenté et adepte de magie noire, n'incarne-t-il pas à la perfection l'esprit de l'Antéchrist ? Conscient de l'ironie de la situation, dont il se serait bien passé, Mgr Laboa lui a pourtant ouvert les portes de sa résidence, au nom d'un droit d'asile millénaire. Pour le Vatican, à qui le caractère agressif et unilatéral de Juste Cause a déplu, Noriega a beau être un visiteur indésirable, le livrer contre son gré à ce qu'il estime être un « pouvoir d'occupation » ne serait pas très catholique. Le nonce, seul maître chez lui, impose à l'armée sa stratégie : convaincre le général que la meilleure option pour lui est de se rendre volontairement, avant que les troupes américaines ne laissent les citoyens, excédés, forcer l'entrée de l'ambassade ou que, pis, elles la prennent elles-mêmes d'assaut.

Faute de mieux, l'armée s'engage dans une guerre des nerfs. Hélicoptères et blindés reprennent leurs gesticulations autour de la Nunciatura. Sous les fenêtres, au pied des murs d'enceinte, des radios réglées à plein volume crachent du rock'n roll ou des faux bulletins d'informations annonçant le décès de Noriega, lynché par son peuple. On rapporte au nonce les dernières découvertes compromettantes faites dans les différentes résidences du pouvoir : du matériel pornographique, des objets vaudous, cinquante kilogrammes de cocaïne, un laboratoire de drogue. Derrière les grilles, les Panaméens s'impatientent. Une manifestation est prévue pour le 3 janvier. La semaine passant, Mgr Laboa durcit sa rhétorique. Noriega a-t-il envie de finir comme son homologue roumain CeauZescu, dont la télévision vient de relayer le renversement, et l'exécution ?

En parallèle, Martha poursuit la manipulation de Vicki, désormais à demeure dans une chambre de la base militaire. « J'ai joué à fond la carte de l'empathie et de la solidarité féminine. La vie n'est-elle pas plus difficile pour nous, les femmes ? » Martha sourit, je n'aurais pas été étonnée qu'elle me fasse un clin d'œil. Elle reprend : « Je lui ai dit que je comprenais son inquiétude pour ses enfants, je l'ai plainte d'être passée du statut de princesse à celui de paria. Elle m'a laissée lui prendre la main, elle me faisait confiance, alors qu'au fond de moi, je n'éprouvais pour elle que du mépris. Comment pouvait-elle aimer un homme aussi haïssable qui, en plus, ne la respectait même pas ? »

Après en avoir discuté avec ses supérieurs, Martha établit la liaison avec l'ambassade du Vatican. À ce stade, elle souhaite simplement vérifier que Noriega acceptera les appels de sa maîtresse. Leur première conversation téléphonique, maintenue volontairement courte « pour susciter le manque », se limite aux formules de réconfort d'usage.

Le contact établi, et Vicki momentanément rassurée, Martha entreprend de convaincre la jeune femme de pousser Noriega à se rendre. Son arsenal persuasif compte quatre munitions. La flatterie, niaiseuse : Vicki occupe une place tellement importante dans son cœur, dont elle connaît les moindres recoins, qu'elle seule est capable d'avoir l'oreille du général. L'espoir, trompeur : plus tôt son amant affrontera la justice, plus le verdict lui sera favorable, et plus leur couple aura des chances de survie. La menace, réelle : si elle ne coopère pas, son visa américain lui sera retiré, ainsi que celui de ses enfants, qui par conséquent ne seront jamais scolarisés aux États-Unis. La déculpabilisation, libératrice : qu'entend-elle faire de sa vie ? Suivre un

homme éternellement en cavale ? Servir de bouc émissaire à un peuple meurtri, qui ne lui pardonnera jamais d'avoir consolé leur dictateur jusqu'au bout ? Vicki se cramponne à la voix posée et apaisante de Martha. À défaut d'en entendre d'autres, elle finit par se dire que ce doit être celle-ci, la voix de la raison.

Ces dernières années, les Amado ont joué auprès du général le rôle d'une famille adoptive. La mère de Vicki, en particulier, gérât ses rendez-vous et lui faisait la cuisine, de sorte qu'il n'avait pas à redouter les tentatives d'empoisonnement. « Norma Amado était très attachée aux bénéfices matériels qu'elle tirait de cette relation, analyse Martha. De son côté, Vicki apportait un soutien moins inconditionnel à Noriega car, d'une, elle n'avait pas la cupidité et l'arrogance de sa mère, de deux, elle avait bien compris que la rue voulait se débarrasser de lui. En collaborant avec nous, elle faisait ce qui lui semblait être la meilleure chose pour se protéger. »

La jeune femme exprime cependant quelques réserves. À supposer que son amant consente à se rendre, il est bien trop fier pour sortir de l'ambassade la mine défaite. À la capitulation d'une armée, Noriega n'ajouterait pas le déshonneur d'un homme. « Et si tu lui faisais livrer son uniforme ? » suggère Martha. Le visage de Vicki s'éclaire. Par ce geste, cette opportunité qu'elle allait lui donner de se présenter à la face du monde debout, dans un appareil digne du chef d'État qu'il était, elle sublimait sa trahison, en faisant un acte d'amour. Piégé, son Manuel était fait comme un rat. Grâce à elle, il sortirait de son trou comme un homme.

3 janvier 1990, 20h44⁹. Après dix jours d'atermoiement, le général Noriega apparaît dans la cour de l'ambassade du Vatican vêtu de son uniforme de cérémonie. Soldats de la force Delta et journalistes pointent canons et téléobjectifs sur lui. Quatre étoiles sont cousues sur chacune de ses épaulettes, son nom est brodé sur sa poitrine. Il fait nuit noire. Les silhouettes du nonce et de deux prêtres se détachent derrière lui. L'un d'eux promet au général de prier pour lui chaque jour. On le pousse vers la porte ouverte d'un hélicoptère. Il est conduit à la base aérienne de Howard, dans la zone du canal, où il est déshabillé, examiné par des médecins et menotté avant d'être emmené à Miami, où il sera condamné deux ans plus tard à quarante ans de prison ferme. « Le choix de Mme Duncan [pour intégrer la Joint Intelligence Fusion Cell] s'est avéré heureux au regard de sa performance pendant l'opération Juste Cause, écrira en 1994 le colonel Burdick. Elle a pris la responsabilité de contacter et recruter [...] la maîtresse de Noriega qui, à son tour, a contribué de manière décisive à le convaincre de se rendre aux

Le vent dans ses cheveux lui fait une tignasse pas possible. Elle ne lui ressemble pas, pourtant quand je la vois fredonner du jazz dans sa voiture de sport, avec son pantalon en cuir et ses lunettes de soleil, Martha me fait penser à Tina Turner. La crinière, l'énergie, les fêlures. « Toutes les filles devraient avoir une décapotable », plaisante-t-elle. Un chapeau de paille miniature repose sur le tableau de bord, des grigris panaméens pendouillent du rétroviseur. Un nouvel épisode neigeux est prévu pour après-demain. Aujourd'hui, il fait si doux que j'ai hésité à prendre mon blouson d'hiver. Martha veut absolument me faire visiter la cathédrale nationale de Washington. Quitte à me faire mater, je me permets un caprice d'enfant gâtée : d'accord pour la cathédrale, à condition qu'on aille aussi voir la Maison Blanche. Le parking le plus proche coûte douze euros la demi-heure. Qu'à cela ne tienne, Martha se gare en double file pendant que je cours prendre en photo l'édifice, le fou d'Allah prosterné juste devant, et les policiers qui ne savent pas quoi faire de lui. Après avoir piqué le même sprint devant le Capitole et la gare de Union Station, je remonte en voiture, direction la cathédrale.

Plus que l'architecture, qui paraît à mon œil ignorant en tous points comparable au gothique à la française, c'est l'entrelacement du civil et du religieux qui m'interpelle. L'église, dont la construction s'est étalée sur tout le XX^e siècle, héberge la dépouille du président Wilson et possède des vitraux célébrant les grands épisodes de l'histoire contemporaine américaine, de la conquête spatiale aux conflits armés. Je ne peux pas m'empêcher de penser au tollé qu'aurait déclenché la mise en terre de François Mitterrand au Sacré-Cœur, sans parler d'une rosace commémorant Verdun, voire la bataille d'Alger... Martha ne dit pas un mot. Cette visite compte manifestement beaucoup pour elle. Je lui demande si la religion a été d'un quelconque secours pendant sa carrière. « À Washington, je ne vais à l'église qu'à Pâques et à Noël, répond-elle. Quand j'étais en Bosnie, où je travaillais comme officier traitant, je m'y recueillais tous les dimanches. C'était le seul endroit où je me sentais autorisée à ne pas être Mikaela. Le seul endroit, en fait, où j'étais moi-même. »

Il n'est pas 19 heures. Martha me propose de profiter du beau temps et des *happy hours* pour aller boire un verre en altitude, au bar de l'hôtel W. De là-haut, je verrai la Maison Blanche comme nulle part ailleurs, me promet-elle,

comme si la perspective d'un chardonnay au soleil ne suffisait pas. Sur la terrasse, des barmen déguisés en maîtres d'hôtel secouent des shakers étincelants sous l'œil blasé de trois jeunes femmes très minces au chignon *bun* haut et rond, et aux doigts couverts de bagues à phalanges. Je roule mon blouson de ski en boule au fond de la banquette, pendant que ma guide du jour nous commande un verre de vin blanc et son éternel vodka martini. À la tournée suivante, je lui pose la question à ne jamais poser à un célibataire : comment se fait-il qu'elle soit toute seule ? Aucun homme n'est donc tombé pour sa taille de crevette, ses cheveux fous et ce sourire immense, qu'une poussière d'incisive a rendu fondant le jour où elle s'est fait la malle ? Nullement froissée, Martha me brosse un tableau clinique de sa vie sentimentale : « J'ai épousé mes opérations. Ma carrière était tellement importante à mes yeux que si une relation venait à l'entraver, j'y mettais fin. J'avais des petits amis, mais je veillais à ce que cela ne devienne jamais sérieux. Imagine, si j'avais dû mentir à mon compagnon sur la destination et le motif de mes voyages... Ma vie était assez compliquée comme ça. » Le seul homme avec qui elle a envisagé de s'engager l'a trompée. Elle s'est fait draguer par suffisamment de collègues mariés pour avoir du couple une vision désenchantée. « Il suffit que quelqu'un se révèle déloyal pour que je l'efface de ma vie. »

Sa retraite, en 2012, change la donne. Martha n'est plus à ce qu'elle appelle la « croisée des chemins » professionnel et amoureux. Elle a sorti la décapotable, elle est prête à prendre la route, l'autoroute, même, et le plus tôt sera le mieux. Elle s'inscrit sur un site de rencontres et entame une relation virtuelle avec un Anglais magnifique. Leur histoire dure six mois. Pas de rencontre physique, mais des poèmes envoyés par mail, des bouquets livrés à domicile... « Pour une fois que j'écoutais mon cœur plutôt que ma tête, soupire-t-elle. Ça a été un désastre. » Prétextant d'inextricables ennuis financiers liés à son activité dans l'import-export, son prince charmant lui extorque les trente-six mille euros qu'elle avait mis de côté pour finir de rembourser sa voiture et sa maison. « Je ne peux pas croire que cela me soit arrivé à moi, commente-t-elle, me volant les mots de la bouche. À ma décharge, il me fournissait des documents tout à fait réels, son plan était incroyablement sophistiqué. » Un ancien collaborateur, à qui elle demande de mener sur lui une recherche rapide, lui apprend qu'il fait partie d'une association de malfaiteurs nigériens. Elle alerte le FBI et, faute d'une mobilisation satisfaisante de leur part, prend les choses en main. « J'ai cherché d'où venaient les fleurs, espérant tomber sur une boutique fantoche qui leur

aurait servi de couverture. J'ai essayé de garder le contact avec lui, afin de le localiser et de lui soutirer des informations. Ça n'a pas marché. » Aujourd'hui, non seulement l'ancienne senior executive de la DIA se sent complètement idiote, mais tout est à refaire : « C'est peu de dire que j'ai remis ma carapace. »

Je comprends mieux pourquoi est affichée en grand, sur la porte de son bureau, la photo d'identité judiciaire, tellement laide, de son ex-collègue Ana Montes. « C'est un pense-bête, m'avait-elle dit. Pour ne pas oublier que l'on ne connaît pas forcément les gens que l'on croit connaître. » En 2001, Martha est comme tout le monde tombée des nues quand le FBI a arrêté cette analyste du *desk* latino-américain, accusée d'espionner pour les services de renseignement de Fidel Castro. Recrutée par Cuba en 1984, alors qu'elle travaille au ministère de la Justice, Ana Montes a postulé à la DIA dans le seul but d'accéder à des informations secret défense susceptibles d'intéresser La Havane. C'est l'espionne parfaite : mue par l'idéologie, elle refuse d'être payée. Son sérieux est apprécié et valorisé par ses supérieurs de la DIA. Sa mémoire hors du commun lui permet de réduire les risques au minimum. Au lieu de rapporter les documents sensibles à son domicile ou de les prendre en photo au bureau, comme le font la plupart des espions, elle apprend les données par cœur, qu'elle retranscrit ensuite chez elle, sur son ordinateur personnel, avant de les enregistrer sur des disquettes cryptées qu'elle remet à son officier traitant. Ses divergences de vue en matière de politique internationale ne sont pas inconnues de sa hiérarchie, cependant rien n'indique qu'elle puisse trahir, d'autant qu'elle est passée avec succès au détecteur de mensonges. En 1996, elle fait l'objet d'un signalement de la part d'un de ses confrères. Une enquête est ouverte. On la soupçonne d'avoir donné à Cuba l'identité de quatre officiers de renseignement américains en poste à La Havane. Montes est interpellée, jugée, et condamnée en 2002 à vingt-cinq ans de prison.

Depuis, Martha se passe et se repasse le film de la conversation qu'elles deux n'auront jamais¹¹. D'après elle, Ana a été « abusée » dans ses jeunes années, telle une victime de secte par un « gourou » : « Je pense pouvoir la comprendre, avance-t-elle. L'idéologie fait partie des ressorts psychologiques traditionnels de l'espionnage. Elle était persuadée que le régime de Castro était opprimé par les États-Unis. Pour elle, la trahison était le chemin. » Quelles questions brûle-t-elle de lui poser ? « Je me demande si elle a des regrets aujourd'hui. » Puis, énigmatique : « J'aimerais aussi savoir ce qu'elle

pense de moi. »

Martha a travaillé six ans dans le bureau voisin de celui d'Ana Montes. Lors de son premier jour à la DIA, c'est elle, alors analyste chargée du Nicaragua, qui lui remet son badge et lui fait visiter les lieux. « Je l'ai toujours trouvée très froide, se rappelle-t-elle. On avait à peu près le même âge, on était célibataires toutes les deux, on aurait très bien pu devenir amies. Je lui ai proposé plusieurs fois d'aller boire un verre. Elle disait toujours oui, mais ne donnait jamais suite. Elle dégageait un sentiment de supériorité et de contrôle assez déplaisant, elle te donnait toujours l'impression d'avoir trop à faire pour perdre son temps avec toi. Avec le recul, je pense que c'était une bonne stratégie de sa part – garder ses distances, plutôt que prendre le risque de s'ouvrir à quelqu'un. » Treize ans ont passé depuis son arrestation, pourtant Martha continue de ressasser. Ana savait-elle dans quel détachement du ministère de la Défense elle évoluait avant de rejoindre la DIA ? Si oui, a-t-elle soufflé son nom à la centrale de La Havane ? En clair, Martha est-elle identifiée comme une personne à suivre par le contre-espionnage cubain ?

Entre 1985 et son entrée à la DIA, en 1989, Martha participe à plusieurs missions de pénétration des régimes socialistes d'Amérique latine, pour le compte du détachement A, un élément opérationnel rattaché au Pentagone. L'objectif à abattre est évidemment Fidel Castro, « Noriega cubain » à qui la jeune officier traitant reproche de « priver son peuple de liberté ». Sa première mission au sein de « Det. A » consiste à profiter de la venue à Mexico d'une Cubaine, en vacances une huitaine de jours chez un membre de sa famille, pour l'approcher, la recruter comme agent et la former.

Claudia, la quarantaine avenante, a grandi dans le même quartier que les frères Castro. Elle-même n'est pas engagée en politique, mais sa famille est proche de la leur, et elle a, dans son entourage, des connaissances que la DIA soupçonne de travailler pour le régime. Grâce à un informateur cubain exilé en Floride, Martha et ses collègues savent que Claudia voyage régulièrement au Mexique, seule, ce qui leur permettrait, le cas échéant, de la voir dans un contexte moins exposé que sur l'île. Mieux, il semblerait qu'elle ait coutume, à peine sortie de l'aéroport, de se recueillir à la basilique Notre-Dame-de-Guadalupe, dont l'image de la Vierge Marie, imprimée sur une tunique, attire chaque année des millions de pèlerins. « Nous disposions pour l'identifier d'une description physique, d'une copie de la photo de son passeport et de son numéro de vol, ajoute Martha. Il a été convenu que j'entrerais en contact avec elle dans la basilique. »

Pour l'occasion, Martha s'appelle Maria, elle est nicaraguayenne et vit aux États-Unis avec Pedro (Paul¹², de son vrai prénom), un riche entrepreneur texan censé la retrouver à Mexico pour passer quelques jours en amoureux. Martha a décidé que Maria serait anxieuse à l'idée d'être livrée à elle-même dans cette ville qu'elle ne connaît pas. Lorsque dans l'obscurité de la crypte de Notre-Dame-de-Guadalupe, elle trébuche et marche sur le pied de Claudia, à genoux sur un prie-Dieu, c'est l'air naïf et tout à fait paniqué qu'elle se confond en excuses, mettant sa maladresse sur le compte de sa situation délicate – pauvre petite touriste perdue sans le patronage de son homme. Sa charité chrétienne redoublée par la sainteté des lieux, Claudia lui offre son assistance. Qu'elle n'hésite pas à l'appeler en cas de problème, ou si elle a besoin de recommandations d'ordre touristique. « Elle m'a donné son numéro de téléphone comme ça, raconte Martha. Pour elle, le scénario de notre rencontre était banal – c'était une femme qui rendait service à une autre, comme quand tu aides un touriste à trouver son chemin. Jamais elle ne m'aurait soupçonnée de quoi que ce soit. Être une femme, c'est une couverture en soi. »

Deux jours plus tard, Maria invite Claudia à dîner. Martha et Paul soignent les apparences, se tiennent par la main, s'embrassent. On parle, entre deux tacos, de temples aztèques, de jardins flottants et de zoo municipal. De Cuba, aussi. À quoi ressemble le quotidien des habitants de l'île ? Tellement peu d'informations parviennent jusqu'aux États-Unis... Maria et Pedro comptent bien visiter La Havane dès la levée de l'embargo. En attendant, ils proposent à Claudia, pour la remercier, de passer le week-end en leur compagnie sur la côte, à Puerto Vallarta. Bien sûr, elle n'aurait rien à déboursier. L'entreprise de Pedro marche fort, il prendra en charge son aller-retour en avion et sa chambre d'hôtel. « Claudia avait évoqué devant nous ses conditions de vie modestes, explique Martha. Le régime de Castro, c'est tout ce qu'elle connaissait. Nous pressentions que dans sa situation, l'argent – et tout ce qui va avec, le confort, les études, les voyages – pouvait être un bon moteur, c'est pourquoi nous avons misé sur l'ostentation. Sa chambre avait une vue magnifique sur la mer... »

Le recrutement proprement dit a lieu à l'heure de l'apéritif, après une journée faite de baignades, de grignotages gastronomiques et de virées shopping. « C'était risqué, vu le peu de temps que nous avons passé ensemble, admet Martha. Claudia rentrait à Cuba quelques jours plus tard, nous n'avions pas le choix, il fallait agir vite. » Suivant le plan établi avec sa collègue, Paul va se changer dans la chambre, de façon à laisser les femmes

discuter entre elles. «Elle appréciait les largesses de mon fiancé, mais la personne en qui elle avait confiance, c'était moi.» Martha rapproche son fauteuil de celui de sa voisine. S'engage alors une conversation à haut potentiel explosif, déminé par un tour de passe-passe lexical classique, dans la profession – le remplacement du concept de trahison par celui d'entraide. Maria revient sur les confidences de sa nouvelle amie, les files d'attente, les salaires trop bas. Elle la prévient que cela va sans doute l'étonner, mais qu'elles deux ont l'opportunité de travailler ensemble. Pedro et elle sont à la recherche de personnes capables de leur fournir des informations sur les conditions de vie à Cuba, de sorte que les Américains, au fait de la situation, puissent intervenir pour réduire les injustices. Cette collaboration serait bien entendu rémunérée. Il conviendra de déterminer le montant, ainsi que le mode de règlement les plus appropriés – il ne faudrait pas que des sommes trop importantes éveillent les soupçons.

Martha a traité Claudia pendant quatre ans. «Bien sûr, ce n'était pas un agent clé, mais, à l'époque, le régime de Castro était si cloisonné que le regard d'un simple local avait de la valeur.» Claudia renseigne les Américains sur la vie politique interne du pays, les orientations du régime en matière de développement industriel et de commerce extérieur, mais aussi sur l'état d'esprit de la population, fluctuant au rythme des variations de prix des biens de première nécessité. Martha recueille les informations lors des voyages de la Cubaine à l'étranger. Le reste du temps, les deux femmes correspondent par courrier postal – «son téléphone pouvait être sur écoute» – *via* la boîte aux lettres d'un agent américain basé à Mexico. «Nous disposions d'un code très simple mis en place ensemble à Puerto Vallarta. "Je vais rendre visite à ma famille telle semaine" signifiait "Voyons-nous à ce moment-là". "J'ai très envie de retourner à Puerto Vallarta" voulait dire "J'ai besoin de perfectionner ma formation".»

Pour Martha, dont c'est la première opération à l'étranger, le recrutement de Claudia représente un sans-faute. Pas pour sa hiérarchie, qui choisit de prendre au sérieux le rapport rédigé par son collègue Paul, selon lequel la jeune femme a mis en péril l'opération, en ne respectant pas les consignes de sécurité. «C'est un mensonge, soutient-elle. J'imagine qu'il voulait se venger de sa déconvenue de Puerto Vallarta.» À en croire Martha, Paul aimait trop sa couverture de fiancé amouraché d'une brune athlétique pour la distinguer de la réalité. Tard dans la nuit du vendredi ou du samedi, elle ne sait plus, il s'est

invité dans le lit de sa collègue, dont la chambre communiquait avec la sienne. « J'ai fait un bond, se souvient Martha. Je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il m'a répondu que, vu qu'on se faisait passer pour un couple, il avait pensé que... Je l'ai mis dehors sans ménagement. Il ne me plaisait pas du tout. De toute façon, je me suis toujours fait un devoir de ne pas mélanger travail et amour. » De retour à Washington, Paul est récompensé. Martha, à peine remerciée. « C'était un monde de machos », résume-t-elle. Je lui fais remarquer qu'il n'y a rien de surprenant à ce que ses supérieurs aient accrédité la thèse d'un officier expérimenté au détriment de la sienne. Après tout, elle venait de rejoindre le détachement, non ? « Je serais d'accord avec toi si cet incident avait été le seul », répond-elle. Et d'ajouter, amère : « D'une façon générale, c'était mal vu de la part d'un officier traitant féminin de porter une robe, de sourire, bref, de se montrer charmante en compagnie d'un informateur masculin. » La technique a pourtant fait ses preuves. « En 1986, j'ai approché un ingénieur nicaraguayen lors d'une conférence sur le nucléaire. Je me suis assise à côté de lui, puis je l'ai croisé au cocktail organisé dans la foulée. Nous avons déjeuné ensemble le lendemain. Il travaillait sur un projet industriel en partie financé par les Soviétiques. C'était un interlocuteur prometteur, qui est devenu par la suite l'un de nos agents. Honnêtement, je doute qu'il aurait été si prompt à discuter avec moi si j'avais été un Latino à moustache. »

Au total, Martha a recruté autant d'hommes que de femmes, sans jamais s'être compromise. « Je suis la preuve vivante que de nombreuses opérations réussissent grâce à la présence de professionnels féminins », insiste-t-elle. C'est pour en convaincre sa hiérarchie, encore sceptique, et venir en aide à ses jeunes collègues qu'elle a cofondé en 2011 « Femmes dans le renseignement », dont elle est l'une des principales « marraines ». « Cette plate-forme pointe les problèmes de discrimination liés au recrutement et à la promotion des femmes », explique-t-elle. Avant de faire un parallèle qui, le premier jour, m'aurait paru surprenant : « Voilà pourquoi ton projet est aussi important pour moi. » Martha n'a pas besoin d'en dire plus. Je sais que si j'avais été un homme, ou que si j'avais été plus âgée, elle ne m'aurait pas ouvert les bras aussi grands. Peut-être même aurait-elle refusé d'ouvrir la bouche. Elle ajoute : « Si je peux être pour toi une marraine... »

1. Le prénom de Charlie a été modifié.
2. Le 12 juin 1986, le *New York Times* consacre sa une aux multiples forfaits de Noriega, de ses opérations de blanchiment d'argent et de trafic de drogue au meurtre d'un opposant politique. Le dictateur panaméen est inculqué par les autorités fédérales deux ans plus tard, en février 1988.
3. L'incident est raconté en détail dans le livre *Operation Just Cause. The Storming of Panamá*, Thomas Donnelly, Margaret Roth, Caleb Baker, Lexington Books, 1991.
4. Les *contras* sont des guérilleros hostiles au régime socialiste – appelé aussi sandiniste en référence à l'un de ses leaders, Augusto Sandino – mis en place après la chute du gouvernement Somoza au Nicaragua en 1979.
5. Le double jeu des Américains, qui depuis le début des années 1970 hésitent entre soutenir Noriega et le supprimer, est analysé dans le livre du journaliste américain William Blum, *Killing Hope*, Zed Books, 2003.
6. Écrit du point de vue de l'armée américaine, le livre *Operation Just Cause. The Storming of Panamá*, *op. cit.*, est entièrement consacré au récit de l'intervention.
7. Dans son livre *Killing Hope*, *op. cit.*, William Blum dresse le détail des exactions commises par les troupes américaines, comme les tirs de sommation réalisés en pleine rue ou l'arrestation de centaines de sympathisants de Noriega hors de toute procédure légale.
8. L'épisode de Noriega réfugié à l'ambassade du Vatican est relaté *in extenso* dans *L'Affaire Noriega*, Frederick Kempe, Presses de la Renaissance, 1990.
9. *L'Affaire Noriega*, *op. cit.*
10. Citation extraite d'une lettre de recommandation montrée par Martha Duncan à l'auteure.
11. Détendue au centre médical de Carswell, une prison du Texas, Ana Montes a le droit de recevoir des visiteurs. Sollicitée par courrier, elle n'a pas répondu à l'auteure.
12. Le prénom de Paul a été modifié.

Jonna

« Nous étions “Q” dans *James Bond*. Et tellement plus. »

La Lexus avance prudemment sur le chemin enneigé. Par chance, nous ne sommes pas les premières à l'emprunter ce matin, un double ruban gris nous montre la voie à suivre, à travers la forêt de chênes et d'érables aux branches alourdies par la tempête de la nuit. Un panneau indique que nous pénétrons dans le domaine des studios de Pleasant Valley. « Et maintenant ? » me demande Martha. Aucune idée. Je n'avais pas prévu que la route se scinderait en deux. Le GPS non plus. « Tu les appelles ? » Martha me tend son portable, impatiente. Cela fait plus d'une heure qu'elle roule, la météo annonce de nouvelles chutes de neige pour la fin de matinée, il ne faudrait pas qu'elle reste bloquée au retour. Je compose le numéro des Mendez avec une légère appréhension. La dernière fois que je leur ai téléphoné, je suis tombée sur Tony, dont le ton brusque et le timbre caverneux m'ont fait perdre mon anglais. Jonna décroche : la maison se trouve en hauteur, sur la gauche. La voiture amorce la montée. Une main sur chaque épaule, je me masse compulsivement les trapèzes. Martha me jette un coup d'œil, sourit : « Qu'est-ce qu'il y a, *mon amie*, tu as peur de tomber nez à nez avec Ben Affleck ? »

Un an pile avant ma visite chez les Mendez, l'acteur-réalisateur américain, qui prête ses traits au dernier *Batman*, remportait l'oscar du meilleur film pour *Argo*, un thriller politique qui raconte comment, en 1980, en pleine crise iranienne des otages, un spécialiste de la CIA bourré d'imagination a exfiltré six diplomates américains réfugiés à l'ambassade du Canada, à Téhéran. Aidé de ses contacts à Hollywood, il a fait passer le petit groupe pour des professionnels du cinéma canadiens venus en Iran repérer les lieux, en vue du

tournage d'un film de science-fiction. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les autorités iraniennes ont cru à l'histoire, trop énorme pour ne pas être vraie, les six Américains sont rentrés chez eux sans encombre, et l'officier de la CIA a reçu la prestigieuse *Intelligence Star*, dont moins de dix personnes avaient été décorées avant lui. Dans le film, le personnage joué par Ben Affleck porte le (vrai) nom de l'officier en question : Tony Mendez. Le même qui nous attend pour le café. Je tourne la tête en direction de Martha : « Nous cherchons une maison rouge sur pilotis avec une Porsche Cayenne garée en dessous. » Le blizzard blanchit tout. Des montagnes Bleues voisines, baptisées ainsi en raison de la teinte azurée de leurs cimes, je ne vois que les premiers arbres, qui bordent la vallée. « C'est là ! » En haut de la colline, un complexe de maisons, cabanes et remises en bois rouge, dont on devine qu'elles correspondent, au centre, à la résidence des Mendez, et autour, à leurs ateliers. Tony peint des paysages à l'eau, à l'huile, à l'acrylique, depuis l'âge de quatorze ans. Son fils Toby sculpte des statues de bronze dressées à ce jour dans une vingtaine de lieux commémoratifs, bâtiments et jardins publics des États-Unis. Jonna pratique la photographie d'art. Deux fois par an, le trio ouvre les portes de ses ateliers au public, le temps d'un *Art Show* particulièrement couru depuis le succès de leur livre et du film *Argo*.

Je m'attendais à ce que Martha, pressée de rentrer, reparte aussi vite qu'elle était arrivée. Au lieu de quoi elle sort de la voiture et m'emboîte le pas dans l'escalier. J'en suis encore à me demander comment je suis censée la présenter, quand Jonna Mendez ouvre la porte. « Voilà donc notre aventurière ! » m'accueille-t-elle, comme s'il y avait quoi que ce soit d'audacieux à se faire véhiculer un jour de gros temps. Je suis frappée par sa taille – 1,80 mètre ? – et sa diction perlée, digne d'un professeur d'anglais. N'a-t-elle donc pas d'accent américain, ou est-il indétectable à mon oreille française ? Je lui serre la main et, pensant bien faire, introduit Martha innocemment, comme « une amie de Washington ». Avant que Jonna n'ait le temps de répondre, mon « amie » ajoute, à ma grande surprise, qu'elles deux sont collègues, elle-même ayant fait toute sa carrière au renseignement militaire. Lorsque Martha quitte la maison, après une discussion de caserne faite de noms inconnus et d'acronymes incompréhensibles, c'est avec dans son sac un exemplaire d'*Argo* dédié par Tony et, dans son téléphone, un *selfie* en compagnie des Mendez. Ils sont relax, les Américains.

En août 1997, Tony Mendez, alors à la retraite, reçoit une lettre signée du nouveau directeur de la CIA, George J. Tenet, lui apprenant qu'il a été

sélectionné pour faire partie des cinquante « Pionniers », sortes de héros nationaux maison à qui l'agence souhaite rendre hommage dans le cadre de son cinquantième anniversaire. À ce titre, et de façon tout à fait exceptionnelle, la CIA l'encourage à communiquer sur ses vingt-cinq ans de carrière. Publiés deux ans plus tard, ses Mémoires, *The Master of Disguise : My Secret Life in the CIA*², relatent quelques-unes des cent cinquante opérations d'exfiltration (toutes réussies, écrit-il) auxquelles il a participé. Sa femme Jonna apparaît dès la première page du livre, consacrée aux remerciements. Le lecteur y découvre qu'elle aussi a été membre des services américains. En fait, elle y a occupé, à quelques années d'intervalle, le même poste intraduisible de *Chief of Disguise*³ au sein de l'Office of Technical Service (OTS), le bras technique du service clandestin de la CIA. Faux papiers, perruques, imperméables réversibles, cartables à double fond, micros, appareils photo miniatures, encre invisible... L'ensemble du matériel nécessaire à l'activité des officiers de terrain et de leurs agents était (et est encore) fourni par ce bureau, dont le personnel se divisait à l'époque en deux catégories : les ingénieurs, chimistes et physiciens chargés d'inventer et de concevoir ces gadgets ; les opérationnels comme les Mendez, dont le travail consistait à se rendre clandestinement à l'étranger pour former officiers et agents à leur utilisation. Avant d'être jugé apte à sa première mission, en 1968, Tony a commencé comme faussaire ; d'abord secrétaire du directeur de l'OTS, Jonna a rejoint l'équipe technique grâce à son intérêt pour la photographie. Par la suite, l'un et l'autre se sont spécialisés dans l'art du *disguise*.

Pendant que Jonna prépare le café dans la grande cuisine ouverte sur le salon, j'engage la conversation avec Tony, qui se tient assis, un peu raide, dans le fauteuil club orange près de l'entrée. Lui qui a côtoyé de nombreux officiers de renseignement féminins, leur trouve-t-il des qualités particulières ? Il me répond par à-coups, ponctuant ses phrases grommelées de pauses contraintes, avant de se relancer, projetant dans chaque mot sa volonté tout entière. « Les femmes sont tout à fait adaptées au travail sur le terrain. Bien employées, elles sont extrêmement douées. Elles décèlent la tromperie, et sont plus objectives que les hommes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on n'a pas hésité à les utiliser dans l'espionnage. Je ne comprends pas pourquoi elles ne l'ont pas été davantage durant la guerre froide. » Jonna revient avec les tasses de café et un bol rempli de noix de macadamia. Son mari se lève et, sans un regard, quitte la pièce d'un pas empressé. « Tony souffre de la maladie

de Parkinson, soupire-t-elle. Il ne peut plus jouer au golf, il commence à avoir du mal à peindre, à lire, il perd de plus en plus la mémoire. » En octobre 2014, le couple s'est pour la première fois exprimé publiquement sur l'état de santé de Tony, soixante-quatorze ans, lors d'un symposium de la Focused Ultrasound Foundation, une organisation d'aide au développement d'un nouveau traitement de la maladie de Parkinson. À cette occasion, un journaliste du *Washington Post* leur a demandé si Ben Affleck en avait décelé les symptômes, que le couple avait, pendant la promotion du film, pris le parti de cacher. « Il a dû penser que c'était l'attitude de Tony », estime Jonna. Distant. Fermé. « Mais Tony n'était jamais taciturne, avant Parkinson. »

Invités à donner des conférences aux quatre coins du monde, les Mendez rentrent tout juste d'Hawaii. Dans six semaines, ils seront à Venise, puis à Londres. Hyperactifs, hypersociables, ils font partie des membres fondateurs du Spy Museum, le musée de l'espionnage de Washington. Le nom de Jonna figure également au conseil d'une association de lutte contre le cancer du sein, d'une école d'art du Maryland et de la Fondation Gesse, créée par son amie la princesse Cecilia de Medici, pour promouvoir les pianistes américains en Europe. « Vous êtes allée au Spy Museum ? » me demande-t-elle. Je réponds : « Bien sûr ! » avec d'autant plus de zèle que c'est vrai, j'y ai passé un après-midi entier, un jour où Martha avait des rendez-vous médicaux pour son genou. « Alors vous avez dû voir nos gadgets... » Si je devais résumer le souvenir que j'ai de Jonna à une seule expression, ce serait celle de son visage à ce moment précis de l'entretien : jubilatoire mais calme, comme si du grand rire qui la traversait, il ne fallait montrer rien de plus qu'un discret retroussement des lèvres, et un éclat fugace dans le regard. Je passe en revue les plus romanesques des dispositifs de dissimulation exposés au musée. Le rouge à lèvres-pistolet du KGB. Le célèbre « parapluie bulgare » utilisé le 7 septembre 1978, dans les rues de Londres, pour éliminer le dissident Georgi Markov – la tige du parapluie contenait un plomb de ricine que l'assassin a « tiré » en actionnant la gâchette, située sur le manche. La pièce de monnaie creuse dans laquelle les agents de l'URSS cachaient leurs microfilms. Le stylo-appareil photo Montblanc. « Le Montblanc, c'était nous, sourit Jonna. Nous avons développé des appareils photo miniatures tout à fait uniques, grâce auxquels la CIA a collecté plus d'informations qu'avec n'importe quel autre équipement, satellites inclus. Imaginez : vous voulez savoir ce qu'il s'est dit lors d'une réunion du KGB, dont le compte rendu est accessible à l'un de vos agents. Ne trouveriez-vous pas très cool que, grâce à ce stylo, il puisse

prendre le document en photo en même temps qu'il le lit ? » Elle m'ôte le Bic des mains et précise, en guise d'explication : « Ce que je préférais, dans mon travail, c'était former les gens à utiliser notre matériel. En l'occurrence, prendre des photos avec ce stylo n'avait rien de très difficile. L'astuce, pour être sûr qu'elles soient nettes, était de le tenir des deux mains, comme ça, en se servant de ses coudes comme d'un tripode ». Elle pose les siens sur la table et agrippe le stylo entre le pouce et l'index de chaque main, bien droit, à la verticale. « Et là, clic, clic, clic ! » Intarissable, elle digresse sur ces voitures percées d'une cavité secrète suffisamment grande pour qu'un homme de taille adulte puisse s'y cacher, sur cette encre sympathique géniale, que seule une solution chimique à base d'une vodka particulière était capable de révéler, avant de revenir à la photographie clandestine, et à ces minuscules lentilles qu'ils inséraient parfois dans le premier ou le deuxième bouton d'un manteau. « Pour prendre la photo, il suffisait d'appuyer sur le déclencheur, dissimulé dans une poche... » On se croirait dans *James Bond*. À moins que ce ne soit l'inverse ? Qui inspire qui, des scénaristes de *Bond* ou des Géo Trouvetou du renseignement ? « Les deux », assure Jonna. Ainsi le personnage de Rosa Klebb, dans *Bons baisers de Russie*, porte-t-il le même type de chaussures armées de lames escamotables que certaines résistantes, membres des services secrets britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. « L'art imite la réalité, comme la réalité imite l'art... Quand un nouvel épisode de *James Bond* ou de *Mission impossible* sortait au cinéma, nous recevions tellement de coups de fil de nos collègues, qui voulaient savoir si tel ou tel gadget du film était reproductible, que l'un d'entre nous était désigné pour traiter les appels. » Dans *Dangereusement vôtre*, sorti en 1985, le méchant Zorin utilise un système de reconnaissance faciale qui lui permet d'identifier Bond derrière son déguisement. « Le directeur de la CIA William Casey a demandé à Tony si nous disposions d'une technologie de ce genre. L'OTS a étudié la question, mais c'était trop compliqué à l'époque. »

Les Mendez ont coutume de dire qu'aucun service de renseignement n'égale la CIA en matière de *disguise*, car aucun autre service n'est épaulé par Hollywood. Une figure, et pas des moindres, incarne cette collaboration : John Chambers, le maquilleur qui a révolutionné l'industrie en développant la technique des prothèses en latex – les calottes crâniennes dans *La Planète des singes*, les oreilles de Spock dans *Star Trek*. L'agence le contacte pour la première fois en 1963, après la sortie du film *Le Dernier de la liste*, pour lequel Chambers a grîmé Kirk Douglas, Frank Sinatra et Burt Lancaster au point de les rendre méconnaissables. Le maquilleur les aide secrètement

depuis. En 1980, ses conseils sont déterminants dans l'exfiltration des diplomates américains de Téhéran. La CIA le remerciera d'ailleurs en lui décernant l'*Intelligence Medal*, distinction normalement réservée à ses employés⁴.

Pour me convaincre de la supériorité américaine, Jonna évoque la réaction de son « adversaire », l'ancien général du KGB Oleg Kalouguine, lorsqu'il a visité le Spy Museum. « Il a été impressionné par ce qu'il a vu. À ma connaissance, aucun pays n'a investi autant d'argent dans le *disguise* que les États-Unis. Les Soviétiques n'en avaient pas tellement besoin. Leurs espions n'étaient pas suivis à la trace comme nous l'étions à Moscou. » Je revois la vitrine du musée consacrée aux métamorphoses de cette jeune femme, qu'une série de photos montre successivement déguisée en vieille dame, en sikh, en personne sans domicile fixe. D'après le panneau explicatif, « deux experts de la CIA » ont modifié son apparence « à l'aide de maquillage, d'un faux nez, d'un appareil dentaire, de lentilles de contact de couleur, de perruques et d'accessoires ». Les « deux experts », c'étaient eux ? « Tony et moi, oui, répond Jonna. La conservatrice du musée s'est prêtée au jeu, on s'est bien amusés. » Je n'ai aucun doute là-dessus, tant paraît ludique cette façon artisanale, proche de l'univers des farces et attrapes, dont l'OTS travestissait ses officiers et ses agents. « Il fallait toujours faire preuve de plus d'imagination, souffle Jonna. Imaginer des choses que personne ne pouvait imaginer. »

En 1987, Jonna n'est encore qu'une simple officier, spécialisée dans la photographie clandestine, la falsification et le *disguise*. Basée dans une capitale du sous-continent indien, l'équipe dont elle fait partie rayonne du Pakistan à la Birmanie, au gré des besoins des collègues en poste dans les stations locales de la CIA. « À nous tous, nous pouvions répondre à presque toutes les exigences opérationnelles. Subtiliser une grille de code, entrer par effraction dans un bureau, changer l'apparence d'un officier, exfiltrer une source... L'OTS, c'était "Q" dans *James Bond*. Et tellement plus. » Cette fois-ci, l'équipe est dépêchée dans un petit pays du sud de l'Asie relativement peu investi par le KGB. Sa mission : assurer le support technique d'une unité d'élite chargée de voler la machine à crypter de la représentation soviétique. Le chef de Jonna – « un imbécile », soupire Tony, depuis la cuisine – lui avait dit que son travail sur place se limiterait à prendre des photos du site. Elle avait emporté son Nikon F3. Pas son matériel de *disguise*. « L'OTS était remplie de types comme lui qui ne nous prenaient pas au sérieux, regrette-t-

elle. Ils nous voyaient comme des femmes, pas comme des collègues. Je travaillais plus dur qu'eux, pourtant. » Lorsque, arrivée sur zone, elle apprend le déroulé de l'opération, elle blêmit. Le commando a prévu d'utiliser un agent local pour entrer dans l'enceinte fortifiée. « Tugboat » (c'est son nom de code) se présentera au vigile comme un policier mandaté pour conduire une étude de sécurité dans les installations étrangères du pays. Moyennant une liasse de billets, le garde consentira à tourner la tête quand l'équipe d'« experts » s'introduira dans le bâtiment pour « procéder aux relevés ». « En tant qu'Américains, nous ne risquons jamais grand-chose, précise Jonna. Ce sont nos agents qui jouaient leur vie. Notre devoir était de les protéger. » Tugboat a tout à perdre à se faire griller en tant qu'agent de la CIA. Le rendre méconnaissable est de ce fait absolument nécessaire.

Malheureusement, l'homme n'est pas un client facile. Âgé d'une trentaine d'années, il est petit, menu, rasé de frais, il a les cheveux et les yeux foncés et, catastrophe, une tache de naissance sur tout le côté droit du visage. « J'ai dû composer avec les moyens du bord », grimace Jonna. Elle demande aux collègues de la station d'apporter au bureau la trousse de maquillage de leur femme, ainsi que leur propre kit de *disguise*. À la CIA, les officiers traitants en poste à l'étranger se voient confier par l'OTS une pochette contenant un peigne, des ciseaux, un tube de *cold cream*, une pince à épiler, une moustache, de la colle, des lunettes, un insert à talon, toute une sélection de produits, instruments et gadgets que la plupart d'entre eux répugnent à utiliser. Pour ces professionnels expérimentés, enfiler une perruque est un truc d'amateur, une ressource indigne du sérieux de leur mission. En général, ceux-là n'ont jamais travaillé en Europe de l'Est, ou dans des villes du tiers-monde. S'ils connaissaient la pression exercée par le KGB à Moscou, ils ne rechigneraient pas à porter des postiches, ils en réclameraient de nouveaux. « Un officier traitant connu des services ennemis peut avoir intérêt, pour couvrir ses agents, à les rencontrer sous une autre apparence que la sienne, explique Jonna. Quant aux officiers en opération clandestine, il va sans dire qu'ils gagnent à se fondre dans la population locale. » Avant de se spécialiser dans cette technique, elle considérait le *disguise* comme un « outil sympa ». Aujourd'hui, elle le compare volontiers à un « gilet pare-balles ».

Le nouveau Tugboat n'a pas grand-chose à voir avec l'ancien. Le gris de sa moustache et de ses cheveux, éclaircis au niveau des tempes, et les rides profondes autour des yeux, derrière le verre de ses lunettes, le font passer pour un homme d'environ soixante ans. Il est coiffé du même chapeau de ville, acheté au bazar, que portent de nombreux policiers municipaux en plus de

leur uniforme. Une incisive en argent gâte son sourire, le teint de son visage est homogène, et lorsqu'il marche, c'est en claudiquant, comme s'il souffrait d'une raideur du côté droit. Jonna attend ma question, la question, avec gourmandise. «*How did she do it?*» Comment a-t-elle fait? «Vous connaissez Dr Scholl's?» s'empresse-t-elle de répondre. C'est une marque de crème pour les pieds, non? «Ils font du talc, aussi.» Elle se penche vers moi. Me glisse cette confidence, murmurée fièrement, comme un secret de beauté: «Idéal pour blanchir les cheveux.» Et pour cacher les taches de naissance? «Non. Pour ça, j'ai utilisé du Dermablend, un fond de teint couvrant recommandé pour camoufler les varices et les cicatrices chirurgicales. Quant à la jambe raide, un strap serré autour du genou, et le tour est joué.» En bonne conférencière, Jonna a la théorisation facile – et passionnante: «Le déguisement n'est possible que dans le sens d'une hypertrophie de l'individu. On peut vous rendre plus vieux, plus gros, plus laid, en revanche on ne pourra jamais vous rendre plus mince, plus jeune ou plus petit. Une fois ce cadre posé, tout est possible, changer de classe sociale, d'ethnie, de sexe.» L'astuce, pour réussir la métamorphose d'un agent, consiste à imaginer le mémo qu'un officier adverse rédigerait à partir de son observation, et de créer un déguisement qui rendrait caduc le moindre détail de sa description. Le sujet a les cheveux bruns. Faux. Il fume des cigarettes européennes. Faux. Il a une petite croix tatouée sous le poignet gauche. Faux. L'attitude, également, est primordiale. L'agent doit habiter sa nouvelle identité comme un acteur son personnage. Apprendre à fumer pour un non-fumeur. Adopter les coutumes locales – serrer ou ne pas serrer la main, faire ou ne pas faire la bise, traverser à la sauvage ou entre les clous. Ne plus forcément se doucher une fois par jour. Boire de la vodka. Y croire, surtout. Un sujet plein d'assurance peut s'en sortir avec un déguisement imparfait; le meilleur déguisement du monde ne fera jamais illusion sur un sujet indécis. Dès lors, le rôle de l'officier technique ne se limite plus à fabriquer ou à choisir des accessoires. Il doit gagner la confiance de son acteur, le convaincre que cette comédie en costume ne tournera pas à la farce, que le scénario et l'équipement fournis sont à la hauteur des enjeux. Que lui-même est à la hauteur. «Dans les années 1980, l'OTS hésitait à confier ce type de missions à des officiers féminins, commente Jonna. On disait par exemple qu'un agent originaire du Moyen-Orient refuserait de se faire préparer par une femme. Je sais d'expérience qu'à partir du moment où il leur montre comment faire pour rester en vie, les agents se moquent complètement du sexe de l'officier.» Voire, ils préfèrent que ce soit une femme: «Avec moi, ils osaient poser des questions, dire

qu'ils n'avaient pas compris, alors qu'avec un homme, ils avaient tendance à vouloir sauver la face. Et puis j'ai l'impression que les femmes prennent le sort des agents plus à cœur, même si, sur ce point, il est difficile de généraliser. »

Le jour J, le policier Tugboat joue son rôle sans accroc. Il va à la rencontre du vigile posté à l'entrée. Il lui tend ses papiers d'identité, fabriqués de toutes pièces à partir d'une photo de lui déguisé et d'un tampon officiel dérobé par un collègue officier traitant – pour leur donner une patine crédible, Jonna a renversé du café dessus, en a griffé le plastique et les a écrasés avec la pointe de la chaussure, comme on éteint un mégot de cigarette. Amadoué par l'enveloppe de billets, le vigile abandonne son poste, laissant le champ libre au commando qui, en moins de quinze minutes, prend possession des lieux, casse le coffre-fort et repart avec la machine à crypter⁵.

Je m'apprête à demander à Jonna pourquoi le bâtiment était si peu gardé (j'apprendrai plus tard qu'un chef de clan local acquis aux Américains avait invité l'ensemble de la délégation soviétique à chasser le tigre), lorsqu'un jeune homme brun aux yeux clairs surgit dans le salon, qu'il traverse en coup de vent, comme s'il espérait passer inaperçu. « C'est notre fils Jesse, indique Jonna, une fois la porte d'entrée refermée derrière lui. Tony a eu trois enfants d'un premier mariage. Jesse est le seul que nous avons ensemble. Je suis tombée enceinte à quarante-huit ans, autant dire que je ne m'y attendais pas ! » J'avance, en plaisantant, que, vu son pedigree, la CIA a sûrement déjà tenté de le recruter. Elle en doute : « Jesse est musicien. Il s'intéresse à nos histoires si on les lui raconte, mais il se préoccupe beaucoup plus de son quotidien à lui, ce qui est normal, pour un jeune de vingt et un ans. Récemment, Tony a été reçu par Barack Obama. Jesse a été fier pendant une minute, puis il est retourné à sa petite vie. » Jonna s'éclipse dans son bureau. J'en profite pour regarder de plus près le portrait de Tony et Ben Affleck posé sur le buffet. « Au départ, c'était George Clooney qui devait réaliser le film, intervient Jonna dans mon dos. Avec mes amies, on est toutes d'un certain âge, et on aime bien Clooney... Avec le recul je crois que nous avons eu beaucoup de chance que ce soit Ben. Clooney aurait fait d'*Argo* une espèce d'*Ocean's Eleven*. » Elle me tend la photo en noir et blanc qu'elle est allée chercher dans ses archives. Malgré le grain, grossier, on y distingue sept personnes assises en rond dans une pièce à la décoration bourgeoise dont les *bow-windows*, le drapeau que l'on aperçoit dans l'angle, en haut à gauche, et le tapis bleu marqué d'un sceau circulaire, évoquent le bureau ovale de la Maison Blanche.

Jonna pointe du doigt la femme au bras levé, dans le fond, vers laquelle tous les regards sont tournés. « Là, c'est moi. Là, c'est le directeur de la CIA William H. Webster et, là, c'est George Bush. » Elle le dit pour mon information, et parce que cela lui fait plaisir de montrer qu'elle aussi a rencontré un président. « J'ai fait ce métier dans l'espoir de changer les choses. Une seule personne ne peut pas sauver le monde, mais la bonne personne au bon endroit peut influencer le cours des événements. Je ne suis pas une héroïne, mais j'ai laissé une marque. » N'a-t-elle jamais souffert de vivre dans l'ombre du grand Antonio J. Mendez ? Elle secoue la tête. Confie, avec une affection immense : « Tony a toujours été le chef de meute. Il m'a toujours donné beaucoup de crédit. » Dans ses Mémoires⁶, il évoque d'ailleurs cette réunion au sommet à laquelle, pourtant, il n'a pas assisté. « Jonna était l'un de nos meilleurs officiers, écrit-il. À ce titre, il était tout à fait approprié que lui revienne l'honneur de révéler cette technique de *disguise* au président George Bush. Bien sûr, le bureau ovale de la Maison Blanche n'était pas un lieu où les officiers de l'agence se rendaient souvent [...]. Je ne connais que trois officiers de l'OTS à y avoir mis les pieds. » Lui-même, après l'exfiltration des diplomates de Téhéran, un collègue expert en désinformation soviétique, et Jonna. Debout dans la cuisine, elle décrit la scène, ou plutôt elle la revit, occupant l'espace et modulant sa voix de conteuse en fonction du caractère cocasse ou confidentiel du récit. « Le directeur Webster et moi sommes entrés dans le bureau ovale. Aucun des conseillers en sécurité présents ne m'a reconnue : je portais le "visage" d'une collègue d'une vingtaine d'années. Webster m'a présentée à Bush comme une spécialiste de l'agence qui avait une information urgente à lui transmettre. Je me suis levée et j'ai dit au président : "À l'époque où vous dirigiez la CIA, nous avons conçu plusieurs *disguises*. Nous avons fait des progrès depuis. Je vais vous montrer le meilleur." » Jonna porte la main à son visage, fait semblant d'en retirer quelque chose. Le geste dure une fraction de seconde, comme un magicien quand il lève le voile. « Les traits de la jeune femme se sont évanouis, cédant la place à ceux d'une quadragénaire. » Silence. Suspense. Reprise : « Les miens. » Aussi belle soit la chute, je ne peux pas ne pas poser la question : c'était quoi, exactement, ce masque ? « Je n'ai pas le droit de le dire, c'est classifié. » Comme toutes les missions excitantes auxquelles elle a participé ? Discret retroussement des lèvres, éclat fugace dans le regard. « Non, pas toutes. »

Lorsque débute l'opération de Moscou, en 1989, Jonna et Tony ne forment

un couple que depuis quelques semaines. Il a perdu son épouse d'un cancer trois ans plus tôt. Elle vient de divorcer de John Goesser, un collègue spécialiste de la sécurité dont elle a fait la connaissance en Allemagne, à tout juste vingt ans, alors que fraîchement débarquée du Midwest elle aspire à une vie d'aventures loin des champs de maïs et du conservatisme de son Kansas natal. Faut-il y voir une prémonition ? Son père, mécanicien aéronautique, et sa mère, qui cumule deux emplois, chez Boeing et dans un journal local, espéraient un garçon. « Ils voulaient un John. Ils ont eu une Jonna », sourit-elle. Leur fille embrasse une carrière dite « masculine », « à une époque », insiste-t-elle, « où les femmes ne travaillaient pas ». C'est son fiancé qui, deux jours avant leur mariage, lui apprend l'existence de la CIA où, pour qu'ils soient sûrs de rester ensemble, il lui conseille de postuler. « J'ai dû lui dire quelque chose comme : "C'est quoi ce truc ?" L'organisation était très discrète. Il n'y avait pas encore de films, ni d'émissions de télé. » Le couple est sans enfants. « Je n'en ai jamais eu une irrésistible envie. » Et puis ils se voient si peu, l'un à Bangkok quand l'autre est à Moscou ou à La Havane, que, le voudraient-ils, elle ne sait même pas s'ils y parviendraient. Avant de devenir son patron, et son amant, Tony a été pour elle un « mentor » grâce à qui elle a pu suivre des formations techniques jusqu'ici réservées aux hommes. Tony Mendez a toujours fait partie de son paysage intérieur, dont il occupait une place à part, le phare, l'abri contre la tempête, jamais le foyer ou l'horizon. Ce n'est qu'en 1988 que change le regard qu'elle porte sur lui. Il faut dire que, du jour au lendemain, elle se met à le voir beaucoup – Tony lui a proposé de l'assister dans l'ambitieuse mission qui lui a été confiée : trouver une solution miracle aux problèmes rencontrés à Moscou.

En l'espace de trois ans, dix agents russes de la CIA ont disparu des radars américains. Le KGB a annoncé publiquement l'exécution de certains d'entre eux, dont Dmitri Polyakov, qui pendant vingt-cinq ans avait abreuvé la Maison Blanche de renseignements inestimables sur, notamment, les relations tendues de l'URSS avec la Chine et les faiblesses de l'armement nucléaire soviétique. À l'origine de cette hécatombe, le passage à l'Est, entre 1984 et 1985, de trois officiers américains mus par l'appât du gain, ou un sentiment de frustration à l'égard des services : Robert Hanssen, du FBI, Edward Lee Howard, officier traitant à la CIA et son collègue Aldrich Ames, chef de section à la division contre-espionnage. Non content d'avoir donné les agents soviétiques avec lesquels traitaient ses confrères, ce dernier a également détaillé au KGB les moyens qu'ils mettaient en œuvre pour entrer en contact avec eux. À partir de là, il est devenu impossible pour la CIA de travailler

dans les rues de Moscou. « Les véhicules de nos officiers se faisaient coller pare-chocs contre pare-chocs par ceux de la 7^e direction⁷, se rappelle Jonna. D'autres fois, les hommes du KGB restaient invisibles pendant des heures avant de soudain sortir de nulle part. » Elle et Tony sont convaincus de l'existence d'une « surveillance fantôme » indétectable et permanente, qui prend la forme d'avions furtifs quadrillant le ciel moscovite, ou de substances de traçage innovantes comme l'inquiétante « poussière d'espion ». Observée pour la première fois par les Américains dans les années 1970, cette poudre blanche vaporisée sur les paillassons, les volants de voiture, les documents, les chaussures, tous les objets, en fait, que les officiers de la CIA sont susceptibles de porter ou de toucher, permettait au KGB de les pister sans avoir à les suivre du regard. Voilà le contexte de déséquilibre des forces que le couple étudie, cherchant et testant des contre-mesures, quand le feu vert pour l'exfiltration de la famille Leonov est donné.

En 1989, le général du KGB Petr Leonov⁸ est l'un des agents « en place » les plus précieux de la CIA. Chef de la sécurité d'un programme de communication top secret, ce trentenaire blond aux cheveux ras, surnommé « le Gymnaste » par les secrétaires en raison de sa taille fine et de son torse musclé, a accès à tous les messages envoyés et reçus par les services soviétiques à travers le monde. Le risque sécuritaire qu'il représente est tel qu'il est filé en permanence par une équipe de la 7^e direction, chargée de la surveillance. Au fait des dernières méthodes utilisées par ses collègues du contre-espionnage pour identifier les taupes, il a toujours imposé aux Américains ses propres règles – les informations qu'il fournit doivent être partagées avec le moins de collaborateurs possible ; lui seul provoque les rendez-vous ; inutile d'essayer de lui faire parvenir un appareil photo, il refuse tout équipement qui pourrait le compromettre. Il sait qu'il risque gros : Gorbatchev a beau avoir commencé à réformer le pays, la sentence pour espionnage reste la mort, invariablement précédée de mois, voire d'années, d'interrogatoires épouvantables. Depuis quelques semaines, Leonov est persuadé qu'il a été découvert. Décidé à fuir le pays dès que possible, il déclenche le signal d'urgence établi avec ses traitants, qui prend la forme anodine d'un livre rouge, déposé bien en vue sur la plage arrière de sa Lada.

Responsable de son exfiltration, Tony s'entoure de sa partenaire et de quatre jeunes officiers de terrain spécialisés dans la surveillance et la contre-surveillance. Une fois leur demande de visas acceptée, Jonna et Tony gagnent leur point d'étape habituel : l'Autriche, dont le principe de neutralité, inscrit

dans la Constitution, offre aux espions des deux blocs l'air dont ils ont besoin pour se refaire une virginité avant d'entrer dans le camp ennemi. À Vienne, ils adoptent l'identité de « Jane M. Campbell » et « Robert J. Violante », un couple d'Américains profitant du dégel et de la relative libéralisation du système communiste pour visiter la capitale de la grande Russie. Convaincants dans leur rôle de touristes, ils seront rangés dans la catégorie des « individus de peu d'intérêt » par les mouchards du KGB, qui se contenteront de les garder négligemment à l'œil. Pris en flagrant délit d'espionnage sous une fausse identité, et sans l'immunité diplomatique dont bénéficient leurs collègues de l'ambassade, ils s'exposent à un interrogatoire musclé entre les murs de la sinistre Loubianka⁹. À Moscou les attendent Rose et Clint, venus eux aussi « pour les vacances », et Victoria et John, qui vivent leur légende tellement à fond qu'ils participent à un circuit en bus organisé par Intourist, l'agence de voyage nationale.

Vu les circonstances, l'option d'une exfiltration en plein air est écartée. Il faut trouver un lieu fermé et ultrafréquenté. Touristique, immense, regorgeant de coins et de recoins, le palais des Congrès de Moscou remplit tous les critères. Depuis leur arrivée dans la capitale il y a deux semaines, Victoria et John y ont assisté avec leur groupe à trois soirées, ce qui leur a permis d'étudier la configuration des différents espaces (salle de spectacle, hall, cabinets de toilette, vestiaires), comme l'organisation des rafraîchissements proposés à l'entracte (la disposition des stands est toujours la même, en revanche les serveurs changent tous les jours). Bien entendu, les six officiers de renseignement n'ont pas pris le risque de se réunir à Moscou. À Washington en revanche, ils se sont vus des dizaines de fois, parcourant et reparcourant les minutes de l'opération, et multipliant les exercices grandeur nature, les soirs de représentation au théâtre local.

Le scénario imaginé par Jonna et Tony est enfantin. « Parfois, il suffit de se fondre dans la masse pour faire le job », professe Jonna. Dans le cas présent, les Leonov et les deux jeunes couples de la CIA devront carrément se confondre – devenir interchangeable. Rose et Victoria n'ont pas été choisies par hasard : elles ont le même âge, la même taille fine et les mêmes longs cheveux bruns que Lara, la femme de Leonov. Clint et John, la même carrure que Petr. Le soir de la représentation du ballet *Coppélia* au palais des Congrès, Victoria et John profiteront de l'affluence pour prendre l'apparence de Rose et Clint, qui prendront celle de Lara et Petr, qui se volatiliseront dans la nature. Un jeu de chaises musicales, en somme, orchestré par le *chief*

Mendez et son adjointe. « C'est une performance d'acteurs, c'est en tout cas comme cela que vous devez l'appréhender, leur avait expliqué le maquilleur John Chambers lors de leur visite préparatoire dans son atelier de Los Angeles. Vous devez savoir très précisément où se situe la scène, et qui est votre public. Après, il ne reste plus qu'à choisir le bon moment. » Soit l'entracte.

« Les toilettes pour dames étaient immenses, se rappelle Jonna. Dès la fin du premier acte, c'était la cohue, ce qui nous arrangeait bien : la foule est notre alliée. » Aussi pressants soient-ils, les officiers de la 7^e direction ne vont pas jusqu'à suivre leurs cibles aux W-C. Ils patientent à l'extérieur, passant tacitement le relais au personnel d'entretien qui a sans doute été briefé, comme leurs collègues des vestiaires, comme les guichetiers à l'entrée, les chauffeurs de taxi dehors, les conducteurs de bus, les agents municipaux qui déneigent les rues, tout ce que la ville compte de fonctionnaires ou de citoyens zélés : en cas d'agissements suspects de la part d'un individu, en particulier étranger, rendez compte. Étant donné l'alignement infini des box, les dizaines de touristes à les investir et le désordre occasionné par les loquets qui claquent, les robinets qui crachotent et les talons qui résonnent, il n'y a aucune chance pour que les dames pipi ne lèvent ne serait-ce qu'un sourcil à la vue de quatre femmes ouvrant la porte de quatre cabinets voisins. Leur comportement n'a rien de normal, pourtant. Au ras du sol, sous les cloisons, les mains s'appellent et se répondent selon un schéma parfaitement coordonné. « Tout est dans la planification, explique Jonna. Une opération se réussit d'abord autour d'une table, dans un bureau. » Comme convenu à Washington, Victoria met ses cheveux en désordre de façon à ressembler à Rose, dont le visage était jusqu'ici mangé par des mèches folles. Rose monte les siens en chignon et récupère le ras-du-cou de Lara qui, de son côté, enfile l'uniforme de serveuse roulé au fond du sac que vient de faire glisser Jonna. « L'accessoire décisif était le collier de Lara, précise l'ex-*Chief of Disguise*. Il était étincelant, magnifique. Même au cœur de la foule, vous ne pouviez pas le rater. Tony et moi espérions que les surveillants s'attacheraient à lui plutôt qu'à sa propriétaire. Notre calcul était le suivant : à partir du moment où ils ne suivraient pas Lara, mais "la femme au collier", il suffirait de lui ôter le bijou pour qu'elle disparaisse. » Abracadabra. Persuadés d'avoir à l'œil l'épouse du général Leonov, reconnaissable entre mille, avec son chignon sophistiqué et son tour de cou scintillant sous les lustres, les hommes de la 7^e direction ne remarquent pas la serveuse vêtue d'une coiffe et d'un tablier blancs qui, à peine sortie des toilettes, s'engouffre dans l'ascenseur de service. Sûrs de leur

fait, ils suivent le cortège hétéroclite piétinant en direction de la salle, prête à accueillir l'acte II. En URSS, le ballet est un divertissement populaire, de sorte que toutes les couches de la société moscovite se guignent et se frottent là, les huiles du Parti avec les petits fonctionnaires, les cols bleus crasseux contre les nuques parfumées. Jonna et Tony regagnent leurs sièges. Victoria et John, ceux de Rose et Clint. Rose et Clint, ceux de Lara et Petr. Eux sont déjà loin.

J'ai beau insister, en face à face ce jour-là, puis par mails dans les semaines qui suivent, Jonna ne se souvient plus des détails – elle supervisait le groupe des femmes, Tony celui des hommes. Il lui semble néanmoins qu'après avoir discrètement remis son jeton de vestiaire à Clint, afin que celui-ci puisse troquer sa tenue de touriste contre son uniforme d'officier du KGB, Petr s'est glissé dans le local du personnel où il a endossé, lui aussi, un costume de serveur. Après quoi il a rejoint Lara sous le palais des Congrès, dans l'un de ces innombrables tunnels de brique creusés par les tsars et reconvertis en égouts qui perforent le ventre de Moscou.

Jonna et Tony ne sont informés de l'issue de l'opération qu'en 1991, soit deux ans après les faits. La faute au sacro-saint principe du *no need to know*, en vigueur dans les services anglo-saxons – les Mendez n'ayant *pas besoin de savoir*, personne ne leur a rien dit. Jonna décrit les circonstances avec ce drôle d'enthousiasme, à la fois débordant et contenu, qui la caractérise : « Nous avons appris la nouvelle le jour de notre mariage. C'était le cocktail. Nous buvions du champagne en compagnie de nos invités, dont Rose, Victoria, John et Clint faisaient partie, quand un couple de serveurs a attiré mon attention. L'homme m'était familier, sa constitution athlétique et ses cheveux coupés court me disaient quelque chose. Il portait un petit bouc et une moustache taillée avec une précision quasi militaire. La jeune femme à ses côtés était sublime, elle avait les cheveux blonds, mi-longs et des lunettes en écaille. » Plus je vois Jonna venir, plus je me dis que non, ce n'est pas possible. Et pourtant, si : « Elle a rempli les flûtes de chacun, ensuite le serveur a saisi une coupe, l'a levée, et a lancé à la ronde : “*Let's rock and roll!*” avec un fort accent d'Europe de l'Est. Cette phrase, aucun de nous ne l'avait oubliée, c'était la formule de reconnaissance qu'une fois parvenu dans les égouts, Petr Leonov devait adresser à notre collègue chargé de les orienter, lui et sa femme, jusqu'à la sortie. C'étaient eux. Les Leonov étaient devant nous. » Comment se sont-ils retrouvés là, dans le Maryland, qui plus est le

jour de leur mariage ? « Nous ne le savions pas à l'époque, mais l'officier de la CIA mandaté pour faciliter leur installation aux États-Unis était l'un de nos amis, que nous avons invité. Cette visite, c'était son cadeau surprise. »

Tout s'était donc passé comme prévu. Une fois remontés à la surface, les Leonov sont réceptionnés par une autre équipe de la CIA, qui les fait transiter clandestinement jusqu'à une capitale balte, où ils récupèrent leurs nouveaux papiers d'identité et documents de voyage dans une boîte aux lettres morte cachée dans un jardin public. Puis c'est la grande traversée vers les États-Unis. Rien à déclarer en revanche, du côté de Jonna, Tony, Victoria et John, qui à l'issue de la représentation regagnent leur hôtel sans être inquiétés. Seuls Rose et Clint, emmitoufflés dans les riches manteaux des Leonov, sont appréhendés au niveau de la station de métro Prospekt Marksa par deux officiers du KGB persuadés d'avoir affaire au couple de Russes – peut-être avaient-ils reçu l'ordre de les arrêter ? Clint leur tend sa carte d'identité diplomatique américaine. Réalisant leur méprise, les officiers bafouillent deux mots d'excuse et rebroussement chemin, décidés à retrouver leurs cibles.

Je fais remarquer à Jonna que, dans le contexte d'un film, l'apparition des Leonov à leur mariage constituerait une excellente scène de clôture. En fait, le scénario entier mériterait d'être vendu à Hollywood. Tous les ingrédients du blockbuster sont réunis, les espions, les méchants Russes, l'histoire d'amour, les scènes d'action, le coup de théâtre final. En plus (je m'emballe), la production pourrait écrire « inspiré de faits réels » dans le générique de début, ce qui, de nos jours, semble être la condition *sine qua non* pour qu'un projet coûteux soit financé. Jonna attend gentiment que j'aie terminé. Puis elle me dit qu'évidemment, ils y ont déjà pensé. « L'adaptation de *Spy Dust* flotte quelque part à Tinseltown... Mais je dois dire que nous portons un regard de plus en plus cynique vis-à-vis de l'industrie. Vous rencontrez ces gens, ils sont superexcités par votre histoire, sauf qu'après, vous n'en entendez plus jamais parler. » Elle a « adoré » assister à la production d'*Argo*. Elle rêve de monter une émission de télévision qui « dédramatiserait » le monde du renseignement. « Ce qui se passe en coulisses m'a toujours fascinée. » Avant de me prendre dans ses bras, m'honorant d'un de ces *hugs* surprenants dont les Américains ont le secret, Jonna me fait cet aveu coupable : « Je ne devrais pas dire ça. Notre travail était extrêmement, mortellement sérieux. Mais qu'est-ce que c'était amusant de le faire !... » De retour dans le fauteuil club orange, près de la porte d'entrée blanchie par la neige, Tony opine lentement du chef : « *Yeah, it was fun.* »

-
1. *Argo*, L'Archipel, 2013.
 2. Tony Mendez, *The Master of Disguise : My Secret Life in the CIA*, William Morrow, 1999.
 3. La traduction littérale, « chef du déguisement », n'est pas satisfaisante. En effet, contrairement au terme français, *disguise* ne désigne pas seulement la transformation physique d'un individu. Il recouvre également les dispositifs de dissimulation mis au point pour faciliter le recueil d'informations des officiers et des agents sur le terrain (caméra cachée dans un sac à main, boutons de manchettes creux pour y loger des microfilms, etc.).
 4. Dans *Argo*, le personnage de John Chambers est interprété par John Goodman.
 5. À l'époque, Jonna ne le sait pas, mais la CIA n'a que faire de cette machine – une taupe idéalement située au sein du dispositif soviétique lui transmet déjà les communications qui l'intéressent. L'opération à laquelle Jonna a participé n'est qu'une diversion destinée à couvrir leur agent. L'épisode est raconté en détail dans le livre cosigné par les Mendez, *Spy Dust : Two Masters of Disguise Reveal the Tools and Operations That Helped Win the Cold War*, Atria Books, 2002.
 6. Tony Mendez, *The Master of Disguise*, *op. cit.*
 7. Direction du KGB chargée de la surveillance.
 8. Les noms et prénoms des Leonov et des officiers de la CIA participant à l'opération ont été modifiés. L'auteure a repris les pseudonymes utilisés par Jonna et Tony Mendez dans leur livre *Spy Dust*, *op. cit.*
 9. Siège central des services secrets soviétiques, puis russes, ce bâtiment de neuf étages abrite des bureaux et, au sous-sol, des cellules.

L'insondable mystère de la disparition de l'article scientifique belge (épisode 1/2)

Depuis le temps, je maîtrise le protocole. Présenter sa carte d'identité au vigile assis dans la cage de verre, près de la porte. Choisir un casier, comme à la piscine. Y entreposer ordinateur portable, smartphone et sac à main. Toutes ses affaires, en fait, hormis un bloc et un stylo. Remettre la clé métallique du casier au vigile, le temps de passer le portique de sécurité. Passer le portique. Récupérer la clé. Attendre le déverrouillage de la porte. Suivre le vigile dans l'enfilade de couloirs gris. Lui faire remarquer, pour la forme, qu'on connaît le chemin jusqu'à la salle de réunion. S'entendre dire qu'ici, au comité permanent R, aucune personne étrangère au service n'a le droit de déambuler seule. Soupirer.

En Belgique, deux organismes publics se partagent les tâches de renseignement. Le premier, la Sûreté de l'État, est la structure civile chargée de la protection du territoire, comme la DGSI en France, ou le MI5 au Royaume-Uni. Le second est son pendant militaire, le Service général du renseignement et de la sécurité (SGRS), qui opère à la fois à l'étranger et sur le sol belge. Le rôle du comité permanent R, qui dépend du Parlement, consiste à contrôler les activités et le fonctionnement des deux services. C'est dans ses locaux, rue de Louvain, à Bruxelles, que notre groupe de travail se rassemble tous les deux mois depuis plus d'un an.

La plupart du temps, nous sommes sept. Six femmes, dont des analystes et des opérationnelles faisant, ou ayant fait partie, de l'une ou l'autre organisation, une commissaire auditrice du comité R, la responsable du contre-espionnage d'une organisation internationale, et le commissaire divisionnaire Patrick Leroy. Au SGRS depuis 1980, ce petit homme farceur,

crâne chauve et nœud papillon Disney, a été sollicité par sa direction pour coordonner la préparation du centenaire du service, le 6 novembre 2015. Pour marquer le coup, le SGRS souhaite publier un ouvrage collectif retraçant l'histoire de la maison. Informé de mes recherches par un contact commun, Patrick m'avait appelée fin 2013 pour me demander si j'accepterais de contribuer à la rédaction d'un article scientifique d'environ vingt pages consacré aux femmes dans le renseignement belge. Ma participation serait bénévole, le budget étant évidemment « restreint », mais l'opération pourrait s'avérer un *win win*, plusieurs professionnelles, et pas des moindres, ayant rejoint le groupe. Séduite par l'incongruité de la proposition, la perspective d'élargir mon réseau et le charme inoffensif de l'accent belge, j'avais dit oui, inconsciente de la charge qu'allait représenter ce travail.

Ce matin de mars 2015, j'en vois enfin le bout. Les filles ont cuisiné des gâteaux, dans le même esprit festif que les professeurs de collège à la veille des vacances. Lorsqu'il me fait la bise (en Belgique, on se contente d'une), un vrai bisou appuyé, comme le font les enfants, Patrick laisse échapper un « mmmm » encore plus gourmand que d'habitude. Il faut dire que, sous mon impulsion, l'article commence à prendre tournure. Quelques semaines plus tôt, j'ai fait valider à l'équipe mon ébauche de plan en trois points. Après quoi, j'ai mis en ligne un document de traitement de texte, accessible à toutes, dans lequel chacune était invitée à rentrer les informations et les témoignages qu'elle avait recueillis. Au total, nous avons interrogé une quinzaine de femmes membres, ou ex-membres, des services belges. Parmi elles, deux anciennes commissaires de la Sûreté de l'État. La première avait enchaîné les anecdotes sur les « douches sans porte », les « blagues salaces » et les « calendriers “youplala” » des collègues avec lesquels elle avait dû composer à son arrivée dans le service, en 1981. « J'ai fini par réussir à leur faire décrocher leurs photos pornos, s'était-elle félicitée. Plus sérieusement, il a fallu se battre pour être perçue comme autre chose que du personnel de seconde zone. J'ai dû négliger mes enfants, utiliser un vocabulaire de corps de garde. Me comporter comme un homme, en fait. » La seconde avait raconté pourquoi, nommée à la tête d'un poste de province dans les années 2000, elle avait favorisé l'embauche d'inspecteurs féminins. « Les femmes étant généralement plus attentives aux autres que les hommes, elles cernent mieux leurs interlocuteurs. En outre, les gens ne soupçonnent pas qu'une femme puisse les surveiller, car le stéréotype de l'agent secret reste masculin. » Son équipe comptait alors six femmes pour sept hommes. « Les confrères

appelaient mon poste la “gynocratie” ! On m’a aussi reproché d’utiliser des femmes pour traiter des sources issues de l’islam radical. Alors que, dans les faits, cela ne pose presque jamais problème. »

Ce n’est pas Christelle² qui dira le contraire. Officier traitant à la Sûreté de l’État depuis trente ans, elle recrute ses informateurs au sein des communautés kurde, pakistanaise et tchéchène installées dans le pays. Pour amener ses sources à collaborer, elle n’hésite pas à pratiquer la « stratégie de l’assistante sociale » : « Je les aide à régler leur situation administrative, auprès de l’Office des étrangers par exemple, je leur donne des conseils pour trouver un logement, un boulot, pour effectuer les démarches auprès des services sociaux. Ils savent qu’ils peuvent m’appeler si besoin. En échange, je peux leur demander la lune. » Son sexe a rarement joué en sa défaveur. « Une fois, se souvient-elle, il m’est arrivé d’avoir des difficultés à entrer en contact avec le responsable d’une association musulmane radicale. L’individu refusait de me recevoir car j’étais une femme, européenne de surcroît. Je me suis présentée à son domicile, la tête couverte d’un hijab, et j’ai demandé à parler à son fils. Âgé d’une trentaine d’années, il est né en Belgique, et s’exprime très bien en français. Il a convaincu son père de me laisser entrer. J’ai ôté mes chaussures, et me suis assise à la place que le patriarche m’indiquait : par terre, sur un tapis, derrière mes deux interlocuteurs qui eux, étaient installés dans des fauteuils... Je ne pense pas que son but était de m’humilier ; son comportement était conforme aux coutumes de son clan. De toute façon, l’important était d’obtenir le renseignement, et je l’ai obtenu. À la réflexion, je ne suis pas sûre qu’un collègue masculin s’en serait aussi bien sorti. Les hommes manquent parfois d’humilité et ont tendance, dans ce genre de situation, à adopter un comportement gendarmesque. »

Cela n’avait pas été simple de faire le tri dans la masse des témoignages. J’avais lu, relu, écrémé et réagencé le tout, de façon que le groupe ait une vision globale du contenu de l’article, que, après la réunion d’aujourd’hui, il ne me resterait plus qu’à mettre en forme. Ma voisine de droite suggère de remplacer la notion d’« intuition féminine » par celle d’« empathie », moins galvaudée. L’assistance approuve. « Je trouve aussi qu’on n’insiste pas assez sur l’idée d’endurance, poursuit-elle. L’histoire des femmes dans le renseignement est une histoire de mérite. Quand j’ai rejoint le contre-espionnage, au début des années 2000, j’ai compris qu’il me faudrait être deux fois plus performante que les hommes. » Je soulève la question du titre. Les filles préfèrent-elles un intitulé consensuel – « Les femmes dans le

renseignement belge », ou revendicatif – « Les femmes dans le renseignement belge : un défi permanent » ? Toutes penchent pour la deuxième option. « Attention quand même à ne pas tomber dans la caricature », alerte une ancienne du SGRS, pour qui « être une femme ne constitue ni un avantage ni un inconvénient ». « Il ne s'agit pas de prouver la supériorité des femmes par rapport aux hommes, mais de défendre une complémentarité des approches. » Voilà, dis-je, qui fera une excellente conclusion. Je referme mon bloc-notes. La spécialiste du contre-espionnage regarde sa montre et, soudain affolée, rabat les pans de sa chemise cartonnée, envoie une bise à la ronde – « On se voit en novembre ! » – et disparaît. Elle a deux enfants, occupe l'un des postes les plus sensibles de Bruxelles, pourtant elle n'a manqué aucune de nos réunions. Je souris chaque fois qu'elle m'envoie un mail aux heures de bureau. « Je t'embrasse fort » ou « Je reviens vite vers toi », termine-t-elle. Avant d'ajouter : « Et je cours... » Je l'ai vue faire. Elle court vraiment.

Pour clore la séance, Patrick nous expose le programme du 6 novembre. Les célébrations du centenaire commenceront par un colloque au palais des Académies, au cours duquel le livre sera présenté au public. Le SGRS nous gratifiera ensuite d'un cocktail. Je prends Patrick à partie : nous aurons toutes un exemplaire de l'ouvrage, n'est-ce pas ? Le commissaire dit « Oui, j'espère, on devrait pouvoir s'arranger », et invite celles qui ont le temps de déjeuner à migrer au restaurant italien voisin, rue de la Croix-de-Fer. Je ne rate jamais les repas au Pasta Bar. D'une, les linguine aux couteaux de mer y sont délicieuses. De deux, le chianti aidant, il s'y raconte toujours des choses passionnantes.

Ce midi, mes amis belges pestent contre le manque de moyens dévolus à la lutte antiterroriste. Dix mois plus tôt, le 24 mai 2014, Mehdi Nemmouche tuait quatre personnes au Musée juif de Bruxelles. Le Français s'était radicalisé en prison avant de rejoindre les rangs du groupe État islamique en Irak et au Levant, l'un des groupes djihadistes engagés dans la guerre civile syrienne. Arrêté à Marseille six jours après la fusillade, il s'est fait extraditer vers la Belgique en juillet. « Ce pays est un gruyère », regrette-t-on ici. « Les radicaux entrent en Europe par la Belgique, car ils savent que nous avons moins d'effectifs pour réaliser les contrôles, renchérit-on là. Nous recevons sans arrêt des appels de la DGSI pour nous avertir de leur arrivée sur le territoire. On est censés les filer, les photographier, mais on n'est pas assez nombreux. Voilà pourquoi les Français ont tardé à extraditer Mehdi Nemmouche : ils avaient peur qu'il s'évade. » Aurions-nous eu cette conversation au printemps 2016, après les attentats parisiens du 13 novembre

2015 et les attaques bruxelloises du 22 mars 2016, je leur aurais dit que si la Belgique est un gruyère, la France est un emmental, et qu'à défaut de savoir se défendre, nos deux pays pourraient relancer la consommation de fromages à trous. Mais nous ne sommes qu'en mars 2015 et, à l'époque, je m'étonne surtout de leur franchise.

Le déjeuner au Pasta Bar est aussi le moment que je préfère pour rappeler à Patrick qu'il me doit un sacré coup de main. A-t-il téléphoné, comme il s'était engagé à le faire, à cette ancienne commissaire de la Sûreté de l'État pour lui proposer de participer à mon livre ? Qu'en est-il de cette Géorgienne dont il m'avait parlé, et qui pourrait avoir des liens avec les services russes ? Patrick est comme toujours désolé. La Belge refuse de se confier davantage, et la Géorgienne n'a répondu à aucun de ses mails. « Tes recherches avancent-elles malgré tout ? » s'inquiète-t-il. Tu as vu cette enquête, la semaine dernière, sur les femmes de la DGSE ? » Et comment, je l'ai vue ! Le 28 février, *Madame Figaro* publiait un article de huit pages, « classées top secrètes », basé sur l'interview de quinze officiers féminins. Impossible de réaliser ce travail sans l'aval de la DGSE. Le magazine à peine refermé, j'avais écrit une énième fois au chargé de communication de la maison. Qui m'avait répondu, pour la énième fois, que « pour des raisons de sécurité », la direction ne souhaitait pas aller « au-delà de cette communication ponctuelle ». Patrick m'écoute maugréer, gêné. Je n'ai pas besoin de beaucoup me forcer pour avoir l'air affligé. Il soupire, fait diversion en demandant la note au garçon. Je m'en veux un peu, mais j'espère bien qu'il culpabilise. Et que ce déjeuner, il aura la courtoisie de me l'offrir.

1. Aucune d'entre elles n'a souhaité être interviewée de façon plus approfondie pour ce livre.

2. Le prénom de Christelle a été modifié.

Les amies de mes amies sont mes amies

Chère Chloé,

Jonna Mendez m'a envoyé votre adresse mail, disant que vous souhaitiez me parler dans le cadre d'un livre que vous êtes en train d'écrire. Envoyez-moi, si vous le voulez bien, le détail de ce dont vous avez besoin, et peut-être que nous pourrions organiser un rendez-vous quelque part.

Bien à vous,

Stella Rimington

Trois ans que j'attendais ce mail. Après ma visite au pensionnat privé de Gresham's, dans le Norfolk, où l'ancienne patronne du MI5 m'avait consacré en tout et pour tout une huitaine de minutes, j'avais mené une cour acharnée auprès de son agent littéraire. Je voulais, il m'était nécessaire, que Stella Rimington participe à ce livre. J'avais lu et fiché ses Mémoires¹, dont j'avais retenu que rien dans sa vie ne s'était passé comme prévu. Élevée à la dure par des parents besogneux (sa mère était sage-femme, son père ingénieur du fer), la jeune Stella nourrissait pour elle-même l'ambition mesurée des femmes de son temps : entamer une carrière tranquille, aux archives départementales en l'occurrence, qu'elle interromprait au gré de ses grossesses. Contre toute attente, Rimington est devenue le symbole conquérant de la féminisation du MI5, pour ne pas dire du monde du renseignement dans son entier. Seule, elle a ouvert la voie à tous les étages ; avant elle, aucune Britannique n'avait accédé au grade d'officier, encore moins au poste prestigieux d'officier traitant. Elle a été la première femme à prendre la tête du contre-espionnage, puis du contre-terrorisme, avant de rentrer définitivement dans l'Histoire en acceptant le siège de directrice générale. En 1992, une femme numéro un d'un service de sécurité intérieure, il n'y avait qu'au Danemark qu'on avait déjà vu

ça.

J'ignore si son agent littéraire, Georgina Capel, a des velléités d'écrivain. En tout état de cause, je lui reconnais un réel talent dans l'art, sans cesse renouvelé, d'éconduire les sollicitateurs. Fatiguée de jouer à ce petit jeu de questions (sans) réponses, je finis par laisser Mrs Capel tranquille, jusqu'à ce qu'un événement – ou plutôt trois – me pousse à la harceler de nouveau.

Novembre 2013. Un ancien directeur de la DST me confie ne pas comprendre pourquoi je m'obstine à poursuivre Stella Rimington, alors qu'Elizabeth Manningham-Buller, à la tête du MI5 de 2002 à 2007, est de son point de vue « beaucoup plus valable ». Pour ce qui est des compétences de chacune, je ne sais pas. Pour le reste, le policier a raison. J'ai d'autant moins d'excuses à ne pas avoir exploré cette piste que la baronne « EMB » est facile à joindre : il suffit de lui écrire à la Chambre des lords, où elle siège à vie depuis 2008. Je m'exécute. Deux semaines plus tard, je reçois un appel en absence d'un numéro inconnu. Je consulte mon répondeur, persuadée d'avoir affaire à un commercial de Canal Plus. Dès les premières secondes du message, je me fige. D'une voix posée, Elizabeth Manningham-Buller m'informe qu'elle a pour politique de ne jamais accorder d'interview à la presse. Depuis cet appel manqué, je décroche toujours mon téléphone, que le numéro s'affiche ou non. La baronne n'a jamais rappelé.

Janvier 2014. Pour mon anniversaire, un ami bien inspiré m'offre le dernier roman de l'écrivain britannique Ian McEwan, *Opération Sweet Tooth*². L'histoire se passe en Grande-Bretagne, au début des années 1970. L'héroïne, une jeune diplômée de Cambridge passionnée de littérature, est recrutée par le MI5 pour accomplir une drôle de mission : manipuler un romancier, de façon à lui faire écrire des livres en accord avec l'idéologie du gouvernement. La figure de Stella Rimington est convoquée dès le troisième chapitre, quand la narratrice confie son admiration pour cette « mère célibataire qui deviendrait un jour directrice générale ». Ian McEwan l'a rebaptisée « Millie Trimmingham », mais quiconque a lu les Mémoires de l'ancienne patronne du Security Service la reconnaîtra à ces quelques mots : « Nous croyions déceler un soupçon de rébellion dans les vêtements qu'elle portait, des imprimés et des foulards de couleurs vives, authentiques, achetés au Pakistan où elle avait travaillé pour le MI5 dans quelque avant-poste aux confins de la civilisation [...]. Surtout, bien que l'esprit du temps ait lentement fait évoluer les services secrets, elle fut une pionnière, la première à crever le plafond de verre auquel

se heurtaient les femmes. Elle le fit calmement, avec tact. »

Mars 2015. Un rapport publié par la commission Renseignement et Sécurité du Parlement britannique rappelle que seuls 37 % du personnel des services nationaux sont des femmes, le plus souvent préposées à des postes subalternes, et préconise le recrutement de « mères de famille ». « Une grande partie du travail effectué, au MI5 en particulier, est basé sur le relationnel et la confiance », explique l'auteure du texte, la députée Hazel Blears, pour qui « les femmes qui ont eu des enfants [...] ont une expérience de vie différente ». Je pense à Stella Rimington, qui élevait seule ses deux filles, de douze et seize ans, lorsqu'elle a été nommée pour la première fois à un poste de direction, en 1986. Je sais bien, depuis le temps, que je tambourine à la mauvaise porte, pourtant c'est plus fort que moi, je renvoie un mail à Georgina Capel. Pas de retour. Clairement, cette stratégie n'est pas la bonne. Je profite d'un échange de mails avec Jonna Mendez, qui m'a reçue tout récemment chez elle, pour lui parler de l'impasse Rimington. J'ai lu sur le site internet du Spy Museum que la Britannique faisait partie, comme elle, du conseil d'administration du musée. Les deux femmes se connaissent-elles ? Si oui, Jonna serait-elle prête à me recommander auprès de Stella ? Bien sûr, lui écris-je, j'ai maintes fois démarché son agent littéraire, malheureusement elle et moi rencontrons de légers problèmes de communication. « Q » n'a pas donné suite à mon mail. Elle a fait mille fois mieux : elle l'a transféré à son amie anglaise.

1. Stella Rimington, *Open Secret*, *op. cit.*

2. Ian McEwan, *Opération Sweet Tooth*, Gallimard, 2014.

Stella

«Le travail affecte votre personnalité. De deux choses l'une, soit vous étiez une personne réservée avant d'intégrer le service, soit le service a fait de vous une personne réservée.»

Stella Rimington m'a donné rendez-vous devant le pub du village, un bourg de mille habitants situé à une poignée de kilomètres de Norwich, dans le même comté de l'est de l'Angleterre où nous nous sommes rencontrées la première fois. Plus j'observe la placette, un ovale barré d'une bande de gazon hérissé de chênes, plus j'ai le sentiment que tout est en ordre, que le décor a été planté spécialement pour son apparition. Une dizaine de maisons mitoyennes, en silex ou en brique, bordent chaque côté de la route. Certaines portes d'entrée sont capuchonnées de vigne vierge, piquée çà et là de roses. À l'extrémité ouest, après le salon de thé (qui propose ce jour-là une tarte au *Broadland ham*, un jambon fumé de la région), une façade entière se dérobe sous une avalanche de glycine. Il n'est plus si tôt – au moins 10 heures –, pourtant pas un riverain, pas une voiture, ne vient perturber la scène. Sans la présence anachronique, au milieu de la place, d'une cabine téléphonique rouge au toit jauni par les lichens et les fientes d'oiseaux, je me rêverais sur le set romantique d'une série en costumes à la *Downton Abbey*. Pour que la prise de vue soit parfaite, il faudrait que Stella Rimington arrive par le sud, que sa silhouette impatiente et sévère se détache sous l'arche de la porte fortifiée qui garde l'entrée de la vieille ville. Qu'elle surgisse par là, et l'interview se passera bien. Qu'elle vienne d'ailleurs, et ma journée sera perdue. Je me poste devant l'arche et j'attends, en proie à la superstition.

Je ne la reconnais pas tout de suite. Elle porte une doudoune aussi peu flatteuse qu'une doudoune peut l'être, boîte – « ar- throse », lâchera-t-elle plus

tard –, et donne l'impression de se faire littéralement *tirer* par Molly, un labrador de quatre ans fâché à mort avec sa laisse. Je vais à leur rencontre sous la voûte de pierre. Nous franchissons la porte médiévale et suivons la chienne, qui soudain quitte la route pour s'embarquer dans une ruelle herbeuse serpentant entre les cottages. « *Hi Stella!* » salue, depuis l'intérieur de son garage, un voisin penché sur le capot de sa voiture de collection. Molly s'immobilise devant une maison de silex aux pierres uniformément rondes et apparentes. Stella Rimington m'explique qu'elle possède deux cottages. Celui-ci, dans lequel elle vit, et celui d'à côté, qu'elle réserve à ses deux filles, lorsqu'elles lui rendent visite. « Nous discuterons dans la maison des enfants, précise-t-elle. Ce n'est pas chauffé, mais je vais préparer du thé. » Elle me précède dans la cuisine, ouvre trois placards différents avant de mettre la main sur la bouilloire. Pour meubler le silence, et parce que la question me brûle les lèvres, je lui demande si elle aurait accepté de me recevoir sans l'intervention de Jonna Mendez. « Non, je ne pense pas que je me serais donné cette peine, répond-elle franchement. Mais vous vous êtes fait à Washington une amie précieuse. Jonna est très persuasive. »

L'ancienne directrice du MI5, quatre-vingts ans, n'a pas de temps à perdre avec les journalistes. Dans deux mois, elle doit rendre le manuscrit de son neuvième roman, *Breaking Cover*, dans lequel son héroïne récurrente, l'officier du MI5 Liz Carlyle, devra neutraliser un espion russe actif sur le sol anglais. Outre le Spy Museum de Washington, Dame Rimington est membre du conseil d'administration de Refuge, une association caritative venant en aide aux victimes de violences conjugales. Elle intervient également en entreprise, où elle échange avec des groupes de femmes sur le thème de l'égalité professionnelle. De temps à autre, elle accorde des interviews au journal *The Guardian* ou à la BBC. « Je réponds aux questions sur les années où j'étais en poste, indique-t-elle, en revanche je ne m'exprime jamais sur les affaires courantes. Les gens s'imaginent que je suis maintenue informée alors qu'il y a longtemps que je ne suis plus dans la boucle. » Elle n'a pas l'air de mépriser les médias outre mesure. Elle serait en droit de le faire, pourtant. N'était-elle pas, à l'époque de sa nomination, la Britannique la plus harcelée par les paparazzis après Lady Diana ?

L'existence du MI5 est officiellement reconnue en 1989, lorsque le Parlement britannique vote une loi-cadre historique, le *Security Service Act*, établissant ses missions et responsabilités. Jusqu'ici, celles-ci n'étaient caractérisées que par une page d'instructions transmises en 1952 par le

ministre de l'Intérieur, Maxwell Fyfe, au directeur général du MI5. Composée de six petits paragraphes, la *Maxwell Fyfe Directive* n'était pas juridiquement contraignante et ne soumettait le service à aucun organe de contrôle. Le texte de 1989 change la donne. Désormais, les contre-espions de Curzon Street devront agir selon une base légale et, en cas de litige, répondre de leurs actes auprès de la justice. Démocratie : 1 ; régime d'opacité : 0. À l'inverse du FBI, qui, dès sa création en 1936, s'est incarné dans la personne de son directeur, le très hollywoodien J. Edgar Hoover, le MI5 a toujours voué un culte immodéré au secret. Ainsi, avant 1992, jamais le service britannique n'avait communiqué l'identité de son numéro un que, faute d'une réalité à laquelle se raccrocher, le public identifiait plus ou moins consciemment à un supercroisement de Sean Connery avec John Le Carré. « Dans l'idée, je n'étais pas opposée à cette annonce, qui allait dans le sens de la loi de 1989, que j'avais soutenue, se souvient Rimington. C'est l'amateurisme dont le gouvernement a fait preuve que je regrette. On ne m'a informée de ma promotion que quelques jours avant. Je ne m'étais même pas portée candidate pour le poste... Je leur ai demandé quel était le plan com. Il n'y en avait pas. Pas de photo de prévue, pas d'interview, juste la publication de mon nom. Personne n'avait anticipé la portée de l'événement, qui s'est avéré un désastre personnel. »

Dès l'annonce de sa nomination, les médias sont devenus fous. « Ils voulaient tous savoir qui était cette femme qui occupait un poste d'homme, se rappelle-t-elle. Comme ils n'avaient pas d'éléments, ils ont fait de moi une Mata Hari, une *James Bond girl*, un monstre féroce de Whitehall, alors que je n'étais rien de tout cela. » Les chaînes d'information invitent les téléspectateurs qui auraient des tuyaux à se manifester. Dans ces conditions, il ne faut que quelques jours aux paparazzis pour mettre un visage sur la nouvelle obsession du pays. Déception : non seulement Stella Rimington a une coupe au bol, mais elle fait ses courses au supermarché comme tout le monde. « Que le premier membre des services secrets à leur être présenté soit une femme au physique de "prof", comme cela m'a été rapporté, que cette femme soit ordinaire et qu'elle habite dans un quartier ordinaire, les gens ne savaient pas comment réagir, c'était trop pour eux », analyse-t-elle. Tirailée entre le désir de nourrir les fantasmes et l'exigence de vérité, la presse populaire multiplie les titres paradoxaux et racoleurs : « *Housewife Superspy* » (« La top espionne au foyer »), « *Mother of two gets tough with terrorists* » (« Mère de deux enfants, elle mène la vie dure aux terroristes »), « *Queen of all your secrets* » (« La reine de tous vos secrets »). L'histoire fait tellement

vendre que, au motif hypocrite d’alerter le public sur la vulnérabilité de l’intéressée face au risque terroriste, le *Sunday Times* embauche un détective privé qui dresse la liste des numéros de téléphone composés depuis son domicile, égrène les dépenses figurant sur ses relevés bancaires et révèle, scoop !, le nom de sa boutique Marks & Spencer préférée. « Le problème, grince Stella Rimington en détachant froidement chaque syllabe, c’est qu’au même moment, l’IRA provisoire développait ses activités en Grande-Bretagne. En février 1991 déjà, ils avaient visé Downing Street³ par des tirs de mortier. » Les républicains irlandais, elle les connaît bien : avant de prendre la tête du MI5, elle dirigeait le département du contre-terrorisme, dont la priorité était la pacification du conflit en Irlande du Nord. Inutile de dire qu’après le Premier ministre John Major, elle constitue une cible de choix. Le jour où *The Independent* publie la photo de sa maison, Stella Rimington se résout à faire ses valises. Sage décision. Peu après, la police trouvera chez un individu en lien avec des terroristes une coupure de presse mentionnant son adresse. « C’était très perturbant », euphémise-t-elle. D’autant qu’aucune solution de relogement n’avait été envisagée : « Mon aînée Sophie était à l’université. J’étais seule avec Harriet, qui préparait son A-level⁴. Nous avons habité un temps dans un appartement situé au-dessus de nos bureaux de Grosvenor Street, avant d’emménager dans une maison à peine salubre, qui nécessitait un an de travaux. Harriet était mal à l’aise à l’idée d’emprunter un faux nom. Elle vivait dans la peur des journalistes et de l’IRA. Elle n’invitait à la maison que ses amis les plus proches. »

Molly débarque comme une furie et se frotte le dos contre les genoux de sa maîtresse, installée dans une antique chaise à bascule tapissée à l’aiguille. « *Hello, gorgeous!* » l’accueille Stella Rimington en lui tapotant le flanc. Déconcentrée par l’irruption du fauve, j’ai perdu le fil de mes questions. À la place de son amie anglaise, Jonna Mendez m’aurait remise sur les rails en me soufflant le dernier point soulevé. Ou bien elle aurait souri, ou parlé pour ne rien dire, ce qui m’aurait aidée. Stella Rimington me regarde en silence. Elle attend. À certains égards, elle me rappelle ces stars américaines qui se contentent en interview de faire le job. Serviabiles et volontaires, tant que le temps imparti n’est pas écoulé, et que vous ne vous aventurez pas sur le terrain privé. L’ancienne DG du MI5 n’a pas besoin de moi. Je me doute que plus vite cet entretien sera terminé, plus vite elle pourra reprendre le cours méthodique de ses journées – promener le chien, consulter ses mails, déjeuner, promener le chien, écrire, jardiner, promener le chien. Je choisis

finalement de poursuivre la conversation engagée sur ses filles. Dans le post-scriptum de son autobiographie⁵, Stella Rimington raconte que sa retraite, en 1996, n'avait « pas bien commencé ». « Quand, après mon dernier jour de travail, je suis rentrée à la maison les bras chargés d'un carton rempli de babioles du bureau et d'un bouquet de fleurs offert par les collègues, j'ai été surprise par la réaction d'Harriet. Elle a dit : "Alors voilà, c'est fini ?", puis elle a fondu en larmes⁶. » J'ai beau désapprouver l'idée reçue selon laquelle les mères, *a fortiori* actives, sont seules responsables des contrariétés de leurs enfants, je m'interroge : n'a-t-elle jamais culpabilisé de l'impact de son travail sur la vie de ses filles ? « Non, assure-t-elle. Bien sûr, j'aurais préféré qu'après ma nomination, elles n'aient pas à subir le harcèlement des médias. Appelez cela de la culpabilité si vous voulez. Je préfère parler de regret, car je n'avais aucun pouvoir sur la situation. Quant à mes activités antérieures, je ne crois pas que Sophie et Harriet en aient souffert. »

Stella Rimington n'a pas encore d'enfant lorsqu'elle rejoint le MI5, en 1969. « Vous auriez dû me voir à mon entretien d'embauche, sourit-elle. Nous rentrions d'Inde, où mon mari John avait servi comme diplomate pendant quatre ans. J'ai été reçue par un homme en costume et une femme austère, qui m'a sûrement trouvée très exotique, avec ma veste de tailleur rayée en soie sauvage, ma minijupe et mon petit chapeau. En fait, je ne savais pas grand-chose de l'organisation que je cherchais à intégrer. » À New Delhi, elle avait travaillé un temps comme secrétaire du représentant local du MI5, mais sa connaissance du service s'arrêtait là. « Je répondais au téléphone, je tapais à la machine et je préparais le courrier. J'avais pris le poste pour m'occuper. Je me sentais inutile, le rôle d'épouse de diplomate ne me satisfaisait pas. »

Les femmes, au MI5, n'étant pas éligibles aux postes d'officiers, elle débute sa carrière au grade subalterne d'officier auxiliaire. En même temps que je l'écoute parler, je fais le calcul : en 1969, elle avait trente-quatre ans. Titulaire de l'équivalent d'un bac + 5, elle avait travaillé dans la fonction publique pendant cinq ans, comme archiviste, avant de suivre son mari en Inde. « C'est exact, confirme-t-elle. J'avais même atteint un échelon plus élevé que celui proposé par le MI5. » Pourquoi a-t-elle accepté le poste, alors ? « Sûrement pas pour le salaire, ni par un accès soudain de patriotisme... Je crois que je vivais encore dans le fantasme du Grand Jeu. Et puis j'étais persuadée que ce ne serait qu'un job temporaire. » Elle tombe enceinte quelques mois plus tard. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle n'aurait pas repris le travail après la

naissance de Sophie. La place d'une mère était à la maison, pensait-elle. La société britannique entière partageait cet avis, si bien que lorsque, pour des raisons financières, John ayant fait un mauvais calcul en migrant du public vers le privé, la jeune femme revient au MI5 après son congé maternité, les collègues se pincent pour y croire. « Ils venaient tous plus ou moins du même milieu, analyse-t-elle. Certains s'étaient illustrés pendant la Seconde Guerre mondiale, d'autres avaient fait carrière dans les colonies. » Je suis frappée par les similitudes existant entre ce tableau et celui brossé quelques mois plus tôt par Geneviève. MI5 et DST : même combat de dinosaures issus du même moule militaro-conservateur. « Ils n'étaient jamais déplaisants, poursuit Stella Rimington. Simplement, comme leurs épouses ne travaillaient pas, ils ne comprenaient pas bien ce que je faisais là. » À Londres comme à Paris, ces messieurs ont une bonne descente – de scotch et de gin, en l'occurrence. Certains phénomènes s'inventent d'incessants rendez-vous pour passer leurs journées au pub, quand ils ne décuvent pas sans complexes dans le cuir de leur fauteuil. « Pour être honnête, concède Stella Rimington, on ne travaillait pas beaucoup, dans ces années-là. Le service était obsédé par les “cinq de Cambridge”. Nous consacrons toute notre énergie à rouvrir des vieux dossiers, à la recherche de pistes inexplorées. Je n'étais pas entièrement convaincue par l'utilité de cette tâche. »

À la fin des années 1960, le MI5 a identifié quatre des cinq « *Magnificent Five* », ces fils de la haute recrutés par les Soviétiques lorsqu'ils faisaient leurs études à l'université de Cambridge, puis orientés dans différents secteurs clés de la fonction publique. Les trois premiers sont hors de portée des enquêteurs : Donald Maclean, à la tête du département américain du Foreign Office, a été exfiltré vers Moscou en 1951 en compagnie de Guy Burgess, deuxième secrétaire de l'ambassade britannique de Washington. Le top espion du MI6, Kim Philby, les y a rejoints en 1963. Le « quatrième homme », l'historien de l'art et conservateur des collections royales, Anthony Blunt, a été démasqué par le MI5 la même année. Peu désireux de troquer le lustre académique londonien contre le réalisme soviétique, il a préféré ne pas suivre ses compagnons, et négocier l'immunité en échange de ses confessions. « À ce stade, se souvient Stella Rimington, nous ne savions pas exactement comment Maclean, Burgess, Philby et Blunt avaient été repérés, ni qui les avait recrutés. Une équipe composée de quatre ou cinq officiers était chargée d'interroger d'anciens étudiants et enseignants ayant fréquenté Oxford et Cambridge dans les années 1930, de façon à déterminer s'il y avait d'autres

agents dans la nature.» L'auxiliaire Rimington assiste ces officiers pendant trois ans avant d'être autorisée à accompagner l'un d'eux en interview. « Mon collègue et moi avons notamment reçu John Cairncross. C'était la première fois que je rencontrais un vrai espion. »

Cairncross ne sera formellement reconnu comme le « cinquième homme » qu'en 1990, après sa dénonciation par le transfuge russe Oleg Gordievsky. À l'époque où Stella Rimington interviewe Cairncross, le MI5 est « à peu près sûr » que l'ex-haut fonctionnaire du Trésor a fait partie des « cinq » – une note écrite de sa main a été retrouvée dans l'appartement de Burgess. « En revanche, précise-t-elle, nous ignorions l'étendue de ses activités d'espionnage. » Elle l'entend à plusieurs reprises. Les entretiens ont lieu le soir, dans une salle lugubre de l'ancien ministère de la guerre, à Whitehall. « Je vois encore sa silhouette mince, grise, courbée, qui sortait de la nuit invariablement vêtue d'un imperméable Mackintosh », écrit-elle dans ses Mémoires⁷. Curieusement, elle ne s'étend pas tellement plus sur le sujet. Je me rappelle d'ailleurs avoir été frustrée, à la lecture, du peu de lignes consacrées à l'affaire. Les « cinq de Cambridge » ne sont-ils pas unanimement reconnus comme les agents étrangers les plus compétents de l'histoire du KGB ? Quant à John Cairncross, il apparaît, avec le recul, qu'il n'était pas le plus démeritant de la bande. Comme le résumait Christopher Andrew et Oleg Gordievsky⁸ : « Bien que Cairncross soit le dernier des cinq à avoir été identifié publiquement, il a réussi à infiltrer une plus grande variété d'officines du pouvoir et du renseignement que les quatre autres. En moins d'une décennie après son départ de Cambridge, il a servi successivement dans le Foreign Office, le Trésor, le bureau privé d'un ministre du gouvernement, le service de cryptographie GC&CS⁹, et le SIS¹⁰. » C'est lui qui le premier, dès 1940, aurait informé le Kremlin du projet de bombe atomique nourri par les Britanniques et les Américains. Au printemps 1943, alors que l'Armée rouge se prépare à mener la bataille de Koursk contre les forces de Hitler, Cairncross, alors en poste au GC&CS, fournit à Moscou le texte brut d'un message allemand intercepté détaillant la disposition des escadrons de la Luftwaffe. Tablant sur l'effet de surprise, les bombardiers soviétiques ouvrent le feu sans attendre. Bilan : plus de 500 avions allemands à terre, contre 122 côté soviétique. Je fais remarquer à Stella Rimington qu'à sa décharge, Cairncross a surtout œuvré pendant la Seconde Guerre mondiale, à une époque où les Russes étaient les alliés des Anglais. Froncement de sourcils immédiat : « Ce n'en est pas moins totalement répréhensible. L'espionnage est inacceptable sous toutes ses formes. »

Il ne fait aucun doute aujourd'hui que John Cairncross était, pour reprendre l'expression de la Britannique, un « vrai espion ». Or je me suis toujours demandé à quoi cela pouvait ressembler, un vrai espion. Une fois n'est pas coutume, l'ancienne DG du MI5 honore ma confiance d'un sourire entendu. « Il était sombre et déprimé, commence-t-elle. Il répondait par monosyllabes. Quand il faisait des phrases complètes, c'était pour nous renvoyer la balle, ou nous dire qu'il ne se souvenait de rien. J'ai eu la confirmation par la suite qu'il jouait devant nous un personnage. D'après sa nièce Frances, à qui il rendait parfois visite après nos entretiens, Cairncross était un don Juan, un beau parleur. C'était un homme à multiples facettes. » La jeune Stella trouve ces entretiens « frustrants », « agaçants », mais aussi « fascinants ». « Ce type l'avait fait. C'était ça, l'espionnage, poursuit-elle. L'occasion m'était donnée d'essayer de le comprendre. Pourquoi avait-il agi de cette façon ? Comment avait-il pu penser qu'il faisait le bon choix ? » Elle justifie son engagement par l'« arrogance de la jeunesse », doublée d'une personnalité « complexe » : « Les “cinq” étaient des individus éminemment intellectuels, pour qui il était grisant de sortir gagnants d'un débat. Cairncross, par exemple, semblait prendre plaisir à transformer nos discussions en joutes. Son moteur, c'était la cause qu'il soutenait. Il n'avait pas besoin d'être apprécié. Il avait besoin de gagner. » J'ose le parallèle : Stella Rimington aussi a consacré sa carrière à la défense de principes idéologiques forts ; elle aussi se fiche pas mal du regard des autres. « Je ne me considère pas comme un espion à la Cairncross, réagit-elle vivement. Lui était dans la subversion, il se livrait à un travail de sape. Moi, je me suis inscrite dans une démarche de soutien. Pour le reste, c'est vrai que je n'ai pas besoin d'être l'amie de tout le monde. Je suis réservée. C'est le résultat de la vie que j'ai eue. » Elle parle volontiers de son père, employé dans la sidérurgie, un homme « travailleur » et « bon » brisé par le défilé de catastrophes que furent les deux guerres mondiales et la Grande Dépression. Traumatisée par les bombardements de 1940-1941, qui font s'écrouler le plafond de la maison, Stella, six ans, développe le même type de personnalité « pessimiste et anxieux ». « J'ai grandi dans l'idée que la vie n'était pas facile. Qu'il fallait se retrousser les manches, ne jamais regarder en arrière, ni baisser les bras. La philosophie familiale était très dure, il n'y avait pas de place pour le sentimentalisme. J'ai toujours considéré que montrer ses émotions était une forme de faiblesse. »

Stella Rimington disparaît dans le cottage d'à côté chercher de quoi déjeuner. En sortant, elle laisse la porte d'entrée ouverte, « pour Molly ». L'air

visif s'engouffre dans la cuisine, le salon, en une seconde je grelotte, j'ai beau rentrer le visage dans mon écharpe et tirer sur les manches de mon pull, le fantôme de l'hiver est parmi nous, température : 10, ressentie : moins 10, pour un peu la chaise à bascule tanguerait sous l'effet du vent, il me semble même voir danser les toiles d'araignée engluées au plafond. Cette maison est froide. Stella Rimington est froide. Pas une fois au cours de la matinée elle ne m'a posé de question personnelle. Lorsque la conversation a dérivé sur les Mendez, j'ai réalisé avec effarement qu'elle ignorait que Jonna et Tony avaient un fils. J'ai pris l'initiative de lui donner de leurs nouvelles. Elle a paru sincèrement intéressée. Nul doute, en ai-je déduit, que sa discrétion est une forme de politesse. Elle doit me trouver bien indélicate. À son contact, je parle vite, je m'emmêle les mots et m'en excuse, dans le pire des cas je reformule trois fois mes questions, pour les adoucir, pour être sûre de me faire comprendre, parce que ainsi je retarde sa réaction, que j'appréhende. Souvent, elle ouvre de grands yeux surpris par mon effervescence et, a-t-elle l'air de penser, ma naïveté. Comme lorsqu'elle me raconte qu'un jour, l'école l'avait appelée pour la prévenir que Harriet était souffrante, et qu'elle avait été conduite aux urgences. Stella avait réussi à être partout à la fois, à l'hôpital, et auprès de l'agent avec qui elle avait rendez-vous. Je lui demande si, à la réception du coup de fil, elle n'avait pas perdu ses moyens. Elle me répond calmement, en faisant claquer les consonnes avec sa langue : « Non. Voilà pourquoi nous avons besoin de personnes douées de bon sens. »

Harriet et Sophie ont quatre et huit ans quand, en 1978, après une formation « très inconfortable » (la prude Stella a dû « aborder des types louches dans un pub »), leur mère est promue officier traitant. Une première, au MI5. « Je suis persuadée qu'en tant que femme, j'ai été testée plus longtemps que ne l'aurait été un homme », affirme-t-elle. Avant de nuancer : « Il faut se remémorer la culture de l'époque. Les services n'ont jamais été à l'avant-garde du progrès social. Cela n'aurait servi à rien de faire la révolution. Je me suis adaptée à l'esprit de l'organisation, et j'ai avancé graduellement. » Officier traitant, elle est détachée à la lutte antisoviétique. Ses débuts sont décourageants. « Un policier en poste dans une ville portuaire nous a signalé qu'un pêcheur originaire d'Europe de l'Est s'était présenté en lui proposant des informations. Nous avons guetté sa prochaine escale sur nos côtes. Le jour J, je suis restée en retrait pendant que le policier allait à sa rencontre sur le quai. Quand le pêcheur a compris que c'était avec moi qu'il était censé s'entretenir, il a fait non de la tête. Clairement, il ne voulait pas avoir affaire à une femme. Je lui ai

expliqué que j'étais la seule personne disponible, et il a fini par se laisser convaincre. Cet incident m'a donné à réfléchir. À l'époque, il était communément admis dans le service qu'aucun officier de renseignement du KGB ne daignerait traiter avec une femme. Je savais désormais que le défi était double. Non seulement il fallait se faire accepter par les collègues, mais il fallait aussi réussir à faire son travail. »

Si elle reconnaît aux femmes un certain nombre de qualités plus marquées que chez les hommes (capacité d'écoute, empathie, humilité), elle ne les pense pas forcément mieux taillées pour le renseignement. « Chaque individu agit à sa manière. Tel homme se comportera différemment de tel autre. Idem pour les femmes, constate-t-elle. Ce dont les services secrets ont besoin, c'est de diversité. Les deux sexes sont nécessaires pour apporter cet élément de surprise dans les méthodes d'approche. » Elle se décrit elle-même comme une personne « pragmatique », qui aime « résoudre les problèmes », et « porte sur les gens un regard détaché et analytique utile » pour le type de relations qu'elle a été amenée à nouer dans le cadre du travail. Je souris intérieurement. « Détachée et analytique », je n'aurais pas dit mieux. Je vois encore son expression se figer, comme si le temps faisait une pause, quand je lui demande de me détailler une opération de recrutement particulière. « *I don't think that would be appropriate* » (« Je ne pense pas que cela serait convenable »), me recadre-t-elle. À ce stade, je la cerne mieux, et privilégie une tactique moins directe : pour l'amener à parler d'elle, je la questionne sur son alter ego de fiction, Liz Carlyle. Dans ce cas précis, c'est sous le masque de son assistante, Peggy, que Stella Rimington choisit de se livrer. « Dans mon huitième roman, *Close Call*¹¹, Peggy souhaite approcher une femme du nord de l'Angleterre dont la voisine est la mère d'un homme soupçonné de terrorisme. Peggy exclut d'emblée de se présenter pour ce qu'elle est – elle ne veut surtout pas que la dame aille raconter à tout l'immeuble que le MI5 a frappé à sa porte. À la place, elle se fait passer pour un agent local de recensement. Les deux femmes discutent de tout et de rien. Lorsque quelques semaines plus tard l'attentat se prépare, car il y a bel et bien projet d'attentat, les terroristes utilisent l'appartement d'à côté. La voisine se rappelle alors que Peggy avait laissé sa carte de visite, et qu'un détail l'avait interpellée : le numéro associé au bureau local de recensement était précédé de l'indicatif de Londres. La dame, perspicace, contacte alors Peggy et lui transmet l'information vitale. Voilà le type de choses que nous pouvions faire : jouer le rôle d'un personnage créé de toutes pièces pour approcher une cible, en ménageant toujours une étroite fenêtre de doute. » Comme Peggy, et contrairement à

certains de ses confrères, dont la stratégie implique inévitablement une voiture de sport et un 200 mètres carrés à Mayfair, elle adopte des couvertures discrètes, qui collent à son profil professionnel et à son tempérament. Sa « légende » la contraint tout de même à loger quelques nuits par semaine dans un appartement loué sous un faux nom, voire à descendre à l'hôtel. « Cela me faisait bizarre de penser que les filles étaient au lit, dans leur chambre, à quelques kilomètres de là, pendant que je dormais sous une autre identité, dans un appartement qu'elles n'avaient jamais vu », se souvient-elle. Un jour, une grève des transports empêche Sophie, onze ans, de rentrer à la maison. Son père John, alors directeur général du Health and Security Executive¹², est absent ; la fille au pair, accaparée par Harriet. Manque de chance, Stella Rimington doit rencontrer un agent pile à l'heure où Sophie sort de l'école. « Je ne pouvais pas annuler ce rendez-vous, indique-t-elle, sans plus de précisions. Il a fallu improviser. » Elle explique à Sophie comment gagner à pied l'appartement conspiratif, qui heureusement n'est pas très loin de l'école, elle l'installe dans la chambre avec ses devoirs et son goûter, puis elle débriefe l'agent dans le salon, comme si de rien n'était¹³.

Absences à répétition, horaires impossibles et stress permanent, ses cinq années en tant qu'officier traitant achèvent de détruire son couple, déjà mal en point. En 1984, les Rimington se séparent, sans envisager le divorce. « Ni lui ni moi ne voulions nous remarier », confie-t-elle. Étrange assomption. L'avenir n'est-il pas fait de surprises ? « Vous savez, reprend-elle, lorsque vous êtes arrivée à un certain niveau dans ce milieu, ce n'est pas facile de faire des rencontres. Comme vous ne pouvez pas dire ce que vous faites, vous inventez. Or le mensonge n'a jamais constitué une base saine pour une relation. Et puis vous ne pouvez pas vraiment vous inscrire dans une agence matrimoniale... Peut-être que si j'avais exercé une profession publique, j'aurais divorcé et refait ma vie. » Pense-t-elle que le caractère secret de son travail, dont elle ne pouvait partager les détails avec son mari, a contribué à leur éloignement ? « Je n'en suis pas sûre. Les gens empruntent des chemins distincts pour tout un tas de raisons, mais c'est vrai que dans ce secteur d'activité, vous vous forgez vite une carapace. Le travail affecte votre personnalité. De deux choses l'une, soit vous étiez une personne réservée avant d'intégrer le service, soit le service a fait de vous une personne réservée. Moi, quand j'ai commencé, j'avais un caractère plus chaleureux. »

Stella Rimington et Molly me raccompagnent jusqu'au pub, devant lequel patiente le même taxi qu'à l'aller. Elle propose que nous fassions un bref

détour par le cimetière, un immense carré d'herbe aléatoirement semé de stèles fourbues, penchées tantôt vers l'arrière, tantôt vers l'avant. Décidément, ce village me plaît. « À ce sujet, s'empresse d'ajouter l'ancienne directrice du MI5, je préférerais que vous n'en donniez pas le nom. » De qui souhaite-t-elle se prémunir, des journalistes, ou des « cinglés » qui, comme elle le regrettait plus tôt, continuent de lui envoyer des mails « écrits en lettres majuscules » pour lui communiquer des « informations vitales » ? Elle secoue la tête, l'air de dire « moi cela m'est égal », marmonne quelque chose sur les « types de la sécurité ». Le MI5 veillerait donc sur elle ? Stella Rimington sourit : « Je ne peux pas vous en dire plus. » *Obviously*. Évidemment.

-
1. Stella Rimington, *Breaking Cover*, Bloomsbury, 2016.
 2. Whitehall est une rue de la cité de Westminster, à Londres, hébergeant plusieurs ministères. Par métonymie, le nom désigne le gouvernement dans sa globalité.
 3. Le 10, Downing Street est la résidence du Premier ministre britannique (John Major, à l'époque).
 4. Le A-level est l'équivalent britannique de notre baccalauréat.
 5. *Open Secret*, *op. cit.*
 6. *Ibid.*, p. 269. L'ouvrage n'étant pas paru en français, l'auteure propose ici une traduction personnelle.
 7. *Open Secret*, *op. cit.*
 8. *KGB : The Inside Story*, *op. cit.*
 9. La *Government Code and Cipher School* (GC&CS) a été active de 1919 à 1946. C'est à son instigation qu'a été constituée l'équipe de Bletchley Park, célèbre pour avoir réussi à « casser » les codes de la machine allemande Enigma.
 10. Service Intelligence Service, aussi appelé MI6.
 11. Stella Rimington, *Close Call*, Bloomsbury, 2014.
 12. Le Health and Security Executive (HSE) est l'autorité administrative indépendante chargée de la santé et de la sécurité au travail.
 13. Cet épisode est décrit en détail dans *Open Secret*, *op. cit.*

L'homme sans visage

Depuis que je connais son histoire, je rêve de rencontrer Gabriele Gast. Les Allemands ont découvert son nom dans les journaux, au moment de son procès, en décembre 1991. En France, rares sont ceux à l'avoir déjà entendu. Pourtant, selon Constantin Melnik, qui savait de quoi il parlait, l'affaire Gast est « l'une des plus belles opérations de recrutement jamais montées¹ ». Le destin de l'agent de pénétration « Gisela », formée par les services d'Allemagne de l'Est pour infiltrer ceux de l'Ouest, mériterait un film, auquel l'intéressée refuserait sans doute de collaborer. La lumière, Gabriele Gast l'a cherchée en 1999, pour vendre son autobiographie². Aujourd'hui âgée de soixante-douze ans, elle n'aspire qu'à une chose : qu'on la laisse tranquille. « J'espère que vous comprendrez et accepterez que je n'accorde plus d'interviews, avait-elle répondu à mon premier mail. Tant de temps s'est écoulé depuis la réunification allemande que cela me gêne de plus en plus de parler du passé. En particulier je déteste toutes ces histoires de "Roméo" qui ont été publiées à mon sujet, et qui sont loin de la vérité. » Deux ans, vingt-huit mails et une nouvelle stratégie d'approche plus tard, je la convaincs de me recevoir chez elle, à Munich, en lui assurant que je ne poserai aucune question sur la nature de son travail au sein du BND (Bundesnachrichtendienst), le service de renseignement extérieur de la République fédérale allemande (RFA). Ni sur Karl-Heinz Schmidt, ledit « Roméo » pour l'amour duquel elle aurait accepté de prêter allégeance à la République démocratique allemande (RDA), devenant ainsi la taupe la plus importante du régime est-allemand au cœur du dispositif de sécurité de l'Allemagne de l'Ouest³.

Je n'ai jamais compris pourquoi Gabriele Gast a finalement accepté de me

parler. Est-ce parce que le sujet de conversation que je lui ai proposé, la place des femmes dans le renseignement, fait écho au problème de société, l'égalité des sexes, qui lui tient le plus à cœur ? À l'époque où les femmes salariées du BND étaient toutes secrétaires, elle a gravi les échelons jusqu'à devenir directrice adjointe du service d'analyse politique de l'URSS. À moins que cette intellectuelle exigeante, docteure en sciences politiques, n'ait vu dans ma visite l'opportunité de pratiquer son anglais ? Je lui ai posé la question franchement, à l'issue de notre entretien. Décontenancée, elle a réfléchi une seconde, puis elle a évoqué le « bon contact » qu'elle et moi avions tout de suite eu. Tellement « bon » que sans que je l'y pousse – je m'étais résolue, pour ne pas la blesser, à tenir ma promesse d'autocensure –, elle a dérivé des eaux générales vers un rivage plus personnel, citant sa propre expérience en guise d'exemple et m'autorisant, dès lors, à débarquer sur le terrain accidenté qu'a été sa vie.

Pour la comprendre, il faut s'intéresser à l'homme qui a transformé cette étudiante ouest-allemande issue d'un milieu conservateur en une collaboratrice dévouée corps et âme à la HVA (Hauptverwaltung Aufklärung), la section chargée du renseignement extérieur au sein du ministère est-allemand de la Sécurité d'État (MfS, plus connu sous le nom de Stasi)⁴. Markus Wolf était tenu par ses amis comme ses ennemis pour le maître espion le plus brillant de la guerre froide. À la tête de la HVA pendant près de trente ans, de 1958 à 1986, il a tissé en RFA un réseau d'agents qu'il a fait se métastaser dans tous les organes vitaux de l'État (chancellerie fédérale, ministères du gouvernement, partis politiques, services de renseignement, entreprises industrielles, institutions scientifiques). D'après Constantin Melnik, ses services y auraient téléguidé environ six mille agents ou informateurs⁵. À titre de comparaison, Gabriele Gast estime à une centaine le nombre d'agents du BND en RDA⁶. Il faut dire que les conditions de recrutement étaient autrement plus favorables à l'Ouest qu'à l'Est. Créée en 1949 à partir de la zone d'occupation soviétique héritée de la Seconde Guerre mondiale, la socialiste RDA a rapidement enfilé l'uniforme de la dictature – parti unique, justice arbitraire, traque et répression des « dissidents », embrigadement des esprits contre l'« ennemi de classe », tirs sans sommation sur la ligne de démarcation interallemande puis, à partir de 1961, le long du mur de Berlin. Dans ce contexte, il était quasiment impossible pour le BND ouest-allemand d'y monter des opérations. L'inverse s'est avéré beaucoup plus facile. Comme l'explique Melnik : « Lorsque la HVA collectait, tel un

puissant aspirateur, des renseignements sur l'Allemagne fédérale, elle travaillait dans et sur un pays qui, quelque part, était le sien, qu'elle comprenait et connaissait d'instinct et qui, de surcroît, abritait une société démocratique, donc – à la différence du mur de béton de la RDA [...] – profondément ouverte à toute pénétration extérieure, surtout quand elle était pratiquée par des réfugiés ou des frères de sang⁷. »

Markus « Mischa » Wolf a grandi en URSS. Son père, le médecin et dramaturge juif et communiste Friedrich Wolf, a fui l'Allemagne nazie peu avant sa femme et ses deux fils, en 1933. Formé à bonne école dans les camps de vacances des jeunes « pionniers » et les établissements d'élite réservés aux enfants des cadres du parti, le jeune Markus embrasse le stalinisme d'après-guerre avec d'autant plus de ferveur que d'anciens SS sont nommés au sommet de la nouvelle république fédérale. Pour lui, comme pour de nombreux Juifs allemands survivants de l'Holocauste, mieux vaut un régime totalitaire tendu vers une cause juste, le socialisme, qu'une survivance, même démocratique, du fascisme hitlérien. Wolf n'a que trente-cinq ans lorsqu'il est affecté à la direction de la HVA, le service d'espionnage de la Stasi récemment créé avec l'aide, et sur le modèle, du KGB. Surnommé « l'homme sans visage » par les Occidentaux, qui avant 1979 ne l'avaient identifié sur aucune photographie, ce tacticien hors pair s'est fait une spécialité des opérations de pénétration de longue durée. Dans les années 1950, il profite de la vague de réfugiés est-allemands gagnant la RFA pour y introduire des agents dormants. Parmi eux, le célèbre Günter Guillaume qui, après s'être immergé quelque temps dans la vie locale, s'est lancé en politique sous les couleurs du parti social démocrate (SPD), au sein duquel il a progressé lentement mais sûrement, jusqu'à être promu, au terme de seize ans de bons et déloyaux services, conseiller du chancelier Willy Brandt⁸.

Désireux d'élargir son vivier d'agents en Allemagne de l'Ouest, Wolf jette son dévolu sur une catégorie précise de la population : les secrétaires du gouvernement de Bonn. Plus vulnérables que leurs patrons, elles sont souvent créditées des mêmes habilitations de sécurité. Pourquoi se fatiguer, se dit-il, à recruter conseillers, chefs de cabinet ou ministres, quand il suffit, pour lire leur correspondance, de manipuler leurs secrétaires ? Wolf pousse le cynisme plus loin. Informé de leur situation personnelle par ses taupes placées au service de l'état civil et dans les clubs de rencontres, il cible les secrétaires célibataires, de préférence divorcées et, ou, d'un certain âge. Après quoi, il forme et envoie des brigades d'officiers, les « Roméo », voler le cœur de ces proies faciles. « Les hommes marchent au sexe. Les femmes, au sentiment »,

m'avait exposé Edmond Béranger lors d'un de mes cours particuliers d'espionnage. Aujourd'hui, dans des pays comme la France ou l'Allemagne, où les deux sexes disposent librement de leur corps, je ne suis pas certaine que cette division de l'amour soit pertinente. Mais, à l'époque, je veux bien croire que l'adage ait été vrai. Les « hirondelles » du KGB battaient des ailes dans le lit des diplomates occidentaux, et les milliers de « Roméo » partis faire leur marché de l'autre côté du Mur rentraient rarement bredouille. Quand ils rentraient... À la différence de l'« hirondelle », qui couche et puis s'en va, le « Roméo » entretient une relation de long terme dont il est le seul, hors HVA, à savoir qu'elle est fondée sur le mensonge. Le jour de son mariage avec l'« ingénieur » « Herbert Richter », rencontré quelques mois plus tôt sur une plage de Bulgarie, la secrétaire Dagmar Kahlig-Scheffler ne doutait pas que l'officiant ait été un vrai pasteur, ni le témoin de son fiancé, son meilleur ami. En réalité, l'un comme l'autre étaient des officiers de la HVA venus jouer la comédie sinistre de ce que l'on appelait en interne un « mariage fictif opérationnel ». Aux yeux de Wolf, les noces « Richter » ont été heureuses : à la demande de son époux, Dagmar Kahlig-Scheffler photographiait tous les documents d'importance qui passaient sur son bureau de la chancellerie fédérale. Des rapports, des lettres, mais aussi les notes prises, en 1976, par le chancelier Helmut Schmidt à la suite d'une conversation avec le président américain Jimmy Carter. Autre exemple, même géniale perfidie. Secrétaire au ministère des Affaires étrangères, Helge Berger a accepté d'aider son amant « Peter », après qu'il lui a avoué, pendant leurs vacances en Italie, qu'il était un agent des services secrets britanniques – Wolf avait fait le pari que la jeune femme, non dénuée de patriotisme, aurait moins de réticence à espionner pour le compte d'un service allié. Helge Berger n'a découvert la nationalité de son employeur qu'après s'être fait arrêter par le contre-espionnage ouest-allemand. Elle a écopé de quatre ans et demi de prison. Prévenu à temps par la centrale, Peter est rentré en RDA avant d'être inquiété.

Gabriele Gast soutient que tous les services de renseignement se livraient à ce type de manipulations. C'est exact. Cependant, nulle part ailleurs que dans les deux Allemagnes, l'espionnage intime n'a été pratiqué de façon aussi rationnelle et systématique. Il faut voir les affiches imprimées par les services ouest-allemands pour sensibiliser les femmes aux assauts de ces faux princes charmants. L'une d'elles montre une scène de séduction dans un salon de thé. Légende : « La clé du coffre-fort est souvent le cœur d'une femme. » Une autre représente un couple main dans la main : « Que c'est beau de pouvoir se

confier à quelqu'un. L'être humain n'aime pas être seul. Il y a beaucoup de solitaires. Un jour on finit par se rapprocher de quelqu'un. Beaucoup d'affaires d'espionnage commencent ainsi, car l'amour rend aveugle... »⁹ Dans la biographie qu'il a écrite de Markus Wolf¹⁰, le journaliste américain Leslie Colitt assimile Gabriele Gast aux secrétaires flouées par les don Juan venus du froid. « Ce n'est qu'au moment de son interrogatoire que Gast a appris le véritable nom de son amant [...] et, pire, qu'il n'était pas l'aimable technicien, parfois chauffeur, qu'il avait prétendu être toutes ces années. » Plus loin, Colitt dresse d'elle un portrait en négatif cruel : « Contrairement à Gabriele Gast, Johanna Olbrich [une autre agent de la HVA] était sûre d'elle et solide. Elle n'a jamais eu besoin d'un homme pour déterminer quel était son rôle dans l'existence. » Voilà le genre d'affirmations que ne peut plus entendre Gabriele Gast. « Étant donné que votre livre va parler de femmes espionnes, je crains d'être une nouvelle fois enfermée dans ce schéma », avait-elle argumenté dans l'un de ses premiers mails. Quelle est la part de vérité dans le récit condescendant qu'ont fait les journalistes de sa carrière ? Gabriele Gast a-t-elle choisi de coopérer avec la HVA en connaissance de cause, ou a-t-elle été abusée par Markus Wolf, dont elle était proche, et par son prétendu « Roméo » Karl-Heinz Schmidt ?

Plus qu'au numéro, le 6, accolé en haut à droite de la porte d'entrée, j'identifie la petite maison blanche à l'inscription en lettres d'or fixée à côté du portillon : « Dr Gast¹¹ ». J'appuie sur la sonnette, préparée à ne pas obtenir grand-chose de ce rendez-vous. Gabriele Gast ouvre la porte, je la regarde traverser pieds nus les trois mètres de jardin qui la séparent de la claire-voie. La teinture blonde de ses cheveux, coupés court, est sa seule coquetterie. Pas de maquillage ni de bijoux fantaisie, juste un T-shirt souvenir de la Namibie et un pantalon de marche beige. Je lui trouve l'air énergique et décidé des gens qui disent « Je sais ce que je veux » et « Je n'ai pas que ça à faire ». Il se dégage de son visage quelque chose de musclé, de presque dur – sa mâchoire angulaire, ou ses yeux minuscules, dont on peine à deviner le bleu et les paupières, comprimées sous une arcade sourcilière un peu lourde. Cette femme-là n'est pas du genre à se laisser embobiner par un « Roméo », encore moins par une journaliste qui pourrait être sa petite-fille. J'essaie sans succès de tourner la poignée rouillée du portillon. Elle tend la main, une main de grimpeuse, imprime au bouton une rotation sèche. Puis elle me tient la porte en souriant, polie, méfiante. Comment aurais-je pu deviner, alors, que dérogeant aux règles d'interview par elle-même établies, Gabriele Gast allait

1. *Les Espions. Réalités et fantasmes, op. cit.*

2. *Kundschafterin des Friedens. 17 Jahre Topspionin der DDR beim BND (Espionne de la paix. 17 ans top espionne de la RDA au BND)*, Gabriele Gast, Eichborn Verlag, 1999, et Aufbau Taschenbuch Verlag, 2000. Le livre n'a malheureusement pas été traduit en français.

3. Gabriele Gast était un « agent double », au sens où l'entend le grand public. Cette expression est considérée comme impropre par les professionnels du renseignement. En effet, aucun agent n'est loyal à deux services à la fois. Il convient donc de préférer à « agent double » le terme d'« agent de pénétration », lorsqu'il s'agit d'un collaborateur chargé d'infiltrer un service adverse (comme Gabriele Gast). Ou le terme d'« agent retourné », lorsqu'un service a convaincu un officier de renseignement ennemi de lui transmettre des informations. Dans les deux cas, l'agent peut également être désigné comme une « taupe ».

4. Il existe deux abréviations de « Ministerium für Staatssicherheit », le ministère de la Sécurité d'État. « MfS » est le sigle officiel. Son emploi est neutre. « Stasi » est l'abréviation usuelle. Elle porte une connotation péjorative. Ce ministère comptait à la fin des années 1980 100 000 salariés et 180 000 « collaborateurs informels ».

5. Contrairement à l'agent, qui est ciblé, recruté, formé, contrôlé et parfois rémunéré par un service de renseignement donné, l'informateur ne collabore généralement que de façon occasionnelle.

6. Ce chiffre est confirmé par Jean-Paul Picaper dans le livre *Berlin-Stasi*, Éditions des Syrtes, 2009.

7. *Les Espions. Réalités et fantasmes, op. cit.*

8. L'arrestation de Günter Guillaume en 1974 provoquera la démission du chancelier Willy Brandt, qui avait pourtant défendu une politique de rapprochement avec l'Est (*Ostpolitik*) conduisant, en 1972, à la reconnaissance par la RFA de l'existence de la RDA. Quoique brillante dans son exécution, l'opération Guillaume s'est traduite par un désastre politique privant le régime socialiste d'un interlocuteur ouvert et sincère.

9. Affiches et légendes tirées de *Berlin-Stasi, op. cit.*

10. Leslie Colitt, *Spymaster. The Real-life Karla, his Moles, and the East German Secret Police*, Addison-Wesley Publishing Company, 1995, p. 234. Les affaires Dagmar Kahlig-Scheffler et Helge Berger y sont racontées *in extenso*.

11. Les Allemands ont coutume d'utiliser le titre « Dr » à la place de « M. » ou « Mme » lorsque la personne dont il est question est titulaire d'un doctorat.

Gabriele

« J'avais accès à tous les documents qui entraient au BND. Tous les comptes rendus ! De tous les départements !

Il y en avait tellement que j'étais obligée de faire des choix. »

« À l'époque, j'étais l'une des seules femmes à occuper un poste de responsabilité. » Gabriele Gast est fière de son parcours au sein du service de renseignement extérieur ouest-allemand, qu'elle évoque comme s'il s'agissait d'une administration quelconque. Comme si, son statut de femme mis à part, elle en avait été un fonctionnaire comme un autre. « Chez nous, l'unité de travail était le service, au-dessus il y avait le sous-département et encore au-dessus le département. J'étais dans le département analyse, sous-département analyse politique, service URSS. J'ai fini directrice adjointe de ce service. » Je suis bien placée pour savoir qu'il existe des dizaines de manières différentes de présenter un même fait. Jonna Mendez tourne chaque événement en anecdote, avec force détails et rebondissements, c'est une *storyteller*. Gabriele Gast n'en fait jamais trop. Voire, elle n'en fait pas assez – ne va-t-elle pas mentionner, même en passant, qu'elle a trahi ce même service pendant ses dix-sept ans de carrière ? Sa formation scientifique et ses déconvenues avec les journalistes, qui ont fantasmé sa vie plus qu'ils ne lui ont rendu justice, la poussent à la démythification permanente, c'est une adepte de la *Real Diskussion*. Autour d'un café et d'un assortiment de biscuits Bahlsen, Gabriele Gast m'explique que le BND ayant été fondé en 1956 par un ancien de la Wehrmacht, le général Gehlen, il y régnait un esprit très conservateur. Aucune femme n'a été promue chef de service avant le début des années 1980. Le travail de terrain était réservé aux hommes. « En Allemagne, précise-t-elle, on a longtemps éduqué les femmes à jouer les seconds rôles. Ma sœur

et moi avons eu de la chance que nos parents nous laissent faire des études supérieures. » Son père dirigeait une école de conduite, que sa mère l'aidait à faire tourner. « Chaque fois qu'elle en avait besoin, elle devait lui demander de l'argent. Moi, je me suis toujours dit que je gagnerais mon propre salaire, qu'aucun homme ne me dicterait ma conduite. Ce désir d'indépendance a été mon principal moteur. » Je repense à la phrase du journaliste Leslie Colitt : « Contrairement à Gabriele Gast, Johanna Olbrich [...] n'a jamais eu besoin d'un homme pour déterminer quel était son rôle dans l'existence. » Savait-il, en l'écrivant, que pour elle cela revenait ni plus ni moins à dire qu'elle avait raté sa vie ? Elle le confiera plus tard : « Les journalistes ont été affreux. Pour eux, j'étais Juliette. » Je comprendrai alors que l'histoire de Gabriele Gast est celle d'un malentendu. Celle d'une femme qui s'est livrée à l'espionnage pour occuper le premier rôle que la société lui refusait et, au-delà, pour influencer, même un peu, le cours de l'Histoire, et qui, à la faveur d'un ironique retournement de situation, est devenue l'archétype de la femme vulnérable victime de la manipulation des hommes.

Pour l'heure, elle continue l'exposé des forces féminines en présence. Le service d'espionnage est-allemand, la HVA, recrutait encore moins de femmes officiers que le BND. En revanche, Markus Wolf ne comptait plus ses *Agentin* (« agent » en allemand). Il y avait les secrétaires bernées par les « Roméo ». Elles espionnaient par amour. D'autres agents coopéraient « pour des raisons idéologiques ». Gabriele Gast en est convaincue, les femmes seraient « moins corrompibles » et auraient « un sens des valeurs plus prononcé » que les hommes. « À ma connaissance, avance-t-elle, les agents qui ont espionné contre de l'argent étaient majoritairement masculins. Les femmes collaboraient pour gagner le respect de leur officier traitant, pour s'entendre dire que leur travail avait de l'importance. » Pas besoin d'être fin psychologue pour déceler que sous couvert de généralité, Gabriele Gast parle avant tout d'elle-même. Elle fait partie des rares agents de la HVA à avoir toujours exclu d'être payée. Son salaire de la peur, elle le recevait en nature, lorsque le patron Markus Wolf lui faisait l'« honneur » de les rejoindre, elle et ses officiers traitants, le temps d'un *team booster* calé sur ses vacances du BND. C'était une habitude chez lui. Afin de leur témoigner sa gratitude, et de veiller à ce qu'ils restent motivés, il retrouvait ses agents les plus valables dans des pays neutres comme l'Autriche, la Suède ou la Yougoslavie. Gabriele Gast se souvient très bien de leur première rencontre sur la côte dalmate, en 1975. « Il était à la fois très amical et très impressionnant. C'était

un excellent manager. » Quelques mois auparavant, Günter Guillaume s'était fait démasquer par les chasseurs d'espions ouest-allemands. Qu'elle ne s'inquiète pas, l'a rassurée Wolf. L'erreur fatale à Guillaume a été identifiée par ses services, et la procédure modifiée en conséquence. Puis « Mischa » lui a fait son numéro de charme habituel, convoquant son enfance en URSS ; son père, le célèbre dramaturge Friedrich Wolf ; son frère réalisateur Konrad, dont le film *Étoiles* avait reçu en 1959 le prix spécial du jury au festival de Cannes. Il a même cuisiné un bortsch, ou une autre de ses spécialités russes¹. Gabriele Gast rit quand je lui demande si elle était amoureuse de lui. Sachant que je n'ai pas lu un seul portrait de Wolf qui ne fasse l'éloge de sa beauté, de son humour et de son raffinement², il n'y aurait pas de honte. « Il était très beau, c'est vrai, convient-elle. Mais je ne l'ai jamais considéré autrement que comme une espèce d'ami. De toute façon, nous étions rarement tous les deux, il y avait toujours Karl-Heinz, Fritsch ou Stefan. » La jeune femme rentrait de « vacances » regonflée à bloc. Bien sûr, elle savait que ses activités d'espionnage l'exposaient à plusieurs années de prison. Le cas échéant, elle comptait sur ses amis de Berlin-Est pour la sortir de là, en organisant un échange de prisonniers, par exemple, ou, si elle était contrainte de purger sa peine, pour lui bâtir un nouveau futur en RDA. « Je pouvais m'accommoder de cela. »

Gabriele Gast affirme avoir servi la HVA pour des raisons idéologiques. Je la crois. Certes, l'amour rend aveugle, fou, bête, tout ce que l'on voudra, pour autant je doute que cette intellectuelle rigoureuse, passionnée de politique et d'histoire contemporaine, ait pu risquer sa liberté pendant plus de quinze ans pour un régime qu'elle ne soutenait pas. Trois décennies plus tard, elle continue d'en prendre la défense. En Allemagne de l'Est, argumente-t-elle, la société était « plus égalitaire » qu'en Allemagne de l'Ouest, la prise en charge des enfants y était « meilleure », « les femmes occupaient un rôle plus important en politique et dans les affaires ». Et la surveillance de la population, la répression de l'opposition, les prisons politiques et les exécutions des citoyens qui tentaient de franchir le Mur, n'en avait-elle pas entendu parler ? Gabriele Gast sourit. Je ne suis visiblement pas la première à lui faire le coup des droits de l'homme. « Approuvez-vous tout ce que fait votre gouvernement ? » me demande-t-elle. Eh bien, non. « Vous voyez, il n'existe aucun pays au monde avec lequel on puisse être d'accord à 100 %. Pour ma part, j'étais moins d'accord avec la RFA qu'avec la RDA. » Comment peut-elle dire une chose pareille, quand la Stasi dont, qu'elle le

veuille ou non, la HVA faisait partie contraignait des enfants à surveiller leurs parents, et séquestrait des innocents dans des cellules remplies d'eau ? Je trouve dérangeant son pragmatisme de technocrate qui, toute proportion gardée – en tant qu'agent à l'étranger, elle n'a jamais pris part aux horreurs perpétrées par la police est-allemande –, me rappelle la banalité du mal des fonctionnaires de la Stasi qui « faisaient juste leur boulot ». Je n'aime pas non plus la position de donneuse de leçons dans laquelle ses déclarations me mettent. J'avais sept ans lorsque l'URSS s'est décomposée, autant dire que je n'ai jamais été confrontée au dilemme idéologique de la guerre froide. Qui sait si, journaliste dans les années 1970, je n'aurais pas moi aussi pris fait et cause pour cette promesse d'égalité magnifique qu'était le socialisme ? Gabriele Gast n'a pas de regrets. « Je voulais contribuer au maintien de la paix », indique-t-elle. Pour elle, le seul moyen d'éviter la guerre nucléaire redoutée par les stratèges des deux camps, Markus Wolf en tête, était de garantir l'équilibre des armements et des informations entre les deux blocs. Les États-Unis ayant une longueur d'avance, il était de son devoir d'aider l'URSS. Si c'était à refaire, conclut-elle, et que les conditions étaient identiques, elle le referait. Nous ne partageons peut-être pas le même point de vue, mais je ne peux nier que Gabriele Gast accepte la contradiction avec une certaine grâce, et beaucoup de respect. « La RFA non plus n'était pas une réelle démocratie. Saviez-vous qu'elle armait le pouvoir ségrégationniste d'Afrique du Sud ? poursuit-elle. Bien entendu, des réformes étaient nécessaires en RDA. J'espérais que quand la pression politique et économique exercée par l'Allemagne de l'Ouest diminuerait, Berlin-Est assouplirait sa politique intérieure. » Ainsi donc, la dictature n'était pas le produit de l'idéologie du parti communiste, mais un régime circonstanciel né, c'est commode, en réaction à l'agressivité de l'Occident.

Quelque chose m'échappe dans son cheminement idéologique. Ai-je rêvé ou, plus tôt dans la conversation, elle a mentionné que pendant ses études, au milieu des années 1960, elle avait adhéré au parti conservateur CDU ? Erreur de jeunesse, explique-t-elle : « Quand j'ai rejoint la CDU, je n'avais pas encore une idée claire de mes opinions politiques. Mes parents soutenaient ce parti, je m'y suis tournée par mimétisme. J'ai vite déchanté. Ses dirigeants considéraient que les femmes n'avaient plus de raison de se plaindre, alors qu'elles peinaient à concilier vie professionnelle et vie de famille. D'une certaine façon, c'est le féminisme qui m'a poussée vers la gauche. » Le féminisme, et un certain Karl-Heinz Schmidt.

Doctorante en sciences politiques à l'université d'Aix-la-Chapelle, Gabriele réalise sa thèse sur la situation des femmes en RDA. Sous prétexte de rendre visite à sa tante, qui vit à Karl-Marx-Stadt³, près de la frontière tchèque, l'étudiante est autorisée à franchir le Mur assez régulièrement. À sa demande, sa tante l'inscrit à une réunion de la fédération démocratique des femmes de la ville, prévue à l'été 1968. Comme c'est la règle, l'organisation signale sa venue au représentant local du MfS, qui envoie l'un de ses officiers, Karl-Heinz Schmidt. L'homme ne cherche pas à entrer en contact avec elle. C'est elle qui engage la conversation, après l'avoir entendu dire à un autre participant qu'ils devraient partir à Dresde dès la fin de la réunion. L'occasion de visiter la « Florence de l'Elbe » est trop belle. La jeune femme les prie de bien vouloir l'emmener avec eux. L'après-midi est très agréable. Gabriele, vingt-cinq ans, et Karl-Heinz, trente-quatre, se trouvent de nombreux points communs – lui aussi roule en Volkswagen, son père aussi était professeur de conduite. À un moment, qu'elle se remémore en riant, Karl-Heinz s'accoude à une balustrade fraîchement repeinte ; Gabriele l'aide à nettoyer sa chemise. Le soir, elle invite ses compagnons de route à boire un verre pour les remercier. Le courant est tellement bien passé entre les deux jeunes gens qu'ils se revoient, lors d'une seconde visite de Gabriele à Karl-Marx-Stadt, puis dans un café de Berlin-Est, où Karl-Heinz, qui est devenu son amant, lui a donné rendez-vous. Voit-elle un inconvénient à ce qu'un « ami » se joigne à eux ? Schiefer est officier au MfS, Karl-Heinz a bon espoir qu'il pourra les aider à obtenir les permis de séjour dont ils ont besoin pour poursuivre leur relation. « J'ai trouvé cela étrange, se souvient-elle. En fait, c'est là que j'ai deviné que Karl-Heinz ne travaillait pas pour la municipalité, comme il l'avait prétendu, mais pour un service de renseignement. Je n'avais pas de problème à discuter avec ce Schiefer, mais j'étais décidée à ne pas collaborer avec lui. » Sa résistance vacille à la seconde où l'émissaire de la HVA lui impose le chantage affectif suivant : soit elle transmet des informations sur l'université d'Aix-la-Chapelle, et son permis de séjour en RDA est renouvelé ; soit elle refuse, et peut dire adieu à son histoire d'amour naissante. « D'un côté, se rappelle-t-elle, je n'avais pas du tout envie de surveiller mes camarades de promotion. De l'autre, je ne pouvais pas me résoudre à ne plus voir Karl-Heinz. » Alors c'est vrai ? Gabriele Gast a bien espionné par amour ? « Au tout début, oui. » En revanche, insiste-t-elle, « Karl-Heinz n'était pas un de ces "Roméo" ».

Elle préfère ne pas le décrire, précise simplement que la presse de l'époque l'a présenté comme un homme « *nicht schön* », pas beau. J'ai lu quelque part

qu'il avait les cheveux coupés en brosse et la silhouette ventrue du buveur de bière. « Les mêmes journalistes écrivaient que c'était un "Roméo" de Markus Wolf, et qu'il n'était pas séduisant. Aucun n'a voulu voir la contradiction », s'agace-t-elle. Elle répète que c'est elle qui lui a parlé la première. Elle, qui s'est invitée à Dresde. « S'il avait été envoyé pour me séduire, n'aurait-il pas essayé d'engager la conversation ? » Je lui demande si elle a eu l'occasion de l'interroger sur la raison de sa présence à la réunion. « Oui », assure-t-elle. Avant de faire cet aveu d'une sincérité incroyable : « Il n'a jamais répondu clairement à cette question. » Elle attribue ce silence au professionnalisme de son ancien amant, très à cheval sur la compartimentation de l'information, mais, à vrai dire, je ne l'écoute plus. Pourquoi Karl-Heinz Schmidt, avec qui elle s'est fiancée en 1970, aurait-il refusé de lui répondre, s'il n'avait eu quelque chose à cacher ? Peut-être qu'effectivement, vu son physique et leur différence d'âge, Schmidt n'était pas censé être un « Roméo ». Je ne connais pas cet homme, aujourd'hui décédé, et je ne le connaîtrai jamais. En revanche, j'ai le sentiment de suffisamment bien cerner Markus Wolf pour penser qu'il aurait été bien sot, constatant que la jeune femme s'était entichée de son officier, de ne pas tirer profit de la situation.

Gabriele Gast cherche ses cigarettes. S'impatiente. « Je croyais vous avoir dit que je ne voulais pas vous raconter ma vie », soupire-t-elle dans un reproche dirigé autant contre elle que contre moi. Je savais que le chapitre Karl-Heinz serait délicat. Pour être honnête, je ne m'attendais pas à ce qu'elle le développe tant, à ce qu'elle le développe tout court. Je lui promets qu'après cette dernière question, nous changerons de sujet. Je m'en veux de la lui poser. Elle n'est pas vraiment décisive pour l'interview. Je suis juste curieuse de voir sa réaction. Schmidt l'aimait-elle ? « À ce moment-là, oui. » À ce moment-là. Ce qu'elle me confie ensuite me permettrait d'en douter, si je n'avais décidé de ne plus remuer le couteau dans la plaie – de quel droit, sur quelle base, jugerais-je des sentiments d'un homme que je n'ai jamais vu ? « Quand j'ai fini ma thèse, ajoute-t-elle, j'ai dit à Karl-Heinz que j'étais prête à chercher du travail et à m'installer en RDA. La HVA a répondu que je serais plus utile à la cause si je restais en RFA. » Et Karl-Heinz, qu'a-t-il dit ? « La même chose. J'ai compris alors que notre histoire n'irait pas plus loin. Que notre collaboration professionnelle comptait plus à ses yeux que notre relation. » Le couple se sépare aux alentours de l'année 1973, quand Gabriele Gast intègre le BND. Karl-Heinz reste cependant son contact principal. « Il était très fiable, se justifie-t-elle, extrêmement prudent, et plus arrangeant que ne l'aurait été un inconnu. »

L'idée de faire entrer « Gisela » au BND vient de Markus Wolf lui-même. Acquise au socialisme à force de séjours politiques en RDA, Gabriele Gast n'a plus de réticence à pratiquer l'espionnage. Au contraire, la proposition de Wolf la transporte. « J'avais de bonnes raisons d'être en désaccord avec le BND. Le service comptait beaucoup d'anciens nazis. De plus, il était très difficile d'y placer quelqu'un. Je me suis dit que je pouvais essayer. » À l'époque, on ne postulait pas au BND. Le BND venait à vous, parce que vous étiez de la famille d'un collègue, ou qu'une personne de confiance vous avait recommandé. Pendant deux ans, la jeune femme envoie des CV à des universitaires et à des directeurs d'organisations gouvernementales que la HVA soupçonne d'être proches des services ouest-allemands. En vain. Faute de mieux, elle trouve un emploi dans un institut de recherche affilié à la CDU. Quand, un jour, un inconnu l'appelle au téléphone. Effectivement, elle souhaiterait changer de travail. Bien sûr, elle peut se déplacer. Dans un café, d'abord, puis au siège du BND, à Pullach im Isartal, dans la banlieue de Munich. Les tests et entretiens s'étalent sur près de quatre mois, durant lesquels Gabriele Gast rompt tout contact avec la HVA. « J'avais été briefée en amont sur ce qu'il fallait dire », indique-t-elle. Le sujet de sa thèse et ses différents voyages en Allemagne de l'Est allaient forcément soulever des questions. « Je leur ai expliqué que je n'étais plus en contact avec ma tante de Karl-Marx-Stadt et que, par conséquent, je ne retournerais pas en RDA. » Contre toute attente, les recruteurs la croient. La jeune femme entre officiellement au BND le 1^{er} novembre 1973. Chaque fonctionnaire du service travaille sous pseudonyme. Après trois mois de cours intensifs de russe, « Gabriele Leinfelder » prend son poste d'analyste politique chargée d'évaluer et d'exploiter les informations collectées sur l'URSS. « J'avais accès à tous les documents traités dans le service consacré à l'Union soviétique. Les comptes rendus des agents du BND sur le terrain, des rapports du ministère des affaires étrangères, de la chancellerie. De temps en temps, je voyais aussi passer des informations militaires et économiques sur l'Europe de l'Est et la RDA. » « Gisela » ne prend jamais de photos à Pullach im Isartal. Trop risqué. Les premières années, elle recopie à la main les éléments qu'elle juge essentiels. Ce n'est qu'une fois chez elle qu'elle photographie ses notes. Elle cache ensuite les pellicules dans un compresseur d'air, en attendant son prochain rendez-vous avec l'agent envoyé par la HVA. Elle le retrouve en général à la piscine. Elle place les films dans un compartiment du vestiaire et lui remet la clé dans le bassin. Le courrier récupère les pellicules dans le casier, attrape un

train interzone en partance pour l'Est, et les cache à l'intérieur d'un conteneur dans les toilettes. « Ces conteneurs étaient équipés d'un mécanisme spécial qui détruisait les films en cas d'ouverture contrainte, de sorte que je ne me suis jamais sentie en danger », précise-t-elle. Le conteneur est vidé par la HVA de l'autre côté du Mur.

Les « traitants » de Gabriele Gast lui envoient leurs instructions par radio. Chaque semaine, à heure fixe, elle se branche sur une fréquence donnée, note les combinaisons de chiffres égrenées par l'opérateur et les transpose, à l'aide d'une grille de code, aux lettres correspondantes. Dans l'éventualité, plutôt rare, où c'est elle qui a besoin de les joindre, elle poste à leur intention une lettre écrite à l'encre invisible. Je lui demande de me montrer le procédé en détail. Elle se lève et va chercher un châle accroché au portemanteau dans l'entrée. Puis elle m'emprunte mon bloc-notes, en arrache deux pages. « La HVA m'avait donné un foulard imbibé d'encre. Je le plaçais entre deux feuilles, comme ça, et m'en servais comme d'un papier carbone : les caractères que je traçais au stylo sur la feuille du dessus étaient retranscrits à l'encre invisible sur la feuille du dessous. Il ne me restait plus qu'à passer la lettre à la vapeur d'eau, pour supprimer les marques de pression, et à écrire dessus un message innocent au stylo traditionnel. » Je revois l'expression enfantine de Jonna Mendez, lorsqu'elle m'a appris à manipuler son stylo-appareil photo. Gabriele Gast s'est-elle jamais amusée à jouer les agents secrets ? « Non. C'était un devoir, il n'y avait rien de divertissant à cela. »

Je ne sais pas si elle en parle pour définitivement casser l'image de la « Juliette » fidèle à son « Roméo », mais Gabriele Gast confie avoir entretenu une liaison avec un collègue du BND. « Nous étions très proches. Malheureusement je ne pouvais jamais être totalement honnête avec lui. » Elle ajoute qu'en plus, il n'aimait pas tellement le sport, ni la montagne, ce qui rendait leurs projets de vacances compliqués. « Nous sommes restés ensemble jusqu'à ce que j'adopte mon fils, en 1980. Ma sœur avait recueilli un petit garçon handicapé moteur, dont elle ne pouvait plus s'occuper. Ma mère était trop âgée. J'avais très envie d'un enfant, mais dans ma situation de célibataire, accaparée par un, pour ne pas dire deux boulots... J'ai longtemps hésité, puis j'ai fini par le prendre. À partir de là, mon petit ami a commencé à me reprocher de ne plus avoir assez de temps pour lui. » N'avait-elle pas peur pour son fils ? Qu'adviendrait-il de lui si elle se faisait arrêter ? « Bien sûr que j'étais inquiète, j'ai même dit à la HVA que je souhaitais mettre un terme à notre collaboration. » Markus Wolf ne l'entend pas de cette oreille. Depuis la

chute de Günter Guillaume, « Gisela » est l'agent le plus important et le plus qualifié des services est-allemands en République fédérale. Contrairement aux secrétaires, qui ne mesurent pas toujours la pertinence des informations qu'elles transmettent, Gabriele Gast sait exactement quel type de données est susceptible d'intéresser la RDA. Markus Wolf tient d'autant plus à elle que l'année précédente, en 1979, une quarantaine de ses agents ont été arrêtés, ou contraints de fuir, après les révélations faites au BND par un lieutenant de la HVA passé à l'Ouest, Werner Stiller.

Wolf la persuade en lui promettant d'améliorer la sécurité et la commodité de ses liaisons avec le service. Dorénavant, son courrier sera basé à Munich, et lui donnera un coup de main en cas de tracasseries quotidiennes. Ses officiers traitants feront preuve de davantage de souplesse dans l'organisation de leurs rencontres à l'étranger. Gabriele sera libre de choisir la destination de leurs rendez-vous et de voyager avec son fils. La journée, elle profitera de ses vacances, s'occupera de lui. Ils discuteront sérieusement le soir, quand l'enfant sera couché. Enfin, la HVA lui fournira une sacoche équipée d'un compartiment secret, dans lequel elle pourra glisser les documents du BND qu'elle souhaite rapporter chez elle. Je lui fais remarquer qu'à sa place, j'aurais préféré continuer à prendre des notes, plutôt que de passer les portiques de sécurité avec des dossiers confidentiels sous le bras. « Figurez-vous que les vigiles ne fouillaient jamais les cartables. » Pas possible. Quel service de renseignement est nul à ce point ? Gabriele Gast rit. « Au BND, les gardes ne vérifiaient que les sacs à main. J'essayais quand même d'éviter les contrôles. Je n'y arrivais pas toujours. Mais comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais rencontré de problème. »

Au milieu des années 1980, elle est mutée dans un service central, qu'elle évoque avec gourmandise : « Je n'avais plus seulement accès aux informations concernant l'URSS, mais à tous les documents qui entraient au BND. Tous les comptes rendus ! De tous les départements ! Il y en avait tellement que j'étais obligée de faire des choix. » Elle ignore si ses informations ont permis au bloc de l'Est de marquer des points. Elle sait juste que sans sa lettre, envoyée en catastrophe après une conversation avec un collègue du département de sécurité, un collaborateur du KGB en route pour Munich se serait fait arrêter dès son entrée sur le sol de la RFA. « Gisela » n'a jamais dénoncé d'Allemands de l'Est employés par le BND comme agents. Ses scrupules devaient l'en empêcher, me dis-je. Pas du tout. « Si j'avais eu accès à leurs noms, je les aurais donnés », assume-t-elle froidement. Ces hommes et ces femmes n'allaient-ils pas être « confessés » dans les prisons

terrifiantes de la Stasi ? « Non, rétorque-t-elle. Les arrêter aurait exposé l'agent de la HVA qui les a dénoncés. Markus Wolf pensait qu'il valait mieux se contenter de les mettre à l'écart. » Je suis moyennement convaincue.

Gabriele Gast est arrêtée par la police ouest-allemande le 30 septembre 1990, alors qu'elle s'apprête à gagner l'Autriche, où elle devait retrouver Karl-Heinz Schmidt, avec qui elle est restée amie. Cela fait près d'un an que le mur de Berlin est tombé. Six mois que « Gisela » n'est plus. En fait, il n'y a même plus de HVA. Au printemps, l'organisation s'est autodissoute, réduisant en lambeaux dossiers personnels et rapports sensibles. Markus Wolf s'est réfugié en URSS. De son côté, Gabriele a détruit tout ce qui pouvait la lier à son passé d'agent et se croit sincèrement à l'abri. Personne n'allait la dénoncer. L'esprit de corps était très développé au sein du service. De plus, seuls quatre ou cinq collaborateurs connaissaient l'existence de « Gisela ». Quatre ou cinq, ou cinq ou six ? Comme elle l'apprendra quelques années plus tard, un ancien officier de la Stasi passé au service de contre-espionnage ouest-allemand, Karl-Christof Grossmann, avait entendu parler d'un agent de pénétration de la HVA au sein du BND. Une femme, qui avait un fils adoptif handicapé. En 1990, Grossmann vend l'information à son nouvel employeur. Gabriele Gast est immédiatement identifiée et emprisonnée. Comble de l'ironie, c'est son chef du BND qu'elle sollicite pour prendre la garde de son fils adolescent. Elle est détenue quinze mois à l'isolement, jusqu'à son procès, fin 1991. « Aucun des autres agents arrêtés n'a été traité de la sorte, note-t-elle. C'était tout à fait illégal. La vengeance du BND. » Elle a gardé des séquelles de ces quinze mois de privation sociale et sensorielle, une intolérance au bruit, les concerts de klaxons, les jeunes qui imposent leur musique à plein volume dans la rue. Je compatis, et en même temps je me dis que dans son malheur, elle a eu de la chance de subir les conditions de détention ouest-allemandes plutôt que celles de la Stasi. Personne ne l'a « rééduquée » à coups de piqûres administrées de force. Elle a eu le droit de s'asseoir, de s'allonger, de dormir. Pendant son procès devant la cour d'appel de Bavière, elle a bénéficié de l'assistance d'un avocat. Accusée d'espionnage pour le compte de la RDA, elle a été condamnée sur la base d'un argumentaire juridique, que j'ai retrouvé sur le site de la Cour européenne des droits de l'homme : « Pour déterminer la peine à infliger [...], la cour d'appel retint comme circonstances atténuantes le fait qu'elle n'avait pas de casier judiciaire, qu'elle menait une vie régulière et qu'elle s'était montrée secourable en s'occupant d'un enfant handicapé. Sa conduite répréhensible

était due à sa relation avec l'un des coaccusés et elle n'avait pas été en mesure de mettre un terme à ses contacts avec les services secrets de la RDA. En outre, en raison de l'absence de mécanismes de contrôle appropriés, elle n'avait rencontré aucun problème particulier pour recueillir et transmettre les renseignements en question. Par ailleurs, elle n'en avait tiré aucun avantage financier ; au contraire, sa condamnation lui vaudrait de sérieuses difficultés au niveau professionnel. Enfin, la cour d'appel tint compte du fait que [Gabriele Gast] avait dans une large mesure reconnu sa culpabilité. Toutefois, eu égard à certaines circonstances aggravantes, notamment la longue durée sur laquelle s'étaient étendues les activités d'espionnage de l'intéressée et le volume des informations secrètes qu'elle avait transmises, la cour d'appel estima qu'une peine d'emprisonnement de six ans et neuf mois était justifiée. » Karl-Heinz Schmidt écope quant à lui de dix-huit mois de prison avec sursis. Markus Wolf est disculpé après des mois de procédure et neuf malheureux jours derrière les barreaux. En fait, Gabriele Gast a payé pour tout le monde. D'après la Cour constitutionnelle allemande compétente, depuis la réunification, sur l'ensemble du territoire, les anciens collaborateurs de la HVA devaient être jugés en fonction de leur appartenance à l'une de ces trois catégories : les officiers de renseignement fonctionnaires du service (blanchis) ; les citoyens est-allemands envoyés en RFA en tant qu'agents (eux ont bénéficié de circonstances atténuantes pouvant mener à l'arrêt des procédures) ; les citoyens d'Allemagne de l'Ouest qui ont « trahi » en coopérant avec la HVA (condamnés).

À sa sortie de prison, le 12 février 1994, Gabriele Gast n'est pas beaucoup moins seule. Son fils la considère comme une étrangère. Sa mère l'entoure d'un millier d'attentions, mais refuse catégoriquement d'aborder le sujet « Gisela ». Ses amis du BND ont évidemment disparu du paysage. Côté HVA, elle va de déception en déception. Karl-Heinz Schmidt, qui ne s'est pas manifesté une seule fois pendant ses années de détention, la reçoit chez lui avec réticence, et élude chacune de ses questions. « *Feigling* » (« lâche »), laisse-t-elle échapper dans un rare élan d'amertume. Markus Wolf se montre plus chaleureux. Son ancienne agent lui rend visite à plusieurs reprises. Pas rancunière, elle lui pardonne d'avoir manqué à sa promesse de protection. Il n'a pourtant jamais répondu à la lettre qu'elle lui a envoyée depuis sa cellule. Elle espérait qu'il activerait ses contacts à Moscou pour obtenir sa libération ou, à défaut, qu'il lui mettrait de l'argent de côté pour l'aider à se réinsérer. Sans cet ami de longue date, qui lui a proposé un travail peu après sa sortie,

elle ne sait pas comment elle aurait fait pour vivre. La publication de l'autobiographie de Wolf⁴ dans sa version anglaise précipite la rupture. « Le chapitre qui m'est consacré est un roman de gare pathétique, qui n'a rien à voir avec le texte de départ, s'énervait-elle. J'ai demandé à Markus Wolf de m'expliquer pourquoi il avait validé une traduction pareille. Il n'a rien dit pour sa défense. Il n'y avait rien à dire : il l'a fait pour l'argent, pour en vendre plus. » Elle vit aujourd'hui avec 1 400 euros par mois – sa retraite du BND a été divisée par deux, en repréailles. Elle a de nombreux amis, rencontrés sur les sentiers de randonnée et au pied des murs d'escalade. Ses voisins ne connaissent pas son histoire. Il fait un temps magnifique, sa terrasse donne sur un jardin plein de rosiers, qu'elle entreprendra de tailler dès mon départ, cependant elle préfère que nous discussions à l'intérieur, pour être sûre qu'ils n'entendent pas. Elle n'a pas de compagnon. Elle n'en veut pas. « Je n'ai pas eu de très bonnes expériences avec les hommes. »

1. Markus Wolf a publié un livre de recettes, *Geheimnisse der russischen Küche (Les Secrets de la cuisine russe)*, Piper, 1997.

2. Markus Wolf est souvent présenté comme l'inverse de son supérieur hiérarchique, Erich Mielke, le chef de la Stasi. Wolf est grand, longiligne, chaleureux, instruit, cosmopolite et soutenu par le parti communiste soviétique. Mielke est petit, compact, brutal, il n'a pas fait d'études, n'a jamais voyagé et est appuyé par le parti communiste est-allemand. Bien qu'il ait rapidement acquis une indépendance quasi totale dans la gestion de son service, Wolf a quand même rendu des comptes à Mielke pendant plus de trente ans. Comment un homme aussi fin a-t-il pu travailler aux côtés des assassins de la Stasi ? De tous les mystères qui entourent la personnalité de Markus Wolf, celui-ci est sans doute le plus grand.

3. Depuis la réunification, en 1990, la ville de Karl-Marx-Stadt a retrouvé son nom d'avant l'ère socialiste : Chemnitz.

4. En français : *L'Homme sans visage. Mémoires du plus grand maître espion communiste*, Plon, 1998. En anglais : *Man Without a Face. The Memoirs of a Spymaster*, Times Books, 1997.

« Soyez méfiante comme une jeune vierge »

À mon retour d'Allemagne, j'essaie de contacter Dominik, l'homme de confiance de Tatiana dont le souvenir, ses maxillaires de rottweiler et son copain Mischa qui « peut tuer avec deux doigts », continue deux ans après de me glacer. Je lui laisse un message vocal dans lequel je prends des nouvelles de notre amie commune. Vient-elle toujours de temps à temps à Genève ? Pourrait-il me prévenir de son prochain séjour ? À moins que, dans l'hypothèse où son état de santé ne lui permette plus de voyager, elle ne m'autorise à lui rendre visite à Moscou ? Je tiens beaucoup à la revoir, il me reste pas mal de questions à lui poser. Je réitère l'appel, en vain. Je me tourne alors vers André Le Meignen. Des soucis médicaux l'empêchent de sortir de chez lui, il me propose de passer à son appartement, dans le XVII^e arrondissement de Paris. Lorsque j'entre dans la pièce principale, un double salon décoré de bibelots en ivoire et d'un pendule en forme d'angelot, André est en pleine discussion avec un homme politique congolais. Le Meignen ne fréquentant, c'est sa fierté, que des empereurs, des proches de Vladimir Poutine et de futurs chefs d'État, son visiteur ne pouvait être qu'un simple opposant à Denis Sassou-Nguesso. « Chloé, me dit-il en me faisant la bise, je vous présente le futur président de la République du Congo. » Rien que cela. Je trouverais la scène comique si l'un et l'autre n'avaient décidé que j'étais la personne la mieux indiquée pour écrire l'autobiographie de l'aspirant potentat. « Vous pourriez lui servir de nègre. Ce serait à l'envers ! » s'esclaffe notre hôte. Je salue cette riche idée, malheureusement j'ai un autre livre sur le feu. Débarrassée du futur président du Congo, qui a tout de même insisté pour me donner sa carte, je découvre une fois encore que, malgré ses outrances, André a le cœur sur la main. À peine informé de ma volonté de

joindre Dominik, il décroche son téléphone et tente de l'appeler. Répondeur, là aussi. «C'est un personnage très marginal, l'excuse-t-il. Les mauvaises langues disent un tas de choses sur lui. Moi je ne pose pas de questions. Chacun ses affaires.» Je ne reverrai jamais Tatiana.

Décidément, l'Est me résiste. Sur les sept femmes que j'ai interviewées à ce jour, seules deux, Tatiana et Gabriele, ont mené la guerre froide côté soviétique. J'espérais en rencontrer davantage. Je ne tiens pas à ce que ce livre ressemble à un hommage rendu par une Occidentale aux services occidentaux. C'est pourtant ce qu'elles s'imaginent, ces anciennes professionnelles de Moscou, Bucarest ou Sofia que je finis par trouver, et qui refusent de témoigner. Je pense notamment à cette Bulgare, dont mon contact sur place m'avait dit le plus grand bien. «C'est une femme exceptionnelle, très intéressante, elle a été très belle et intelligente, m'avait-il écrit. Elle a été illégale en Autriche pendant la guerre froide. En ce moment je ne me souviens plus de son nom. Mais peut-être que je peux demander à quelqu'un.» Son profil d'«illégal» m'avait tout de suite interpellée.

Aujourd'hui, comme à l'époque, les centrales du renseignement extérieur (CIA, DGSE, MI6, SVR, Mossad) ont recours à deux types d'officiers pour assurer leurs activités à l'étranger. Les «légaux» sont des fonctionnaires d'ambassade qui utilisent leur poste (vice-consul, conseiller, attaché ou premier secrétaire) comme couverture servant à dissimuler leur véritable occupation. Bien que facilement identifiables par les contre-espions du pays hôte, qui, comme le faisait Geneviève, suivent et fichent les officiels étrangers, ils bénéficient de l'immunité diplomatique – pris en flagrant délit, ils encourent tout au plus l'expulsion. Les illégaux n'ont aucune assurance-vie de ce genre. Envoyés à l'étranger sous une identité fictive, ils sont par exemple photographes, infirmières, agents immobiliers et connaissent tellement bien la langue et les coutumes de leur pays d'adoption que, Russes à Washington, on les prend pour des Américains; Israéliens à Berlin, pour des Allemands. Agissant dans la clandestinité la plus totale, ils sont d'autant plus vulnérables qu'en cas d'arrestation, le centre niera avoir jamais traité avec eux. La mystérieuse Bulgare faisait partie de cette famille d'espions-là, ces comédiens en représentation permanente, prêts, pour la cause, à s'oublier eux-mêmes, au risque de se perdre. Mon interlocuteur à Sofia avait fini par retrouver ses coordonnées. Je lui avais adressé une lettre particulièrement respectueuse. Elle avait refusé toute collaboration, me prêtant des arrière-pensées anticomunistes que je n'avais pas.

Je désespérais de jamais franchir le rideau de fer quand, en septembre 2015, je tombe sur la dernière tribune publiée sur le site du Centre français de recherche sur le renseignement (CF2R). L'article s'intitule « Paix "froide" et paix "chaude" : nous vivons dans une période compliquée qui n'a même pas de nom ! » L'auteur y compare la période contemporaine, marquée par les crispations des relations russo-américaines sur le front ukrainien, aux années les plus « chaudes » de la guerre froide. « Comme nous le disions à l'époque soviétique, conclut-il, espérons juste qu'il n'y aura pas de guerre... » Signé : Igor Prelin. Je tressaille derrière mon écran. Deux ans auparavant, j'avais essayé de le rencontrer, sans succès. Je lui envoie un message sur-le-champ en espérant que cette fois il me réponde. Son mail ne se fait pas attendre : il sera à Moscou cet automne, et fera « tout [s]on possible » pour m'aider. Peut-être même, s'il arrive à la convaincre, me présentera-t-il son ancienne collègue Ludmila¹.

Je me doute que, par les temps qui courent, le service de renseignement intérieur de Vladimir Poutine a d'autres priorités qu'une journaliste française à la recherche de retraitées du KGB. Je me répète que quand bien même les types du FSB se donneraient la peine de me surveiller, voire, de me questionner, je ne risquerais rien, puisque je ne représente aucune menace. Pourtant, plus j'y pense, plus j'ai du mal à me résoudre à partir seule. Il faut dire qu'Edmond Béranger, à qui j'ai touché deux mots de mon projet de voyage, a vivement attisé mes inquiétudes. « Les Russes, je les ai pratiqués, m'avait-il confié, en se penchant au-dessus de la table ronde qui séparait nos deux fauteuils. Ils ont un gros dossier à mon nom. S'ils enquêtent sur vous, vous pouvez être sûre qu'ils sauront que je vous connais. » Je l'avais traité de parano. En digne espion, il m'avait remerciée du compliment et m'avait mise en garde : « Évitez d'être seule. Ne faites confiance à personne, surtout pas aux gens sympathiques. Soyez méfiante comme une jeune vierge. Gardez en tête que tout est possible, même si je sais que vous n'êtes pas une fofolle qui va sortir avec n'importe qui. » Le coup de la « jeune vierge » m'avait bien fait rire mais, en vérité, je n'en menais pas large. Que vais-je répondre, par exemple, à l'agent de la police aux frontières de l'aéroport, quand il me demandera pour quelle raison je me rends à Moscou ? Je n'ai pas changé de passeport depuis mon précédent séjour en Russie, effectué avec un visa de presse. Si le fonctionnaire de police tombe sur la page incrustée de l'époque, il verra tout de suite que je suis journaliste. Or, cette fois-ci, je compte

voyager en tant que touriste, l'agence d'obtention de visas m'ayant conseillé de taire ma profession, si je souhaitais voir ma demande aboutir. J'allais donc recevoir un visa touristique, alors qu'il y avait peu de chance que j'aie le temps de flâner. « Qu'est-ce que vous allez faire ? avait réagi Edmond Béranger. Dire au policier que vous venez voir la place Rouge ? C'est une très mauvaise idée. Imaginez qu'il se rende compte que vous lui mentez. Vous serez suspecte, alors. » Puis il avait joint le pouce et l'index de chaque main, comme il faisait toujours lorsqu'il s'apprêtait à m'expliquer quelque chose. « Dire la vérité, mon petit, ce n'est pas forcément tout dire. Si on vous interroge, ne cachez pas le fait que vous êtes journaliste. Racontez-leur que vous venez chercher l'inspiration pour un livre que vous envisagez d'écrire, et dont certaines scènes pourraient se passer à Moscou. » J'avais recopié la citation mot pour mot dans mon bloc-notes. Edmond m'avait charriée sur mon manque d'assurance, il n'avait aucun doute sur ma capacité à me dépêtrer seule de ce genre de situation. Moi, si. À tel point que de retour à mon bureau, j'avais fait suivre le mail d'invitation d'Igor Prelin à Éric Denécé en y ajoutant, comme unique message : « M'accompagnerais-tu ? »

1. Le prénom de Ludmila a été modifié.

Les deux « Platov »

En plus de tenir chaud, le port des pantoufles, lorsqu'il est obligatoire, présente l'avantage de mettre tout le monde au même niveau. Soit plutôt bas. Éric Denécé peut bien multiplier les apparitions télévisuelles et fréquenter plus d'espions que je n'en connaîtrai jamais, il a l'air aussi ridicule chaussé de babouches bleu marine qu'Igor Prelin de savates fourrées et, cela va sans dire, que moi et mes abominables mules en laine brodée de roses blanches. Il fait beaucoup moins froid que prévu, la météo de mon téléphone indique moins un degré. Qu'importe, on annonce de la neige, les Moscovites allument les radiateurs à fond et sortent du placard n'importe quels souliers à poil pouvant faire office de chaussons. Me voyant hésiter entre différentes options, Nadia, la femme d'Igor, m'indique une paire qu'elle imagine à ma taille – les mules fleuries donc –, avant de nous inviter, Éric et moi, à la suivre au salon.

Nous avons atterri à l'aéroport Sheremetyevo la veille au soir. À mon immense soulagement, le policier du guichet de contrôle s'est contenté de me demander d'où je venais et, satisfait de ma réponse, m'a rendu mon passeport et fait signe d'avancer. Igor, qu'Éric n'avait pas vu depuis des années, a insisté pour nous souhaiter la bienvenue autour d'un dîner que Nadia, « la meilleure chef de Moscou », cuisinerait pour nous. À en juger par l'orgie de plats alignés sur la table basse, elle a dû s'activer toute la journée. Bouchées aux champignons, wraps au fromage, gâteau de hareng, malossols et minifonds de tarte remplis à ras bord d'œufs de saumon. « Il faut tout finir », nous intime Igor en roulant le « r » final. Le colonel fait bien une décennie de moins que ses soixante-dix-huit ans, et affiche une mine beaucoup plus sombre que la chaleur de ses mails ne le laissait présager. La fine moustache et le collier de barbe sont taillés avec amour, je le soupçonne de faire attention

à sa ligne. Il a la bouche pincée et circonflexe des gens qui sourient peu. Où qu'il regarde, on dirait que c'est de haut. « En cette saison la pêche est interdite, on ne trouve pas d'œufs de saumon dans le commerce, explique-t-il en faisant un mouvement de la main en direction du caviar rouge. Comme je tenais malgré tout à vous en faire goûter, j'ai demandé aux collègues de m'en rapporter du Kamtchatka. » Il s'enorgueillit de ce privilège : « Vous allez manger des œufs acheminés par un avion du FSB. »

Igor Prelin est un homme content de lui. Il suffit d'examiner la décoration du salon : un panthéon personnel. Une succession d'étagères exhibe les innombrables coupes et trophées remportés à l'époque, encore récente, où il pratiquait l'escrime en compétition. Une photo le montre d'ailleurs en cuirasse, le visage agressif et le sabre à la main. Elle fait partie d'une série de cinq portraits en action accrochés côte à côte sur le mur : Igor à la pêche, Igor au ski, Igor à cheval, Igor au footing, Igor à l'escrime. L'appartement des Prelin est situé dans une barre de vingt et quelques étages de Yassenevo, un faubourg du sud-ouest de Moscou connu pour héberger le QG du service de renseignement extérieur. Au pied de l'immeuble, l'avenue est dangereusement passante, le terrain vague, triste à l'infini. Une voiture garée là depuis des semaines a le pare-brise siglé d'un sticker « #SEXMAFIA » dont je ne sais s'il m'amuse ou m'effraie. Une rangée de bancs orphelins et humides attend le rêveur, qui ne vient pas. C'est gris, c'est uniforme, c'est la zone. J'en déduis que, malgré ses états de service, Igor Prelin touche une petite retraite. Aucun signe extérieur de richesse ne valorise son statut de vétéran. La reconnaissance, il lui faut la chercher ailleurs.

Nadia sert la première tournée de vodka. Augurant que ce ne sera pas la dernière, je commence déjà à tricher et m'humecte seulement les lèvres. « Cette bouteille, précise Igor, c'est Poutine qui me l'a fait parvenir, à la suite d'une lettre ouverte que j'ai publiée dans la presse, dans laquelle je lui demandais de redoubler ses efforts en matière de lutte contre la corruption. » Je me garde bien de commenter le geste présidentiel – quelle pire réponse apporter à ce type de critiques, que d'offrir un cadeau ? – et laisse notre hôte dérouler le fil de ses pensées poutiniennes. « Il y a des choses à redire sur sa politique intérieure. Pour cette raison, je n'ai pas voté pour lui à la dernière élection, mais pour le candidat communiste. En revanche, je soutiens totalement sa politique internationale. Gorbatchev et Eltsine ont traité les Américains comme des frères. C'étaient des criminels d'État. Poutine, lui, est passé par l'école du KGB, ce n'est pas la peine de lui expliquer que

Washington ne sera jamais l'amie de Moscou. Je sais de quoi je parle, c'est moi qui le lui ai appris, j'ai été son instructeur. »

Il a dispensé des cours à l'institut Andropov de 1982 à 1988. Les étudiants étant déjà, à ce stade de leur préparation, considérés comme des professionnels, tous se voyaient attribuer une nouvelle identité. « Telle année, on leur donnait des patronymes de musiciens russes ; la suivante, on piochait parmi les hommes de théâtre, indique l'ancien formateur. Le pseudonyme commençait toujours par la première lettre du vrai nom. » 1984 devait être la promotion des généraux : le jeune Poutine est rebaptisé « Platov », en référence au chef de guerre cosaque de l'ère napoléonienne. « La chose incroyable, lâche Igor, faussement désinvolte, c'est que "Platov", c'était mon nom de code à moi aussi. » Le professeur a trop d'étudiants, « tous très capables et intelligents », pour prêter à celui-ci une attention particulière. Les deux « Platov » ne lieront connaissance que des années plus tard, en 1998. « J'assistais à une réunion du comité de la sécurité et de la défense, quand un homme s'avance vers moi en s'exclamant : "Oh, Igor Nicolaevich !" Et il m'embrasse. Je n'avais aucune idée de qui cela pouvait être – je savais qu'un certain Vladimir Poutine venait d'être nommé directeur du FSB, mais je ne connaissais pas son visage. Il me dit : "Mais si, vous étiez mon instructeur à l'institut Andropov !" Nous avons discuté. C'est un maître de judo, je suis un maître d'escrime. Ça rapproche. »

Je découvre avec horreur qu'en plus des wraps, bouchées, cornichons, etc., Nadia a cuisiné un plat de porc en sauce et des cassolettes de poulet aux champignons. Son mari nous verse une troisième rasade de vodka. Bizarrement, je ne réalise que maintenant que l'eau-de-vie en question s'appelle « Putinka », comme le président. (Wikipédia me confirmera que cette marque, créée en 2003, fait un tabac en Russie en capitalisant sur le nom et la popularité de Vladimir Poutine.) C'est à mon tour de dire à quoi nous allons trinquer. Nous nous sommes déjà souhaité « la santé » et « la paix entre les peuples ». Je choisis de célébrer « l'extraordinaire hospitalité russe ». Éric renchérit en levant son verre « à Nadia ». Je suis sûre qu'à cet instant précis, il sait exactement à quoi je pense. Quelques heures plus tôt, dans le métro qui nous menait du centre-ville à Yassenevo, je m'étais une nouvelle fois plainte auprès de lui que nos hôtes aient tenu à monnayer leurs services. La négociation, menée avant notre départ pour Moscou, s'était conclue par le deal suivant : l'interview de Ludmila, cette ex-opérationnelle du KGB dont Igor m'avait parlé par mail, contre 500 euros pour elle, 250 pour lui.

Rémunérer Igor pour son travail de fixeur² ne me dérangeait pas. C'étaient les 500 euros qui me chagrinaient. J'ai toujours considéré qu'un entretien ne se paie pas. Que la rémunération biaise tout. Qui me dit que mon interlocutrice ne va pas enjoliver son récit, histoire que j'en aie pour mon argent ? Sans parler du gouffre que cette pratique, si elle se généralisait, creuserait dans les comptes déjà fragiles des journaux. J'avais fait mes calculs. Pesté contre ces nostalgiques de l'URSS qui vilipendent l'Ouest « capitaliste », mais sont les premiers à réclamer des euros. Et puis Igor m'avait donné plus d'informations sur Ludmila. Comme la Bulgare, c'est une ancienne illégale. De 1964 à 1972, elle et son mari ont vécu à Buenos Aires. Officiellement, « Lad » était un Argentin ayant grandi en Grèce ; sa femme « Irma », une Allemande de l'Ouest expatriée par amour. Le couple avait deux enfants, des filles, et possédait le bar « Zur Glocke » (« La Cloche ») en face du commissariat. En réalité, ils s'appelaient Ludmila et Vladimir³ et avaient été envoyés par le centre pour se livrer à des activités d'espionnage. Igor m'en dirait plus à Moscou. J'avais refait mes calculs. De guerre lasse, je m'étais résolue à m'alléger de 750 euros. Somme qui, me dis-je, mauvaise, en entrechoquant mon godet de vodka sous l'œil entendu d'Éric, vaut bien l'hospitalité.

Pendant que les deux hommes s'embarquent dans une conversation exaltée et interminable sur l'avenir de l'Ukraine, incertain depuis l'annexion de la Crimée par les Russes en mars 2014, je parcours les coupures de presse qu'Igor a exhumées à mon attention. Un article du *Nouvel Observateur* daté de 1993 dresse le portrait du colonel en imprésario : « Avec deux autres anciens officiers supérieurs du KGB, écrit le journaliste Vincent Jauvert, [Igor Prelin] a monté [...] une société privée qui – quoi qu'il en dise – commercialise des secrets passés de la Loubianka. Ses clients : BBC Television, NHK, CBS ou des maisons de production françaises. Ses produits les plus demandés : la crise de Cuba ou l'affaire Philby. Son fonds de commerce : sa carte de vétéran, qui lui donne accès à certaines archives interdites et surtout au réseau des espions à la retraite. » Je ne suis donc pas la seule avec qui le KGBiste a fait affaire. Il faut dire que des journalistes, il en connaît des dizaines : à la fin de sa carrière, il s'est occupé des relations presse du directeur du service, Vladimir Krioutchkov.

Dans le numéro du magazine *Actuel* de mars 1992, je tombe sur un portrait d'Igor, illustré par la même photo en noir et blanc qui me fait face, sur le mur du salon : coiffé de lunettes de soleil *oversize* et d'une casquette militaire assortie à son équipement kaki, l'officier attend l'ennemi, assis sur une racine,

mitraillette à la main. « C'était en 1981, en Angola, j'étais résident adjoint du KGB à Luanda », précise-t-il, interrompant sa discussion avec Éric. Il se lève, fouille dans un tiroir, en extrait une carte de visite. Marbré comme un papier peint en relief, le bristol est jauni et écorné. On y lit les nom et prénom d'Igor, imprimés en volutes, suivis de l'intitulé, en portugais, de son vrai-faux poste d'alors : « Vice-conseiller pour les affaires économiques à l'ambassade d'URSS ». Je regarde de nouveau la photo. Qui a pu croire, ne serait-ce qu'une seconde, que cet homme blanc en arme et treillis ait été un fonctionnaire diplomatique ? Le Russe étant reparti dans son plaidoyer ukrainien pro-Poutine, je cherche des éléments de réponse dans le portrait d'*Actuel*. « À l'époque, y est-il écrit, les activités du KGB en Afrique (livraisons d'armes, soutien logistique et formation de cadres militaires des mouvements de libération d'Angola, du Mozambique, d'Éthiopie, de l'Afrique du Sud) tenaient plus de l'intervention que du simple espionnage. » Comprendre : à Luanda, Igor collectait de l'information autant qu'il jouait les gros bras. La photo a été prise alors qu'il dirigeait une « opération commando en pleine brousse ». « Le pays était en guerre, rappelle-t-il dans l'article. Nous étions aux côtés des troupes de libération angolaise, le MPLA, que soutenait l'URSS. Notre mission consistait à faire prisonnier un officier sud-africain, blanc de préférence. Nous en avions besoin comme monnaie d'échange : nous voulions en effet échanger notre espion, Kozlov, entre les mains de l'Unita⁴, contre deux pilotes américains que nous avons capturés [...]. Les Sud-Africains refusaient l'échange. Ils le trouvaient trop inégal. Il nous fallait trouver un officier sud-africain pour les convaincre. » L'expédition dure quinze jours. Le commando perd deux hommes et rentre bredouille. « Quelques mois plus tard, nous avons fait prisonniers deux sous-officiers commandos sud-africains qui venaient de faire exploser une raffinerie de pétrole en Angola. En novembre 1982, après mon départ, ils ont été échangés contre Kozlov. » Igor n'a pas de regrets. C'est un soldat. Éric m'avait raconté qu'il avait douze ans lorsque le KGB l'a utilisé pour la première fois. Son père prêtait l'appartement familial pour des rencontres conspiratives, le petit Igor faisait le guet dans la cage d'escalier. Peu après, il a infiltré une église uniates⁵ comme enfant de chœur. Le service y avait un agent qui, mystérieusement, ne donnait plus de nouvelles. L'adolescent devait se faire accepter par la communauté, identifier l'agent, et rétablir le contact.

Je me demande si le fils d'Igor et Nadia, qui vient de nous rejoindre au salon, suit le même chemin que son père. Il doit avoir vingt-cinq ans, et cumule les attributs bizarres. Il porte une nuque longue, alors que le reste de

ses cheveux est coupé ras. Il possède un serpent rouge qui glisse et ondule autour d'une branche, dans le vivarium au fond du salon. Surtout, il adore les armes. Questionné par Éric, il sort du placard des répliques du fusil d'assaut français Famas et de la carabine militaire américaine M4. Je n'y connais rien, mais je suis à peu près sûre qu'on dirait des vraies. Le jeune homme me montre comment les prendre en main. Sans trépied, elles sont difficiles à manipuler, il faut caler la crosse dans le creux de l'épaule et maintenir le canon bien à l'horizontale. Je mets le reptile en joue. Éric me vise avec un silencieux. Igor sourit. La scène est surréaliste. Drôle, mais d'une douteuse façon. Malsaine, en fait. Le colonel nous explique que son fils aurait voulu entrer au service de sécurité intérieure, le FSB. « Je l'avais formé », soupire-t-il. Des problèmes de santé l'ont contraint de revoir ses plans. Il travaille aujourd'hui pour la télévision, à la chaîne parlementaire. Il rêve de devenir expert en balistique. « Il est bien entraîné, c'est un bon combattant », poursuit le père. Nadia apporte le dessert, un gâteau à la framboise accompagné de chocolats. Nous trinquons, je ne sais plus à quoi. J'étouffe, il doit faire vingt-cinq degrés dans cet appartement, et j'ai commis l'erreur de mettre un T-shirt inassumable sous mon pull. Pour ne rien arranger, je suis ivre. Igor m'a forcée à goûter des vins, blanc et rouge, de Crimée. Avec ça, il n'est pas content. « Vous n'auriez jamais pu être illégale dans ce pays, vous ne buvez pas assez ! » me taquine-t-il. Nous prenons congé peu avant minuit. Le colonel nous donne rendez-vous le lendemain matin « dans le hall de l'hôtel ». Il nous présentera Dmitri⁶, un ami interprète au français moins rouillé que le sien, qui assurera la traduction simultanée des propos de Ludmila. Puis les deux hommes nous conduiront jusque chez elle, près de la station de métro Chistye Prudy. Je récupère mon manteau, dépose mes chaussons le long du mur de l'entrée. L'ascenseur, qui devait être au rez-de-chaussée, met bien trente secondes à monter jusqu'à nous. Je regarde par la fenêtre du couloir en l'attendant : il neige.

1. Péninsule volcanique située dans l'extrême est de la Russie, baignée par le Pacifique, les mers d'Okhotsk et de Bering. Près des deux tiers de la population mondiale de saumons passent par les lacs et rivières du Kamchatka. Le braconnage et la surexploitation y font des ravages.

2. Personne employée (comme guide, interprète, etc.) par un(e) journaliste pour faciliter son travail dans une région à risque.

3. Le prénom de Vladimir a été modifié.

4. L'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola (UNITA) est un mouvement

anticolonial soutenu par l'Afrique du Sud et les États-Unis dans le conflit qui l'oppose au mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA), appuyé par l'URSS.

5. Église catholique orientale.

6. Le prénom de Dimitri a été modifié.

Ludmila

« Quand tu es illégale, tu deviens quelqu'un d'autre. Tu ne ressens rien. Tu t'oublies. »

« Ils ont brisé le destin de cette femme », énonce sans ménagement Igor, en faisant un mouvement de la tête en direction de Ludmila, de l'autre côté de la table. Théoriquement, la discussion ne devait engager qu'elle et moi. Effacé, Dmitri ne déborde pas de son rôle d'interprète. Éric tient la promesse qu'il m'avait faite d'écouter, sans perturber le cours de l'entretien. Reste notre colonel qui, à son habitude, ne fait que ce qu'il veut. En l'occurrence : interrompre, commenter, rectifier. S'énervé aussi, de telle ou telle question que je pose, comme des hésitations de Dmitri qui, à soixante-treize ans, percute moins vite qu'à quarante. Igor a organisé cette rencontre. Le livre de Mémoires que Ludmila me tend, c'est lui qui les a poussés, elle et son mari Vladimir, à l'écrire. Lui, qui a trouvé à l'ancienne illégale son poste actuel, d'intendante au bureau des vétérans du KGB. Lui qui dirige, qu'on écoute, qui sait. Tout lui est permis. Il faudra m'accommoder de ses interventions dont certaines, heureusement, enrichissent l'échange plus qu'elles ne le polluent. « Vladimir a menti comme un tchékiste à la pauvre fille », poursuit-il. Ludmila ne bronche pas de se voir ainsi désignée, qui plus est à la troisième personne. Elle ne comprend pas le français. Le parlerait-elle que, à mon avis, elle ne s'offusquerait pas. Elle a la peau dure. Le même cuir tanné par le sens du devoir patriote et jusqu'au-boutiste que Tatiana. Cela se voit au manque d'expression de son visage, comme si quelque chose derrière ses yeux clairs faisait écran ; comme si les balles et les caresses, sur elle, ricochaient. Cela s'entend au « *niet* » définitif dont elle sanctionne toute interrogation portant sur d'éventuels regrets. Elle a soixante-dix-sept ans. Elle a donné sa vie au

KGB. Pour le service, elle a coupé les ponts avec ses parents, changé d'identité, renié sa langue maternelle, menti à ses enfants, fait de la prison, connu le déshonneur. Ses fondations sont coulées dans le même béton que les caves de la Loubianka. Un remords, une remise en cause, et c'est toute la maison qui s'effondre.

Vladimir a « menti » à Ludmila par omission. Il ne lui révèle sa véritable activité que quelques jours avant leurs noces, en juin 1959. « Il voyageait beaucoup, et ne me disait jamais pourquoi, ni où, il partait », se souvient-elle. Les deux jeunes gens se sont rencontrés par hasard, au mariage d'amis communs. À l'époque, elle a dix-neuf ans, fait des études d'infirmière et ne connaît personne dans le renseignement. Il est officier du KGB et cherche une épouse en vue de son affectation prochaine à l'étranger – la direction rechigne à expatrier ses personnels célibataires, jugés trop vulnérables à la manipulation par le sexe et à la rumeur, d'homosexualité notamment. « Le service lui avait déjà arrangé plusieurs rendez-vous avec des collègues de la maison », précise Igor. Les présentations étaient faites de manière insidieuse. Vladimir était prévenu que tel soir, au théâtre, au restaurant, ou à quelque autre lieu où il était tenu de se rendre, une jeune femme l'accosterait. Celle-ci, en revanche, n'avait aucune idée du caractère matrimonial de l'opération. On l'avait missionnée pour entrer en contact avec un individu et recueillir ses coordonnées, point. Pour elle, Vladimir était une cible, pas un collègue, encore moins un fiancé potentiel. L'officier avait ainsi rencontré un certain nombre de femmes sélectionnées par ses supérieurs. Aucune ne lui avait plu.

Peu après leur mariage, Ludmila reçoit une convocation de la Loubianka. Elle sait, alors, que Vladimir est en train de suivre le programme de formation des « illégaux ». Que d'ici peu, il entamera une nouvelle vie à Buenos Aires, sous un autre nom. Pour espérer l'accompagner, elle doit intégrer le service et devenir illégale elle aussi. En cas de succès, le couple travaillera en binôme depuis l'Argentine. En cas d'échec, elle connaîtra le sort peu enviable des « fausses veuves » contraintes de rester en URSS, pendant que leurs maris officiers vivent à l'étranger en compagnie de « fausses épouses » choisies par le service. Cinquante-cinq ans après les faits, Ludmila parle de ce premier entretien comme d'une formalité : « Je me suis retrouvée face à des généraux qui m'ont posé plein de questions sur mon éducation, ma famille, mes études. » Elle passe ensuite une batterie de tests. Les résultats sont concluants. « J'ai été déclarée apte à entrer au service, sourit-elle. Rendez-vous compte, j'avais vingt ans, je n'avais jamais visité le monde... » Sans sa cooptation par

Vladimir, la Moscovite ne serait pas allée beaucoup plus loin que Kiev ou Leningrad². Sous l'ère soviétique, les Russes ne voyageaient pas, ou très peu : d'une, l'argent manquait ; de deux, il fallait obtenir l'autorisation du gouvernement pour quitter le territoire. Dans ces conditions, beaucoup de jeunes gens rejoignaient le KGB dans le seul but de voir du pays.

Ludmila quitte la table pour préparer le thé. J'en profite pour modifier l'orientation de la lampe de bureau, dont le faisceau, braqué sur moi, dégage une lumière crue et policière. L'appartement est surchauffé. Depuis la mort de son mari, la septuagénaire y vit seule, sous une montagne de souvenirs, consignés dans des albums photo, ou agencés derrière les encombrantes vitrines du salon et de la bibliothèque. Vaisselle en tout genre et figurines peintes, je n'ai jamais vu autant de porcelaine de ma vie. Je dois avoir l'air absent, toute à l'observation des coussins du canapé, dont les motifs tapissés, tantôt de fleurs, tantôt de chats, me fascinent, car Dmitri pose délicatement la main sur mon avant-bras et me demande si tout va bien, puis (j'ai répondu oui) si sa traduction me convient. Je ne le connais que depuis quelques heures, mais je l'aime déjà. Lorsque, après nous être retrouvés tous les quatre, ce matin, dans le hall de l'hôtel, nous nous sommes mis en route en direction de chez Ludmila, Igor, qui voulait marcher à côté d'Éric, m'a poussée d'un geste brusque, comme les terreurs de cour de récréation, sous prétexte qu'il voulait « rester entre hommes ». Dmitri m'a récupérée, fulminante. Il a souri et m'a pris le bras, à la russe. Nous avons remonté le boulevard arrimés l'un à l'autre. Le froid lui faisait couler des ruisselets de larmes, qu'il essayait du revers du gant, à la hâte, comme s'il était vraiment ému et qu'il en avait honte. Devant nous, Igor et Éric filaient. Il ne fallait pas traîner, nous disait-on, Ludmila attendait. Dmitri peinait à tenir le rythme. J'ai resserré l'étreinte de mon bras autour du sien. C'était écrit : lui et moi nous soutiendrions. Au départ pourtant, sa présence m'avait contrariée. Igor parlant le français, pourquoi nous embarrasser d'un interprète ? Le colonel avait insisté, si bien qu'avec la paranoïa qui désormais me caractérise, je m'étais demandé si ce Dmitri n'était pas envoyé par le FSB pour nous garder à l'œil. J'en avais parlé à Éric, il s'était fait la même remarque. Puis Igor, perspicace, nous l'avait présenté en ces termes : « Voici Dmitri. Nous nous sommes rencontrés en Guinée, en 1970. C'est un économiste de formation. Il n'a rien à voir le KGB. » Et nous n'y avons plus pensé.

Ludmila apporte les tasses et la théière fumante. Rococo, avec ses volants, ses reflets satinés et ses boutons en strass, son chemisier tient lieu de bijou, de

maquillage, de tous ces artifices de la féminité dont visiblement, la Russe ne raffole pas. « *Mit Zucker ?* » (« Du sucre ? ») me demande-t-elle avec malice. Igor s'empresse de commenter l'allusion : « D'après sa légende, Ludmila s'appelait "Irma Ackerman". C'était une Allemande de RFA mariée à "Lad", un Argentin. » Il s'avance au bord du fauteuil, me prend à partie : « Quelles langues parles-tu ? » Le français et l'anglais. « Dans quelle langue penses-tu ? » Le français. Il jubile. « En Argentine, Ludmila pensait en allemand, et parlait à son mari en espagnol. » CQFD : « Contrairement aux autres services, israéliens exclus, les illégaux du KGB ne jouaient pas le rôle de citoyens étrangers. Ils *devenaient* des citoyens étrangers. » L'immensité du territoire soviétique et la diversité physique de sa population facilitent les métamorphoses. « Un Chinois peut bien se faire appeler Mikhaïl ou Alexei, il aura toujours l'air d'un Chinois, croit savoir le colonel. Nous, les Russes, nous pouvons avoir l'air d'à peu près tout ce que nous voulons. Les illégaux, c'est notre spécialité. » Les opérations montées par le KGB s'étaient sur des dizaines d'années. Élaboré après leur mariage, le plan réservé à Ludmila et Vladimir se déclinait en trois points qui, suivis à la lettre, dictaient leur destin jusqu'aux années 1970 minimum. Phase 1 : « devenir », chacun de son côté, l'étranger que l'un et l'autre étaient censés être. Phase 2 : refaire leur vie, ensemble, en Argentine, pendant sept ou huit ans, le temps nécessaire pour se préparer à la phase 3, l'objectif final : émigrer aux États-Unis. Pendant la guerre froide, un Soviétique à New York ou à Washington était suspect par définition. Se faire passer pour un Américain aux yeux des Américains constituant, pour un Russe n'ayant jamais mis les pieds aux États-Unis, un défi quasi impossible à relever, mieux valait attribuer aux illégaux la nationalité d'un pays tiers. En 1960, l'Argentine était officiellement « non alignée³ », et ne comptait plus ses ressortissants partis chercher du travail en Amérique du Nord. Voisine et alliée de l'URSS, la RDA accueillait volontiers les illégaux soviétiques désireux de devenir des citoyens allemands.

L'adaptation de Ludmila dure plus de deux ans. La jeune femme commence par séjourner quelques mois à Leipzig, dans une famille recommandée par la Stasi. Elle y poursuit son apprentissage de la langue, amorcé à Moscou, et s'approprie les mœurs, attitudes et coutumes locales. « J'étais très appliquée, confie-t-elle. Ma vie en dépendait. » Une fois cette période de transition terminée, elle est envoyée à Dresde, près de la frontière tchèque, sous une identité allemande. « Le centre voulait voir si j'étais capable de me fondre dans la population. Je devais me débrouiller seule pour trouver un logement,

un emploi, des amis.» À l'hôpital, où elle s'est fait embaucher comme infirmière, elle se lie avec une collègue, Sabina, aussi brune et fluette qu'elle est blonde et solide. « Je passais beaucoup de temps avec elle. Une fois, on a fait de l'auto-stop pour aller à Berlin. Son frère était pianiste. Leurs parents avaient un grand jardin, avec des framboisiers... À Dresde, j'ai eu la chance de rencontrer des gens généreux.» Elle marque une pause. Caresse du doigt le couvercle de la théière, geste qu'elle refera par la suite, chaque fois que le sujet abordé lui sera douloureux. « J'ai appelé ma fille aînée Sabina, comme elle. Je donnerais beaucoup pour la revoir. »

En 1963, le centre considère qu'elle est prête à rejoindre Vladimir. Le couple ne s'est pas vu depuis deux ans et demi. Quoique soulagée et heureuse, elle vit son départ comme un déchirement : « J'ai tout quitté sans prévenir personne. La veille, j'étais la meilleure amie de Sabina. Le lendemain, j'avais disparu de son existence. Elle n'a jamais soupçonné que j'étais russe. Elle a dû penser que comme beaucoup d'autres Est-Allemands avant moi, j'avais fui en Allemagne de l'Ouest. Cette idée m'était désagréable. Je m'étais présentée à sa famille comme une patriote socialiste. Je ne voulais pas qu'ils pensent que j'avais trahi.» Elle retrouve Vladimir au Danemark, État neutre idéalement situé entre les deux blocs, que le KGB utilise souvent comme point de transit. Son mari a terminé sa formation d'illégal. Il est déjà « Lad », cet Argentin rentré au pays après des années passées en Grèce et en Égypte. Ensemble, ils gagnent Dortmund, en RFA, dont ils sillonnent les rues avec méthode – d'après la légende qu'elle s'apprête à endosser, Ludmila connaît la ville comme sa poche, pour y avoir longtemps vécu. Puis ils se rendent à Berne, en Suisse, où les attend un collègue chargé de remettre à la jeune femme ses nouveaux papiers. Les originaux ont été fournis par une véritable Allemande de Dortmund dont je ne serais pas étonnée que l'histoire, qui m'en évoque bien d'autres, ait été écrite par le machiavélique Markus Wolf. Séduite par un officier de renseignement soviétique rencontré lors d'une visite en RDA, elle s'est installée en URSS avec lui, et a accepté de mettre son identité à la disposition du KGB. Ludmila récupère les documents. Son mari l'appellera désormais « Irma ». « Pour parfaire notre couverture, reprend-elle, nous nous sommes ensuite mariés à Londres. » Je lève les yeux de mon carnet, interloquée. Le couple ne se s'est-il pas déjà marié à Moscou, un ou deux ans auparavant ? C'est Igor, fier comme tout, qui, du bout de la table, me répond : « Ludmila et Vladimir, oui. "Irma" et "Lad", non. » Il échange quelques phrases en russe avec son amie qui dans la foulée se lève, sort une VHS de l'armoire et nous invite à prendre place autour de la télévision. Le film

commence. Vêtu d'un costume de cérémonie, un homme d'une trentaine d'années regarde par la fenêtre d'une chambre, à l'étage. Soudain, il aperçoit la personne qu'il guettait, sourit, fait un signe de la main et se précipite au rez-de-chaussée pour la rejoindre. Dans la séquence suivante, une jeune femme en robe blanche très sage envoie un baiser joyeux à la caméra. Lorsque je comprends de quoi il s'agit, je trouve l'entreprise tellement gonflée, que j'ai du mal à y croire. Pourtant cela ne fait aucun doute : Ludmila est en train de nous montrer le vrai film de son vrai-faux mariage. Le scénario reprend tous les clichés du genre : la fiancée qui trépigne, la main délicate qui soulève le voile, révélant des yeux gorgés de larmes, le premier baiser de monsieur et madame, le zoom sur les alliances, les mains qui se rencontrent en gros plan. « Il fallait qu'en Argentine, les gens croient à leur histoire, explique Igor, c'est pourquoi ils se sont également pris en photo lors de leur voyage de noces à travers l'Europe, qui les a menés à Paris, Genève et Venise. » Je l'interroge sur le choix de Londres pour la cérémonie. Dortmund n'aurait-elle pas été plus indiquée ? « Le centre a étudié la question, et il est apparu qu'au Royaume-Uni, on demandait moins de documents aux futurs mariés. » Traduction de Dmitri : « C'était un peu comme à Las Vegas, si tu veux. » Ni les autorités britanniques ni les autorités ouest-allemandes ne décèlent d'anomalie. Le certificat de mariage qui leur est délivré est réel. Comme leurs papiers d'identité. Comme leur légende que l'un et l'autre ont construite avec tant de conviction qu'au moment de rallier Buenos Aires, ils en viennent presque à douter d'eux-mêmes.

Suivant les recommandations du centre, le couple ouvre une affaire dans un quartier prisé de la communauté allemande locale. Nommé « Zur Glocke », leur bar compte parmi sa clientèle d'expatriés des antifascistes ayant fui le III^e Reich, mais aussi d'anciens dignitaires du pouvoir hitlérien venus trouver refuge en Argentine après la défaite. Dès 1946, le régime du général Peron a en effet organisé l'exfiltration de criminels de guerre nazis *via* des filières à travers l'Espagne, la Suisse, l'Italie, la Croatie ou le Vatican⁴. Le plus célèbre d'entre eux, un des artisans de la « solution finale » Adolf Eichmann, a vécu tranquillement à Buenos Aires pendant dix ans jusqu'à ce que, en 1960, un commando du Mossad le kidnappe et l'emmène en Israël, où il est jugé, condamné à mort et exécuté. À l'époque, la traque des nazis relève de l'obsession planétaire. Quelles que soient leurs motivations – venger leur peuple, récupérer un savoir, scientifique notamment⁵, ou simplement prouver au monde leur efficacité –, les services secrets de toutes les grandes

puissances surveillent leurs allées et venues.

Derrière le zinc de leur taverne, les Russes sont aux avant-postes. « Chaque fois qu'un nouveau client arrivait au bar, on essayait de savoir qui c'était, quelle était son histoire », indique Ludmila. Le couple repère un vieil homme, que les Allemands du coin appellent le professeur Links. Avisé par radio, le Centre les informe qu'il s'agit d'un Autrichien ayant fait partie de la Gestapo. Individu à suivre, donc. Un jour, ledit Links retrouve au bar un Juif allemand habitué des lieux, Cohen. Je n'en aurai jamais la certitude, mais tout indique, dans la scène qui se joue alors, que le premier est une source du second. Sous les yeux de Vladimir et Ludmila qui, malgré les autres clients à servir, s'efforcent de ne rien manquer, Links écrit quelques mots sur une serviette en papier, en haut de la pile, qu'il tend ensuite à Cohen. Les deux hommes discutent un moment, puis l'Autrichien le salue et quitte le bar. Avant de l'imiter, l'Allemand fait un détour par les toilettes. Vladimir se dépêche de récupérer la serviette qui se trouvait juste en dessous, devenue la première de la pile, sur laquelle les griffonnages de Links se sont par chance imprimés. Cohen réapparaît, repasse par la table et fait glisser la montagne de serviettes dans sa sacoche, signe qu'il a quelque chose à cacher. Peine perdue. Dès la fermeture du bar, les Russes se mettent à pied d'œuvre.

Le message de Links contient deux éléments : le nom d'un lieu, « Estancia Isabel » et un itinéraire sommairement dessiné. Une fois l'adresse mieux définie (le site se trouve près de Bariloche, au pied de la cordillère des Andes, à la frontière avec le Chili), le couple prétexte des vacances pour explorer les environs. Les photos qu'ils prennent du domaine sont minutieusement analysées par le centre : le ranch serait un repaire d'anciens nazis installés dans la région après la capitulation. Surnommée la « Suisse de l'Argentine » pour ses paysages de lacs et de montagnes, la station touristique de Bariloche est infestée d'anciens SS, parmi lesquels le médecin d'Auschwitz Joseph Mengele et l'officier de la Gestapo Erich Priebke, responsable du massacre des fosses Ardéatines, près de Rome⁶. Ludmila et Vladimir n'en sauront pas davantage sur cette « Estancia Isabel », si ce n'est qu'elle aurait quelque chose à voir avec la sinistre « Colonia Dignidad ». Fondée en 1961, cette microsociété allemande située 800 kilomètres plus au nord, côté chilien, vivait recluse, selon les lois dictées par son gourou, Paul Schaefer, un ancien caporal SS et pédophile notoire, désireux de faire un III^e Reich andin de cette enclave de 15 000 hectares gracieusement attribuée par les autorités chiliennes. Dans cette forteresse équipée d'un hôpital et d'une école, le travail était glorifié, l'eugénisme de rigueur, et la formation paramilitaire obligatoire. Bref, le

paradis, pour les nouveaux nazis d'Amérique du Sud⁷.

Accaparés du matin au soir par le bar, les illégaux communiquent avec Moscou la nuit. Les échanges se font par messages chiffrés, qu'ils retranscrivent à l'aide d'une grille de code. Pour faire parvenir des films au centre, ils utilisent différentes boîtes aux lettres mortes. Un motif tracé à la craie, une lettre ou une croix, signale à leurs traitants que le facteur est passé. Le couple ne discute de leurs affaires qu'à l'extérieur, au cas où des micros auraient été dissimulés dans la maison ou la voiture. Jamais, au grand jamais, ils ne parlent russe, même dehors, même entre eux. Ludmila confie que, au terme de sa première grossesse, elle redoute tellement de jurer en russe pendant le travail qu'elle exige de l'obstétricien que, quoi qu'il advienne, il ne lui administre pas d'antidouleur, ni d'anesthésie. L'accouchement se déroule sans complications. À la maison, la petite Sabina n'entendra que de l'espagnol et restera convaincue, jusqu'à leur départ contraint en 1972, que ses parents s'appellent « Irma » et « Lad ». Le mensonge de Ludmila est permanent et total. Projetant mes propres images sur son écran intérieur, je me figure un quotidien d'angoisse et de solitude. La peur sourde, panique parfois, d'être démasquée. L'abandon de ses parents, de ses frères et sœurs, de ses amis. L'oubli de sa langue. L'énergie nécessaire au maintien, année après année, de cette arnaque identitaire dont tout le monde, même ses filles, doit être victime. Le sacrifice. La culpabilité. L'impossibilité d'être soi. Je plaque sur elle mon ressenti de Française née au sein d'une famille aimante, dans un pays riche, en temps de paix, et forcément je me trompe. C'est en tout cas ce qu'elle veut que je croie : « En Argentine, je n'ai pas souffert de cette vie-là. J'étais jeune, il fallait accomplir le travail. Je tenais au statut d'illégal, car on était libre. Je n'aurais pas pu travailler en ambassade. Tout y est borné, il y a trop de limites. » Igor lui coupe la parole, mais c'est pour la complimenter, ce qui, Ludmila étant une femme, constitue un événement. « Le pilier, c'était elle, affirme-t-il. Vladimir était doux, tranquille, patient. Elle, en comparaison, c'était le feu nucléaire. » Il l'applaudit d'autant plus que selon lui, « l'espionnage n'est pas une affaire de femmes ». Je tends l'oreille. D'après mes lectures, le KGB a tenu ses personnels féminins à l'écart des missions de terrain du milieu des années 1950 à 1985. Igor confirme : « Tant qu'elles se cantonnaient aux services d'analyse, de support ou de désinformation, il n'y avait pas de résistance. J'en ai connu beaucoup, de simples officiers, mais aussi des colonels. En 1990, la direction a même élevé la chef du département des écoutes téléphoniques au grade de général. Une première. En revanche, en

vingt-huit ans de carrière, je n'ai jamais vu de femme officier traitant. » Il s'interrompt. Rectifie : « Enfin, si. Mais ça n'a pas duré. » En 1984, l'institut Andropov forme vingt femmes, des épouses d'officiers, au métier d'OT. « J'ai été leur professeur. Certaines étaient plus capables que les hommes. Le centre les a envoyées en mission à l'étranger avec leur mari. L'expérience n'a pas été jugée positive. Les enfants représentaient un frein, et puis on ne peut pas demander à une femme de faire une approche seule. Il faut assurer sa sécurité. » Le cas des illégaux, hommes ou femmes, pose paradoxalement moins problème. Sans statut diplomatique, ils sont trop vulnérables pour être exposés – dans l'ombre, ils font surtout du repérage, rarement du recrutement.

J'ai hâte de reprendre mon entretien avec Ludmila, dont je découvre l'histoire en même temps qu'elle me la raconte. Que s'est-il passé, en 1972, pour qu'elle parle de « départ contraint » ? Est-ce à ce moment-là qu'elle est incarcérée ? Si oui, dans quelles circonstances, et pour quel motif ? Avant de me tourner vers elle, je mets à profit la conversation engagée avec Igor pour aborder la question de Tatiana. Au début, il m'écoute sans broncher. Ses nom et prénom ne lui disent rien, mais le KGB comptait tellement de recrues, il ne peut pas connaître tout le monde. La mention de son grade, colonel à cinq étoiles, ne le fait pas tiquer non plus. Le récit de l'opération asiatique, au cours de laquelle elle aurait dirigé un commando dépêché sur place en sous-marin, est accueilli par un silence renfrogné et un rougissement des joues qui ne présagent rien de bon. J'évoque ensuite l'existence de son mari, officier du GRU, et le fait que Tatiana aurait été recrutée par Iouri Andropov en personne. C'en est trop. Consterné, Igor se tourne vers Dmitri et Éric, auprès de qui il cherche une adhésion masculine, une complicité dans le mépris qu'heureusement il ne trouve pas. Dmitri capte mon regard et, en signe d'apaisement, ferme les paupières un moment, comme pour dire « laisse passer l'orage, tout ira bien ». Éric attend. Il m'a présenté André Le Meignen, qui m'a présenté Tatiana. À ce titre, il espère des réponses lui aussi. « Il est tout à fait exclu qu'Andropov ait fait l'honneur à cette femme de la recruter lui-même, réplique finalement Igor. De la même façon, il est exclu que son mari ait été au GRU alors qu'elle était au KGB. Les couples de ce type n'existaient pas. Soit les deux appartenaient au même service, soit l'un des deux quittait le sien. » Puis, s'adressant à moi : « Je vous conseille d'oublier ce personnage de Tatiana et de me questionner sur d'autres histoires. » Je choisis plutôt d'oublier Igor, et reviens à Ludmila.

Elle et son mari sont arrêtés par la police argentine le soir du 9 octobre

1970. « Le concierge a frappé à la porte, se souvient-elle en jouant avec le couvercle de la théière. Dès que j'ai ouvert, une dizaine d'hommes armés sont entrés dans l'appartement. Vladimir sortait de la douche, moi, j'étais justement en train de recevoir un télégramme du centre. J'ai eu une seconde pour cacher la bande magnétique dans mon soutien-gorge avant qu'ils ne nous emmènent, mon mari d'un côté, les filles et moi de l'autre. Sabina avait six ans. Alexandra, dix-huit mois. » Elle saisit l'étendue du désastre à son arrivée au commissariat, lorsqu'un officier l'appelle par son vrai nom, le russe. « Il n'y avait qu'une explication possible : nous avons été trahis par quelqu'un de chez nous. » Vladimir livre des aveux partiels, sous la menace de voir sa famille se faire torturer. Ludmila joue la naïve : non, elle n'avait aucune idée des activités d'espionnage de son mari. Prétextant une envie pressante, elle tente de faire disparaître la bande dans la cuvette des W-C du commissariat. La chasse d'eau résiste. Faute de mieux, elle la dissimule dans la poubelle, sous un amas de papier-toilette. Je m'étonne que les policiers ne l'aient pas fouillée au corps au moment de son admission et n'aient pas inspecté les poubelles après son passage. Elle sourit. « Les agents locaux n'étaient pas très compétents. Je suis sûre qu'à leur place, les Américains auraient trouvé l'enregistrement. » Après quelques semaines passées dans une prison pour femmes, elle est extradée vers les États-Unis dans un avion de transport militaire C5-Galaxy. « Les Argentins n'avaient rien à nous reprocher, s'agace-t-elle. Nos opérations n'étaient pas dirigées contre eux. De plus, ils n'ont rien trouvé d'autre dans l'appartement qu'un poste de radio et un magnétophone ordinaires. Ce sont les Américains qui leur ont donné l'ordre de nous arrêter. Eux non plus n'avaient pas de preuve. Juste un témoignage dont, à l'époque, Vladimir et moi ne savions rien. »

À Washington, le couple est dans un premier temps choyé. Installés avec leurs filles dans une résidence surveillée à l'extérieur de la ville, ils se font escorter au musée, au cinéma, au centre commercial. « Les Américains voulaient qu'on prenne goût à leur mode de vie, analyse Ludmila. Ils espéraient qu'on choisirait de rester et qu'en échange, on leur donnerait des informations sur les méthodes soviétiques de formation des illégaux. Ils nous ont même proposé de maquiller un accident de voiture, pour faire croire à Moscou que nous étions morts. » L'entreprise de séduction dure de longs mois, pendant lesquels les Russes sont interrogés quasi quotidiennement. Lorsque la CIA et le FBI comprennent qu'ils n'obtiendront rien avec la manière douce, le ton des échanges se durcit. Ludmila soudain parle plus vite : « Ils ont montré à Vladimir des photographies de ses camarades de

l'école du renseignements. Ils voulaient savoir qui était qui. Mon mari continuait de nier y avoir été. Les Américains avaient de plus en plus l'impression qu'on se moquait d'eux. Cela devenait urgent de fuir. »

Elle se souvient très bien de la date, le 7 janvier 1972, quinze mois après leur arrestation à Buenos Aires. L'après-midi touche à sa fin. Alexandra sort d'une grosse sieste. Les quatre officiers de surveillance regardent la Copa America devant la télévision du salon. Ludmila va chercher les manteaux, déplie la poussette. « Comme la maison était coupée de tout, les gardes nous laissaient sortir sans problème, précise-t-elle. Chaque jour, on se promenait dans les environs. Chaque jour, on allait un peu plus loin. » Cette fois-ci, ils ne se contenteront pas de dépasser le pont de l'autoroute ou l'orée de la forêt. Ils rentreront chez eux, à Moscou. Une nuit, peu auparavant, Vladimir a fait le mur pour consulter l'annuaire de la cabine téléphonique du coin. L'ambassade de Bulgarie est située sur la 22^e Rue. Lui se réfugiera là. Les filles, à la représentation soviétique, sur la 16^e – mieux vaut se séparer, estime-t-il, pour multiplier les chances. Ludmila prévient les gardes de leur départ et referme la porte derrière elle. La famille se met en route, tranquillement d'abord. Une fois la maison perdue de vue, Ludmila saisit la main de son mari, la serre une seconde, fort, puis elle bifurque à droite, en direction de la voie rapide. « J'ai fait signe à une voiture de s'arrêter, mime-t-elle dans un grand geste. J'ai demandé à la dame au volant de nous emmener dans le centre. J'étais tellement nerveuse que je n'arrivais pas à plier la poussette. » En ville, elle hèle un taxi. « Je ne me rappelais plus à quel niveau de la 16^e était l'ambassade. Dès que j'ai vu flotter le drapeau soviétique, j'ai dit au chauffeur de s'arrêter. Nous sommes descendues. Quand j'ai vu qu'il y avait un policier américain devant le bâtiment, j'ai paniqué. Nos gardes avaient-ils déjà constaté notre disparition ? L'alerte avait-elle été donnée ? Ce policier était-il là pour nous ? Plutôt que de me diriger vers l'entrée principale, j'ai longé le bâtiment et poussé une porte de service qui, par miracle, s'est ouverte. Vous auriez vu la tête des vigiles lorsque je me suis présentée à eux... Et celle de Sabina : elle ne m'avait jamais entendue parler russe. »

Dans un même élan spontané, Éric et moi faisons remarquer à Ludmila les invraisemblances de son récit. En premier lieu, les gardes, qui non seulement les autorisent à se promener seuls avec de l'argent, mais restent devant le foot pendant que toute la famille se fait la belle. Depuis quand les officiers de sécurité du FBI sont-ils incompetents à ce point ? Sans compter qu'ils étaient quatre... Est-il possible que, ne sachant plus quoi faire de ce couple de Russes encombrants et mutiques, les Américains aient décidé de les laisser s'enfuir ?

Igor est persuadé que non. J'attends ses arguments qui, pour une fois, lui manquent. « Le FBI voulait les retourner pour qu'ils les aident à identifier les illégaux du KGB présents sur leur sol », répète-t-il. Quant à cette histoire de porte de service non verrouillée, alors que nous sommes en pleine guerre froide, au cœur de la capitale ennemie, c'est tellement énorme que, pour le coup, je veux bien croire que ce soit vrai.

Ludmila accueille notre scepticisme avec calme. Ces questions, elle les attendait. On les lui a posées des centaines de fois depuis leur retour en URSS, un mois plus tard. Aux yeux méfiants de la Loubianka, leur évasion a été trop facile pour être honnête. Des prisons du FBI, seuls les traîtres décrochent un ticket retour. Malgré des mois de débriefing, les contre-espions du KGB ne disposent d'aucun élément à charge, encore moins d'aveu, mais le soupçon est là. Ludmila soupire : « Notre conscience était irréprochable, nous n'avions trahi personne. Pourtant, dès le début des interrogatoires, ils ont essayé de nous culpabiliser. On leur a dit qu'on avait été dénoncés. Ils ne nous ont pas crus. » J'imagine sans peine qu'en haut lieu, la thèse du couple de traîtres démasqués dès leur retour au pays s'est mieux vendue que le scénario cauchemardesque de la taupe aveugle démantelant, révélation après révélation, le réseau clandestin tissé à travers le monde par le KGB.

Jugés par un « tribunal populaire », Ludmila et Vladimir écopent d'une sentence en demi-teinte. Ni tout à fait condamnés ni tout à fait blanchis, ils sont exclus du parti communiste, avec interdiction de vivre à Moscou pendant dix ans. Bannis, en somme. À Kalouga, à 200 kilomètres au sud-ouest de la capitale, Ludmila reprend des études pour devenir professeur d'anglais. Dépossédé de la moitié de son salaire et, croit-il, de la totalité de son honneur, Vladimir déprime. « Il disait que pour moi, une épouse, ce n'était pas comme pour lui, un officier de carrière. Il en parlait toujours avec une émotion très forte », confie-t-elle. Igor renchérit : « Comme ils n'avaient pas le droit de dire qu'ils avaient appartenu au KGB, les gens les prenaient pour des criminels ou des voleurs. » Le couple est autorisé à regagner Moscou en 1983. Sans le soutien du Parti, décisif pour trouver un bon poste, Vladimir enchaîne les petits boulots, de concierge, menuisier, régisseur d'une salle de conférence. Je connais déjà sa réponse, je lui pose la question quand même : étant donné l'accueil ingrat qui leur a été réservé, Ludmila n'a-t-elle jamais regretté d'avoir décliné l'offre américaine ? « Non. Mes racines sont ici. Bien sûr, le contexte m'a révoltée, mais le sentiment dominant était celui d'être rentrée à la maison. » La consolation de pouvoir être soi-même, aussi. « Quand tu es illégale, tu deviens quelqu'un d'autre. Tu ne ressens rien. Tu t'oublies. En

URSS, je pouvais me moquer de tout si j'en avais envie. »

La rédemption se profile en 1990 avec la parution dans un journal national d'un article, « Le déserteur », écrit par l'incontournable Igor Prelin. À l'époque, Ludmila et Vladimir ne connaissent pas le vieux renard, alors attaché de presse du directeur Krioutchkov. Ils découvrent son nom en même temps que celui du transfuge auquel l'article est consacré : Oleg Gordievsky. Basé à Londres depuis son exfiltration, cinq ans plus tôt, par les Britanniques du MI6, l'ancien colonel du KGB vient de publier un pavé, *KGB : The Inside Story*⁹ dans lequel il révèle, entre autres scoops, l'identité de John Cairncross, le « cinquième homme » des cinq de Cambridge. En réaction, le KGB fait publier ce portrait à l'acide, dans lequel Oleg Gordievsky est présenté pour ce qu'il est : l'un des traîtres les plus malfaisants que l'URSS ait jamais déplorés. Ludmila évoque son souvenir avec dégoût, comme malgré elle : « Lorsque j'ai lu que ledit "déserteur" avait été en poste à l'ambassade de Copenhague de 1966 à 1970, et que son travail, là-bas, consistait à aider les illégaux en transit, j'ai tout de suite compris que c'était lui, l'homme qui nous avait donnés. » Elle raconte qu'en 1967, elle doit rentrer à Moscou pour voir sa mère, malade. Comme à l'aller, le centre la fait passer par le Danemark, où un représentant du département « S », chargé des illégaux, échange ses papiers argentins contre un passeport soviétique. « Ce type ne m'inspirait pas confiance. J'avais un mauvais pressentiment, l'impression qu'il n'était pas sincère. » Ludmila se remet à jouer avec le couvercle de la théière. « Ce Gordievsky a-t-il déjà pensé aux enfants des autres ? À notre petite fille, qui avait un an et demi au moment de l'arrestation ? »

Une partie de moi, celle que je montre, la plaint sincèrement. Une autre, que je dissimule, car elle est plus égoïste, plus froide, se délecte de la tournure que sont en train de prendre les choses. Car, enfin, quelle était la probabilité pour que cette illégale dont, en arrivant, je ne savais rien, ait été grillée par le seul transfuge soviétique avec qui j'ai échangé des mails, que je connais ? Sollicité après mon entrevue avec Tatiana, Oleg Gordievsky avait refusé de me rencontrer, décrétant qu'« il n'y a pas de femmes au KGB ». Je sais aujourd'hui qu'il en a connu au moins une, dont il a donné le nom au MI6, qui l'a transmis à la CIA.

Quelque chose dans cette version des faits me chiffonne malgré tout. Je n'ai aucun doute sur le fait que Ludmila ait pu rencontrer Gordievsky à Copenhague. Comme il l'écrit lui-même dans son autobiographie¹⁰ : « Une [autre] de mes missions était d'accélérer le transit des illégaux qui passaient

par le Danemark sur la route de leurs vacances pour la Russie. Notre méthode consistait à les infiltrer à bord de bateaux soviétiques, dont certains faisaient la navette entre Le Havre et Leningrad. Le capitaine du bateau était interrogé, voire recruté comme agent du KGB ; ensuite, lors de mon premier rendez-vous avec l'illégal, je le briefais sur ce qu'il devait faire exactement, et récupérais tous ses papiers. Lors du second rendez-vous, je lui donnais le passeport d'un marin soviétique établi au nom d'un des membres de l'équipage. » Ce sont les dates qui me posent problème. Si ma mémoire est bonne, Oleg Gordievsky prétend, dans son livre, avoir changé de camp à l'époque où il était en poste à Londres, en 1974. Or Ludmila et Vladimir ont été arrêtés par la police argentine deux ans plus tôt, en 1972... Igor me dévisage, à la fois agacé et surpris. « Ta remarque est juste », admet-il. Avant de frapper la table du plat de la main : « Gordievsky a menti sur la date de son recrutement par le MI6 pour qu'on ne puisse pas lui reprocher d'avoir dénoncé nos illégaux. Mais nous savons qu'il l'a fait. »

Ludmila et Vladimir sont réhabilités en 1991, à la suite des conclusions de l'enquête. Leurs décorations leur sont rendues ; leurs droits à la retraite, rouverts, bien qu'avec la dévaluation du rouble, la somme versée représente beaucoup moins d'argent que prévu. « Gordievsky a ruiné leur vie, conclut Igor. C'est l'un des pires traîtres. Certains se contentent de donner des informations à l'ennemi. Lui a livré les noms de centaines de ses camarades. »

Il fait nuit noire lorsque, après une dernière tournée de cognac « à l'amitié franco-russe », Ludmila nous rend nos manteaux et nos écharpes. Elle fête son anniversaire le lendemain, elle a beaucoup à faire, nous ne la reverrons pas avant notre départ pour Paris. Sur le pas de la porte, elle m'embrasse avec chaleur, « *You are a very nice girl* », avant de me remettre une figurine en porcelaine, un joueur d'orgue de Barbarie emmitoufflé dans un manteau de fourrure et affublé – bizarre – d'un perroquet sur l'épaule. « C'est ma fille qui les peint », m'explique-t-elle, en agitant le bras vers les vitrines, soit à peu près tout l'appartement. Elle a l'air sincèrement heureuse de notre échange. Pourquoi ne le serait-elle pas ? À la réflexion, cette femme est une polytraumatisée du langage. Pendant ses douze ans de carrière au KGB, elle a fait ce que l'on attendait d'elle : elle n'a rien dit. Ou bien elle a menti, ce qui revient au même. Quand enfin elle a été libre de s'exprimer, personne ne l'a crue. Igor l'a entendue après dix-huit ans passés à parler dans le vide. C'est son premier interlocuteur. J'aime l'idée que je puisse être le second.

Une fois dehors, j'emprunte Éric à Igor, le temps de savoir ce qu'il a pensé

de l'entretien. « Tu as conscience, j'espère, que nous avons vécu un moment historique ? » me lance-t-il, enthousiaste comme jamais. Igor le prend par le bras. Je ralentis le pas. Dmitri me rattrape et me tend le sien. Nous repartons comme nous sommes venus, deux par deux, l'autorité devant, l'incertitude derrière. Demain, Dmitri me montrera le Moscou qu'il connaît. La place Rouge, bien sûr, avec, adossé à l'enceinte du Kremlin, l'indécent mausolée de Lénine. Le bâtiment de la Loubianka, dont on ne croirait jamais, en voyant ses murs si clairs, si jaunes, qu'il ait pu faire frémir tout l'Occident. La galerie marchande « Goum » dans laquelle Dmitri voudra que nous fassions un « *selfie* » pour montrer à sa femme son « amie française ». La chapelle du KGB où, chuchotera-t-il, « le service polissait en cachette des diamants ». Le Starbucks, totem de la mondialisation, dont il me reprochera d'avoir franchi le seuil. Demain, Dmitri fera des blagues : « Quel est le plus haut bâtiment de Moscou ? Le KGB. De là-haut, on voit jusqu'à la Sibérie. » Il sera en forme. Pour l'heure, tardive, il se traîne et s'en excuse. Il a les mains qui tremblent depuis une mauvaise grippe contractée l'an dernier. Le regard concentré sur le pavé du trottoir, glissant de neige fondue, il me confie alors une histoire étrange, un égarement venu de tellement loin, une digression si douce que je trouve soudain ce vieil homme sublime, que je sais, je m'en fais la promesse, que son souvenir avec moi restera longtemps. « Lorsque j'étais à l'hôpital pour ma grippe, raconte-t-il, j'ai souffert de graves complications neurologiques. Dans mon inconscient, j'ai vu des perruches voler. Je suis rentré chez moi au bout d'un mois. Il faisait froid, c'était encore l'hiver. J'ai allumé la lumière, et il y avait une perruche dans le salon. Dans le salon ! Je me suis dit qu'elle appartenait à un voisin, qu'elle avait dû s'échapper. J'ai mis une affiche dans la rue avec sa photo. Personne ne m'a appelé. Je l'ai gardée près de moi. » Je lui demande ce que cet oiseau de l'au-delà représente pour lui. Il sort son téléphone portable, un vieux combiné gros comme une télécommande, et me montre sa perruche : « Un ange. »

1. Vladimir Martynov, *Iavka v Kopengagene* (« Une rencontre à Copenhague »), Olma-Press, 1998.

2. Nom donné à Saint-Petersbourg jusqu'à la disparition de l'URSS, en 1991.

3. En réaction à la bipolarisation du monde caractéristique de la guerre froide, le mouvement des non-alignés prône une « troisième voie » affranchie de l'influence de l'URSS et des États-Unis. En 1955, une trentaine de pays d'Afrique et d'Asie, dont l'Inde, l'Égypte et la Chine étaient présents à la conférence de Bandung, considérée comme l'acte de naissance du mouvement.

4. Lire à ce sujet l'ouvrage de référence du journaliste argentin Uki Goñi, *The Real Odessa : How Peron Brought the Nazi War Criminals to Argentina*, Granta Books, 2003.
5. L'opération « Paperclip » en est la plus célèbre illustration. Immédiatement après la guerre, les Américains ont lancé un programme de recrutement de scientifiques ayant travaillé en Allemagne nazie. Parmi eux, Arthur Rudolph, accueilli en 1945 pour ses compétences en matière de construction de fusées. La NASA le considère comme le père de la fusée américaine *Saturn V*.
6. Le 24 mars 1944, 335 civils italiens sont assassinés par les troupes d'occupation nazies, en représailles à une attaque à la bombe ayant coûté la vie à 32 soldats allemands.
7. Bien que régulièrement impliqué dans des affaires de sévices sexuels sur mineurs, de détention d'armes, de manipulations génétiques et d'esclavagisme, Paul Schaefer n'est jamais inquiété. En 1973, il appuie le coup d'État militaire du général Pinochet, qui utilise la Colonia Dignidad comme un centre de détention et de torture. Schaefer est arrêté en mars 2005 et condamné à vingt ans de réclusion criminelle. Sorti en juillet 2016, le film du réalisateur allemand Florian Gallenberger, *Colonia*, avec Emma Watson et Daniel Brühl, est inspiré de la Colonia Dignidad.
8. Rebaptisée « Institut Andropov » dans les années 1980.
9. *KGB : The Inside Story*, *op. cit.*
10. *Next Stop Execution. The Autobiography of Oleg Gordievsky*, *op. cit.* La traduction en français est de l'auteur.

L'insondable mystère de la disparition de l'article scientifique belge (épisode 2/2)

Quelle idée d'avoir mis cet ensemble rouge. Le carton d'invitation du service de renseignement militaire belge (SGRS) stipulait sobrement : « uniforme ou tenue de ville ». Poussée à la coquetterie par les ors du palais des Académies de Bruxelles et la promesse d'un cocktail au champagne, j'ai opté pour ma robe de créateur coquelicot et mes escarpins vernis. Comme j'aurais dû m'en douter, une fois sous les lustres des salons, j'ai un peu de mal à me fondre dans la population kaki et grisonnante venue célébrer, dans la joie disciplinée et la presque bonne humeur, le centième anniversaire de sa vénérable maison. Le service ne comptant que 13 % de femmes (dont aucune n'occupe de poste-clé), les officiers féminins sont rares. Je scanne longtemps l'assemblée avant de repérer mes associées, élégantes et à propos, en tailleur-pantalon noir ou marine. Notre groupe de travail est quasiment au complet. Les représentantes du SGRS, de la Sûreté de l'État, la spécialiste du contre-espionnage, la plupart ont fait le déplacement pour fêter la publication de notre article dans l'ouvrage collectif édité pour l'occasion.

Plus tôt dans l'après-midi, j'ai assisté à un colloque en compagnie d'ambassadeurs, de ministres et de professionnels des services de sécurité belges et étrangers dont je n'ai pas le droit de citer les noms, ni celui de l'organisme auquel ils appartiennent. J'aurais bien aimé, pourtant, j'ai sur le sujet des choses à dire, malheureusement l'événement est soumis à la règle de Chatham House¹ bien connue dans le monde du renseignement, selon laquelle : « Quand une réunion, ou l'une de ses parties, se déroule sous la règle de Chatham House, les participants sont libres d'utiliser les informations collectées à cette occasion, mais ils ne doivent révéler ni l'identité ni

l'affiliation des personnes à l'origine de ces informations, de même qu'ils ne doivent pas révéler l'identité des autres participants. » Je me contenterai donc d'écrire qu'à l'issue des exposés délivrés par ces VIP de l'ombre sur des questions aussi exigeantes que la « relation entre renseignement et influence », une présentation a été faite du livre auquel nous avons contribué². Je dois reconnaître qu'à ce stade, mon attention se portait plus sur la progression agonisante des aiguilles de ma montre et le comptage des étoiles sur les épaules capitonnées de mes voisins que sur l'énumération alternée, tantôt en français, tantôt en néerlandais, des vingt-cinq chapitres rythmant « notre » pavé de 672 pages. Aurais-je été moins distraite, j'aurais décelé l'anomalie. Au lieu de quoi, une heure plus tard, au cocktail, je manque de lâcher ma flûte – comme au cinéma quand, sous le coup de l'émotion, la mère de famille laisse échapper les assiettes – lorsqu'une amie du SGRS vient me trouver et me dit : « Tu as entendu la bonne surprise au sujet du livre ? Notre article n'y est pas ! » Le champagne avait déjà commencé de me rosir les joues. La colère finit le travail. En trois minutes, nous passons le mot aux autres membres du groupe et nous dirigeons en rangs serrés vers le coordinateur de l'événement, le commissaire divisionnaire Patrick Leroy, en quête d'explications. « Pat », comme il a coutume de signer ses mails, est tellement rond et sympathique qu'il est difficile de ne pas l'aimer. Ce jour-là, par exemple, il a troqué sa cravate Pluto contre un nœud papillon, à épaisses rayures rose et bleu légèrement de travers, et une pochette lavande qui s'élève avec la gravité d'une gougère. À la réflexion, je ne suis pas loin de penser que tant de bonhomie relève de la stratégie. Que Patrick force son naturel engageant pour obtenir des autres ce qui l'arrange. Je ne lui jette pas la pierre, ou alors un petit caillou – je fais pareil. J'aurais préféré, cependant, qu'après tous les efforts que nous avons fournis, « Pat » veille à ce que notre travail ne soit pas vain et, le cas échéant, nous avertisse de la mauvaise nouvelle. Sous le feu de nos questions, le commissaire propose un éclaircissement qui n'éclaircit rien du tout. « D'après ce que j'ai compris, commence-t-il, embarrassé, l'éditeur a réclamé des modifications. Il a écrit aux auteurs, mais comme nous sommes un collectif et qu'en plus, nous n'avons pas signé l'article de nos noms, son mail n'est pas arrivé jusqu'à nous. En tout cas il n'a jamais reçu de réponse de notre part, et n'a donc rien publié. » Puis, devant nos mines consternées : « Je vais essayer de le faire paraître dans le prochain numéro de la revue du BISC³ avec un *erratum* ». Je suggère la formulation suivante : « Désolés, on a oublié les filles. »

De retour en France, j'écris à mes associées et réalise que la plupart n'accordent aucun crédit au scénario de Patrick. Unetelle confie se sentir « trahie ». Une autre parle de « scandale ». Une troisième d'une « farce » dont nous serions les « dindes ». De la volaille premier choix, qu'on est allé chercher au top niveau des services de renseignement locaux et des institutions internationales, à qui on a demandé de convaincre leurs supérieurs de l'utilité de dégager du temps pour assister à ces réunions, qui ont mené une quinzaine d'interviews et des études statistiques dont elles ont tiré un article plus que correct, pour finalement découvrir d'elles-mêmes, sans que personne ne daigne les prévenir, qu'elles avaient fait tout cela pour rien. Des dindes. Mais des dindes coriaces. Dès le lendemain du colloque, nous lançons une campagne de harcèlement polie, mais ferme, à l'adresse de Patrick et des membres du comité de lecture chargés, à l'époque, de valider les différents chapitres de l'ouvrage. Les questions que nous posons sont simples : Pourquoi l'article n'est-il pas paru ? A-t-il été jugé de mauvaise qualité ? A-t-il déplu à l'état-major ? J'appelle Patrick, qui me détaille le circuit de la copie : l'auteur lui faisait parvenir l'article définitif qu'il transférait ensuite au général, Eddy Testelmans, pour validation. Ici, deux cas de figure : soit des modifications étaient nécessaires, et le patron lui retournait le texte ; soit tout allait bien, et il le faisait suivre au comité de lecture. Nous savons que Patrick a envoyé notre article le 7 mai 2015 – j'ai conservé le mail. Les membres du comité de lecture que nous avons interrogés soutiennent quant à eux ne jamais l'avoir reçu. « La déperdition a eu lieu au niveau de l'état-major », en déduit Patrick. Lui pense que l'incident, « bête à mourir », résulte d'une « erreur de manipulation » à un moment où, l'événement approchant, tout le monde était noyé sous les mails. En gros, le staff du général aurait oublié d'envoyer l'article au comité de lecture. Ou bien il l'aurait fait, mais le texte se serait égaré. Voilà pour la thèse numéro un. La thèse numéro deux provient dudit comité, dont l'un des membres nous a révélé, sans en dire plus, que le général s'était opposé à la publication. Nous nous apprêtons à l'interroger directement lorsque, le 22 mars 2016, Najim Laachraoui et les frères El Bakraoui se font exploser à l'aéroport de Zaventem et dans la station de métro de Maelbeek, causant la mort de trente-deux personnes. Nous choisissons d'abandonner notre démarche qui, dans ce contexte, semble dérisoire, voire franchement déplacée.

Le 1^{er} avril 2016, le site internet du CF2R publie notre travail, que j'ai soumis à Éric Denécé. « Il m'apparaît clairement que c'est un texte fondamental car aucune étude de ce type n'a jamais été publiée dans le monde

francophone », nous remercier-t-il⁴. Équilibré, l'article fait aussi bien état du « manque de motivation des femmes », qui restent persuadées que les métiers du renseignement ne sont pas faits pour elles, que de la « longue tradition sexiste » qui sévit au sein du SGRS. L'état-major a-t-il censuré un texte jugé gênant, ou avons-nous été victimes d'un acte manqué sublime ? Je n'en sais rien. Dans un cas comme dans l'autre, une explication, des excuses, bref un peu de courage, n'auraient pas été de trop.

1. Présidé en 2016 par l'ancien Premier ministre John Major, la secrétaire générale du Commonwealth Patricia Scotland et l'ex-directrice générale du MI5 Elizabeth Manningham-Buller, l'Institut royal des affaires internationales, aussi appelé « Chatham House », du nom de la maison de Londres qui l'héberge depuis sa création, en 1920, est un influent *think tank* britannique consacré aux relations internationales. Établie en 1927, la règle de Chatham House a pour but de faciliter le partage d'informations, lors de réunions ou de conférences sur des sujets sensibles. Il n'est pas nécessaire qu'un événement ait lieu à Chatham House, ou soit organisé par l'Institut, pour que la règle soit invoquée. Le texte sert aujourd'hui de cadre à des centaines de discussions à travers le monde. Le site internet du *think tank* en propose sept traductions (en arabe, en russe, en chinois, en français, en portugais, en allemand, en espagnol) et promet d'en ajouter de nouvelles.

2. Marc Cools, Patrick Leroy, Robin Libert, Veerle Pashley, David Stans, Eddy Testelmans, Kathleen Van Acker, 1915-2015. *L'Histoire du service de renseignement militaire et de sécurité belge*, Maklu, 2015.

3. *Belgian Intelligence Studies Center* (Centre belge d'étude sur le renseignement).

4. « Des femmes dans le renseignement belge : un défi permanent », Rapport de recherche du CF2R n° 17.

Miracle en Terre sainte

Ce livre aurait dû s'arrêter ici. C'est ce que j'avais prévu, en tout cas. Je m'étais rendue à l'évidence : la DGSE ne m'aiderait pas. Salut, espions français, je ne vous importunerai plus, votre silence vous honore, sans rancune. Fin. *The End*. Bien sûr, j'aurais pu élargir le spectre de mes investigations, explorer les sphères asiatiques, africaines, arabes. Mais l'histoire aurait été trop longue, et j'y aurais passé ma vie. J'avais donc décidé de raccrocher là. Chapitre 24, page 253. Pour justifier l'issue de mon enquête, j'aurais argué que sept femmes interrogées, ce n'était pas si mal. Que toutes, Américaines, Soviétiques, Européennes, étaient des combattantes de la guerre froide, dont l'action s'inscrivait dans une problématique Est-Ouest commune. Or cela n'est pas la fin. Depuis mes premières recherches en 2011, je nourrissais l'espoir insensé de couronner ma moisson d'espionnes par une Israélienne. Et voilà qu'au moment de conclure, une ancienne opérationnelle du Mossad m'est littéralement, ou presque, tombée du ciel.

L'État hébreu est un petit pays : 8,5 millions d'habitants, pour une superficie équivalant à deux départements français. Il possède malgré tout trois services de renseignement. Le plus important, l'Aman, compte 9 000 hommes – à titre de comparaison, la DGSE en dénombre 6 000¹. Chargé de collecter et d'exploiter le renseignement militaire, l'Aman fait partie de l'armée israélienne, ou Tsahal. Le deuxième, le Shin Beth, s'occupe de la sécurité intérieure et du contre-espionnage². En France, on a tendance à ignorer l'existence de ces deux agences, tant est célèbre la troisième : le Mossad (« Institut », en hébreu). Ce service civil, directement rattaché au Premier ministre, centralise toutes les activités de renseignement extérieur. Fort d'environ 3 000 personnes, il n'a pas les moyens de couvrir le monde

entier et se concentre donc sur les ennemis de l'État hébreu. Là où il opère, on dit de lui qu'il est le meilleur. Cette réputation d'excellence, le Mossad la cultive. Comme l'expliquent les journalistes Roger Faligot et Rémi Kaufer dans *Les Maîtres espions*³ : « Que ses ennemis et ses alliés le croient omniprésent, qu'ils décèlent la trace de ses activités même là où il n'est jamais intervenu, et la partie est déjà à demi gagnée. La réputation d'invulnérabilité est une arme précieuse. Les stratèges des services israéliens sauront en jouer à merveille. Des révélations astucieusement distillées dans la presse occidentale nourrissent la légende : la rumeur, particulièrement intense s'il s'agit des pays arabes où l'information est verrouillée par des régimes autoritaires ou dictatoriaux, fera le reste. »

Parmi les opérations qui ont contribué à bâtir le mythe d'un Mossad tout-puissant, il y a l'enlèvement, en 1960, à Buenos Aires, du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann. Le détournement, en 1966, d'un avion de chasse Mig-21 de l'armée irakienne, fer de lance des Arabes sur la ligne de front. L'infiltration des plus hauts cercles du pouvoir syrien par l'espion Eli Cohen, dont les informations sur l'arsenal militaire et la stratégie de Damas ont été décisives dans la victoire d'Israël lors de la guerre des Six Jours. La traque et la suppression systématique des terroristes de Septembre noir, la branche de l'OLP responsable du massacre des athlètes israéliens aux Jeux olympiques de Munich, en 1972. L'inventaire est long et spectaculaire⁴. L'« Institut » recrute, collecte des renseignements, kidnappe, tue⁵. Son unité d'assassinat, le Kidon (« la baïonnette »), est composée d'une soixantaine d'hommes et de femmes surentraînés dont le travail consiste à rayer un à un les noms figurant sur la liste noire dressée par le « Comité X ». Fondée au lendemain des JO de Munich, cette cellule secrète présidée par le Premier ministre cible trois catégories d'objectifs : les terroristes, les dirigeants des États ennemis et les individus impliqués dans la fabrication ou la vente d'armes de destruction massive susceptibles d'être utilisées contre Israël. Le Mossad n'est pas le seul service à avoir le permis de tuer. Il suffit de penser aux attaques de drones et au sort réservé à Ben Laden par les Américains. Aux décès mystérieux d'anciens officiers de renseignement russes et de hauts responsables tchéchènes, réfugiés à Dubaï ou à Londres. Même la DGSE a une cellule clandestine chargée des opérations « Homo » (pour homicides). Tout le monde tue. Les Israéliens, un peu plus que les autres.

Dans leur livre *Les Services secrets israéliens*⁶, Éric Denécé et David Elkaïm justifient le professionnalisme du Mossad et son recours assumé à la violence par la certitude qu'à Israël d'être menacé d'anéantissement. Ce

passage est particulièrement éclairant : « Petit État [...] adossé à la mer Méditerranée, [Israël] ne dispose d'aucune profondeur stratégique en cas d'invasion. Or il est isolé au milieu de voisins majoritairement hostiles, qui se sont opposés à sa création et qui, pour certains, continuent de refuser son existence. Surtout, sa démographie est infiniment plus faible que celle des pays qui l'entourent [...]. Ses dirigeants savent pertinemment qu'il pourrait être rayé de la carte à l'occasion d'une invasion militaire. Ainsi, perdre la guerre n'est pas une option, parce que de l'issue de la bataille ne dépend pas seulement l'intégrité territoriale mais la survie même d'Israël. La seule façon pour l'État hébreu d'éviter un sort que lui ont longtemps promis ses ennemis arabes, c'est de savoir le plus tôt possible ce qu'ils préparent, pour anticiper toute offensive adverse, voire de réduire à néant le développement de leurs forces armées afin que la menace ne prenne jamais forme. Ainsi, depuis sa création, Israël a-t-il mis l'accent, davantage que n'importe quel autre pays au monde, sur le renseignement [...] et sur les guerres préventives. »

Impressionnée par l'aura de respect et de peur nimbant la moindre mention du Mossad, j'avais prospecté sans trop y croire, ni vraiment insister, comme le pêcheur qui, après avoir planté sa canne dans le sol, guette sa bonne fortune depuis sa chaise pliante, en regardant les ronds dans l'eau. J'ai sollicité l'aide de plusieurs *think tanks* israéliens, dont l'INSS (Institute for National Security Studies) et le centre Meir Amit d'information sur les renseignements et le terrorisme. J'ai écrit à Dror Moreh, le réalisateur du documentaire *The Gatekeepers*, consacré au Shin Beth. Personne ne m'a répondu. L'ambassade d'Israël à Paris m'a recommandé d'appeler le porte-parole du ministère des Affaires étrangères, Emmanuel Nahshon qui, dans un français sans accroc, s'est contenté de ce bon mot : « Les seules personnes qui pourraient vous parler sont les morts. » Même Éric Denécé, qui a publié le livre précédemment cité, n'a pas pu, ou voulu, me mettre en contact avec ne serait-ce qu'un membre, actuel ou retraité, de la maison. Tant pis, m'étais-je résolue. Je n'irai pas à Tel-Aviv. J'étais partie perdante. Je n'étais pas déçue.

Et puis, en l'espace de quelques semaines, l'horizon s'est dégagé, comme s'il y avait un bon Dieu, et qu'il me déroulait le tapis rouge. Avec le recul, le cours des événements qui m'a conduite jusqu'à Yola me fait penser à ces chaînes de l'espoir auxquelles participent des anonymes beaux et inattendus, prêts à donner de leur temps et de leur personne dans le seul but d'accomplir le bien. N'ayant pas, pour ma part, une vision très optimiste de la nature humaine, je peine encore à mesurer ma chance, qu'à mes heures mystiques,

j'attribue à une forme de miracle.

Tout a commencé par le mail d'une consœur du magazine de décoration *AD* qui occupait un bureau voisin du mien, à l'époque où j'effectuais un remplacement au mensuel masculin *GQ*. Shirley et moi avions sympathisé dans le métro. Elle s'était prise de passion pour mon projet et, sans rien m'en dire, s'était mise à mener des recherches de son côté, en quête d'éventuelles pistes israéliennes. Aidée de Chantal, une collègue hébreophone du journal, elle avait découvert la publication à l'été 2015, en Israël, d'un livre de Mémoires retraçant la vie de « Yael », une officier du Mossad ayant participé à l'élimination des terroristes de Septembre noir⁷. « Regarde ça », m'avait-elle écrit, en me communiquant l'adresse du site internet de la maison d'édition (malheureusement en hébreu). Un jour où, de passage à la rédaction d'*AD*, je me désolais de ne pas réussir à joindre le service de presse, Chantal l'a appelé sous mes yeux et a obtenu les coordonnées de l'auteure du livre, Efrat Mass. Étape 1 accomplie.

L'étape 2 s'est révélée plus facile encore. J'ai envoyé à Efrat un message plein de scrupules dans lequel je lui demande si elle accepterait de m'introduire auprès de « Yael ». Autrement dit : à céder son sujet, en or, à une parfaite inconnue. Non seulement elle m'a répondu par l'affirmative, mais lorsqu'il s'est avéré que « Yael », souffrante, n'était pas en état de m'accorder d'interview, elle a entrepris de me trouver un plan B. Limitée dans mes recherches par ma méconnaissance de l'hébreu, je prenais Efrat pour une journaliste de défense, disposant d'un large réseau au sein des services de renseignement et de l'armée. Sinon, comment aurait-elle eu accès à « Yael » ? J'étais bien placée pour savoir, pourtant, qu'on n'a pas besoin d'être spécialiste pour ouvrir les bonnes portes. Je n'ai découvert son profil qu'une fois à Tel-Aviv, au cours du dîner qu'elle a tenu chez elle à l'occasion de ma venue. Elle doit avoir soixante-cinq ans. Je n'ai pas bien compris dans quel domaine elle avait fait carrière. Elle a évoqué le « département « éducation » de l'armée », et des « conseils prodigués aux directeurs d'écoles pour faciliter l'intégration des Juifs russes et éthiopiens ». Bref, elle n'est ni journaliste, ni militaire, ni officier de renseignement. C'est une retraitée de la fonction publique, qui a eu l'opportunité de recueillir le témoignage de « Yael » et en a fait un livre. « Quand j'ai reçu ton mail, m'a-t-elle confié ce soir-là, j'ai eu envie de t'aider, car tu as dit que c'était important pour toi d'accorder une place à Israël. » Alors, elle a « réfléchi ». Elle a repensé à cette interview d'une ancienne du Mossad qu'elle avait entendue quelques semaines plus tôt à la radio. Au début des années 1980, cette « Yola » avait participé à l'exfiltration

vers Israël de centaines de Juifs éthiopiens réfugiés au Soudan. Efrat a téléphoné à son ami David Ben Uziel. Rebaptisé «Tarzan» du jour où, adolescent, il a sauvé un camarade de la noyade, ce grand nom du Mossad est connu pour avoir organisé le soutien militaire aux rebelles séparatistes soudanais engagés dans la guerre civile entre 1969 et 1971. Avait-il entendu parler de Yola ? Et comment ! Lorsqu'elle était au Soudan, c'est lui qui supervisait l'opération depuis Tel-Aviv. «Tarzan» a appelé Yola. Yola a appelé Efrat. Efrat m'a appelée : Yola était OK, elle attendait de mes nouvelles. Je me suis jetée sur mon clavier d'ordinateur et lui ai demandé comment elle envisageait notre collaboration. Nous pourrions commencer par discuter au téléphone, afin que j'en sache davantage sur elle, avant de me rendre sur place, pour approfondir le sujet ? Avec l'impulsivité et l'audace qui la définissent – je la verrais bientôt à l'œuvre –, Yola m'a répondu ce message fabuleux :

Salut Chloé,

J'ai une suggestion inhabituelle, qui pourrait être très intéressante pour toi.

Pourquoi ne viendrais-tu pas en Israël, tu peux dormir chez moi (très beau jardin). Nous pouvons aussi voyager jusqu'à mon autre maison, qui surplombe le lac de Tibériade. Très pittoresque, et paisible. Tu peux rester une semaine ici, je te ferai visiter, tu verras Israël d'un autre œil. Mars est une période magnifique. Je peux me dégager du temps et te montrer les alentours.

Cordialement,

Yola

Dieu existe, je me suis dit. Peut-être même qu'il est juif.

1. Ces chiffres, comme les suivants, sont tirés du livre d'Éric Denécé et David Elkaïm, *Les Services secrets israéliens. Aman, Mossad et Shin Beth*, Tallandier, 2014.

2. Voir ou revoir, à ce sujet, le documentaire multiprimé *The Gatekeepers*, réalisé par Dror Moreh, dans lequel six anciens directeurs partagent leur expérience de la lutte antiterroriste avec une franchise sidérante.

3. Roger Faligot et Rémi Kaufer, *Les Maîtres espions de la guerre froide à nos jours, histoire mondiale du renseignement au xx^e siècle*, t. 2, Robert Laffont, 1994.

4. Comme tout service de renseignement, le Mossad commet aussi des bêtises. Et de grosses. En 1973, à Lillehammer, en Norvège, un serveur marocain est assassiné par erreur. Les *kidonim* l'avaient identifié à tort comme le leader de Septembre noir. En 1997, le chef du

bureau politique du Hamas à Amman, Khaled Mechaal, survit à une tentative ratée d'assassinat par empoisonnement. L'incident provoque d'importantes tensions entre Israël et la Jordanie.

5. Gordon Thomas, *Histoire secrète du Mossad. De 1951 à nos jours*, Nouveau Monde éditions, 1999.

6. *Les Services secrets israéliens. Aman, Mossad et Shin Beth, op. cit.*

7. Efrat Mass, Hakibbutz Hameuchad, *Yael – The Mossad Combatant in Beiruth*, Sifriat Poalim Publishing Group, 2015 (uniquement en hébreu).

Yola

« La guerre aiguise les sens, elle décuple les capacités. »

Je ne connais à Yola que trois défauts. Elle n'a pas de lave-vaisselle. Elle écoute de la bossa nova. Elle aime les chats. Deux des quatre spécimens qui règnent sur sa maison de la banlieue de Tel-Aviv squattent le lit, lorsque je pénètre pour la première fois dans ce qui va être ma chambre. Je hais les chats. Déjà qu'en temps normal, je les crains, ces deux-là me font carrément peur. Pur délit de faciès, j'en conviens. Le premier est albinos. Il a les yeux tellement clairs qu'on en oublie le bleu, pour ne voir que le rouge des muqueuses qui les cernent. Le second est transsexuel, ou quelque chose du genre, m'explique Yola en passant la main sur son arrière-train pelé. « Avant l'opération, c'était un garçon. Maintenant, c'est une fille. » Une histoire de vessie obstruée sur laquelle, comme le lit, je préfère ne pas m'étendre. Sur la terrasse en bois donnant sur le jardin planté d'un arbre de Judée en fleur rose, un labrador indolent m'accueille en ouvrant un œil aveugle avant que, surgissant d'un buisson, un berger balafré ne se jette sur moi. « C'est un ancien chien de combat que j'ai sauvé il y a trois mois », précise Yola, qui n'a pas l'air de réaliser combien cette information est inquiétante. Elle me laisse faire le tour du propriétaire, « tu es ici chez toi », elle a quelques petites choses à finir, l'arbuste du fond à tailler, des provisions à déposer chez une vieille dame grabataire, des lessives à étendre – elle a récupéré le linge des « filles » qui, soupire-t-elle, « veulent leur indépendance, mais trouvent la laverie automatique trop chère ». Les deux jeunes femmes ne sont pas sœurs, je ne sais même pas si elles se connaissent. Yola n'est pas leur mère, mais c'est tout comme. La première, d'origine éthiopienne, vient d'ouvrir un salon de

coiffure à Tel-Aviv grâce à l'argent qu'elle lui a prêté. La seconde, qui a fait son alyai sans sa famille, restée en Thaïlande, habitait ici jusqu'à la veille de mon arrivée. Yola adopte. Les chats, les chiens, les gens. Sa maison est un refuge. J'ai la chance d'y séjourner pendant une semaine. À moi aussi, elle réclamera des sous-vêtements à laver, toujours en criant, pieds nus, dans sa longue robe de plage, en échange de quoi elle voudra bien que je fasse la vaisselle, et la vinaigrette. De moi aussi, elle fera une gamine pourrie gâtée, s'inquiétant de mes coups de soleil et remplissant le frigo de tout ce que j'aime : des avocats bien mûrs cueillis chez le voisin, du houmous qu'elle me forcera à jeter au bout de quarante-huit heures sous prétexte que « le houmous, ça se mange frais, ou ça ne se mange pas », des billes de fromage de chèvre, des fraises chapardées dans le champ d'à côté. Elle n'aurait jamais pu répondre à mes questions « comme ça, pendant trois heures, dans un café ». Elle souhaite que nous prenions le temps. Que l'on s'amuse. « Je vais passer une semaine agréable, tu vas passer une semaine agréable, on ne va pas se presser », décrète-t-elle le premier soir. Je vote pour, bien sûr, du moment que cela ne nous empêche pas de travailler. Elle me ressert un verre de vin. Sourit : « Le travail, c'est important, mais ça ne doit pas être une punition, non plus. »

Yola « déteste » parler d'elle. « Certains de mes meilleurs amis n'ont pas la moindre idée des différentes vies que j'ai eues. » Personne ne lui donnerait ses soixante-huit ans. J'ai longtemps cherché à qui elle me faisait penser, avec ses anglaises blondes qui lui tombent devant les yeux, acier, et cette façon autoritaire et sensuelle qu'elle a de prendre possession de l'espace et du regard des autres, à la fois aimantés et tenus à l'écart par sa liberté de ton et de mouvement. J'ai fini par lui trouver d'étranges jumelles : Valérie Mairesse, époque Claude Zidi, et Pierre Richard, pour la ressemblance physique ; Madonna pour le charisme sauvage et déterminé. Depuis le temps, Yola sait qu'elle plaît. « J'ai toujours eu des compagnons, confie-t-elle. Je me suis même mariée trois fois. » Et d'ajouter fièrement : « C'est toujours moi qui suis partie. » Elle n'en dit pas plus. Fait mystère de tout ce qui lui est proche. Du coup, lorsqu'elle me présente des gens, ni eux ni moi ne savons qui nous sommes, ni ce que nous faisons là. Dans le doute, je pars toujours du principe qu'ils ignorent qu'elle a travaillé pour le Mossad, et que je suis en Israël pour l'interviewer. La première fois qu'une voisine nous a demandé comment nous nous étions rencontrées, Yola a répondu qu'une amie commune nous avait mises en relation. Avant d'apporter cette nuance insolente : « Enfin, je dis que c'est une amie, mais en réalité je ne l'ai jamais vue. Toi non plus, Chloé, si ? »

Un autre jour, face à une autre personne, elle a osé : « Chloé ? Je la connais depuis qu'elle est toute petite. Sa mère m'a fait promettre de m'occuper d'elle ». Qu'est-ce qu'on a pu rire, en rentrant à la maison, ce soir-là.

Yola ne parle pas. Elle fait. Du VTT, de la plongée sous-marine, de la voile. « Je n'ai que des loisirs d'homme », s'enorgueillit-elle. Les stéréotypes de genre, elle les reprend en même temps qu'elle les met à distance : « D'un autre côté je suis très féminine, je cuisine, j'aime les belles robes, je sais tricoter ! À une époque j'avais même ma propre marque de vêtements. » Je lui fais remarquer que sa nature secrète et solitaire est tout indiquée pour le travail clandestin. Qu'elle au moins n'a pas dû souffrir de mentir, ou de tenir sa langue. Elle acquiesce : « Je n'ai pas besoin d'être en opération pour fonctionner comme un agent de terrain. » Elle le dit sans arrogance. Ce métier était fait pour elle, c'est la vérité, voilà tout. Pour les besoins de ce livre, elle consent quelques infidélités au silence. Parce que la principale mission à laquelle elle a participé est désormais connue. Parce qu'elle marche « à l'instinct », et que ses « tripes » lui ont dit, lorsqu'elle a vu ma photo sur Google, que j'étais une fille bien. Parce qu'il est capital pour elle de « porter l'attention du public sur le rôle joué par les femmes dans les affaires politiques et internationales ». « Il faut réécrire l'Histoire en rendant aux femmes la place qui leur est due, s'anime-t-elle. Trop d'adolescentes ne s'intéressent qu'à la mode, à la musique et aux célébrités. Nous devons leur montrer qu'elles aussi peuvent accomplir quelque chose. » Elle prévoit l'avènement d'un monde « meilleur » dans lequel les femmes auront le pouvoir. « Je ferais n'importe quoi pour favoriser cela. » Elle a voté pour l'ancienne ministre Tzipi Livni aux dernières élections auxquelles elle s'est présentée. Elle-même a entrepris de fonder un groupe politique « modéré, anticorruption, qui met les femmes en avant », mais le collectif n'est pas parvenu à réunir les fonds nécessaires.

Notre première session de travail a lieu sur la plage, un long ruban de sable blanc et désert comprimé entre la Méditerranée et les tours des nouveaux quartiers résidentiels. Chacune son rôle, qui au fil des jours restera inchangé : je déplie les transats et les oriente face à la mer, Yola sort la crème solaire, la bouteille d'eau et les oranges, et c'est parti. Depuis le début de nos échanges, et sans que nous sachions vraiment pourquoi, nous utilisons l'anglais, alors qu'elle parle très bien le français, en plus de l'hébreu, l'arabe et l'allemand, sa langue natale. Sa mère était adolescente quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté. « Elle a passé deux ans cachée dans une cave », souffle Yola à toute

vitesses – nous ne nous attarderons pas sur le sujet. Son père s'est réfugié en URSS « sous un faux nom, pour que personne ne sache qu'il était juif ». De retour en Allemagne, il travaille dans un camp pour personnes déplacées géré par les Américains, où il rencontre sa future femme. Le couple gagne l'État hébreu deux ans après sa création, en 1950. Yola a trois ans. « Mon père était un entrepreneur. Il a été chauffeur de taxi, il a fait du commerce de marchandises, d'or, de diamants. » Elle pense tenir son côté aventurier de lui. De sa mère, au foyer, elle ne voit pas bien, en revanche, de quoi elle a pu hériter. « Elle représente tout ce que je ne veux pas être. Elle était belle et intelligente, mais elle a toujours dépendu de ses partenaires. » D'une giflette, elle écrase une mouche qui a eu le malheur d'approcher sa cuisse. « Pas mal, hein ? » se félicite-t-elle en regardant l'insecte gisant sur le sable, K-O. Puis, soudain grave, elle pose la main sur mon avant-bras : « N'appartiens à personne. Sois toi-même. Fais ce que tu as envie. Tant de femmes renoncent à tout pour (elle prend une voix minaudière) “leur amour”, et quand ça ne marche plus elles se retrouvent sans rien. » Ses parents se séparent trois ans plus tard. La petite fille est placée dans un « foyer pour enfants de riches divorcés », où elle reste jusqu'à ses neuf ans.

Ses héros personnels ont toujours été les explorateurs – Fernand de Magellan, James Cook, Vasco de Gama. Elle a des dizaines d'amis, passe sa vie au téléphone, pourtant elle ne vit que pour la solitude, l'inconnu, le large. Petite, elle apprend à naviguer chez l'équivalent israélien des scouts « mais, précise-t-elle, les scouts des mers ». Elle hypothèque sa maison à vingt et quelques années pour acheter un voilier sur lequel elle compte faire le tour du monde. Après un an d'études d'architecture peu concluantes à Paris, puis quelques mois dans une école d'interprétariat en Israël, elle intègre la compagnie aérienne nationale El Al « pour les voyages ». Improbable, mais vrai : elle est hôtesse de l'air lorsque le Mossad, en la personne de Danny, la sollicite pour une mission hors du commun.

Danny habite une maison de ville blanche tout près de la plage. Il n'est pas grand, pas gros, son look de baroudeur, pantalon cargo et chemisette à carreaux Timberland, n'a rien de spécial ni d'impressionnant, il n'empêche que lui aussi en impose. C'est à cause de sa voix. Profonde, fumeuse, grailonnante, elle s'élève lentement du canapé et porte sans effort, comme si le monde alentour était une scène, ou un prétoire. Dans sa bouche, aucun mot de trop. Pas de gras. Juste des messages clairs et pressants. Pour le Mossad, Danny dirigeait des opérations sur le terrain. Les bureaucrates de Tel-Aviv

n'aimaient pas tellement ce chien fou, que les procédures et les ronds de jambe ennuyaient. Ils ne pouvaient nier, cependant, que c'était un chef de meute exceptionnel, de ceux qui repèrent les bons éléments, et obtiennent d'eux qu'ils résolvent des problèmes insolubles dans des zones où personne ne veut aller. Dans ses Mémoires³, son ancien collègue Gad Shimron le décrit comme « un maître de l'improvisation », « une force irrésistible qui n'abandonnait pas tant qu'il n'avait pas réussi à faire bouger l'immuable ».

À la fin des années 1970, le Mossad reçoit l'ordre du premier ministre Menahem Begin de ramener discrètement en Israël les milliers de Juifs éthiopiens (« Falachas ») victimes de la famine, des guerres civiles et des persécutions religieuses⁴. Danny est envoyé sur place sous la couverture d'anthropologue pour étudier la faisabilité du projet. Il se rend vite compte qu'exfiltrer les populations depuis l'Éthiopie est « impossible ». « Depuis la révolution de 1974 et l'arrivée au pouvoir du marxiste Mengistu, c'était l'anarchie, tout le monde se battait contre tout le monde, explique-t-il dans un français parfait. De plus, la topographie montagneuse du pays excluait de faire atterrir des avions. La voie maritime était elle aussi compromise par la présence le long de la côte des Érythréens. » Danny suggère à Tel-Aviv de faire transiter les Falachas par le Soudan voisin. « À l'époque déjà, le Soudan était un pays musulman ennemi d'Israël, mais la situation politique y était stable, et l'immensité du territoire nous offrait une certaine liberté de mouvement. » Aidé de Ferede, un Falacha rencontré à Khartoum, Danny diffuse le message, parmi la communauté juive éthiopienne, selon lequel Israël s'engage à rapatrier en terre sainte les « frères » réfugiés au Soudan. Un flux ininterrompu d'hommes, de femmes et d'enfants prend alors la route dans le dénuement le plus total, en direction des camps de Gedaref, à 160 kilomètres au nord de la frontière, où s'entassaient déjà des centaines de milliers de ressortissants d'Éthiopie et des pays voisins, frappés par la sécheresse et la faim. « Ces camps, c'était le fin fond du baril du monde, se souvient Danny. Pas d'eau, des égouts à ciel ouvert, des enfants décharnés et des gardes corrompus qui vendaient la nourriture aux réfugiés au lieu de la distribuer. » Danny et Ferede commencent par organiser des départs individuels depuis l'aéroport de Khartoum – enregistrés sous de faux noms, les candidats à l'exil quittent le pays à bord de vols commerciaux. « La méthode a rapidement montré ses limites, poursuit Danny. Chaque fois, il fallait parcourir 400 kilomètres pour rallier Gedaref à Khartoum. Le problème n'était pas tant la distance, que les barrages routiers. On ne s'arrêtait pas toujours... » J'imagine la scène en couleurs et sans nuances, façon *Tintin au*

Congo – le risque-tout lançant son pick-up dans une rangée de barils sous l'œil effaré d'un soldat assommé par le soleil ; et je souris malgré moi. « Moi aussi ça me faisait rire, jusqu'à ce que les types se mettent à nous tirer dessus, reprend Danny. J'ai dû trouver une solution alternative. Israël ayant un accès à la mer Rouge, j'ai exploré le littoral soudanais en compagnie d'un ancien commando de la marine, à la recherche d'une plage susceptible de se prêter à une évacuation par bateaux. »

Un jour brûlant de 1981, les deux hommes roulent sur une piste parallèle à la mer, au niveau d'Arous, au nord de la ville côtière de Port-Soudan, lorsqu'ils aperçoivent au loin « des maisons avec des toits en tuiles rouges ». Danny guette ma réaction qui, visiblement, n'est pas celle qu'il attendait. « Il faut que tu comprennes, me prend-il à partie. Le désert du Nord-Soudan, ce n'est pas Toulouse, il n'y a pas des maisons avec des tuiles rouges. Il n'y a pas de maison tout court. Il n'y a rien et il fait cinquante degrés. Forcément, on a cru à un mirage. » Ce n'en était pas un. Cinq ou six ans auparavant, des entrepreneurs italiens avaient établi là un village-vacances à destination de touristes fortunés amateurs de plongée sous-marine. Composé d'un bâtiment central ceint de quinze bungalows alignés face au lagon, le resort a fermé ses portes avant même de les ouvrir – les Italiens auraient tout laissé en plan, les lits *king size* dans les chambres, les grosses tables en bois de la salle à manger, le matériel de plongée, les bateaux d'observation sous-marine, etc., au motif que les autorités locales n'auraient pas tenu leur promesse de relier l'hôtel par la route. Lorsque Danny en fait le tour pour la première fois, Arous est un village fantôme qui ne demande qu'à être repeuplé. « Quand j'ai compris ce qu'on avait entre les mains..., s'enthousiasme-t-il. Ce village, c'était le rêve, la meilleure couverture. Il était situé dans une baie isolée, à deux heures trente de voiture de Port-Soudan. Je pouvais loger mon équipe à demeure, on pouvait justifier le fait d'avoir des voitures, des camions, plus besoin de passer notre vie à raconter des histoires. On était dans un des plus beaux endroits du monde, on avait des chambres avec des lits, des douches... Que demander de plus ? » Danny se hâte de gagner Khartoum, où il vend son projet de reprise au ministère du Tourisme, propriétaire des lieux, puis il rentre en Israël et se met en quête des officiers de terrain qui formeront le staff du nouveau village-hôtel d'Arous.

Je me tourne vers Yola, affalée en travers du fauteuil, ses baskets suspendues dans le vide, comme une ado. La veille, sur la plage, elle avait évoqué son entrée au Mossad en des termes tellement vagues que c'en était caricatural. « J'avais pris un congé d'El Al pour préparer mon tour du monde,

m'avait-elle dit. J'étais sur la côte, à Eilat, je m'occupais de mon voilier, j'avais monté une petite affaire pour en faire profiter les touristes. J'ai été recrutée par l'État à ce moment-là. Ils cherchaient un profil spécial pour participer à une opération spéciale. Quelqu'un m'a repérée faisant des tas de choses, alors ils sont venus me trouver.» Je la charrie : «une opération spéciale», «quelqu'un», «des tas de choses», heureusement que Danny est là pour préciser son propos. Lui sait mieux qu'elle ce qu'il est permis de dire et de ne pas dire. Maintenant qu'elle l'a entendu s'exprimer librement, elle hésitera moins, j'espère, à appeler les choses par leur nom. Elle opine, ferme les yeux, se masse ostensiblement les tempes. Elle a une migraine. Nous n'allons pas tarder à rentrer. Je tente la double question ultime : comment et pourquoi a-t-il choisi Yola ? Avant de me répondre, il la regarde, et c'est comme s'il l'embrassait. «Yola, je l'adore, me prévient-il sans la quitter des yeux. Je ne suis plus objectif.» En 1981, il l'était encore, et a vu en elle toutes les qualités requises pour endosser le rôle de la vraie-fausse gérante du vrai-faux village-vacances dont il était depuis quelques semaines le vrai-faux directeur. «Il me fallait quelqu'un qui maîtrisait plusieurs langues, qui avait de l'expérience dans le secteur du tourisme, de l'assurance et beaucoup de courage. Un collègue qui faisait de la plongée avec Yola me l'a recommandée. Je suis allé à sa rencontre à Eilat. J'ai tout de suite su que c'était elle.» L'intéressée pivote à quatre-vingt-dix degrés dans son fauteuil – retour à la station assise. «Moi, j'ai accepté tout de suite, intervient-elle. Pour l'aventure et par patriotisme, la vocation d'Israël ayant toujours été d'accueillir les juifs en difficulté. C'est le supérieur de Danny, Ephraïm Halevy⁵, qui a imposé son veto. Il considérait que la mission était trop dangereuse pour une femme.» Quels étaient les risques, exactement ? Réponse immédiate de Danny : «Si le service de sécurité intérieur soudanais avait découvert que nous étions israéliens et que nous faisions sortir des juifs, c'était la pendaison garantie.»

Déterminé à recruter Yola, il court-circuite son chef et décroche l'accord du directeur du Mossad, Yitzhak Hofi. «Je lui ai dit que c'était une femme majeure et vaccinée, et qu'à ce titre elle pouvait choisir ce qu'elle voulait faire de sa vie.» Je m'étonne que Danny parle d'elle comme si elle avait été la première femme de l'organisation à être envoyée dans un pays ennemi d'Israël. Après le massacre des JO de Munich, en 1972, au moins deux officiers féminins ont participé à la traque des membres de Septembre noir⁶. «Bien sûr, Yola n'était pas la première, confirme-t-il. Mais son cas est à part. Les autres ont rempli des missions ponctuelles, dont le scénario était écrit à

l'avance : elles savaient où elles devaient aller, ce qu'elles avaient à faire, quel jour elles repartiraient. Quand Yola est arrivée au Soudan, elle n'avait aucune idée du nombre de semaines, de mois ou d'années pendant lesquels elle devrait tenir sa couverture. Au final, elle est restée trois ans dans un environnement suspicieux, où le moindre faux pas aurait été fatal. Son rôle a été le plus compliqué qu'une femme ait eu à jouer pour nous. »

Le lendemain matin, le téléphone de Yola n'arrête tellement pas de sonner que je dois attendre une demi-heure avant d'avoir son attention. J'ouvre la baie vitrée et pars explorer le jardin du fond, séparé du premier par un pavillon qu'elle prête à des amis. Comme elle, je ne me balade plus que pieds nus, et me laisse surprendre par la rosée. La température a chuté dans la nuit, nous n'irons pas à la plage. Je fais le tour du platane sous lequel Yola organise sa fête géante chaque année. Les guirlandes courent encore d'une branche à l'autre. Dans la remise, les chaises en plastique s'empilent par dizaines. Le berger défiguré qui, malheureusement, m'adore, vient à ma rencontre et se remet à me sauter dessus. Je suis sur le point de m'énerver, contre lui, ses griffes effilées et son poil dégouttant, et contre sa maîtresse, qui fait des allées et venues sur la terrasse sans quitter son téléphone, quand j'identifie dans la conversation le nom d'un restaurant branché de Tel-Aviv, North Abraxas, où je sais qu'elle veut m'emmener dîner le soir même. Je connais l'endroit de réputation et serais très étonnée qu'il reste une table. Je regagne la maison. « C'est bon, j'ai réservé pour 20 heures », m'avise-t-elle en raccrochant. Puis, devant mon air médusé : « J'ai mon réseau. » Un de ses amis qui travaille dans le cinéma m'avait dit qu'à eux deux, ils connaissaient « tout le pays ». « Yola est une icône, avait-il déclaré. Tu donnes son nom, les portes s'ouvrent. »

En Israël, où le service militaire est obligatoire⁷, la majorité des dirigeants gouvernementaux, ainsi qu'une part importante de la classe politique, vient des services de renseignement ou des forces spéciales. Le Premier ministre Benyamin Netanyahou est un ancien de la cellule secrète Matkal, son prédécesseur Ehud Barak a dirigé l'Aman, l'ex-ministre Tzipi Livni a fait partie du Mossad... « Je n'aime pas ce mot, s'excuse Yola, mais il n'y en a pas d'autre : j'appartiens à l'élite de mon pays. J'ai beaucoup d'amis. J'ai accès aux personnes importantes. » Faut-il y voir un lien ? Elle vient de faire un « coup » immobilier en acquérant un lot, à bas prix et avant tout le monde, au dernier étage d'une résidence à bâtir dans le vieux Tel-Aviv. Elle est aussi propriétaire d'un bien à New York, qu'elle est en train de rénover dans l'optique de le revendre, et d'une maison sur les hauteurs du lac de Tibériade,

où nous avons prévu d'aller dans la semaine. Le Mossad paie si bien que cela ? Yola sourit : « Cela n'a rien à voir, je faisais ce type de business bien avant que Danny ne vienne me chercher. Mais puisque tu en parles, c'est vrai que le salaire était bon. Il faut dire qu'on avait des compétences particulières, on partait loin de chez nous pendant des semaines, et puis on risquait nos vies... Comme là-bas, on n'avait nulle part où dépenser cet argent, on est tous rentrés avec de belles économies. »

La compagnie nationale El Al ne s'oppose pas à ce que la chef de cabine prolonge son congé pour aider le Mossad. « Même si l'entreprise avait été privée, il n'y aurait pas eu de problème, croit savoir Yola. Le pays entier est mobilisé. » Avant d'intégrer le service, la jeune femme doit passer une série de tests psychologiques basés sur des questionnaires, couplés avec des séances de détecteur de mensonges. Ses proches font l'objet d'une enquête de sécurité. J'en déduis que son mari (le premier) était au courant de son évolution de carrière. Ce qu'il en a pensé ? Yola hausse les épaules : « De toute façon, je savais qu'entre nous, ça ne durerait pas ». S'ensuit une formation aux techniques opérationnelles longue de plusieurs mois. « Rien de très original, indique-t-elle. Des filatures, des contre-filatures, des communications clandestines et des missions à accomplir en ville, comme dissimuler un micro dans le combiné d'un téléphone public ou trouver, en trois heures, le nom d'un chauffeur de taxi désigné par l'instructeur. » Une autre fois, ce dernier la conduit devant une maison et lui dit que dans dix minutes, il veut la voir au balcon en train de discuter avec le propriétaire. « Je me suis fait passer pour un repéreur à la recherche d'un lieu de tournage. Le cinéma, c'est comme le coup de la femme en détresse, ça marche toujours, les gens sont à la fois flattés et fascinés. » La formation s'achève par la simulation d'une arrestation suivie d'un interrogatoire en conditions réelles. « Ils m'ont interpellée en pleine nuit et m'ont réservé un traitement violent, mais je me doutais que c'était un exercice, alors ça a été. » Des trois candidats qui suivent la formation en même temps qu'elle, seul un est retenu.

Yola se rend pour la première fois au « village » au printemps 1982. Après une escale à Genève marquée pour brouiller les pistes, elle s'envole à destination de Khartoum. « Là, raconte-t-elle, j'ai embarqué pour Port-Soudan à bord de ce qu'on appelait la compagnie "Inch'Allah". Le personnel au sol disait toujours : "L'avion décolle à telle heure, Inch'Allah." Parfois, on attendait toute la journée. » La découverte d'Arous est un émerveillement. « La mer, le désert, les balbuzards... Si on m'avait demandé où je rêvais de

vivre, j'aurais répondu : là. » Elle s'éclipse dans le bureau, en revient avec une boîte métallique d'où elle sort une poignée de photos, dont un cliché aérien du village. « Mon bungalow, c'était celui-là », dit-elle en pointant du doigt une cahute rectangulaire côté gauche. Puis, montrant la structure centrale : « C'est ici qu'on servait à manger. La salle n'avait pas de porte ni de fenêtre, mais de grandes arches ouvertes sur la baie. » Malgré les auvents de paille, censés protéger le foyer de la poussière et de l'air marin, le sable se dépose partout, sur les assises des chaises, au sol, entre les carreaux de terracotta. Au-dessus du petit bar, le portrait du président Nimeiry a la face rongée par le sel.

La priorité de Yola est de consolider leur couverture en préparant le village à accueillir des clients. « On savait tous que ce ne serait jamais un hôtel de luxe, mais il fallait que ça ait l'air professionnel. » Elle recrute et forme une quinzaine de personnes, trois chefs cuisiniers, des serveurs, des chauffeurs, des femmes de chambre. « Hormis celles-ci, que j'ai fait venir d'Érythrée où, contrairement au Soudan, les femmes travaillaient, tout le staff était soudanais et musulman. » Comme Danny et les neuf ou dix autres membres de l'équipe, composée pour l'essentiel de commandos de la marine israélienne reconvertis en « moniteurs de plongée », Yola se fait passer pour une Européenne et s'adresse à son staff en arabe, en veillant à ne pas prendre l'accent, ni à utiliser de mots palestiniens. « Le personnel n'a jamais eu l'ombre d'une idée de qui nous étions vraiment, assure-t-elle. De toute façon, ils étaient bien payés, ils n'avaient pas intérêt à poser de questions. »

À son arrivée, le site est alimenté en électricité, mais presque aucun des équipements électroménagers de la cuisine ne fonctionne. « On ne mangeait que ce qu'on avait pêché », résume-t-elle. Elle achète un congélateur et fait venir de l'étranger les aliments qu'il lui manque pour établir des menus variés. « J'importais la viande et le fromage – beaucoup de Vache-qui-Rit, sourit-elle. Le poisson et les légumes, on en avait sur place. Pareil pour le lait en poudre, avec lequel on faisait nos propres yaourts. » Le quotidien d'Arous change du tout au tout avec la livraison d'un dessalinisateur d'eau (dont Yola s'empresse de brûler les étiquettes *made in Israel*). Jusque-là, l'approvisionnement était assuré par un camion-citerne qui faisait la navette entre le village et un puits situé à quatre heures de là. « Chaque jour offrait son lot de défis. Grâce au dessalinisateur, on en avait un de moins. » Les cuisiniers font bouillir l'eau avant de la servir à boire. Jamais personne n'a été malade. « Le seul souci de santé que j'ai eu, c'est lorsque j'ai marché sur un oursin. J'avais la jambe gonflée comme un éléphant. » Et des requins, y en avait-il dans la baie ? « Oui, de temps en temps. Des gros. » Elle n'avait pas peur ?

« Non. On les gardait à l'œil et, quand ils s'approchaient, on leur jetait du poisson. » Elle réfléchit. « Une fois, j'ai craint pour ma vie, mais ce n'était pas à cause des requins. On plongeait dans une grotte. À cause du mouvement des palmes, l'eau est devenue trouble, il faisait très noir, j'ai mis énormément de temps à trouver la sortie. » Elle se souvient aussi d'une autre plongée « dangereuse » qui l'a conduite à descendre à 67 mètres de profondeur jusqu'à l'épave d'un cargo rempli de véhicules Toyota. En même temps qu'elle parle, Yola décachette une lettre rangée dans la même boîte que les photos. Le courrier, écrit en anglais, s'adresse à elle *via* son pseudonyme et n'est pas signé – correspondance d'espions. « Mais qui a bien pu m'envoyer ça ? » s'interroge-t-elle à voix haute. La situation est absurde. Le message, anodin. Il y est question de la météo, d'un chien et d'un événement qui s'est « bien passé ». « Ah, ça doit être ma collègue Gila, qui me remplaçait les semaines où je rentrais en Israël. » Et cet « événement », c'était une mission d'évacuation, non ? « Possible. »

Yola n'aborde le sujet des opérations qu'au bout de quatre jours, dans le calme de sa maison de vacances de Galilée, près du lac de Tibériade. Elle a bien tenté d'y échapper, me proposant de visiter le village de naissance de Marie-Madeleine, sur la rive ouest, et les églises de Tabgha, où la Bible localise le miracle de la multiplication des pains. Je préfère que nous restions chez elle à discuter en regardant le panorama encadré, comme sur une photo romantique, par des plans de roses et de lavande. « Tu n'es donc pas religieuse ? » me dit-elle en riant. Elle se revendique « athée ». « Dieu a été créé par les hommes pour que les uns puissent exercer le pouvoir sur les autres, théorise-t-elle. Je n'ai pas besoin d'un dieu pour avoir des principes. Et puis les règles de la physique sont tellement plus fascinantes ! » Je repense aux ouvrages scientifiques dont regorge sa bibliothèque de Tel-Aviv : *Beyond Genetics*, *The Secret Life of Germs*, *Blueprints : Solving the Mystery of Evolution*⁹.

D'après Danny, le Mossad a exfiltré 1 200 Juifs éthiopiens vers Israël au cours de huit opérations maritimes menées entre novembre 1981 et avril 1983. « Je ne connais pas le nombre exact sur les trois ans que j'ai passés là-bas, de 1982 à 1985, mais je dirais que j'ai contribué à sauver des milliers de personnes », renchérit Yola. Chaque mission suit le même scénario. Les relais du Mossad au sein des camps de Gedaref localisent les Falachas et les préparent à l'interminable voyage (900 kilomètres) pour les plages de Port-Soudan. Afin d'éviter les fuites, ils ne les préviennent, le jour J, que deux ou

trois heures avant l'arrivée des camions. Les cent et quelques personnes s'échappent alors dans la nuit et retrouvent Danny et ses hommes dans une vallée des environs, où ils s'entassent dans des remorques bâchées. Le convoi roule jusqu'au lever du jour. « Danny redoutait les barrages routiers, se rappelle Yola. Ses directives étaient claires : quand les camions s'arrêtaient, personne ne devait bouger ni faire le moindre bruit. En général, les policiers n'osaient pas importuner les conducteurs blancs. Tant mieux, parce que si l'un d'entre eux avait découvert notre chargement, nous n'aurions pas eu d'autre choix que de le tuer. » Le tuer ? Elle balaie le sujet d'un geste de la main : « Cela ne s'est jamais produit. » Le groupe passe la journée suivante caché dans un oued à sec. À la tombée de la nuit, les véhicules reprennent la route.

Pendant ce temps, au village, Yola assure la coordination avec les unités de la marine. Stationnés dans les eaux internationales, à bord d'un bateau militaire maquillé en navire commercial, les commandos devront déployer leurs Zodiac sur la plage désignée (par mesure de sécurité, le site d'évacuation change chaque fois), embarquer les Falachas et les conduire jusqu'au *Bat Galim*, qui voguera ensuite en direction d'Israël. « Tout se faisait de nuit, précise Yola. La veille de l'arrivée du convoi, on se retrouvait en pleine mer avec les collègues de l'armée et on passait en revue les détails de l'opération. » Pour signaler la voie à suivre aux Zodiac, et éviter qu'ils ne s'abîment, Yola prétexte des sessions de plongée de nuit pour attacher des bâtons lumineux aux récifs. « Opération ou pas, on faisait souvent des sorties nocturnes pour habituer les locaux. » Dans un même souci de discrétion elle espace le ravitaillement en essence et la révision des camions et des pick-up de façon que personne ne puisse deviner que quelque chose se trame. « L'essence était un vrai problème, confie-t-elle. À raison de trois ou quatre véhicules et de 1 800 kilomètres aller retour, il nous en fallait beaucoup. Or les pénuries étaient récurrentes. » Dans le pire des cas, les automobilistes soudanais attendent trois jours que le fuel soit livré aux stations-service. « Heureusement, j'ai noué une bonne relation avec le chef de la compagnie pétrolière. Je le payais de la main à la main, et on était assurés d'avoir autant de bidons qu'on voulait. »

En tant que femme, blanche, prétendument européenne, Yola suscite la curiosité et la fascination des locaux. « Là-bas, toutes les femmes étaient noires et/ou mariées. Dans ce contexte, j'étais une espèce d'apparition », assume-t-elle avec son assurance habituelle. Les membres de la tribu voisine Adandawa viennent la trouver dès qu'ils ont des problèmes de gouvernance ou de santé. « Un jour, se souvient-elle, l'un d'entre eux m'a demandé de

l'accompagner à l'hôpital pour accélérer la prise en charge de sa femme malade. Dès qu'ils m'ont vue, les médecins se sont occupés d'elle. » On la surnomme tantôt « *Moudira Kabira* » (« grande directrice » en arabe), tantôt la « Dame de fer » ou « Golda » en référence à Margaret Thatcher et à Golda Meir, respectivement Premiers ministres du Royaume-Uni et d'Israël. Je vois encore Danny serrer énergiquement le poing pour signifier le pouvoir qu'elle exerçait sur les hommes de la région : « Les Arabes, elle les tenait comme ça. Une femme qui donne des ordres, qui sait exactement ce qu'elle veut, ils n'avaient jamais vu ça. » Le gouverneur de Port-Soudan séjourne régulièrement à Arous avec son entourage. « Je ne le faisais pas payer, glisse Yola. Je lui disais que c'était un honneur de le recevoir. » Le chef de la police lui mange dans la main depuis qu'elle le fournit en whisky – avec l'instauration de la charia en 1983, les magasins ne sont plus autorisés à vendre de l'alcool. Cette amitié facilite le quotidien de l'équipe : « Comme la police savait qu'on était en bons termes avec le boss, ils n'arrêtaient jamais nos voitures, on pouvait se garer où on voulait. » Personne ne se doutait donc de quoi que ce soit ? Fréquenté par la communauté d'expatriés de Khartoum et quelques groupes de plongée venus d'Europe, le village est très rarement complet. Sa flotte de véhicules excède largement ses besoins. Et je ne parle pas des traces laissées par les centaines de réfugiés réunis sur la côte. « La suspicion s'est atténuée lorsque je suis arrivée – un staff d'hôtel sans femme, c'était louche, répond Yola. D'une façon générale, je suis persuadée que la présence des femmes normalise les situations. Un groupe 100 % masculin, on l'associe inconsciemment à un gang ou à une armée. » Elle se tourne vers le chemin dallé menant à la cour. « Imagine que, là, tu vois quatre types marcher dans notre direction. Tu vas te sentir menacée. S'il y a une femme avec eux, tu auras sûrement moins peur. C'est un sentiment universel. »

Des soupçons existent, cependant. Ils sont le fait du service de sécurité intérieure, qui « flairait quelque chose, mais ne savait pas quoi ». Un matin, aux aurores, l'hôtel fait l'objet d'une perquisition. « J'ai été accueillie au saut du lit par une unité entière de types armés de mitrailleuses qui n'étaient pas là pour plaisanter », dit-elle en bombant le torse à la militaire, et en fronçant les sourcils d'un air mauvais. Puis elle éclate de rire. C'est qu'une fois encore, elle a berné tout le monde : prévenue la veille par un contrebandier du coin qui se livrait à des trafics de marchandises avec l'Arabie saoudite, et avec qui elle avait sympathisé, Yola a eu le temps de dissimuler les équipements de communication, les documents compromettants et le stock d'alcool. « Comme il était hors de question qu'on se débarrasse de nos bouteilles, on les a fixées à

une bouée au milieu du lagon ! » exulte-t-elle. Le deuxième incident est moins grave, et témoigne de l'amateurisme des forces de police locales. « Danny et les autres étaient en route pour une mission à Gedaref. Je les suivais en voiture jusqu'à Port-Soudan, où j'avais une course à faire. J'avais prévu de prendre la Toyota bleue, mais elle a eu un problème, alors j'ai rebroussé chemin et j'ai pris la jaune. À Port-Soudan, un policier m'a appréhendée et m'a demandé de le suivre au poste. C'était un endroit horrible, une cahute remplie de cages à poules d'où sortaient des dizaines de mains qui se tendaient vers nous. Le policier voulait que je lui explique pourquoi j'avais pris la voiture jaune plutôt que la bleue. Je suis sûre qu'il ne savait pas lui-même pourquoi il me posait la question. Tout ce qu'il a fait, c'est griller son informateur : seul notre chauffeur savait que j'avais l'intention de prendre la bleue. Cela faisait un moment qu'on se demandait s'il n'était pas un agent de l'ennemi. Maintenant au moins, on savait. »

Je me répète, mais j'ai besoin d'avoir sa confirmation : Danny n'a-t-il pas exagéré quand il a dit que, si la police les avait découverts, c'était la mort assurée ? « Non, c'est vrai. Là-bas, ils ne s'embarrassaient pas de jugement. » Elle s'interrompt. Part sur autre chose : « Comment tu as dit qu'elle s'appelait, l'agent double allemande que tu as rencontrée avant moi ? » Gabriele Gast. « Eh bien tu vois, mon histoire n'est peut-être pas aussi incroyable que la sienne, mais j'ai davantage risqué ma vie. » Je m'amuse de ce qui a tout l'air d'être une pointe de jalousie. « Tu sais quel plan on m'avait dit de suivre, en cas de souci ? poursuit-elle. Prendre un Zodiac, aller au large et attendre qu'on vienne me chercher... »

L'équipe est évacuée en 1985. « Une erreur a été commise. À Tel-Aviv, ils ont eu peur que nous soyons grillés. Ils ont dépêché un avion et ont rapatrié tout le monde en urgence. » À l'époque, Yola est en Israël. Cela fait plusieurs mois qu'elle est rentrée pour, dit-elle, « préparer [s]a traversée de l'Atlantique à la voile ». Elle a retrouvé son poste de chef de cabine. D'ici quelques années, elle sera promue chef des stewards d'El Al et se battra contre le harcèlement sexuel au sein de la compagnie. Voyant que je m'étonne de sa décision de quitter Arous, elle précise : « Je ne m'entendais pas très bien avec le successeur de Danny, qui était parti quelques mois avant moi. » D'après ce que j'ai compris, le nouveau commandant, un ancien pilote, avait tendance à jouer au petit chef et, ajoute pudiquement Yola, « aimait beaucoup les femmes ». Sous sa direction, les opérations d'évacuation aérienne se multiplient : entre 1982 et 1984, 2 200 Falachas embarquent à bord des avions de transport militaire C130-Hercules que l'armée israélienne fait atterrir

clandestinement sur des pistes improvisées aux alentours de Gedaref¹⁰. « À la fin, tout le monde au Mossad voulait participer à ces opérations. Les Falachas, on les sauvait », se félicite Yola, qui choisit de taire les problèmes d'intégration que ceux-ci ont rencontrés à leur arrivée en Israël, et dont leurs enfants continuent de souffrir aujourd'hui¹¹. L'autre soir, Danny avait fait preuve du même enthousiasme : « Cette histoire, c'est une chance, un privilège. Quand tu travailles longtemps dans un service de renseignement, tu ne fais pas toujours, comment dire, des missions humanitaires... Là, tu te retrouves à transporter des femmes et des enfants. Des gens extraordinaires, qui ont réussi à garder leur foi intacte dans un environnement hostile pendant deux mille ans ou plus. Je ne connais aucune communauté juive qui ait sacrifié autant pour réaliser son rêve de revenir en terre sainte. » Quelques années plus tard, Yola a été sollicitée par le Mossad pour participer à une opération en Égypte. Elle s'est également entraînée pour une mission au Liban, qui a finalement été annulée. Elle refuse d'en dire plus. « Va plutôt piquer une tête dans la piscine. »

Lorsque je réapparaissais, frigorifiée (l'eau est à vingt degrés) mais heureuse (est-ce que je ne viens pas de me baigner entre deux sessions d'interview avec une ancienne du Mossad ?), Yola est plongée dans la lecture du quotidien israélien *Yediot Aharonot*. « La police est à la recherche de trois Gazaouis qui se sont infiltrés en Israël, m'informe-t-elle sans lever les yeux du journal. À ce stade, on ne sait pas si ce sont des terroristes ou juste des pauvres gens qui cherchent une vie meilleure. » Je m'enturbanne les cheveux en silence, prenant soin de ne pas la relancer sur le conflit israélien-palestinien. Raté. Yola enlève ses demi-lunes et m'explique, comme elle l'a fait à plusieurs reprises, pourquoi les Gazaouis ont eu tort d'élire le Hamas, « qui préfère dépenser les millions reçus de la communauté internationale en creusant des tunnels et en achetant des armes plutôt qu'en construisant des hôpitaux et des écoles ». « Tu vois, remarque-t-elle, autant je suis optimiste dans la vie de tous les jours, autant je suis pessimiste quant à l'avenir de l'humanité. » Elle s'excuse, elle ne voudrait pas me déprimer, d'autant qu'elle ne m'apprend rien – n'avons-nous pas souffert, nous aussi, des terroristes islamistes lors des attentats parisiens de janvier et de novembre 2015 ? « Est-ce que tu n'as pas peur ? » me demande-t-elle avant de me rappeler, comme si je ne le savais pas, que la DGSI n'a pas pu empêcher les attaques. Plutôt que de répondre, je rebondis sur sa remarque. Les services français ont des progrès à faire, soit. Qu'en est-il des services israéliens ? Donne-t-elle foi à la légende selon

laquelle le Mossad est la meilleure agence de renseignement au monde ? Son verdict, tranchant et patriote en diable, ne me surprend pas : « Oui. J'irais même plus loin : notre armée aussi est la meilleure. Ces structures sont remplies de gens brillants et inventifs dont la principale motivation est de garantir la sécurité de leur pays. Depuis soixante ans, nous sommes en guerre d'une façon ou d'une autre contre les Arabes. La guerre aiguise les sens, elle décuple les capacités. La France n'est pas en situation de réel danger. Quand elle le sera, vos services de renseignement seront performants. » Elle me débarrasse de ma serviette, l'étend sur une chaise, file dans la cuisine, revient avec deux falafels que les voisins ont achetés pour nous chez l'épicier d'en bas. « Tu aimes les falafels ? » J'adore. En plus il y a de la sauce piquante. Elle s'approche, me prend le visage entre les mains : « Tu sais Chloé, tu pourras toujours venir à la maison quand l'État islamique menacera la France. Ici, nous savons nous protéger. »

1. Mot hébreu signifiant « montée » et qui désigne l'émigration des juifs vers Israël.

2. Figure majeure de l'opposition israélienne, cofondatrice du parti centriste Kadima au côté d'Ariel Sharon, Tzipi Livni a été plusieurs fois ministre, notamment de la Justice et des Affaires étrangères.

3. Gad Shimron, *Mossad Exodus. The Daring Undercover Rescue of the Lost Jewish Tribe*, Gefen Publishing House, 2007.

4. En 1977, le nouveau gouvernement révolutionnaire éthiopien de Mengistu avait autorisé l'émigration d'une centaine de Falachas en échange de stocks d'armes de la part d'Israël. L'accord a été rompu par l'Éthiopie après sa révélation à la presse par le ministre des Affaires étrangères israélien Moshe Dayan, en 1978.

5. Ephraïm Halevy prendra la tête du Mossad dix-sept ans plus tard, en 1998.

6. « Yael », dont la vie fait l'objet du livre d'Efrat Mass *Yael – The Mossad Combatant in Beirut*, et Sylvia Rafael, dont le nom est associé à l'épisode tragique de Lillehammer. Son histoire est racontée par Moti Kfir et Ram Oren dans *Sylvia. Une vie au cœur du Mossad*, Nouveau Monde éditions, 2013.

7. L'enrôlement est obligatoire pour tous les Israéliens de dix-huit ans. Il dure trois ans pour les garçons, un peu moins de deux pour les filles. Les juifs ultra-orthodoxes en sont exemptés.

8. Le Mossad n'ayant pas demandé la permission des États concernés avant d'émettre les faux passeports, Yola refuse de me dire quelle(s) nationalité(s) européenne(s) l'équipe a empruntée(s).

9. Glenn McGee, *Beyond Genetics. The User's Guide to DNA*, William Morrow & Company, 2004. Philip M. Tierno Jr., *The Secret Life of Germs. Observations & Lessons from a Microbe Hunter*, PhD, Simon & Schuster, 2002. Maitland A. Edey & Donald C. Johanson, *Blueprints : Solving the Mystery of Evolution*, Penguin Books Ltd, 1990.

10. Ces évacuations étaient clandestines, et n'ont rien à voir avec les opérations qui ont été menées par la suite. Entre novembre 1984 et janvier 1985, l'armée israélienne a organisé le

transfert par avion de 8 000 Falachas avec l'accord du Soudan. C'est l'opération Moïse, qui a fait l'objet du film *Va, vis et deviens* de Radu Mihaileanu. En mai 1991, plus de 14 000 juifs ont été évacués directement depuis l'Éthiopie après que Mengistu a accepté de monnayer leur départ avec Israël et les États-Unis. C'est l'opération Salomon.

11. Plus de 120 000 Falachas vivent en Israël. À leur arrivée dans le pays, ils ont dû franchir un énorme fossé culturel et connaissent aujourd'hui encore une intégration difficile. En mai 2015, des milliers d'Israéliens d'origine éthiopienne ont manifesté à Tel-Aviv et à Jérusalem contre les violences policières. En mars 2016, le gouvernement israélien a annoncé sa décision de restreindre l'immigration éthiopienne pour des raisons budgétaires, provoquant de nouvelles marches de protestation.

Fini de jouer

« Psst, par ici... » Installé derrière le pilier en marbre, dans le seul fauteuil du bar d'où il est possible d'observer l'entrée des clients sans être vu, Edmond Béranger joue. À cache-cache. À « qui suis-je ? ». Parce que « après, il va oublier », il commence par me faire promettre de changer son nom ainsi qu'une partie de sa biographie, de façon à ne pas être reconnu par ses anciens collègues. Le choix d'« Edmond » le ravit. « C'est un pseudonyme que je n'ai jamais essayé, confesse-t-il avec l'appétit d'un dandy devant une nouvelle teinte de bleu. Et puis Béranger, c'est bien, ça fait personnage de roman. » Cela doit faire six mois que nous ne nous sommes pas vus. Je le trouve vieilli. Ses mains s'affolent par moments. Je fais semblant de ne pas remarquer qu'il s'y prend à trois fois pour déchirer le papier du tube de sucre qui accompagne son café. Autour de son cou, enveloppé d'un carré de soie, pendent des lunettes-loupes rafistolées de sparadrap ce que, connaissant son exigence, je trouve plutôt alarmant. Il admet se faire du souci, sa femme a des ennuis de santé et lui-même, à plat, se demande s'il ne devrait pas prendre des médicaments. Je lui suggère de rappeler le docteur Ngo, ce spécialiste dont il m'avait parlé, le jour de notre première rencontre, pour le seul plaisir de partager ce bon mot : « Je n'étais pas d'accord avec son diagnostic, m'avait-il lâché. Du coup, la consultation, c'était un peu "James Bond contre Dr. No". » Il rit. Cela lui fait plaisir que je m'en souvienne. Je suis heureuse de le retrouver.

Je lui raconte Yola, son sens de l'hospitalité incroyable, le village-vacances au Soudan. D'après ce qu'elle m'a écrit dans son dernier mail, le scénariste de la série *Homeland* les aurait contactés, elle et le reste de l'équipe d'Arous, pour recueillir leurs témoignages en vue d'une éventuelle fiction. « Je vous

avais dit que les Israéliens étaient les meilleurs », commente l'ex-officier de la DGSE. Qui nuance cependant : « En fait, ce n'est pas tant qu'ils sont bons. Ce qu'ils font, tout le monde sait le faire. La différence se situe au niveau politique. Nous, quand on a un pépin comme le *Rainbow Warrior*, on se fait taper dessus. Eux bénéficient d'un appui total des autorités, qui les couvrent, et leur laissent faire à peu près tout ce qu'ils veulent. » Sans transition, Edmond me fait savoir qu'il tient à son exemplaire dédicacé, une fois que le livre sera paru. Avant de s'inquiéter : « Et maintenant, qu'allez-vous faire ? » Maintenant, je vais devoir conclure, et cela ne va pas être simple. « Mais si. » Il reprend sa pose de maître zen, dos droit, regard fixe planté dans le mien, pouces et index joints façon position du lotus, et suggère une piste. « Ces femmes ont forcément des affinités, avance-t-il. D'une, elles appartiennent à la communauté du renseignement. Entre espions, on se sent. Qu'on vienne de France, d'Israël ou d'ailleurs, on est formé de la même façon, on travaille de la même façon. On n'a pas d'ennemis, que des adversaires. De deux, elles sont liées par leur condition. Quoi qu'on en dise, les femmes, dans nos sociétés, ont toujours été mal considérées. » Russes à part, chacune des huit professionnelles que j'ai interviewées a subi le sexisme à un moment ou à un autre de son parcours, qu'elle ait été raillée, sous-employée, harcelée ou placardisée. Je crois même que la principale raison pour laquelle elles ont accepté de parler vient de là : quelque chose était cassé, ébréché chez certaines, broyé chez d'autres, et exigeait réparation.

Longtemps, la blessure est restée camouflée. Ensevelie sous le pansement du silence. « On n'en parle pas », avait décrété Patrick Ferrant, lorsque je le poursuivais par mail dans l'espoir que lui et son épouse reviennent sur l'affaire Farewell. Ces femmes ne pouvaient parler de rien. Ni de la carrière qu'elles sont allées chercher comme on décroche la lune, explosant ce plafond de verre universel, une voûte céleste. Ni des tessons en forme de renoncements, à l'amour, à la maternité, au réconfort d'un foyer, qui en ont lacéré plus d'une dans l'opération. Ni de ces doubles qu'elles ont prétendu être avec tant d'application qu'il leur arrive de se demander, à l'heure des bilans, si ces vies-là n'ont pas compté plus que la leur.

Tony Mendez, le mari de Jonna, dit souvent qu'un officier de renseignement doit savoir tirer satisfaction de lui-même, car personne ne le fera pour lui. Ce qui vaut pour les hommes vaut plus encore pour les femmes, qui continuent de passer auprès des esprits fainéants pour de vulgaires appâts. Comment s'étonner, dès lors, que le besoin de reconnaissance commun aux deux sexes, se double chez elles d'un appétit de justice, pour ne pas dire de

revanche ? Une femme interrogée sur deux m'a offert un cadeau au moment de partir – une médaille de la DIA (Martha), une statuette en porcelaine (Ludmila), une contrefaçon Longchamp (Yola), un livre dédié (Jonna). Presque toutes m'ont remerciée. J'avais donc fait quelque chose pour elles. Mais quoi ?

Quand j'étais étudiante, on m'a enseigné qu'un texte ne valait rien s'il n'avait pas de lecteur. Qu'une histoire n'avait pas été écrite, tant qu'elle n'avait pas été lue. Peut-on dire la même chose des individus ? Existe-t-on sans la conscience qu'ont les autres de nous ? L'estime de soi peut-elle s'épanouir sans la confirmation des mots, la validation d'un regard ? En donnant la parole à ces femmes, je ne leur ai pas donné plus de valeur, d'identité ou d'existence. Leur vie, elles n'ont eu besoin de personne pour la vivre, et intensément. J'espère néanmoins que cette passerelle reconstruite phrase après phrase, entre hier et aujourd'hui, entre fiction et réalité, a contribué à recoller les morceaux, « Irma » et Ludmila, « Gisela » et Gabriele, « Maria » et Martha, « Jane » et Jonna.

Edmond Béranger commande un deuxième expresso. « Il y a en effet une certaine frustration à ne pas pouvoir raconter ses histoires », concède-t-il. Je le sais bien : plus que ma petite personne en laquelle, me rappelle-t-il, pour garder ses distances, il n'a « toujours pas confiance », c'est l'espace de parole que je lui offre qu'il affectionne. « La vie de diplomate est routinière, on n'a pas forcément envie de la partager. Le récit du travail clandestin, en revanche... » Dans le renseignement opérationnel, la réalité dépasse souvent la fiction. « Les scénaristes de cinéma ne peuvent pas tout inventer. » Il a de son métier une vision ludique : « L'espionnage, au fond, c'est un truc de gamin. Tu fais des jeux de piste, tu portes des masques, tu transgresses. Être sous couverture, par exemple, c'est extraordinaire. Évidemment tu ne peux pas faire n'importe quoi, boire comme un cochon, draguer tout ce qui bouge, mais tu es quelqu'un d'autre. Tu peux choisir ton nom, faire des choses pas autorisées, t'inventer une nouvelle femme. C'est comme quand tu rêves la nuit : tout est possible. »

Des huit femmes dont j'ai brossé le portrait, seule Tatiana n'a pas écorné le mythe. Je la soupçonne même de l'avoir entretenu à des fins de propagande tant tout, dans notre rencontre, était conforme aux clichés stylisés par Le Carré : le bar d'hôtel, les chuchotements paranoïaques, l'homme de confiance patibulaire, le prosélytisme socialiste, le caractère rocambolesque de ses aventures. À mon grand regret, je ne sais toujours pas aujourd'hui si j'ai fait

les frais d'une opération de communication menée par une mythomane de talent, ou si son témoignage de *wonderwoman* était honnête. J'imagine que, comme souvent, la réponse se promène quelque part entre les deux.

À l'inverse, en bas de l'échelle des fantasmes, Geneviève, Stella, Gabriele et Ludmila ont dressé de leur quotidien un tableau naturaliste dépouillé de tout aplat de couleur. Question de culture, protestante, catholique ou communiste – austère, dans tous les cas. Pour les premières, le choix du gris s'est imposé par la nature même de leur travail : contrairement à leurs homologues du renseignement extérieur, les officiers du contre-espionnage, qu'ils soient à la DST, comme Geneviève, ou au MI5, comme Stella, sont rarement amenés à quitter leur pays, voire leur bureau. (D'où l'éternelle guerre des looks, à Hollywood, opposant les hommes du FBI, costumés en croque-morts, aux aventuriers mal rasés et *so cool* de la CIA.) Quant à Gabriele et Ludmila, elles ont tellement souffert, après leur arrestation, du stéréotype de l'agent double cynique et calculateur que personne ne s'étonnera qu'elles aient pris le parti de démythifier le terrain.

Reste les Américaines et Yola, dont le tempérament ultra-sociable suffit à mettre à mal le cliché de l'espion ombrageux et jaloux de son quant-à-soi. Est-ce parce qu'elles portent sur leur carrière un regard plus poétique et joyeux que les autres ? Elles n'ont cessé de s'employer, lors de nos échanges, à faire émerger le romanesque du réel. Les idées reçues qui entourent la figure de l'espionne, elles les connaissent. Depuis toujours, elles prennent racine dans cette étrange vision du monde, selon laquelle les femmes sont et demeurent les auxiliaires des hommes. Des lieux communs abondamment cultivés par Ian Fleming et Gérard de Villiers, et qui poussent, comme une forêt, dans la tête de chacun. Les fantasmes, on ne s'en débarrasse pas comme cela, alors autant se les réapproprier, en jouer, les tordre. Il en ressort que si les officiers de renseignement féminins n'ont pas forcément plus d'intuition ni de bon sens que leurs confrères, si, en un mot, elles ne sont pas meilleures, elles disposent d'un atout indéniable : on ne les voit pas venir. Dans nos sociétés conservatrices, où les rôles du politicien, du chef d'entreprise, du policier et de l'espion restent dévolus aux hommes, être une femme constitue une couverture en soi – il n'est jamais venu à l'esprit des gardes de Noriega ou du gouverneur de Port-Soudan que Martha ou Yola puissent être des professionnelles au service de l'ennemi. En outre, si aucune (faut-il le rappeler) n'a couché dans le cadre de ses missions, certaines se sont servi de leur féminité, et l'assument sans problème. « Les femmes jouissent d'une image plus douce et sympathique que les hommes, estime Yola. Par

conséquent, il est plus facile pour elles de pratiquer la manipulation. C'est exactement ce que j'ai fait. En utilisant mon intelligence, ma beauté, tout ce que j'avais. » Un homme n'aurait pas endormi la moitié des officiels de Port-Soudan (Danny a bien essayé, sans succès). La maîtresse de Noriega n'aurait pas accordé sa confiance aussi vite à un ranger yankee. Comme m'a avoué un jour une grande dame de la DGSE, que je ne désespère pas de revoir : « On m'a souvent reproché de recourir à la séduction. Mais qui ne séduit pas ? » Les espions séduisent. Les femmes séduisent les hommes. Les hommes, les femmes. Les hommes, les hommes, les femmes, les femmes. Tout le monde, tout le temps. Il y a les cas extrêmes, comme les « hirondelles » du KGB et les « Roméo » du stratège est-allemand Markus Wolf. Mais il y a aussi et surtout cette capacité fascinante qu'ont les officiers traitants de *devenir* la personne qui plaira le plus à leur cible, sans que leur numéro de charme (car c'est bien de cela qu'il s'agit) ne sorte du périmètre amical ou professionnel. « Il y a une ligne subtile à ne pas franchir », théorisait Martha.

Je rappelle à Edmond le parallèle qu'il avait dressé, au début de mon projet, entre son domaine d'activité et le mien. « Au fond, avait-il prophétisé, votre démarche n'est pas si différente de la nôtre. » Il avait raison. Comme lui, lorsqu'il devait recueillir des informations confidentielles, j'ai identifié et séduit les interlocuteurs susceptibles de me conduire jusqu'aux femmes que j'ai ensuite courtisées. Avec elles, j'ai usé de tous les leviers. J'ai fait mine de me prosterner devant la grandeur de Staline et de Vladimir Poutine pour adoucir Tatiana. J'ai plaint Gabriele de tout mon cœur. J'ai flatté Stella en l'interrogeant sur ses romans, qui en réalité ne m'intéressaient pas. J'ai payé Ludmila. J'ai offert mon amitié à Martha et à Yola. « Je ne suis pas surpris que vous ayez réussi, me dit gentiment Edmond. Vous passez bien. » C'est donc cela, le prérequis pour approcher, traiter des sources : « passer bien » ? Il faut croire que j'ai développé cette drôle de disposition, et que cela commence à se savoir, car il y a quelques semaines, une agence d'intelligence économique que j'avais sollicitée pour les besoins de ce livre² m'a demandé si, à tout hasard, et de manière tout à fait exceptionnelle, j'accepterais de remplir une mission pour eux. Mon interlocuteur m'a expliqué qu'il défendait les intérêts d'une société de prêt-à-porter française dont il préférait à ce stade ne pas communiquer le nom. D'après ses analyses, un grand groupe de luxe, français lui aussi, se livrerait à des pratiques déloyales pour pousser son client à la faillite. « Écrivez-vous encore dans la presse féminine ? » m'avait-il sondée. Oui. « Vous arrive-t-il de mener des interviews de patrons

d'entreprise de mode, dans le cadre d'articles décrivant, par exemple, les méthodes de fabrication d'un sac Chanel, ou de ballerines Repetto ? » Oui. « Seriez-vous prête à proposer à l'une des rédactions pour lesquelles vous travaillez, un sujet consacré à une marque de ce groupe que nous soupçonnons, de façon à pouvoir poser une question qui nous intéresse à l'un ou l'autre de ses directeurs ? » Non. « Il ne s'agit pas d'écrire un faux article, ni de travestir leurs propos. Nous cherchons simplement un moyen discret de les faire s'exprimer sur la guerre qui sévit actuellement dans le secteur du luxe. » Je comprends, mais non. Ce n'est pas mon rôle. J'aurais l'impression de me livrer à de l'espionnage industriel, et puis ce mélange des genres n'est pas sain, il me dérange. Quelques jours plus tard, un autre cabinet m'a proposé de me rendre à une conférence de presse pour y poser, là encore, une question spécifique. Edmond Béranger s'amuse de mes états d'âme. Lui ne s'offusque pas de cette pratique visiblement courante, qui consiste à recruter des journalistes comme agents. « C'est logique, commente-t-il en se retournant, l'air de chercher quelque chose derrière son fauteuil. Notre métier, c'est de collecter de l'info. Votre métier, c'est de collecter de l'info... » Il s'interrompt, tâtonne le sol du bout des pieds, comme s'il voulait repérer un objet tombé à terre sans avoir à se pencher. Je devine qu'il se prépare à partir. Que lui manque-t-il ? Sa casquette et son imperméable sont juste là, sur le siège d'à côté. « Ma canne... » Il est arrivé dans le bar avant moi, je n'avais pas vu qu'il en avait une. Je me lève et, pendant qu'il s'habille, pousse son fauteuil, la ramasse. « Je voudrais m'acheter un chapeau pour l'été, m'explique-t-il en hochant la tête pour me remercier. Là, on n'est qu'en avril, mais avec ce soleil, et ma casquette en laine, j'ai le crâne tout chaud. » La conversation d'Edmond n'est pas toujours d'un grand intérêt. Elle va me manquer, pourtant. « Saviez-vous que les hommes chauves se cognent plus souvent la tête que les autres ? L'autre jour, je sortais les valises du coffre, et *bam*, en me relevant, je me suis assommé tout seul. » Il évacue le sujet – « J'arrête de vous embêter avec mes histoires de vieux » –, se dirige vers la sortie, fait volte-face. « Vous ne venez pas ? » Non, je vais rester un peu pour passer un coup de fil. J'ai surtout envie de le regarder partir. Pendant qu'il franchit la porte tambour cerclée d'or, je prends position derrière le pilier en marbre, de façon à pouvoir l'observer à travers la vitre sans être vue. Sur l'avenue se croisent et s'ignorent les impatients de l'été, baskets, T-shirts, décolletés, et les traumatisés du rhume, bottines, écharpes, pantalons. Edmond est le seul original à porter un imperméable beige et une casquette en laine. À mes yeux déformés par une immersion de cinq ans dans l'univers de la guerre

froide, il aurait un Post-it « espion » collé dans le dos que ce serait pareil. Personne, pourtant, ne le voit. Il « passe » tellement « bien » qu'il coule et se fond dans la rue, comme dans un brouillard. Arrivé à l'angle, au moment de tourner à gauche en direction de l'Opéra, Edmond Béranger change sa canne de main, et disparaît. Je regagne mon fauteuil, songeuse. Je n'ai évidemment pas de canne, ma grand-mère non plus, aussi n'ai-je aucune expertise sur le sujet, néanmoins je suis persuadée que les cannes, c'est comme les cigarettes, on ne les change pas de main. Je repense à cette leçon qu'Edmond m'avait donnée sur le bon usage des codes. Contrairement aux idées reçues, c'est pour indiquer à ses collègues que la voie est libre, et non qu'il y a un problème, qu'un espion ferme son manteau, repositionne son chapeau... Change sa canne de main ? Et si Edmond avait deviné que je l'épiais, et que, pour me signifier qu'il savait, il avait improvisé ce code ? À moins qu'il n'ait vraiment voulu me dire que tout allait bien ? Oui, mais pourquoi, quel risque aurions-nous pu courir ?

Je dirais que c'est là, à cet instant précis où, cachée derrière un pilier de bar, j'essayais de comprendre de quelle absence de danger un espion qui n'en était plus un espérait m'avertir en passant sa canne de la main droite à la main gauche, que j'ai réalisé qu'il était peut-être temps que je décroche.

1. En juillet 1985, une équipe du service action de la DGSE saborde ce bateau de Greenpeace, amarré dans le port d'Auckland, pour empêcher les écologistes de protester contre les essais nucléaires français de Mururoa. Le naufrage fait un mort. Dès le lendemain, deux opérationnels impliqués dans la mission, les « faux époux Turenge » Alain Mafart et Dominique Prieur, sont interpellés par la police néo-zélandaise. La cour de justice d'Auckland les condamne en novembre à dix ans de prison (Mafart sera remis en liberté au bout de deux ans, Prieur au bout de trois). En France, le scandale médiatico-politique est énorme : le ministre de la Défense Charles Hernu démissionne et le patron de la DGSE, l'amiral Pierre Lacoste, est limogé.

2. De nombreux anciens des services se reconvertissent dans ces agences privées, dont la mission consiste à collecter, traiter et diffuser des informations utiles aux entreprises. Il peut s'agir d'aider un groupe à gagner un marché ou, inversement, à se prémunir face à l'agressivité d'un concurrent. Les méthodes employées ressemblent à celles utilisées dans le renseignement (créer un réseau d'informateurs, recruter des agents), à ceci près qu'elles ne sortent jamais de la légalité.

Remerciements

J'adresse mes plus sincères remerciements

à Éric Denécé, sans qui ce livre n'aurait peut-être jamais vu le jour ;

à Tatiana, Geneviève, Madeleine, Martha, Jonna, Stella, Gabriele, Ludmila et Yola pour la confiance qu'elles m'ont accordée. J'espère qu'après avoir lu ces pages, vous ne regretterez pas de m'avoir tant donné ;

à tous les intermédiaires, conseillers et facilitateurs, et ils sont nombreux. Edmond Béranger, bien sûr, ces discussions ont été un tel délice, je vous fais une bise sur les deux joues, et ne sortez pas sans votre chapeau ; Constantin Melnik, s'Il vous laisse lire de là-haut ; les anges du chapitre 24, Shirley, Chantal et Efrat Mass ; également ces messieurs : Yves Bonnet, Jean-François Clair, Jean Heinrich, François Mermet, Patrice Ladrangé, Patrick Leroy, Nicolas Werth, Bob, Danny, André Le Meignen, Igor Prelin, Dmitri, le traducteur russe qui rêvait de perruche ;

aux confrères partageurs : Jean-Paul Picaper, Luke Harding, Sergueï Kostine et Éric Raynaud ;

aux confrères éclaireurs : Luc Le Vaillant, qui le premier m'a fait confiance, et auprès de qui j'ai jeté les bases de cette fragile assurance que j'ai ; Pierre Siankowski, le super coach, l'ami ; Emmanuel Poncet qui, par trois fois depuis Lille, m'a ouvert la voie – avec style ; Florence Martin-Kessler, pour le soutien actuel et à venir, si tu veux bien ;

aux éditrices Dorothée Cunéo et Virginie François. C'est un premier livre,

c'était long, ce n'était pas gagné, vous m'avez suivie de bout en bout avec un enthousiasme, une énergie et une exigence que je n'aurais pas, je pense, trouvés ailleurs ;

à Celya Bendjenad, la graphiste qui a sacrifié ses dimanches pour réaliser notre couverture, et qui n'en finit pas d'avoir l'œil (et le bon) ;

à mes amis, il n'y a pas la place pour tout le monde, alors une mention spéciale à ceux que j'ai tannés récemment avec mes doutes et ce titre que je ne trouvais pas (Julia, Myriam et Capucine, Gratiane, Amandine, Alice, Mathieu P., Gonzague, Clément, Mr President, Émilie et Delphine, Marie A., Élodie L., Hugues mon chevalier, Pad, Fanny et Ugo, les filles du SDLM).

Un double merci à ceux, parmi vous, qui m'ont gracieusement hébergée, à Paris, Londres ou Bruxelles. Vous n'êtes pas les seuls, cela dit. Au panthéon de mon Airbnb personnel figurent aussi les indétrônables Sylvie et Gilles, suivis de près par Timothé et Betty, Titi et Nico, enfin la clique du JDLC, Agathe, Marie-Laure ;

à l'agent secret immobilier Fabrice T. ;

à mes parents ; ce livre est aussi pour vous, Kasia, première lectrice emballée et tellement toute douce, toute belle ; Marc, *love you too*, alors arrête ; Timothé, le pirate des Caraïbes, voyons-nous vite d'accord ; sans oublier les Rurus ;

à Morgane, la bienveillance, rien n'est jamais grave, et les loups ;

à Benoît, pour tout, tu le sais j'espère, je ne sais même pas par où commencer ;

à Camilla ;

à celles et ceux qui m'ont accompagnée, pour certains m'accompagnent toujours, et dont il est préférable que je taise le nom.
